DE LA NATURE HUMAINE PAR CHARLES DOLLFUS

Charles Dollfus



DE
LA NATURE
HUMAINE

PAR

CHARLES DOLLFUS

... Scires e sanguine natos.
OVIDE.

PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

1868

DE

LA NATURE

HUMAINE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE INTERNATIONALE, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Un volume in-8°.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE

Un volume in-18.

MÉDITATIONS PHILOSOPHIQUES

Un petit volume in-18.

MARDOCHE

Un volume in-18.

LIBRAIRIE JULES HETZEL, RUE JACOB, 18

LA CONFESSION DE MADELEINE

Imp. L. Toinon et Cie, à St Germain.

DE

LA NATURE

HUMAINE

PAR

CHARLES DOLLFUS

... Scires e sanguine natos.
OVIDE.



PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

1868

DE LA

NATURE HUMAINE

I

MISÈRES ET CONTRADICTIONS DE LA CONDITION HUMAINE

> « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. »
>
> PASCAL.

I

Au sein de l'immensité, un imperceptible amas de matière roule, emporté dans le tourbillon des mondes : c'est la terre. D'abord nue, elle s'est peuplée de plantes gigantesques, et puis d'animaux informes. Plusieurs flores et plusieurs faunes s'y sont succédé, et chaque fois la scène bouleversée a changé avec les acteurs. Enfin, l'homme a paru, et tous les êtres sont rentrés dans l'ombre : un drame lamentable a commencé; l'histoire s'est déroulée, et le nouveau venu se donnant en spectacle à lui-même, s'est cherché à

travers ses erreurs et ses crimes, dans les ténèbres de l'ignorance. Il se cherche encore. Les révolutions de l'histoire sont les actes de ce drame dont nous ne savons pas l'issue, où luttent les passions, et que la raison jusqu'à ce jour a vainement tenté de dominer, quoiqu'elle n'ait cessé d'y grandir dans les larmes, le sang, la douleur et le désespoir.

Qui dira le mot de ce mystère? L'homme a-t-il un sens, a-t-il une destinée, et s'il en a une, quelle est-elle?

A chaque minute, des milliers d'êtres entrent dans la vie par la porte de la naissance, des milliers en sortent par la porte du trépas. « La nature sanglante est assise entre la naissance et la mort [1]. » Elle règne, implacable, sur toutes les générations. Les multitudes se poussent, s'agitent, se foulent et se remplacent : chacun lutte pour conquérir sa place ou pour la défendre; la plupart, courbés sous le joug, passent leur vie qui va s'éteindre à ramasser dans le sillon d'un labeur acharné un maigre profit, à peine suffisant pour ne pas mourir; beaucoup ne naissent que pour disparaître aussitôt, d'autres se consument dans un effort qui les épuise avant l'âge : ceux-ci tombent et restent ensevelis dans l'indifférence, ceux-là sont écrasés sous les roues du triomphateur qui passe dans le char de l'aveugle fortune. Un gémissement sourd, une éternelle lamentation sort de cette masse qui s'agite; parfois un cri surmonte l'universelle rumeur, cri de naufragé qui monte, inutile, vers les étoiles, — cri de détresse, appel à la justice, qui ne répond pas.

Frivolité, cupidité, vanité, ennui, telles sont les choses dont est faite la trame ordinaire de notre condition. Quelques fils d'or s'y mêlent, fugitifs instants de bonheur; la

[1] Voltaire.

souffrance, les chagrins, les soucis et les inquiétudes possèdent le reste : la déception et la lassitude nous enterrent.

« Destin des mortels! dit Eschyle; heureux, une ombre le renverse; malheureux, l'éponge passe et en enlève la trace. »

« Qu'est-ce que d'être? Qu'est-ce que de n'être pas? L'homme est une ombre en rêve, » dit Pindare.

« Ah! si la mauve dans le champ vient à se faner, ou le pâle fenouil ou l'axis aux folioles frisées, c'est pour se relever bientôt et refleurir l'année d'ensuite; mais nous, les grands, les sages et les vaillants, une fois recouverts dans le creux de la terre, c'est pour y dormir un long et lourd sommeil, sans réveil et sans rêve! » Ainsi parle Théocrite.

Horace lui-même exhale sa plainte :

« La lune renouvelle ses cornes avec un croissant éclat; mais nous, quand nous disparaissons dans les profondes ténèbres où se perdent les bons, les sages et les grands, ce que nous laissons de mieux, ce sont des cendres et une ombre. »

« O vie, qui t'échapperait sans mourir? s'écrie Ésope, car tu as mille tristesses; ni t'éviter, ni te supporter n'est facile. Charmant, il est vrai, se montre ce qui du sein de la nature fleurit à nos yeux : les astres, la mer et la terre, la course du soleil et de la lune — mais tout le reste est épouvante et douleur. Qu'il arrive quelque chose d'heureux à un mortel, Némésis aussitôt le menace. »

« Vivre dans la douleur, dit Homère, est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels; eux seuls sont exempts de soucis. »

Euripide pense comme lui :

« Excepté Dieu, aucun être n'est heureux. »

« Apprends à jouer avec la vie, écarte le sérieux, ou bien

supporte la souffrance, » nous enseigne un sage de l'anthologie grecque; et il ajoute :

« Nu, j'ai abordé la terre; nu, je disparaîtrai sous la terre. En voyant le terme si dépouillé, pourquoi m'épuiserais-je en vains efforts? »

« Le plus heureux, le plus beau, le plus fort, doit se souvenir que ses habits couvrent des membres mortels, et que la fin de tout est de revêtir la terre. »

Cette pensée de Pindare, à travers les temps, fait écho à celle-ci de Montaigne :

« Qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. »

Ce que Pascal dit de la misère de l'homme, en quels traits ineffaçables il en a buriné le tableau, chacun le sait. L'homme, d'ailleurs, en imaginant le ciel a condamné la terre; en imaginant Dieu, l'être parfait, il a proclamé son imperfection. Mais l'enfer, où l'a-t-il trouvé sinon dans ses tourments?

« C'est bien peu de chose que l'homme, écrivait Bossuet, et tout ce qui se fait est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui nous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il faut en venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point : ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'aie été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après, il faudra

disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; et tous enfin se viendront confondre dans le néant.

» Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

» ... Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? Le sommeil est plus semblable à la mort. L'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? Et, quand je serai plus âgé, combien encore? Voyons à quoi tout cela se réduit : qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque bonheur? Mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie? *C'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance; vous diriez que cela occupe bien de la place; arrachez-les, il n'y a pas pour emplir la main.* »

II

La vie humaine ne commence ni ne finit par le rire, l'existence est un legs de misère dont les générations héritent et qu'elles augmentent : ainsi coule et s'accroît le fleuve des douleurs.

Le premier mot de la vie est illusion, déception est le dernier.

Le désir n'est qu'un regret anticipé; l'homme va de l'un à l'autre, son chemin est entre les deux, une pente vers la mort. En attendant que la terre nous recouvre, le regret du passé nous ronge, l'impatience de l'avenir nous dévore, le présent nous échappe.

Naître — désirer — espérer; — souffrir — pleurer — mourir : c'est le cercle de toute existence.

A toutes les infirmités de sa condition, l'homme ajoute les fautes et les erreurs qui naissent de ces infirmités; déjà chancelant, il accumule sur soi en avançant un fardeau qui l'écrase. Il semble que ce surcroît formidable vienne de lui, et qu'il en soit responsable. Il vient de lui, mais parce qu'il est homme; et l'homme peut-il être autre chose?

La nature et l'homme conspirent ensemble contre l'humanité. La nature sous ses caresses et ses sourires a des abîmes où elle ensevelit notre bonheur; elle est femme, douce et perfide, mobile, pleine de retours et d'imprévu : *Bien fol est qui s'y fie!* Notre prospérité ressemble à une mince couche de glace où brille le soleil; nous la croyons de force à nous porter toujours, elle se rompt soudain et nous voilà perdu.

La nature pleine de mirages est le trompe-l'œil du cœur. En tous nos désirs elle nous fait croire qu'elle considère notre bonheur, et ce n'est que d'elle qu'il s'agit : de sa conservation. L'amour et la mort se font équilibre dans son sein ; elle fait mourir des créatures, elle en fait naître, avec la même indifférence pour leur félicité ; — puisqu'il en naît il faut qu'il en meure ; sans la mort qui fait place aux nouvelles fournées, la terre bientôt serait trop petite. Engendrer la vie par l'amour, la détruire par la mort, voilà ton éternel labeur, ô

mère universelle! L'amour et la mort sont tes ministres, ils se donnent la main, tu les as rivés l'un à l'autre dans la création.

On affirme que les hommes un jour seront heureux, que les siècles accumulés, les découvertes et les progrès entassés finiront par leur procurer une félicité complète; qu'il n'y aura plus alors pour eux ni souffrance physique ni souffrance morale.

Je réponds que cela ne m'est point prouvé, et que d'ailleurs l'homme, qui redoute la mort, y restant asservi, cette perspective suffirait pour assombrir ses plus riants horizons. Et puis, dût l'humanité triompher de tout, et d'elle-même, en quoi aurai-je moins souffert parce qu'en des milliers de milliers d'années il existera des hommes qui ne souffriront plus? La consolation qu'on prétend m'offrir vaut celle qu'on me proposerait en m'assurant qu'en Chine, ou dans quelque lointaine contrée que je ne pourrai jamais atteindre, il existe des mortels qui sont heureux. Les hommes sont solidaires, mais le bonheur et le malheur résident dans le sentiment qu'on en a, et qui est personnel : ils n'existent que dans celui qui les éprouve. N'est-ce pas à lui qu'une réparation serait due? Il n'a pas demandé à vivre.

Beaucoup meurent en germe dans le sein maternel, un grand nombre dans l'enfance; quelques-uns atteignent l'âge adulte, très-peu la maturité, presque point la vieillesse. Parmi ceux qui vieillissent, combien en est-il qui soient dignes de vieillir? Combien, parmi ceux qui vivent, méritent de vivre? En revanche, il y en a qui ne vivent pas et qui méritaient de durer. D'où vient cela? de ce que l'homme moral dépend de l'homme physique. L'étage supérieur est habité par la pensée, mais il est supporté par un organisme

qui repose sur les agrégations de la nature élémentaire. La métamorphose ascendante des choses et des êtres veut qu'à mesure qu'ils s'élèvent et acquièrent plus de prix, ils dépendent d'un plus grand nombre d'existences inférieures sur lesquelles ils s'appuient. Ils relèvent de leurs antécédents dans l'ordre de la création ; ce qui fait que les créatures les plus hautes sont les plus menacées : un caillou l'est moins que Newton.

La fragilité de l'organisme est en raison de sa richesse et de sa supériorité. L'homme est d'un mécanisme très-compliqué, à chacun de ses organes se rattache une série de maladies possibles ; il est menacé de beaucoup de côtés, parce qu'il a beaucoup d'aspects, et sujet à plus d'accidents qu'aucun être placé au-dessous de lui.

Ce contre-sens nous choque partout, nous heurte sous mille formes, comme un défi jeté à la raison. Il nous semble que le monde, pour être selon la raison, devrait être renversé, et que les formes inférieures de l'existence, au lieu de les commander, devraient au contraire dépendre des supérieures. C'est l'inverse qui a lieu, et les fatalités de l'agrégation moléculaire régissent les destinées de l'esprit. Un vaisseau qui se rompt, et l'homme le plus sublime est à bas aussi bien que l'idiot ; ils dépendent de leur corps au même degré. La nature ne sait que sa loi ; elle ne fait point acception de personnes, elle est incorruptible. On tente de corrompre Dieu, nul ne songe à la corrompre. Qui jamais a vu le cœur de la nature ?

L'homme peut-il sans mourir s'affranchir de son joug ? Le cavalier peut mépriser sa monture tant qu'il la possède et la conduit : ainsi l'âme à l'égard du corps. Mais quand l'esprit est enraciné dans les organes, et que le cavalier et la monture forment un tout, à l'égal du cen-

taure, mépriser la monture, n'est-ce pas renoncer à soi?

Tel meurt prématurément : il était l'appui des siens et leur joie, la fleur de l'honnêteté, de l'intelligence et de la bonté. Pourquoi, étant en nage, s'est-il trouvé dans un courant d'air? La physiologie l'a condamné à mort. Mais un misérable cul-de-jatte, perclus dès l'enfance, impotent, à charge à la terre, blanchit et ne peut mourir. Mais cet égoïste qui passe, mais ce lâche, mais ce fourbe, en exécration à tous les gens de bien, la honte des siens et leur bourreau : il vit, il vivra cent ans, et tout lui réussira peut-être — hormis de se faire estimer. Le premier, certes, a le meilleur lot, et quel brave cœur ne préférerait tomber comme lui, s'il fallait choisir, victime d'un brutal accident! Cela n'empêche pas que la nature soit brutale, et qu'elle ne triomphe contre notre raison de la raison même.

Celui-ci vit et sa santé est florissante, celui-là dépérit sans remède et se consume ; il meurt à trente ans. Que voulez-vous? L'un a des poumons, l'autre n'en a pas. Qu'importe que l'un soit un scélérat, et l'autre le plus accompli des mortels? Il s'agit d'abord de respirer.

Un enfant tombe et se tue : c'est la loi de la pesanteur qui s'est accomplie. Voilà pour l'ordre physique. Sa mère pleure et vainement l'appelle; elle demande un miracle. L'enfant ne peut revivre : la loi de la vie s'y oppose; voilà pour l'ordre physiologique. La mère, dans son désespoir, témoigne en faveur de la maternité : elle subit la fatalité de sa douleur; voilà pour l'ordre moral, c'est la loi du cœur maternel, que Buffon appelle le chef-d'œuvre de la création. La nature a besoin de ce chef-d'œuvre pour subsister; mais elle a besoin d'abord de la gravitation. La loi de maternité n'est pas abolie, puisque la mère souffre et pleure; la loi de la pesanteur, qui retient ensemble les éléments, ne pou-

vait l'être sans que l'univers disparût. D'où résulte que le sort des vivants quels qu'ils soient, en vertu même des lois qui les font exister, se trouve à la merci du hasard.

III

Les trois quarts des hommes sont attachés à la glèbe du pain quotidien, parce que l'homme a un estomac. Les peuples font des révolutions pour se débarrasser de leurs tyrans, comment se débarrasseront-ils de celui-là qui les condamne aux travaux forcés?

Tout est, ou devient servage pour l'homme. Mais de tous les servages, voilà le plus dur; c'est aussi le plus abrutissant.

Un publiciste [1] a dit de nos jours :

« Le luxe peut se définir physiologiquement l'art de se nourrir par la peau, par les yeux, par les oreilles, par les narines, par l'imagination, par la mémoire; l'indigence, c'est au contraire la vie réduite à une fonction unique, celle de l'estomac. »

Si l'esprit gouvernait seul la création, eût-il établi cette tyrannie contre lui-même?

Pauvre corps! un rien dérange son ingénieux mais fragile agencement; le froid, la faim, la fatigue, les maladies et les infirmités l'assiégent, l'emportent par pièces et morceaux; — et le corps est l'indispensable support de tout l'édifice humain.

Parmi les hommes, il n'en est presque pas dont on puisse dire qu'ils mènent, fût-ce de loin, une existence

[1] Proudhon.

conforme à l'humanité; souvent le seul besoin de manger en est la cause.

L'homme, il est vrai, pourrait vivre de peu. — Je suis heureux de voir combien il est de choses dont je puis me passer, disait un philosophe en présence des « merveilles » de l'industrie humaine. Propos de sage; mais où sont les sages? Et puis, que l'humanité se mette à ce régime, qu'elle ne compte plus que des philosophes modérés en leurs désirs : que deviendront la civilisation et le progrès, qui reposent sur une somme croissante de besoins, d'ambitions inassouvies, sur un entrecroisement, une lutte sans fin d'intérêts, de cupidités et de convoitises? Au sein de nos villes, supprimez tout cela : il faudra passer sur elles la charrue, et retourner dans les bois. Un morceau de terre, une source, une cabane suffiraient au sage; ils suffisent au sauvage, et c'est par là que l'homme a commencé. A peine si le moindre paysan de nos jours s'en contenterait. La civilisation, du haut en bas, éveille de formidables appétits; elle augmente en désirs autant et plus qu'en ressources, elle est toujours en déficit, quoi qu'elle fasse, et le sera toujours. La grandeur de l'homme et sa faiblesse consistent également à ne se point contenter : l'esprit est immodéré.

L'homme accroît ses besoins en même temps que ses jouissances, et le progrès se fait des deux côtés, il est bilatéral. Nulle part le travail n'a été aussi développé qu'en Angleterre. Est-ce qu'il n'y a plus de pauvres en Angleterre?

Il ne suffit pas que l'industrie s'étende pour que la misère diminue : il y a des misères qui en résultent et qui s'étendent avec elle. Les crises sont plus terribles où l'industrie est plus intense; les surexcitations du travail

amènent des chômages proportionnels, les agglomérations des villes créent des encombrements qui font la cherté, et pendant que les salaires y augmentent, le prix de la vie tend à s'y élever avec eux. L'équilibre absolu de la production et de la consommation, des besoins et des salaires, est un idéal que la réalité ne connaîtra jamais : il aura le sort de tout idéal.

Le remède est-il dans le développement du travail? Je crois plutôt, s'il est quelque part, qu'il se trouverait dans une plus équitable répartition des fruits du travail. Encore cette répartition ne répondrait-elle point aux nécessités de toutes les existences.

La misère a des causes qui se rattachent à l'état social et à ses imperfections : celles-là peuvent se réduire par des améliorations sociales. Elle en a qui viennent des individus, et qui ne peuvent être combattues que par eux. Elle en a qui résultent de la nature humaine, et dont la suppression restera impossible tant que la nature humaine subsistera. « Il y aura toujours des pauvres parmi nous, » car ni la société ni l'homme ne seront jamais parfaits; et la société ne sera jamais parfaite, parce que l'homme ne l'est pas, que sa condition est précisément de ne pouvoir l'être en aspirant sans cesse à le devenir.

Qui fera le bilan du froid et de la faim? Il est horrible. Et pourtant, qui prétendra que l'homme fut créé pour souffrir de la faim et du froid? L'estomac prouve que le principe des choses n'a pas voulu la famine. D'où suit que dans l'homme qui souffre de la faim, Dieu et l'homme sont vaincus à la fois. Cependant, à l'heure même où j'écris, la famine abat, au nord et au midi, des légions d'êtres humains.

Les hommes qui auraient besoin de la meilleure nourriture et de la plus forte, sont ceux en général qui se

nourrissent le plus mal. Tel pourrait sans préjudice, et même à son avantage, se nourrir de peu; il meurt d'avoir trop mangé. Un travailleur qui dépense à l'ouvrage sa force, son sang et sa chair, ne trouve pas dans son salaire de quoi les réparer entièrement : il meurt d'inanition par degrés. De ce que les uns meurent de trop manger, les autres de ne pas manger assez, cela fait-il compensation? En cela, comme dans le reste, la condition humaine oscille entre le trop et le trop peu; tout y est hors mesure. D'après Chamfort, la société se composerait de deux classes: ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

La consolation des malheureux, c'est qu'ils perdent la finesse de l'épiderme au moral comme au physique : l'endurcissement est leur refuge. A l'inverse de ceux qui ont toujours vécu dans le bien-être comme dans une serre chaude, et qui tremblent d'être exposés à l'air libre, ils supportent les plus rudes intempéries du sort; la misère est devenue leur élément. L'habitude fait la moitié du chemin, la résignation et la torpeur font le reste : la mort achève.

L'humanité vit de ses misères, comme elle en meurt. La misère est la cause première de tout ce qu'elle entreprend; chaque industrie, chaque profession naît d'une privation, soit du corps, soit de l'esprit; elle a pour objet d'y remédier. L'humanité, malgré tous ses efforts, reste infirme : elle n'avance qu'en boitant.

IV

Et ce n'est rien encore que les vampires attachés sanglants ou blêmes au corps de l'homme, la faim, le froid, les

maladies et les infirmités : il a besoin d'y ajouter les égarements de son esprit et de son cœur, ses passions, ses iniquités et ses haines ; il a besoin de se faire son propre bourreau. De quel amour il devrait s'aimer, s'il se voyait toujours tel qu'il est, et s'il connaissait son isolement! Qui le plaindra, qui le secourra s'il s'abandonne? Il est indifférent à la nature, qui n'a point de cœur, il est noyé dans l'infinie solitude, perdu dans l'espace. Dans cette situation, que fait-il? que font les hommes? Ils se déchirent, s'étouffent, s'écrasent, s'égorgent. Un fils de la douleur humaine prêche la compassion : « Aimez-vous les uns les autres, dit-il, vous êtes des frères. » On le cloue au gibet des malfaiteurs. *Ecce homo!*

La raison ne réussira jamais à expulser tout à fait de l'homme la bête féroce qu'il renferme. Elle peut l'apprivoiser durant un temps, transformer en vices nos crimes, introduire le calcul dans nos violences, et croire ainsi qu'elle l'a soumise parce qu'elle est devenue sa complice. Mais la bête apprivoisée a de terribles revanches, et tandis que la civilisation chante victoire, la voilà qui tout à coup, brisant son frein, épouvante l'esprit de ses fureurs. Puis, elle revient se placer sous le joug, jusqu'à nouvelle orgie, après s'être soûlée de sang : on la croit domptée, parce qu'elle est lasse ou repue. L'homme est une intelligence greffée sur un animal. Son intelligence l'élève, elle sert aussi à l'abaisser et à le corrompre. L'animal, qui ne sort jamais de sa nature, à moins que l'homme ne s'en mêle, ne peut pas se corrompre.

La bête humaine est indéfiniment progressive dans le mal. Son esprit qui augmente avec sa science, et son imagination créatrice, arment ses instincts de moyens toujours nouveaux, de ressources qui surpassent immensément celles du plus perfide ou du plus sanguinaire des animaux.

« S'il n'existait pas d'animaux, dit Buffon, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible. »

La volupté hennit, la colère rugit, la vengeance déchire, la médisance siffle et mord, l'intrigue rampe, l'envie creuse, la calomnie empoisonne ; toutes les bêtes se trouvent assemblées dans la bête humaine. Celui-ci est rusé, celui-là fourbe et menteur, cet autre emporté : il y a des vautours et des pigeons, des aigles et des colombes, des loups et des brebis, des lions et des vipères parmi nous; pas une note de la gamme animale ne manque à notre espèce.

L'homme sans justice répond à la définition de Rousseau, il n'est qu'un animal perverti par la réflexion. Or, ce que vaut l'humaine justice et l'humaine fraternité, l'homme le sait.

Vit-on jamais bêtes féroces s'assembler et se concerter pour faire de gigantesques carnages? en vit-on jamais méditer dans la solitude les cruautés d'un Tibère? Les loups ne connaissent pas l'Inquisition, les tigres ne firent jamais de Saint-Barthélemy. L'homme, suivant Aristote, est un animal politique; l'histoire a souvent traduit : assassin politique. Lui seul a l'idée de la loi, et seul il est capable de tuer au nom de la loi. La bête ne commet pas ses cruautés avec une longue préméditation; la réflexion en aiguisant l'humaine cruauté lui donne une puissance incalculable. L'homme n'a ni griffes, ni bec : il a bien suppléé à cette insuffisance. La bête tue, l'homme seul *sait* tuer; il a fait de l'homicide un art, et l'ayant décoré du nom de gloire, il a dressé des statues aux plus grands tueurs d'hommes.

« Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble des dents et de la griffe ;

que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur place qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler! Et si les loups faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils *aiment la gloire*, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous de tout votre cœur de *l'ingénuité de ces pauvres bêtes ?* »

(La Bruyère.)

Et pourquoi ces massacres grandioses ? Montaigne va nous le dire :

« Ces mouvements guerriers qui nous remplissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris, cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armes, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee et par combien legieres occasions esteincte. Toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le macquerellage de Pâris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne debvraient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble... Les ames des empereurs et des savetiers sont iectees à mesme moule : considerant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes ; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous faict tanser avecques un voisin dresse entre les princes

une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, lui faict ruyner une province. »

V

La guerre est à l'état constitutionnel dans la nature. Guerre dans le monde végétal pour la lumière, l'air et le sol; les plantes sont ravagées par les insectes, les insectes dévorés par les oiseaux. Malheur au faible! et qui ne trouve pas plus fort que lui? Guerre parmi les animaux qui se servent de nourriture; guerre dans les eaux, sur la terre, sous la terre, dans les cieux, dans la forêt, dans la vallée, dans la plaine : guerre à outrance, guerre sans pitié, guerre sans remords, guerre partout. L'homme ne fera pas exception. Guerre donc parmi les hommes! guerre pour l'existence et pour la place, guerre pour la subsistance, guerre pour le rang, la fortune, la gloire; guerre de race, guerre de peuples, guerre pour rien, guerre pour tout : guerre pour la guerre! Le globe boit la séve rouge, l'histoire est un champ de bataille, le droit est le martyr de l'histoire. Guerre au nom du droit, au nom de la liberté, au nom de la religion et de la civilisation, contre la civilisation, contre la religion, contre la liberté, contre le droit.

La force joue sa partie avec le hasard. Quelle est la chose sainte pour laquelle les hommes ne se soient égorgés? La religion d'amour et de paix, le christianisme, vient en première ligne : c'est lui qui compte le plus de bourreaux, et les plus exécrables, le plus de victimes, et les meilleures.

« Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
» Et par des cris d'amour son auteur proclamé. »
(Ducis.)

Cela n'est pas ressemblant. Vauvenargues s'y connaissait mieux :

« Les inondations, dit-il, ou la sécheresse font périr les fruits; le froid excessif dépeuple la terre des animaux qui n'ont point d'abri; les maladies épidémiques ravagent en tous lieux l'espèce humaine et changent de vastes royaumes en déserts; les hommes se détruisent eux-mêmes par les guerres, et le faible est la proie du fort. Celui qui ne possède rien, s'il ne peut travailler, qu'il meure : c'est la loi du sort; il diminue et s'évanouit à la face du soleil, délaissé de toute la terre. Les bêtes se dévorent aussi entre elles : le loup, l'épervier, le faucon, si les animaux les plus faibles leur échappent, périssent eux-mêmes; rivaux de la barbare cruauté des hommes, ils se partagent ses restes sanglants et ne vivent que de carnage. O terre! ô terre! tu n'es qu'un tombeau et un champ couvert de dépouilles; tu n'enfantes que pour la mort. »

On veut chasser la guerre. La chasser de la nature, c'est impossible. La chassera-t-on du cœur de l'homme? Il est le lieu d'un perpétuel combat, ses facultés, ses organes, ses instincts et ses désirs sont en lutte : et l'homme n'aspire qu'à la justice, à la raison, à la paix!

La guerre est le fruit de l'iniquité. Lorsque l'homme cessera d'être injuste, elle disparaîtra : disparaîtra-t-elle? elle se transformera, elle revêtira de plus en plus les apparences du progrès, elle mariera habilement la force et l'arbitraire au langage, aux pratiques, aux institutions et aux mœurs de la civilisation; elle se civilisera au dehors, et restera barbare dans le fond : nous deviendrons des barbares subtils.

La justice commande de ne tuer que pour préserver sa vie, ou pour la soutenir. C'est donc justice que les animaux se mangent entre eux, et que l'homme mange les animaux :

nous vivons les uns des autres, ainsi le veut la loi. Avant d'être le tyran des autres, on est l'esclave de son ventre. Il faut bien que je vive, pourrait répondre le loup à l'agneau, le renard à la poule, l'épervier à la colombe; la nature a fait de moi ce que je suis — elle m'a créé pour te manger : vois mes griffes, regarde mes dents; elle y a écrit mes droits. Tu réclames le droit à l'existence, c'est en vertu de ce droit que je te tue : je ne puis être sans te manger; or, je suis. Que les plantes aient la parole, elles se plaindront des innocents herbivores, la brebis même sera par elles accusée de férocité. Que répondras-tu, Jupiter, à l'universelle accusation des êtres?

L'homme n'a pas changé le droit de nature, le droit à l'existence, il l'a seulement déplacé : les faibles en s'unissant sont devenus les forts, et contre la force ils ont élevé la force; ils ont proclamé leur droit à la vie, ils l'ont consacré par leur union, ils peuvent en abuser à leur tour.

Les animaux et les plantes se servent de nourriture, nous mangeons les animaux et les plantes. Il est vrai que nous savons les préparer savamment pour nos mâchoires. L'on ne vit oncques renard engraisser des poulardes, l'homme seul a inventé le pâté de foie gras et l'entraînement en graisse qui en est la préparation sur le vif. De quels assaisonnements ne sait-il pas revêtir le monde végétal? Un cuisinier qui se tue pour avoir manqué un plat n'est possible que dans l'humanité, où l'esprit s'ingénie à servir la bête et à la raffiner; Vatel a sa place dans nos annales. Les animaux inférieurs à l'homme s'entre-mangent avec moins de façon, ils n'y apportent ni réflexion ni sauce. Un cuisinier de plus met-il donc tant de différence entre deux choses égales, un carnassier mangeant l'autre parce qu'il le trouve de son goût et qu'il est le plus fort?

Les loups ne se mangent pas entre eux. Les hommes se mangent, et je n'entends point parler ici de l'anthropophagie du sauvage, mais de cette anthropophagie du civilisé, bien autrement savante, intelligente et délicate, dont nos sociétés sont le théâtre. On peut s'entre-dévorer autrement qu'au physique ; et l'entre-mangerie humaine dont parlait Voltaire est un fait qui triomphe sur toute la ligne. De cette anthropophagie-là, il sera moins facile d'avoir raison que de l'autre. Pour faire cesser l'une, il suffit d'une importation de moutons ou de bœufs ; on détruit ce qu'on remplace, et la chair du bœuf ou du mouton vaut mieux que celle de l'homme. Pour extirper l'anthropophagie sociale, il faudrait extirper de l'homme les canines de l'égoïsme ; la belle parole évangélique de paix et de justice n'y suffira pas. Aimez votre semblable est un précepte que l'anthropophage comprend à sa façon : il l'aime tant qu'il le dévore. Il ne cessera pas de l'aimer, et s'il doit rester toujours des pauvres parmi nous, il y aura toujours aussi des cannibales. Qu'il y en ait moins, ce n'est pas tout ce que nous pouvons désirer ; c'est tout ce que nous pouvons espérer.

Approfondir notre misère en la considérant de plus haut, tel est le progrès humain.

VI

La terre pour quelques rares monuments qui ont pu s'achever, nous offre des espaces immenses peuplés de monceaux, de ruines, d'essais et d'ébauches manqués.

Qui fera le calcul des êtres et des œuvres morts dans leur germe? On ne les connaît pas, mais ils doivent dépasser en nombre les astres des cieux, les sables de la mer et les gouttes

de l'océan. Combien de fois la création elle-même, prise de convulsion ou de colère, n'a-t-elle pas passé l'éponge sur ses ouvrages, noyé, enseveli ou consumé le patient labeur de milliers et peut-être de millions de siècles? Se vengeait-elle? Honteuse de ses exploits, a-t-elle voulu se dérober à elle-même de trop imparfaits ouvrages? Je ne sais, mais il est certain que la poussière d'où l'homme est sorti est faite de débris, que le sol sur lequel il s'est affermi est un ossuaire de mondes superposés. Lui-même, entassant générations sur générations comme des degrés, c'est sur la destruction qu'il s'est élevé : à son tour, il disparaîtra — inachevé.

Rien ne finira, rien ne s'achèvera jamais. Quelques êtres privilégiés se montrent de distance en distance, et leur supériorité n'est que relative à la médiocrité générale, leur destin plus favorable une apparence de lumière qui se joue dans la nuit et dans la confusion, au milieu de l'avortement perpétuel et de la perpétuelle misère.

> ... Denn alles was entsteht
> Ist werth das es zu grunde geht,
> D'rum besser wär's das nichts entstünde[1].
> *(Faust.)*

Très-peu d'hommes mûrissent; beaucoup moins que de fruits aux arbres, que d'épis dans les blés. L'espèce humaine produit un déchet énorme, et ce qu'elle cultive le plus mal jusqu'à présent, c'est elle-même. La nature est une gaspilleuse; que de forces perdues, jetées au vent! Mais que lui importe? cela ne la regarde pas : l'humanité ne concerne que l'homme.

[1] *... Car tout ce qui naît*
Mérite de périr,
Mieux vaudrait donc que rien ne devînt.

En toutes choses le point de maturité est difficile à atteindre, encore plus difficile à saisir. Et pourtant, comme l'a dit Shakspeare : *ripness is all*, la maturité est tout. L'homme pourrit toujours, il ne fleurit presque jamais. On voit des enfants qui naissent vieux au sein d'une société vieillie, et des vieillards qui restent enfants dans une société au berceau.

Descendez dans votre cœur, fouillez votre pensée, rappelez vos souvenirs : combien de choses qui n'ont pas vécu, combien aussi, mais plus rares, éternel et pénétrant regret! que nous n'avons pas su cueillir à propos, et qui, dépassant la maturité, se sont flétries ou corrompues sous nos yeux en nous accusant. Trop tôt! trop tard! stérile refrain de toute vie.

La nature a voulu que l'homme naquît, se développât, et que de la maturité à la vieillesse il descendît lentement vers la mort. Combien d'hommes cependant vieillissent? La nature a voulu que la mère nourrît son enfant. Combien est-il de mères qui puissent nourrir leurs enfants? La nature a voulu que l'homme vécût pour le progrès de son esprit et de son cœur. Combien d'hommes voit-on que les nécessités de la vie matérielle n'absorbent pas dans le souci presqu'unique de la nourriture et de l'abri? C'est la nature de l'homme de vivre humainement; c'est la condition humaine qu'aucun homme ne vive humainement, et par quelque côté ne sorte de la nature humaine.

Les hommes pour exister s'attachent à une profession. Or, quelle est la profession qui ne fragmente l'homme et ne le jette d'un seul côté, cultivant quelque chose de lui à l'exclusion du reste, et tendant à créér ainsi une monstruosité? Le manœuvre ne cultive que ses muscles, l'artisan que ses doigts; l'avocat ne cultive que sa langue, le monde à ses

yeux est le temple de la chicane, il n'y a pour lui que des procès; le médecin ne voit dans l'homme que le malade, la terre est à ses yeux un hôpital et une clinique; le lettré se raffine et se subtilise, il s'écarte du bon sens et de la moyenne des choses; le savant vit tout entier du cerveau, il n'habite que sa science; le mondain vit hors de lui, s'éparpille, se fuit, et tandis que le philosophe et le penseur restent trop confinés en eux-mêmes, il n'est jamais chez lui. Que dire du soldat, du marin, de l'ouvrier? du marchand qui n'aligne que des chiffres, de l'industriel qui ne s'occupe que de produits? du poëte qui vit trop haut, parce que la plupart vivent trop bas?

Le principe organisateur de l'univers semble s'être partout proposé une chose qu'il ne réussit nulle part à réaliser entièrement. Est-ce que Dieu, s'il existe, ne serait pas tout-puissant; est-ce que Dieu, s'il existe et s'il est tout-puissant, ne serait pas juste?

La destinée prend-elle jamais mesure sur la force de nos épaules pour y charger ses fardeaux? Non, sur des épaules débiles elle met un poids écrasant, elle en met de légers sur des épaules robustes. A la fortune aveugle les hommes ajoutant leur aveuglement, la vie ressemble à un colin-maillard où c'est grande merveille quand les circonstances trouvent leurs hommes, plus grande merveille encore lorsque les hommes rencontrent les circonstances qu'il leur faut.

Le dessein de la nature, son plan (si la nature en possède) sont en tous sens mutilés, amoindris et faussés : tous les êtres en souffrent; mais l'homme en souffre doublement, car il interroge la nature qui ne lui répond pas : aux tortures de son cœur, aux tourments de sa chair, se joignent les angoisses de son esprit. Il est trois fois misérable.

VII

Le docteur Hufeland, dans un livre sur « l'art de prolonger la vie, » cite un Écossais qui vécut cent quatre-vingt-cinq ans. Il y a des hommes, en revanche, qui meurent en naissant; ils ont à peine respiré qu'ils expirent : on ne pouvait exister moins.

Quelques-uns nagent dans le superflu, d'autres ne possèdent pas le nécessaire.

Un Jésus, un Vincent de Paul se donnent au genre humain, et le monde renferme des égoïstes qui, pour se satisfaire, sacrifieraient le genre humain. Cependant, quelque distance qu'il y ait entre eux, l'humanité la remplit : Jésus n'est pas un dieu, Lacenaire n'est pas un démon et Néron n'est pas une brute.

L'intelligence d'un Newton, le génie d'un Homère, d'un Raphaël ou d'un Beethowen illuminent les siècles; la stérilité d'esprit de nombre d'hommes est si grande, qu'ils ne pensent que par autrui, et pour ainsi dire ne pensent pas.

Entre le sauvage qui vit dans les bois et le civilisé de Londres ou de Paris, il y a des siècles de progrès accomplis : et cependant, ils habitent le même globe et sont contemporains.

Dans l'espace et dans le temps, en haut, en bas, dans les idées, dans les destinées, dans les caractères, entre les contemporains et les générations successives, quels contrastes et quels écarts nous propose l'humaine condition!

L'inégalité nous poursuit jusque dans la mort. Les uns souffrent le martyre et traversent un enfer avant de mourir, d'autres ne se doutent pas qu'ils meurent.

Je vois des hommes, où est l'homme? Faut-il le chercher dans la médiocrité qu'habite la moyenne, le faut-il prendre dans sa plus grande élévation et le mesurer à l'échelle du génie? Ne le prenons exclusivement ni dans la médiocrité ni dans le génie; prenons-le partout où il est, dans le génie et dans la médiocrité, sans excepter le crime et la bestialité. Saisissons-le surtout dans ce contraste qui est commun à tous les hommes :

L'homme partout veut être heureux; l'homme nulle part n'est heureux.

Est-ce la nature qui lui manque, est-ce lui qui manque à la nature? Ils se manquent l'un à l'autre; leurs imperfections en se rencontrant ne peuvent former un ensemble parfait. C'est à la médiocrité que la réalité manque le moins; elle n'a pas besoin de renoncer beaucoup pour être de niveau avec elle. Des êtres parfaits pourraient être parfaitement heureux : l'homme imparfait aspire au bonheur, parce qu'il est imparfait, et parce qu'il est imparfait il ne peut le rencontrer. La vie est donc une énigme dont le bonheur n'est pas le mot. Si ce n'est le bonheur, est-ce le progrès? Mais la perfection et le bonheur sont une même chose, tout accroissement de bonheur est un progrès accompli. Ainsi la question renaît : Si l'homme n'est pas fait pour le bonheur, pourquoi le cherche-t-il? S'il est fait pour le bonheur, pourquoi n'est-il pas heureux? S'il ne doit jamais trouver le bonheur et qu'il soit condamné à le chercher toujours, qu'est-il, sinon un quiproquo de la création, un imbroglio de choses contraires et contradictoires? Si la vie ne le rend pas plus intelligent et meilleur, à quoi bon la vie? Et je ne sache pas qu'elle le rende meilleur en général. Elle augmente son intelligence, mais cet accroissement ne tourne pas le plus souvent au profit de son cœur;

il sert à perfectionner son égoïsme. Perfectionner l'égoïsme, serait-ce la fin de la vie?

C'est pour la conscience humaine une nécessité de penser que le progrès est le but de la vie, l'être moral ne réussit pas à séparer le bonheur et le progrès. Cependant, que nous enseigne la réalité? Elle nous montre la multitude dévorée par le souci de l'existence physique; des générations entières pour lesquelles le temps et le lieu de leur avénement furent un obstacle aussi constant qu'invincible à leur progrès. Un grand nombre s'enfoncent dans le bien-être, s'y épaississent ou s'y dessèchent; ils manquent aux circonstances, qui se dérobent à d'autres qui sauraient en profiter. Une très-faible minorité se trouve placée à la fois dans les conditions extérieures et personnelles favorables au développement; de ce très-petit nombre encore faut-il déduire ceux qu'une mort prématurée interrompt dans leur ouvrage. La vie, à la prendre dans sa vérité, manquerait donc son but neuf fois sur dix, si l'éducation individuelle est son but : c'est-à-dire que la vie n'aurait pas de sens, qu'elle serait *insensée* neuf fois sur dix — ou que ni le progrès ni le bonheur ne sont le mot de la vie.

On dit que l'individu a sa destinée dans l'espèce. Mais l'espèce n'est-elle pas composée d'individus, et vit-elle ailleurs que dans les hommes qui la composent? Chacun tour à tour manquant à sa destinée, ou manquant de destinée, l'espèce n'en peut avoir aucune. Où est d'ailleurs la conscience, où l'âme de l'espèce, sinon dans ceux qui la représentent à chaque époque, en chaque lieu? Et ceux-là ne sont que des individus. Un jour d'ailleurs, il n'y aura plus ni terre ni genre humain. Où sera l'homme, où seront les hommes, et pourquoi auront-ils vécu?

II

L'IDÉAL HUMAIN

> « L'homme connaît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connaît; mais il est bien grand, puisqu'il connaît qu'il est misérable. »
>
> PASCAL.

I

Nous avons accusé le côté misérable de l'homme, mais la condition humaine ne se dessine véritablement que dans l'opposition de l'ombre et de la lumière : en pleine lumière de félicité, en pleines ténèbres de malheur, nous ne l'apercevons pas bien ; elle réside entre deux, dans l'alternative des biens et des maux, et qui ne l'observerait que d'un seul côté la verrait en borgne. Ni l'idéal ni le réel n'auront le dernier mot tant que durera l'homme, qui restera ce qu'il est, un amalgame de choses nobles et ignobles, grandes et mesquines, élevées et basses, libres et serviles. Diderot prétend que le cœur humain est tour à tour un sanctuaire et un cloaque. Lequel d'entre nous voudrait être connu toujours tel qu'il est, se découvrir sans voiles dans sa nudité morale, à tout instant de sa vie ? La honte de nous-mêmes est souvent le seul refuge de nos meilleurs instincts. Un homme, parmi les plus humains, disait qu'en vieillissant sa tolérance augmentait, parce qu'il ne voyait guère commettre de faute qu'il n'eût lui-même commise ; qui vieillira sans en dire autant ?

II

L'idéal est la protestation de l'esprit. Il s'insurge contre les tyrannies, les incapacités, les limites ou les insuffisances de la matière, et sa révolte prouve qu'il n'est pas la matière ; son humiliation, lorsqu'il succombe, le prouve encore mieux. Non pas que l'esprit et la matière doivent être opposés dans un dualisme systématique : ils ne sont pas des adversaires-nés, ils s'unissent dans la vie ; mais leur alliance peut se rompre, au lieu de concourir à la même fin, ils peuvent se contredire, et cela démontre suffisamment qu'ils ne sont pas identiques.

L'esprit n'appartient en propre à aucun homme, il est en tous la puissance de perfectibilité et le besoin de perfection. Il se donne carrière dans la science, dans l'industrie, dans les arts, dans la politique ; et partout il se révèle de même par une victoire sur le chaos et sur l'inertie. Son essence est l'ordre et le progrès, qui se manifestent dans la nature comme dans l'homme, parce que l'esprit est dans la nature et dans l'homme, et que c'est le même esprit qui les anime.

L'homme doit à l'esprit tout ce qu'il est, il lui doit tout ce qu'il fait; ses œuvres sont des idées réalisées.

Regardez cet orgueilleux qui passe, gonflé de son importance ; il habite un grain de poussière sur lequel il occupe un imperceptible point ; il est si peu, qu'on a peine à concevoir qu'il soit. Mais cet autre, pensif et recueilli, a compris et calculé le mouvement des cieux : il est plus grand que l'immensité, car les astres gravitent et n'en savent rien. « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus

noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée[1]. » Celui-ci n'est point un génie, et le monde ne connaîtra pas son nom; cependant, il vient d'accomplir un acte de justice, il vaut l'univers; il vaut mieux : il a vaincu les attractions de l'égoïsme. Au fond de sa conscience brille une lumière plus pure que celle du soleil, un rayon réchauffe son cœur qui est plus divin que tous ceux du printemps et de l'été ; il est supérieur à la terre, aux astres innombrables, de toute la hauteur qui sépare l'univers moral de l'univers matériel.

La nature et l'histoire nous enseignent la guerre, la force, l'iniquité. Mais en notre âme s'élève une voix contre la force, contre la guerre et contre l'iniquité. Les hommes entrevoient la justice, la lumière, la paix qu'ils ne pratiquent pas; ils sont capables de se mépriser et d'avoir horreur de ce qu'ils ont fait. Ce qu'ils accomplissent ne les met pas très-haut, ce qu'ils rêvent d'accomplir les soustrait à toute mesure. Si la matière résiste à l'esprit dans la réalité, l'esprit triomphe de la matière dans l'idéal. « L'homme ne serait pas la créature la plus noble de la terre s'il n'était pas trop noble pour elle, » a dit Gœthe. Il a dit également que « celui qui n'est pas préparé au désespoir n'est pas prêt pour la vie. »

Le besoin d'idéal est l'esprit même. Il tourmente plus que les autres les nobles âmes; il croît dans l'homme avec l'humanité, c'est une marque bien évidente qu'il en est le fond. Le génie l'éprouve à sa plus haute puissance, les peuples et les races les mieux doués sont ceux qui cherchent le plus ardemment la beauté, la justice et la raison,

[1] Pascal.

c'est-à-dire les victoires de l'esprit. Leur idéal, qui est plus grand, les fait supérieurs.

L'humanité par son désir d'idéal non-seulement surpasse la moyenne des hommes, non-seulement elle surpasse les plus grands hommes, mais elle se surpasse elle-même. Tant qu'elle durera, quelque progrès qu'elle accomplisse, quels que soient les génies qu'elle produise, elle regardera au-dessus d'eux et d'elle-même. Limité par le milieu qui l'environne et par sa propre nature, l'homme est circonscrit; il existe, vit et se développe dans le relatif, il dépend de ses organes, qui dépendent de la planète qu'il habite. Il n'est qu'un atome animé de l'espace et du temps; et pourtant il rêve l'absolu, il tend vers l'impossible, il s'élance dans l'infini : un instinct est en lui qui le pousse au delà de la condition qui lui est faite.

Tous les hommes sacrifient à l'idéal. L'idéal varie, il change avec les individus, les nations, les sociétés, avec les lieux et les siècles; il se fourvoie en d'étranges erreurs, en des superstitions informes, barbares ou puériles : il naît partout où réside l'homme, et fût-ce sous l'aspect le plus grossier, il atteste que la réalité nulle part ne lui suffit.

III

En toutes nos facultés pénètre sa flamme. Dans la curiosité, si humble qu'elle se montre d'abord, s'agite un besoin de connaître qui, une fois allumé, ne peut s'éteindre que dans la mort ou dans la science parfaite. Le besoin de justice ne peut périr dans la conscience humaine tant que subsiste une seule iniquité : il veut la justice absolue. La volonté humaine, au lieu de s'amoindrir à mesure que sa puissance

augmente, tend de plus en plus vers un pouvoir sans limite ; elle atteste à son tour l'ambition de l'infini qui nous remplit.

Le désir de l'infini constitue l'humanité. Sans lui, il n'y aurait sur la terre qu'un animal de plus ou un dieu.

Nous nous faisons un idéal de toute chose : de la famille, du mariage, de l'éducation, de la femme, de l'homme, de la patrie, de la société, de la civilisation et de Dieu. Politique, science, industrie, poésie, religion, tout naît en nous de l'idée. Chaque homme agit en vertu des notions qu'il s'est formées du bien, du mal, du beau, du laid, du vrai, du faux, du bonheur et du malheur; sur chaque objet, sur chaque événement, sur chaque personne, sur lui-même et sur les autres, il promène quelque idéal qu'il porte en soi et dont il les éclaire ; c'est à cette lumière, vraie ou trompeuse, que tout lui apparaît. L'homme, en un mot, pense tout; c'est pour cela qu'il ne sera jamais au but. Il est né pour voir l'idéal grandir et changer avec lui, il jalonnerait de ses progrès l'immensité sans nulle part achever sa course. Sa condition est la perfectibilité et non la perfection, il gravira l'échelle des sociétés et n'atteindra pas la cime de la justice ; il ira de découvertes en découvertes, et ne pénétrera pas la vérité dernière des choses qui serait la science infinie dont il rêve la possession ; il élèvera dans son cœur des amours plus vastes, plus purs et plus ardents, et de son cœur malgré tout s'échapperont encore les soupirs, les désirs, les défaillances et les regrets : il ne connaîtra pas le bonheur incomplet. L'homme est condamné au progrès sans relâche, le progrès est sa fatalité. Quand il voudrait s'arrêter, la douleur ne le lui permettrait pas; il recommencera sans cesse son œuvre, comme l'abeille ou la fourmi la leur, en vertu d'un instinct aussi invincible, quoi-

que d'un ordre plus élevé. L'aiguillon de sa misère restera dans ses flancs, l'idée de la perfection dans son esprit. Il est semblable à un architecte (n'est-il pas celui de ses destinées ?) qui aurait rêvé un palais de diamant à l'abri des injures du temps, et qui, contraint d'employer des matériaux réfractaires, ne possédant d'ailleurs que des outils inférieurs, ne réussirait, au lieu d'édifier son rêve, qu'à élever des constructions tronquées, où se montreraient les sublimes desseins de son intelligence et les admirables efforts de son âme, mais aussi les infirmités de son organisation et l'insuffisance manifeste des éléments qu'il a sous la main.

Reconnaissons donc nos misères; reconnaissons également qu'il y a dans nous un vœu qui défie toute réalité, et que Montaigne a eu tort de dire : « Qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. »

III

L'AME ET LE CORPS — L'HOMME PHYSIQUE ET MORAL LA VIE ET LA MORT.

— L'homme est un tout organique.
BOSSUET.

— L'homme n'est pas une âme, n'est pas un corps; il ne faut pas en faire deux.
MONTAIGNE.

I

Le corps est composé, et le corps est un : le principe de son unité est la vie. La mort est l'opposé de la vie, et la mort a toujours pour conséquence la décomposition de l'organisme; la vie est donc la force qui unit entre eux les éléments du corps et qui les maintient sous la loi d'une commune fin. Elle est une cause, que nous connaissons et constatons comme toutes les autres, par les effets qu'elle produit. Qui voit un corps vivant ne peut nier l'unité de vie qui l'anime ; qui voit un corps se décomposer ne peut nier la multiplicité des éléments au sein desquels cette unité se manifeste. La vie est la synthèse de l'être vivant. Quand elle le quitte, le faisceau organique se rompt et la forme se dissout; la décomposition atteste l'existence d'une chose qui était en plus dans le corps vivant, qui est en moins dans le corps qui ne vit plus.

Tout corps vivant représente un ensemble d'organes, mais aucun organe ne fonctionne isolément; chacun se rattache à

l'organisme, comme la branche au tronc, et le suppose : l'organisme en disparaissant entraîne ses organes. L'organisme lui-même a sa racine dans l'unité qu'il trahit à nos yeux. Cette unité ne détruit ni ne remplace les propriétés des éléments multiples qu'elle associe dans l'être sous la loi d'un type spécial ; elle n'y ajoute rien, elle n'en retranche rien. Quelle nouveauté nous propose donc la vie? Elle nous montre les lois mécaniques, physiques, chimiques, s'accomplissant dans un milieu particulier. Les éléments qu'elle met en présence gardent leurs qualités respectives, mais ces qualités subordonnées à la loi du groupement organique, obéissent sans qu'ils changent de nature à la finalité commune de ses parties. Chaque loi implique une force dont elle n'est que le mode d'action. Les lois mécaniques, physiques et chimiques expliquent-elles tous les phénomènes du corps vivant? alors il n'y a pas de force spéciale de la vie. Qu'est-ce que le poumon? une pompe à air; le cœur est une machine hydraulique, l'estomac un crible; les intestins ne sont qu'un tamis, les nerfs une télégraphie, les muscles et les os des leviers. Vivre, c'est respirer, expirer c'est mourir. Pour expliquer ces phénomènes, je n'ai besoin que des lois connues de la matière. Mais pour que les lois physiques, chimiques et mécaniques soient ainsi mises en jeu dans le corps vivant, il faut que ce corps existe, c'est-à-dire que ses molécules constitutives se trouvent unies d'une manière particulière dans un organisme déterminé : qu'elles forment une bouche, des dents, un estomac, un poumon, un cœur, un cerveau, un réseau de vaisseaux et de nerfs, une charpente osseuse, des tissus, des fibres et des muscles; et que ces choses soient associées de telle sorte qu'elles conspirent ensemble à créer un être unique doué du sentiment de son

unité. La vie étant le lien du corps ne peut appartenir à aucun de ses éléments en particulier; elle est essentielle au corps en tant que celui-ci représente l'association des éléments corporels : elle ne lui est pas essentielle en tant qu'il ne représente qu'une multiplicité d'éléments et de propriétés élémentaires sur lesquels la mort est sans prise, et dont chacun reste indépendant de la loi qui les rassemble pour une même fin.

« On cherche dans des considérations abstraites la définition de la vie; on la trouvera, je crois, dans cet aperçu général : *la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.*

» Tel est, en effet, le mode d'existence de tous les corps vivants, que tout ce qui les entoure tend à les détruire. Les corps inorganiques agissent sans cesse sur eux; eux-mêmes exercent les uns sur les autres une action continuelle; bientôt ils succomberaient s'ils n'avaient en eux un principe permanent de réaction. Ce principe est celui de la vie; inconnu dans sa nature, il ne peut être apprécié que par ses phénomènes : or, le plus général de ses phénomènes est cette alternative habituelle d'action de la part des corps extérieurs et de réaction de la part du corps vivant, alternative dont les proportions varient suivant l'âge.

» Il y a surabondance de vie dans l'enfant, parce que la réaction surpasse l'action. L'adulte voit l'équilibre s'établir entre elles, et par là même cette turgescence vitale disparaître. La réaction du principe interne diminue chez le vieillard, l'action des corps extérieurs restant la même; alors la vie languit et s'avance insensiblement vers son terme naturel, qui arrive lorsque toute proportion cesse [1]. »

[1] Bichat.

La vie est une force de développement et d'unité ; elle est dans l'être vivant ce qui résiste à la dissolution et à l'inertie, qui est la mort.

La force de vie commence pour nous à se manifester dans le germe, première apparition du corps, elle ne cesse de nous apparaître tout à fait que lorsque le corps dissous a rendu ses parties à leurs affinités élémentaires. Mais les phénomènes de dissolution commencent avant la mort complète, et dès que l'organisme entre dans la voie descendante; ils ne sont qu'une métamorphose rétrograde, une image renversée du progrès organique : la vie qui affluait dans l'être y produisait le développement, elle y entretenait la cohésion; en refluant elle l'affaiblit, et finit par abandonner le corps, comme une épave échouée sur la grève.

Le rhythme descendant de la vie correspond exactement à son rhythme ascendant, et le *crescendo* au *decrescendo* organique. Ce qui était diffus se combine organiquement; c'est la naissance, qui commence par le germe. Ce qui s'est agrégé se maintient, se transforme et s'accroît; c'est la vie dans la série de ses évolutions ascendantes. Ce qui s'est développé s'arrête, et puis lentement décline et diminue : le lien organique se relâche en même temps que s'épuise la force de progrès, laquelle s'est dépensée dans ses effets mêmes, ainsi que la séve qui passe dans les feuilles, les fleurs et les fruits. Rien ne s'est perdu, tout s'est transformé. La naissance, la vie, la mort, sont les trois termes d'une métamorphose dont l'être qui l'accomplit est à la fois le principe et l'objet.

Il y a deux espèces de mort, l'une qui vient du corps, l'autre qui vient de l'âme et qui est la mort naturelle. La mort vient du corps, lorsque par accident extérieur ou maladie, l'équilibre organique des éléments est troublé au

point que l'unité vivante est empêchée de s'y manifester plus longtemps : mort extérieure, réaction du corps sur l'âme. La mort vient de l'âme, lorsque c'est la vertu de cohésion et de progrès attachée au corps vivant, c'est-à-dire la vie même, qui s'épuise en se consumant dans ses propres manifestations, et devenue incapable de retenir plus longtemps le faisceau des éléments corporels, les abandonne à la décomposition. La naissance, le développement, la vie et la mort témoignent également de la présence dans l'organisme d'une vertu de progrès et de coordination : énergie créatrice, inhérente au corps tant que le corps reste vivant. Nous appelons cette énergie l'âme, ou la vie. L'âme est l'unité du corps, comme Dieu est l'unité de l'univers. Le problème de l'âme et celui de Dieu ne sont qu'un seul problème : mystère de l'unité présente dans la diversité.

II

L'âme est douée d'une puissance de corporisation. Si une telle puissance n'existait dans la nature, il n'y aurait point de corps. Nous ne connaissons pas ce qui nous anime ; connaissons-nous l'instinct, connaissons-nous la vie, connaissons-nous le fond de rien?

Le castor, l'abeille, l'oiseau sont architectes en vertu d'un instinct. Mais l'instinct du castor, de l'abeille, de l'oiseau, c'est le castor lui-même, c'est l'abeille, c'est l'oiseau : avant de créer par eux, leur instinct les a créés. Qu'est-ce qu'une main? la figure visible d'un instinct. Tout organe n'est que cela. Supprimez l'instinct qu'il sert, il n'a plus de

sens : l'organe est toujours l'expression corporelle d'un instinct. Un organe de plus, c'est un instinct de plus; un organe de moins, c'est un instinct de moins. L'instinct est la voix de l'organe, l'organe l'interprète de l'instinct; autres organes, autres instincts. La corrélation de l'instinct et de l'organe n'est jamais en défaut : les serres du faucon, le bec de l'aigle correspondent à leur nature de bête de proie, les dents du requin disent sa voracité, les griffes du tigre son humeur sanguinaire, tandis que l'inoffensive brebis se présente sans défense et sans moyens d'attaque. Les organes et les instincts se reflètent mutuellement, le corps se reproduit dans l'âme, l'âme se répète dans le corps : les instincts sont le corps invisible, le corps visible est l'ensemble des organes, la vie intérieure traduite au dehors. Les organes viennent-ils des instincts, ou les instincts des organes? ils coexistent dans l'organisme et font l'être vivant. Pour connaître leur rapport, il faudrait ne pas ignorer le principe d'origine des espèces, et celui des individus dans chaque espèce; or nous l'ignorons profondément.

Il n'y a que le corps *animé* qui soit vivant, chacun le reconnaît; chacun reconnaît donc que la vie et l'âme sont une même chose.

Sans unité qui relie les parties du corps sous une figure et suivant la loi d'un type déterminé, il n'y a plus que des matériaux, il n'y a plus de corps : l'architecte et le plan sont absents. En ce sens, l'âme est vraiment créatrice du corps.

Plotin voulait non pas que le corps contînt l'âme, mais au contraire que l'âme contînt le corps. Paracelse, Van Helmont, Stahl, toute l'école des animistes pense que l'âme forme le corps, que chaque âme forme le sien, et qu'elle le

renferme en principe. Aristote, saint Thomas, saint Augustin marchent dans la même voie ; ils font de l'âme la génératrice du corps, du corps la traduction phénoménale de l'âme. Platon, dans ses *idées*, voit les types incorporels des choses corporelles. Nombre de naturalistes aujourd'hui inclinent vers cette hypothèse, la seule qui soit spiritualiste radicalement, et non pas superficiellement, à la façon de ceux qui collent une âme à un corps, et qui comprennent l'être vivant, où l'âme répond au corps, le corps à l'âme, comme un placage de deux choses qu'ils ont commencé par déclarer incompatibles de nature.

On peut disserter là-dessus et rester dans le doute ; ce qu'il y a de certain, c'est que chaque être possède un centre de vie qui est son âme. Dans le monde sidéral, il existe autant de centres que de corps ou de systèmes astronomiques ; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chaque globe tourne sur son axe. Cependant il n'obéit pas seulement à son propre centre ; il est attiré par d'autres globes, et dans l'immensité se déploie une hiérarchie de planètes et de soleils : les cieux sont organisés. En tous ces globes, en tous ces systèmes réside la gravitation. L'identité infinie est dans l'infinie diversité, et dût-on pousser la décomposition des mondes jusqu'à la dispersion élémentaire et les résoudre en atomes, en chaque atome subsisterait encore la loi dont les mondes sont sortis : la loi qui, après avoir organisé les cieux, les gouverne, les meut et les soutient. Il n'en est pas autrement des corps dont les éléments, légions d'atomes[1], tourbillonnent, groupés en des proportions différentes, autour de centres invisibles.

[1] J'entends par atome l'élément irréductible, la limite logique de toute décomposition. Personne n'a vu d'atomes, excepté la raison, mais il est impossible à la raison de n'en pas apercevoir, parce qu'elle ne peut admettre que

Existe-t-il autant d'âmes que de corps vivants, ou chaque âme n'est-elle que l'application d'une force identique à un organisme particulier? Si les âmes se sentent distinctes, elles sont, en revanche, toutes comprises dans l'ensemble universel, et en relation avec lui; elles se rattachent donc, d'une manière ou d'une autre, au principe d'unité sans lequel cet ensemble et leurs propres relations n'existeraient pas. Ajoutons qu'elles manifestent toutes, quelle que soit leur diversité, un fait qui n'a qu'un seul nom dans toutes les langues : la vie. On dit *les* âmes, on dit *la* vie. Mais sur la nature du lien qui rattache les âmes diverses à l'unité de la vie universelle, il ne nous est donné d'émettre que des conjectures.

L'électricité est une dans son essence, multiple dans ses applications; en toute parcelle, en tout atome d'oxygène se retrouve l'oxygène avec ses propriétés constitutives: il en est ainsi de toutes les forces générales et substances de la nature, lesquelles se diversifient par leur apparition en des milieux différents. Et que sont les corps, sinon des milieux variables où se joue la vie? « Comme nous voyons du pain que nous mangeons, dit Montaigne; ce n'est que pain, mais nostre usage en fait des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles; l'humeur que suce la racine d'un arbre, elle se faict tronc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons. » Saint Thomas pensait que le *principe d'individuation*, en d'autres termes de variété parmi les êtres vivants, réside dans le corps : ce qui signifierait que les âmes sont des manifestations diverses, grâce aux corps divers,

dans ce qui est composé il n'y ait pas de parties indécomposables, dernières et primitives Il faut, ou nier le composé, ou affirmer l'indécomposable; mais l'on ne peut nier la composition dans les corps organisés et dans l'univers.

d'une seule puissance de vie, et qu'au fond, il n'y a qu'une âme. Mais devant cette hypothèse se dressent de nouvelles énigmes : d'où vient alors la diversité organique des espèces, des familles, des individus? et pourquoi la diversité des âmes répond-elle à la diversité des corps? Questions auxquelles l'hypothèse de Darwin n'a pu répondre, quelque effort qu'ait tenté son auteur [1] pour effacer toute idée de diversité à l'origine des êtres. Leibnitz, en retour, qui allait à l'opposé, et finalement n'a voulu voir dans les éléments de l'univers que des âmes à l'infini, s'est vu contraint de ramener l'unité dans cette diversité substantielle, en soumettant ses monades multiples à l'empire d'une monade centrale. Ceux qui considèrent les âmes comme identiques en leur principe ne peuvent se dispenser de les distinguer numériquement dans les corps distincts; ceux qui font de chaque âme une essence ne peuvent empêcher qu'on ne leur demande si l'âme de chaque mollusque est une essence éternelle. Ni les partisans de l'identité absolue, ni ceux de l'absolue diversité des âmes n'ont triomphé de la difficulté : qui ne veut voir que l'unité se heurte à la diversité, qui ferme les yeux sur la diversité rencontre l'unité malgré lui.

Quoi qu'il en soit, et que chaque âme n'accuse qu'une expression particulière de la vie universelle dans un corps particulier, ou qu'elle trahisse une substance indivisible et distincte, de telle sorte que chaque être ait la sienne, essentielle, incommutable, depuis telle huître, telle chenille, tel ver de terre, jusqu'à Newton, Jésus, ou Phidias, l'on est obligé de reconnaître qu'une âme existe en toute créature vivante, et l'on ne peut que ressentir la sienne comme une force qui se confond avec notre propre être,

[1] Et surtout ses disciples.

et qui nous donne la certitude d'un fait absolument irréfragable : à savoir qu'on existe, et qu'on n'est aucun autre que soi.

III

Le moi n'existe pas sans âme, puisque le moi est la conscience qu'une âme a d'elle-même ; l'âme en revanche existe sans le moi, puisque la conscience qu'elle possède d'elle naît, augmente, diminue, s'élève, s'abaisse, et peut disparaître entièrement. La conscience et l'inconscience sont des états et des degrés de l'âme; la conscience ne crée pas l'âme, l'inconscience ne la détruit pas. La conscience que l'âme a d'elle-même, le moi, disparaît dans le sommeil sans rêves, dans l'évanouissement (qui est précisément celui du moi); dans la folie le moi dévie : l'aliéné se devient étranger à lui-même[1], il devient comme un autre que lui. Toute une portion du moi, avec la perte de la mémoire, peut retomber dans le passé et se détacher de la conscience ; à chaque instant, en revanche, le moi s'enrichit par la mémoire d'acquisitions nouvelles, en rappelle d'anciennes : il n'est jamais immobile, il prend et laisse, retient et perd, croît et décroît; un monde d'idées, de sentiments, de désirs, de sensations, de souvenirs se joue, paraît, disparaît, réapparaît en son vivant miroir. Dans le somnambulisme et dans le rêve, l'âme agit en automate sans notion de la réalité extérieure, par conséquent dans un état de conscience incomplet, puisque le moi complet suppose, et la conscience de notre propre être, et celle des choses extérieures qui nous envi-

[1] *Alienus*, étranger.

ronnent. Chez l'enfant qui n'a pas quitté le sein maternel, le moi n'existe pas encore, l'âme et la vie cependant existent déjà ; chez l'enfant en bas âge, discernable à peine, il s'ébauche dans l'instinct, il ne s'achèvera que dans l'esprit graduellement développé, et tiré de l'inconscience au contact du dehors. La vie a son histoire en chaque être vivant, dans l'homme elle s'élève progressivement : d'abord végétative, puis instinctive et confusément intelligente, elle devient la pensée réfléchie, avec laquelle commence l'homme moral, en même temps qu'une nouvelle évolution de l'existence ; car la pensée tend à former, au delà de la sphère du corps auquel elle se rattache par le cerveau, un organisme intellectuel, sorte de corps intangible dont les idées sont les éléments, et dans lequel elles s'enchaînent, sous la loi de l'esprit, de même que dans le corps visible s'enchaînent les cellules organiques.

Les degrés sur lesquels l'homme s'élève pour atteindre aux régions de l'idée, les règnes inférieurs les occupent sans pouvoir les franchir ; la plante, restée sur le premier échelon de la vie, n'a qu'une existence végétative, l'animal demeuré sur le second, n'a qu'une existence instinctive, et s'il possède de l'intelligence[1], ce n'est pas celle qui généralise, se réfléchit en soi, et par sa puissance de synthèse force l'entrée du monde idéal. L'homme ne prend sa place dans la création, il ne découvre son être véritable, la pensée, que lorsqu'il voit s'ouvrir devant lui les perspectives de l'univers, la terre et les cieux s'éclairer de la lumière qu'il porte en soi-même.

Les Allemands disent que l'âme sommeille dans la plante, on peut dire que la pensée est son plein réveil. Nous-mêmes, quand nous dormons, ne sommes-nous pas sem-

[1] Ce qui n'est pas contestable.

blables à la plante; semblables à l'animal quand nous n'agissons qu'en vertu d'un pur instinct sans mélange de réflexion ? La vie végétative ou nutritive, la vie animale ou d'instinct, la vie intellectuelle en pleine lumière de raison, nous les unissons dans notre vie. L'homme monte l'échelle de l'existence, il la redescend parfois, et jusqu'à cette limite où l'énergie animale, presque détruite, après avoir survécu à l'intelligence, laisse les forces végétatives lui survivre à leur tour, obscures et vacillantes lueurs qui vont bientôt s'éclipser dans la nuit.

L'unité organique est la réalité du corps vivant. Quelques organes peuvent s'en retrancher sans que la vie en souffre une atteinte radicale; aucun organe ne peut subsister en l'absence de l'organisme, et c'est une loi que les organes qui précèdent les autres dans le développement de l'être supportent ceux-ci : d'où résulte que les organes inférieurs ne peuvent être abolis sans que les organes supérieurs, manquant de leur support, ne périclitent avec eux. Un homme qui cesse de respirer cesse de penser, un homme qui cesse de penser ne cesse pas nécessairement de respirer. La pensée dépend de la respiration, la respiration n'est dans la dépendance de la pensée que par l'intermédiaire du sang, des nerfs et du cerveau, dont les troubles peuvent atteindre à la longues les fonctions respiratoires en altérant les organes dont elles dérivent. Si la suppression de la pensée devait abolir la respiration, comme la suppression de la respiration abolit la pensée, nous ne pourrions nous endormir sans mourir; or, nous cessons tous les soirs de penser, et nous recommençons le lendemain : le moi s'éteint dans chaque sommeil pour renaître dans chaque réveil [1].

[1] Je suppose toujours le sommeil complet, le sommeil sans rêve, qui est une sorte de syncope chronique, intermittente et prolongée.

La loi de superposition ou de série, qui dans l'être vivant fait dépendre le plus du moins, et ce qui suit de ce qui précède, se retrouve en tout ce qui a une histoire. Dans celle de l'espèce, l'état des générations présentes suppose les idées, les sentiments et les actes des générations antérieures. L'homme moderne, qui participe de tous les âges et de tous les progrès du passé, résume dans son moi ceux des hommes et des peuples qui ont vécu avant lui : quelle âme contemporaine n'implique une part considérable des âmes antérieures et de leurs œuvres? Nous sommes plongés dans un fleuve dont toutes les générations et tous les peuples sont les affluents, nous y abreuvons notre vie; que seraient les plus grands et les plus petits d'entre nous, s'ils n'avaient en eux l'humanité laborieusement formée d'âge en âge, et de société en société?

Notre moi s'étend aussi loin que notre participation à l'existence de l'espèce. Mais l'histoire de l'espèce, celle des races, des peuples, des individus, c'est toujours l'histoire de l'âme, qui est celle de la vie. La nature et l'humanité la racontent l'une et l'autre; elles ne la racontent pas autrement, car elles nous disent toutes deux que le développement de la vie est le progrès, dans la nature et dans l'humanité. L'homme serait-il à son tour créateur, sentirait-il en lui le besoin de coordonner et de perfectionner, s'il ne recélait quelque chose de la force qui partout se révèle en coordonnant et en perfectionnant l'univers? « Tout ce qui était en moi, dit saint Augustin, tendait à me conserver et marquait, par cette conspiration générale de toutes les parties de la nature à une même fin, cette unité souveraine et ineffable dont j'avais tiré mon origine. »

L'âme a besoin d'un corps individuel pour entrer en relation avec le corps universel, néanmoins elle n'est pas le corps,

et le corps n'est pas l'âme : ils sont distincts et ils sont unis. Leur trait d'union nous échappe, il existe ; est-ce que l'homme ne fait point partie de son corps, et son corps de lui? Que de choses cependant qui se passent dans son corps, qu'il ne sent pas, et dont il n'a pas la moindre conscience! Ce milieu intime qu'il appelle son organisme, est environné d'un milieu plus étendu qui comprend la terre avec ses trois règnes ; la terre à son tour fait partie d'un système dont le soleil est le foyer, le système solaire se rattache à un système encore plus étendu ; de même jusqu'à l'infini : la plus chétive personnalité humaine se prolonge ainsi à travers l'immensité, et l'univers entier, à certains égards, lui sert de corps.

IV

Si le moi n'impliquait en toutes ses variations quelque chose de fixe, il ne se produirait pas; l'individu ne se sentirait pas le même à travers les métamorphoses de son esprit et de ses sentiments, ce qui revient à dire qu'il ne serait pas. Le flux de ses transformations coule sur un fond inaltérable ; le moi n'est pas seulement un flot du fleuve de vie, car le flot ne se voit pas couler et ses déplacements lui échappent. Si chacun ne portait en soi une sorte de mètre intérieur, à quoi mesurerait-il les choses et lui-même? Un être qui ne serait que fixité, un être qui ne serait que changement n'engendrerait pas de conscience individuelle ; il est inévitable que la créature qui dit *moi* ait un développement : il est indispensable que les faits constitutifs de son développement se rattachent à un même fil qui se déroule avec

eux; en se brisant, ce fil que la Parque tranche pour toujours, dit-on, laisserait ses impressions, ses idées et ses actes s'égrener dans le néant. Le moi est complexe, en ce que ses impressions varient sans trêve au contact de la diversité extérieure, qu'il se modifie dans ses impressions et qu'il se transforme à chaque instant; il est indivisible parce qu'il se suit à travers toutes ses transformations et s'y reconnaît.

Où réside cette unité de la conscience individuelle; a-t-elle un lieu dans l'espace, une place dans le corps vivant?

Il existe dans l'homme un point de départ de la volonté, un point d'arrivée des sensations. Quelque nombreux que soient les milieux qu'elle traverse, l'impression que subissent les organes au contact d'une existence extérieure finit par arriver en un point où elle s'arrête et se convertit en sensation : c'est le lieu du moi. Ce n'est pas l'œil qui voit, ce n'est pas l'oreille qui entend, ce n'est pas la main qui palpe; c'est l'âme par le secours de l'œil, de l'oreille, de la main. Supprimez les filets nerveux qui conduisent de ces organes au cerveau, et laissez les organes intacts : plus de vue, d'ouïe, ni de toucher. Les intermédiaires de la volonté et ceux de la sensation peuvent être paralysés ou troublés : la volonté peut ne plus se transmettre; l'impression du dehors, quoiqu'elle affecte encore les sens, peut ne plus arriver au point invisible du moi, sans que celui-ci ait cessé d'exister ou soit devenu incapable de la ressentir. Elle peut aussi arriver pervertie, confuse, inachevée; de même que la volonté peut se transmettre imparfaitement quand les organes nécessaires à sa transmission sont altérés. On peut vouloir marcher et ne le pouvoir plus, on peut

vouloir se diriger dans un sens et aller dans un autre. Dans les deux cas, que l'impression corporelle n'aboutisse plus des organes à l'âme, que la volonté n'aboutisse plus de l'âme aux organes disposés pour la servir, c'est un signe que les intermédiaires de la double transmission vitale, — l'une qui dans la sensation va de la circonférence organique au centre vital, l'autre qui dans la volonté va du centre vital à la circonférence organique, — sont détruits ou faussés : le réseau est endommagé, intercepté, les fils coupés : la dépêche n'arrive plus.

Les phénomènes de sensation et de volonté démontrent avec une pleine évidence que dans le corps vivant il y a un ensemble d'organes, destinés à mettre en communication avec son milieu (soit pour agir sur lui, soit pour subir son action), une substance indivisible, où convergent les sensations, et d'où part la volonté. Cette substance n'est pas tel organe du corps, par exemple le cerveau, elle n'est pas non plus la totalité des organes corporels; car le corps est multiple et le cerveau l'est aussi, tandis que la sensation et la volonté sont unes ; il faut par conséquent que le point d'arrivée et de départ qu'elles supposent soit un. S'il était complexe et divisible, la sensation et la volonté seraient diffuses au lieu d'être convergentes, et dans chaque point où l'une aboutirait, de chaque point d'où l'autre partirait, il y aurait une conscience individuelle qui se produirait : c'est-à-dire que nous ne nous sentirions plus comme un seul être, mais que nous serions une collection d'êtres ou d'individus dont chacun se sentirait exister pour sa part, dans le milieu organique qui les envelopperait tous. L'observation nous dit qu'il n'en est pas ainsi ; elle nous enseigne, et la conscience de notre individualité atteste, que si notre activité est multiple comme nos organes et nos instincts,

notre être est un, essentiellement et nécessairement un. Il y a donc en nous un centre indivisible où convergent les rayons de la vie, et faute duquel nous ne pourrions plus ni sentir ni vouloir. Ce centre métaphysique est l'âme.

Pourquoi, lorsque je veux remuer le petit doigt, est-ce le petit doigt que je meus? Cela suppose une communication particulière allant de ma volonté à une partie déterminée de mon corps. La nature connaît ce chemin puisqu'elle le suit, alors que dans le labyrinthe du corps vivant, et de son réseau nerveux sensitif et moteur, il est tant d'autres chemins qu'elle exclut d'emblée et qui pourraient l'égarer. Notre intelligence s'y perdrait, mais notre âme sait tant de choses que nous ignorons! La science qui habite notre corps doit être celle qui l'a formée, c'est par elle que notre ignorance se trouve guidée et protégée; la nature voit dans les aveugles. N'est-il pas étrange, ce savoir que nous apportons avec nous avant de rien savoir, et qui dans l'instinct se fait prophète à l'insu du prophète : car l'oiseau ne sait rien de la future couvée pour laquelle il bâtit son nid. Si le moi, ou la conscience que nous avons de notre être, est un mystère qui confond notre esprit, l'inconscience de notre être qui cependant se connaît, mais pas en nous, n'est-elle pas un mystère encore plus profond?

V

Je jette une pierre en l'air, elle monte : je témoigne ainsi que je suis une force capable de lutter contre la gravitation. La pierre retombe, la force contraire est épuisée par la résistance de la pesanteur, qui triomphe à son tour et ramène la pierre vers le sol. Je lève un pied, une main, je

parle, je marche, je saute : je manifeste encore que je suis une force capable, dans une certaine mesure, de triompher de la matière en triomphant de la loi fondamentale qui la régit. Je me révèle à moi-même comme une cause de mouvement, car j'engendre le mouvement : un mouvement qui ne vient que de moi, et dont je me sens, dont je me sais la cause. Mais tout principe de mouvement étant une force, je suis une force. Cette force que je suis est armée d'organes qui font partie de mon corps, elle est servie par des leviers qui sont des os et qui se rattachent à des muscles; lesquels se rattachent à des nerfs, lesquels se rattachent eux-mêmes à la puissance de volonté qui les excite. L'âme n'est pas le système locomoteur et corporel dont elle se sert ; puisqu'elle s'en sert, elle en diffère : mais elle seule le met en œuvre par sa volonté, la volonté de se mouvoir est le point initial du mouvement; le corps sans elle ne serait qu'inertie. Tout entier il est pesant, il appartient à la pesanteur; comment la vaincrait-il sans âme? le cadavre est inerte, le sommeil et l'évanouissement, durant lesquels nous cessons de vouloir, livrent la masse corporelle à la gravitation. Qu'on cherche à faire abstraction de la gravitation dans le corps, on cesse de le concevoir : il se volatilise dans l'espace. Qu'on lui ôte son âme, il n'a plus ni lien organique[1], ni mouvement ; il tombe en proie à l'inertie et à la décomposition.

L'âme n'est pas seulement une faculté de corporisation, elle n'est pas seulement une substance capable de sensibilité et génératrice de mouvement : elle est encore une créatrice d'idées. Sous cet aspect son activité est servie par un

[1] Dans le sommeil et la syncope, l'âme, se repliant sur elle-même en quelque sorte par suite de certains phénomènes cérébraux, cesse non pas d'être, mais de se manifester sous la forme de la volonté et de la pensée; elle ne cesse pas d'agir, dans la respiration et la circulation, sous la forme organique élémentaire, en entretenant le lien corporel que la mort dissout.

organe spécial. L'homme ne peut éprouver de sensations s'il ne possède des sens, se mouvoir sans nerfs, sans muscles et sans os; il ne peut penser sans cerveau : s'il le pouvait, il n'en aurait point. Pas plus cependant que les organes de la sensation ne sont la sensation, que les organes du mouvement ne sont le mouvement, les organes de la pensée ne sont la pensée même. C'est à l'aide des sens que l'homme perçoit les choses extérieures, à l'aide du système locomoteur qu'il se meut, c'est avec le secours du système cérébral qu'il pense : mais c'est uniquement par l'âme que les instruments de la sensation, du mouvement et de la pensée sont mis en branle, et si tout phénomène vivant a besoin pour se traduire d'organes corporels, les organes à leur tour ont besoin pour agir [1] de la vie elle-même et de son impulsion. Le corps et l'âme forment « un tout organique, » ils se correspondent comme le violon et l'archet, comme la trompette et le souffle; ils riment de tous points, dans la sensation, dans le mouvement, dans l'instinct, dans la pensée; aucun des actes de la vie que le corps et l'âme n'accomplissent ensemble, aucun que le corps puisse accomplir sans l'âme, — l'âme sans le corps.

On voit dans le corps les instruments de la sensation, ceux du mouvement et ceux de la pensée, où sont les organes de la vie de sentiment, si intérieure, si intime, si personnelle? L'âme n'est-elle pas, ici, prise sur le fait, et saisie dans son essence? Non : même dans nos désirs les moins corporels, il y a du corps, parce qu'il y a une sensation comme cause occasionnelle de tout mouvement de l'âme. Le désir est une réaction de notre être sur le monde extérieur ; il ne naît en nous qu'à son appel, et cet appel ne nous parvient, à l'ori-

[1] Comme pour exister.

gine, que par l'intermédiaire des sens qui nous mettent en rapport avec lui ; de désir en désir, d'idée en idée, toujours il est possible de remonter à une sensation. Mais ce point admis, la manière dont l'âme répond à l'appel du monde extérieur n'exprime que sa propre nature. Une âme privée de contact avec le dehors, ne serait pas sollicitée à réagir, elle resterait inconsciente : sa capacité n'étant pas éveillée ne se connaîtrait pas. Pour que la virtualité qu'elle renferme se montre, pour que le principe devienne vie en s'incarnant dans un être vivant, il est indispensable qu'il soit, au moyen d'un organisme corporel, uni dans le temps, et dans l'espace à des existences différentes; il faut qu'il prenne place dans la chaîne des phénomènes. Alors, sollicité à apparaître, il naît; interpellé par les phénomènes, il devient phénomène lui-même et s'épanche en une série d'actes, de pensées, de sensations, de désirs et de mouvements individuels. Ce qui était enveloppé en lui se développe, grâce à l'incitation des choses qui le circonscrivent, le pressent et l'aiguillonnent; ce qu'il renfermait en puissance se montre en fait, dans la mesure respective de sa capacité et des ressources de son milieu, car sa vie résulte de leur rapport. Il manifeste sa substance, jusqu'au jour où il rentre, par l'accident qui le détache de ses organes, ou par la dépense de son fonds vital, dans l'état d'inconscience que nous appelons la mort, — attendant peut-être un réveil, une résurrection de son activité dans quelque alliance avec un milieu et un organisme nouveaux, susceptibles de faire éclater en lui des capacités demeurées en réserve, et que l'existence qu'il a traversée laissèrent inappelées.

VI

Puisqu'il existe des facultés et des besoins qui ne peuvent se rapporter au corps, il faut qu'il y ait quelque chose de différent du corps à quoi ces facultés et ces besoins correspondent. Serait-ce le carbone, l'azote ou l'oxygène qui aspirent en moi à la justice, à la raison, à la beauté? Serait-ce le composé de tout cela, et d'autres éléments encore, autant que la chimie en pourra trouver comme résidu de l'organisme au fond de son creuset, qui désire la possession de ces biens invisibles et de pur esprit? Le besoin de science, de beauté, de justice ne peut s'attribuer à aucun organe corporel; encore moins le besoin de perfection dans la science, dans la beauté, dans la justice — le besoin de l'infini.

Le corps n'a d'autre idéal que lui-même, et chaque instinct du corps a dans le corps son serviteur visible, ainsi que son objet extérieur dans la réalité phénoménale. Au besoin de la génération correspondent les organes de la génération et la différence des sexes, au besoin de nutrition l'estomac et la nourriture, au besoin de respiration les poumons et l'air, au besoin de mouvement le sol et les organes de locomotion. Entre les sexes et les organes sexuels, entre l'estomac et la nourriture, entre les poumons et l'air, la correspondance est mathématique; entre le mouvement et l'appareil du mouvement, les finalités respectives sont incontestables. Mais l'homme ne finit pas où cessent ses instincts corporels; c'est même au delà qu'il commence à vrai dire, car il ne se distingue pas de l'animal par les instincts et les fonctions de sa vie organique. Il a des ambitions, il a des convoitises qui n'ont dans le corps ni base, ni prétexte, ni motif. Les besoins du corps remplis, le cycle du corps est

fermé et sa destinée parfaite : le corps ne demande à l'esprit que de le satisfaire.

On ne peut, quoi qu'on fasse, rapporter au corps l'instinct de la curiosité; on ne peut ramener l'appétit de la justice à l'estomac. L'amour chez l'homme est un sentiment mixte, fait de corps et d'âme; mais plus l'âme se développe, plus l'amour s'élève et s'anime d'un feu qui ne vient pas seulement des sens. Beaucoup d'autres instincts se tiennent ainsi sur la frontière, et pourtant il n'en est point qui, mêlant ensemble la chair et l'esprit, réussisse à les confondre.

Quand j'ai mal à la tête, je sens ma tête; quand je souffre de la perte d'un ami, je ne sens aucun des organes de mon corps, ni mon corps tout entier, et cependant j'éprouve de la douleur. Puisque j'éprouve de la douleur, et qu'il m'est impossible de l'attribuer à telle partie de mon corps ni à mon corps tout entier, il y a quelque point de mon être où siége cette douleur, et qui pourtant n'est aucune partie de mon corps; cela rayonne d'évidence. Un sentiment, une idée ne sauraient mieux témoigner de leur réalité qu'en triomphant de l'instinct de conservation. Or le point d'honneur suffit pour le contre-balancer; des milliers d'hommes pour lui obéir jettent leur vie dans les hasards des batailles. Est-ce le corps qui fait cela? c'est une simple idée, et souvent la plus fausse. La passion religieuse, la passion politique, la passion de la science, avec plus de grandeur, l'emportent sur l'instinct de conservation inhérente au corps. Dans le suicide, le corps ne se tue pas lui-même, c'est l'âme qui le tue; s'il n'y avait point d'âme, comment le suicide serait-il possible? Le suicide est une démonstration sans réplique de l'existence de l'âme.

Un amant meurt pour sa maîtresse, une mère pour son enfant, ils sacrifient leur corps à leur âme : nulle physiologie

des nerfs ni du cerveau n'expliquera cela, une puissance est en jeu dans ces phénomènes qui ne se rencontrera jamais sous la pointe d'aucun scalpel, dans le champ d'aucun microscope, qu'aucun réactif ne précipitera jamais au fond d'aucun creuset.

Si l'âme est le corps, ou l'effet du corps, on ne comprend pas comment un chagrin moral peut détruire le corps; comment une frayeur soudaine, un soudain désespoir — écho d'une idée — peuvent faire blanchir les cheveux, et même tuer net celui qu'ils foudroient; comment une pure idée fait battre le cœur, imprime au sang, aux nerfs, des modifications incontestables et profondes, agit sur tout notre être, nous fait nous déplacer, hésiter, rester immobile; nous conduit à la folie, au crime, et à l'héroïsme, nous précipite à l'eau ou dans le feu pour en tirer notre semblable, et méprisant toutes les rébellions de la chair frémissante, livre le corps en holocauste à la flamme de l'esprit.

VII

L'âme agit sur le corps, et prouve en agissant sur lui qu'elle n'est pas le corps. Mais le corps agit sur l'âme à son tour, et prouve en agissant sur elle qu'il n'est pas l'âme. L'âme et le corps, en agissant l'un sur l'autre, prouvent qu'ils sont différents et qu'ils sont unis.

Les nerfs et le sang sont dans l'être vivant les intermédiaires entre l'âme et le corps, entre le corps et l'âme.

« Rien ne rafraîchit le sang, dit la Bruyère, comme d'avoir évité une sottise. » Rien ne l'aigrit comme la conscience d'une sottise irréparable : c'est un ferment d'irritation qui ne disparaît plus. Le dépit contre soi-même, l'envie et la vanité contrariées produisent le même effet, ils empoi-

sonnent la veine et mettent le désordre dans le corps. L'annonce d'une bonne nouvelle fait couler le sang plus librement; la douleur au contraire resserre et restreint, elle est un barrage, qui rend difficile et pénible la circulation. Un chagrin continu épuise la séve organique, et mène à l'anémie. La joie est un tonique : comme un vin moral généreux qu'elle verserait dans l'âme, elle la réconforte et la relève. Si elle favorise le cours de la séve vitale, en retour le sang qui circule mal incline l'esprit à la tristesse. Chacun connaît les effets produits par une altération du foie qui teint les idées en noir, par les troubles de la vie nutritive dont les perturbations mettent sur la pente de la mélancolie la pensée qui siége au sommet de l'organisme. A la manière de deux claviers, le physique et le moral sont en échange perpétuel, et tour à tour cause et effet, ils se font écho et retentissent l'un dans l'autre. Quel rôle ne joue pas le tempérament, qui fait pénétrer si avant dans les inclinations de l'âme les dispositions prédominantes du corps! Or le tempérament est précisément le mélange du physique et du moral. La révolution morale qu'amène la puberté constitue presque une naissance nouvelle, ce n'est cependant qu'une métamorphose du corps.

Le système nerveux unissant l'âme au corps, toute proportion manque entre le physique et le moral quand les nerfs sont troublés et leurs fonctions atteintes. Voyez l'effet de certains remèdes, ou de certains virus; la rage n'est qu'un atome de plus dans le sang! Ce que peuvent faire de l'homme le plus droit et le plus doux des orages nerveux, en quel désordre le vin, l'opium, le hachich jettent nos idées et notre volonté, qui ne le sait? L'éther abolit les communications nerveuses en supprimant la sensibilité, les aphrodisiaques exercent sur l'organe de la géné-

ration une influence que toute la vertu de Lucrèce, s'il faut en croire certains physiologistes, ne suffirait pas à maîtriser. Un changement de milieu, un simple changement de température dans un même milieu, modifient souvent l'humeur et le cours des idées; particulièrement chez les natures sensitives, parce que la délicatesse de leurs nerfs met entre leur physique et leur moral des traits d'union plus délicats, plus vibrants : certains êtres même, nerveux jusqu'à la maladie, pensent et veulent différemment selon que le vent souffle du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, qu'ils sont couchés ou debout, seuls ou entourés; leurs nerfs les mènent, ils ressemblent à des cochers qui seraient conduits et qui jamais ne sauraient d'avance où ils iront : effet exagéré de l'action du corps sur l'âme.

L'organe et la fonction sont toujours en relation. J'estime qu'on s'est trompé en numérotant le cerveau, mais je ne puis croire qu'il n'existe point de rapports entre sa constitution moléculaire et sa structure, et les variétés que revêt l'esprit chez les différents individus et dans les différentes espèces. J'ai souvent observé, par exemple, que des têtes bizarrement conformées renfermaient des idées bizarres; l'harmonie est la loi du vrai comme du beau : entre un crâne bien conformé et un esprit bien fait, se pourrait-il qu'il n'y eût aucune correspondance, de même qu'entre un caractère harmonieux et un corps bien équilibré? La conformation de notre cerveau agit sur notre manière de penser, la conformation de notre corps en général, et particulièrement la qualité de notre sang et de nos nerfs qui font notre tempérament, tiennent dans leur dépendance plus ou moins notre caractère et nos passions : le fait est indéniable. L'on n'en voit pas moins des esprits vigoureux dans des corps chétifs, des esprits sains en des corps malades; une forte et

droite raison domine souvent un corps débile ou contrefait. Mais la loi de corrélation entre le corps et l'âme ne peut être toujours éludée ; un état morbide d'un côté, s'il se prolonge, se fait inévitablement sentir de l'autre au bout d'un certain temps.

L'activité est la meilleure hygiène pour le corps et pour l'âme, dont la commune règle est le mouvement : circulation du sang et circulation des idées vont de pair. Toutefois, c'est seulement quand il s'unit à la raison que le mouvement est sain, l'homme doit agir, et non s'agiter ; il doit donner à ses forces un objet conforme à l'humanité, et leur laisser, par des intervalles de repos convenablement ménagés, le temps et le moyen de réparer leur dépense. L'inertie et le mouvement désordonné abrégent l'existence, la première en laissant s'enrouiller les organes et les facultés, le second en les fatiguant ; l'activité réglée seule les exerce et les renouvelle, elle est l'usage de la vie physique et de la vie morale. Entreprendre au delà de ses forces, c'est entreprendre contre elles ; apprenons à connaître les nôtres afin de les bien employer. L'exercice du corps compense celui de la pensée et corrige ses excès. Les hommes qui sont aussi actifs de corps que d'esprit résistent au travail plus longtemps que les autres, et c'est pour cela sans doute que certaines professions, bien qu'elles commandent une application soutenue de l'intelligence, en ne cessant pas de tenir le corps en haleine, permettent néanmoins aux hommes qui les exercent de vieillir au sein de fatigues qui semblaient devoir les tuer avant l'âge. L'on voit un assez grand nombre de médecins devenir vieux, et cependant quel dur métier ! mais c'est un métier ambulatoire. Il faut ajouter qu'il crée des diversions permanentes, fait passer l'esprit d'un objet à l'autre, et ne lui permet pas de croupir dans une seule idée : l'idée fixe est malsaine,

VIII

L'homme, jusque dans les actes les plus corporels, met quelque chose de son esprit. Du mélange de l'instinct sexuel qui appartient au corps, et du désir de la beauté qui appartient à l'âme, résulte l'amour. L'homme seul a fait de la nutrition un acte humain; on n'a jamais vu les bêtes se convier à un festin, et relever la mastication par la sociabilité et le commerce des intelligences. L'imagination est la faculté dans laquelle l'alliance du corps et de l'esprit apparaît le plus visiblement : imaginer c'est donner un corps à l'idée, l'imagination s'exprime par des images qui sont des corporisations de l'idée.

Chaque sens ouvre un échange particulier entre l'âme et les existences extérieures, un sens de plus nous donnerait un monde. L'oreille nous donne celui des sons, l'œil celui des formes et des couleurs, dont vivent l'art et la science. Les autres sens sont moins au service de l'esprit, plus au service du corps : demandez au gourmet ce que le goût lui procure de jouissances, au voluptueux ce que serait la volupté sans la finesse du toucher. Et pourtant, l'âme est encore là, c'est elle qui perçoit et jouit par le corps, quelque asservie qu'elle se montre alors à ses instincts; mais elle n'y est que sous l'aspect de la vie animale et de la vie végétative, au-dessus desquelles elle s'élève par la pensée. L'âme est présente dans l'appétit du corps, que sans âme nous n'éprouverions pas [1], elle est présente dans l'appétit de la justice; elle ne les confond pas néanmoins, je le répète, et ne se confond pas

[1] L'appétit étant un état du corps et plus spécialement de l'estomac, qui se révèle à l'âme par la sensation. Toute sensation, du reste, n'est que cela : un état du corps perçu par l'âme.

en eux : dans l'un elle se ressent comme liée au corps, elle ressent le corps en soi, dans l'autre elle sent son propre génie, elle goûte sa propre loi et comme si le corps n'existait pas Qui jamais cessera de distinguer la jouissance que procure un bon morceau, ou un bon vin en contact avec notre palais, et la sensation que nous devons à une phrase mélodique de Mozart, à un tableau du Corrége, à une statue de Phidias? Jusque dans les affinités sexuelles, les jouissances qui sont dues à la vue se montrent plus idéales que celles que nous devons au contact; celles-ci inclinent à la bestialité et parfois la dépassent, car rien n'est bestial comme la bête humaine, lorsqu'elle raffine la bestialité et dans ses instincts dénature la nature. L'animal n'a qu'une femelle; c'est l'œil, et l'œil humain, où l'âme met son désir de beauté et d'harmonie, qui permet à l'homme de voir et de comprendre, non pas la femelle, mais la femme; tous les artistes amoureux de la forme ont vu la femme, ils l'ont créée par l'âme. La bête à la sensation corporelle n'ajoute rien qui vienne d'ailleurs. Entre l'œil du mammifère et celui de l'homme, la physiologie ne découvre pas de différence : cependant l'homme ne voit pas comme le cheval, son œil véritable est son esprit, et c'est par lui qu'il voit en homme, en poëte, en artiste, en savant. L'animal n'est devenu nulle part ni poëte, ni artiste, ni savant. La musique, la poésie, l'éloquence, ont pour truchement corporel l'oreille; toutes trois sont des arts oratoires, en ce sens qu'elles veulent être entendues. La poésie est faite pour être lue à haute voix, ou plutôt récitée; Homère, les rhapsodes, au moyen âge les trouvères et les troubadours allaient débitant leurs « chants » à travers les villes et les campagnes. Pourquoi appelle-t-on chants des poëmes, et les poëtes des chanteurs, encore aujourd'hui où l'encre, le papier et l'imprimerie ont envahi la

poésie? Pourquoi le rhythme et la cadence sont ils de l'essence de toute poésie, et, dans une certaine mesure, de tout discours? Pourquoi dans les arts de la forme, la sculpture, la peinture, l'architecture, cherchons-nous la cadence des lignes et l'harmonie des couleurs? Cela vient de ce que l'âme de l'homme aime dans les choses ce qui est conforme à sa propre essence, l'harmonie, l'ordre et la beauté ; cela vient de ce que l'homme possède une âme où se réfléchit le divin.

IX

Le corps et l'âme sont indissolublement unis dans la vie, ils se séparent dans la mort. Nous connaissons le sort des éléments corporels qui se divisent, et dont aucun n'est anéanti ; le sort de l'âme, nous ne le connaissons pas, il se dérobe à nos yeux dans le mystère de l'être universel.

L'âme quitte la face des mourants comme un rayon qui s'éclipse. Quand elle a disparu, le corps reste immobile et glacé, son froid vous gagne le cœur, un mystère a cessé : la vie ; un autre apparaît, redoutable et sombre. Qui vient de regarder la face d'un mort n'a pas de sourire, sa gravité en garde l'empreinte, il s'est heurté au problème qui fige le sang et qui arrête fixement la pensée. L'illusion ne chante pas en lui ; toutefois elle va le ressaisir et l'entraîner bientôt, car la méditation de la mort n'est pas faite pour les vivants, leur affaire est de vivre. « La chose du monde à laquelle un homme libre pense le moins, dit Spinosa, c'est la mort, et la sagesse n'est point la méditation de la mort, mais de la vie. » Toutefois : « ainsi que la roue d'un char, la vie tourne sur elle-même, et fuit, » dit Anacréon. Comment donc ne pas penser à demain ?

X

Combien valent de ne pas mourir tout entiers?

Quand on s'est bien évertué à se prouver à soi-même que l'âme étant quelque chose ne peut devenir rien, on rencontre la triste pratique des hommes, et du sein de l'observation surgit l'objection inévitable : quelle présomption d'une vie meilleure, et quel titre à cette vie voit-on dans la plupart? Vous demandez s'il se peut que l'âme d'un Socrate, d'un Jésus, d'un Raphaël ou d'un Newton ne soit pas immortelle ? Je demande pourquoi l'âme de tant d'hommes voués au culte de la matière le serait? Qu'importe à l'univers et au progrès des choses qu'ils ne *meurent pas tout entiers;* ils n'ont vécu d'ailleurs que de ce qui meurt avec eux.

Quittons-nous une scène pour apparaître sur une autre; poussés de la naissance à la mort, de la mort à la naissance, allons-nous, comme quelques-uns le pensent, pérégrinant à travers l'immensité, et les âmes font-elles le tour de l'univers? On peut le rêver, qui le prouvera? Imaginera-t-on plutôt que les âmes des hommes sont les parcelles de l'âme de l'humanité, les éléments de sa substance invariable, que leurs évolutions s'accomplissent dans la sienne, et que la destinée des individus dépend de celle de l'espèce, à l'amélioration ou à la décadence de laquelle ils travaillent? Noble pensée ; mais ceci également, qui le prouvera?

XI

La mort est le corollaire de la naissance ; des hommes meurent pour faire place à d'autres qui naissent, des peuples

anciens s'effacent devant des peuples nouveaux; des sociétés déclinent et s'éteignent, auxquelles se substituent des sociétés qui s'élèvent; les faunes et les flores se succèdent, et les formations géologiques s'étagent sur des globes qui meurent et se remplacent à leur tour. La mort partout signifie : place à la vie, place au progrès. La mort et la naissance s'appellent; le dieu indien Siva, qui représente à la fois la destruction et la génération, est une juste image du mouvement des êtres et des choses. En partie, nous naissons et nous mourons à chaque moment de notre existence; le développement n'est que la prédominance de la vie sur la mort, le déclin la prédominance sur la vie de la mort qui l'envahit, comme l'ombre du soir envahit graduellement la lumière. Chacun a son zénith et son nadir.

A vingt ans la vie est surtout dans le cœur, à quarante elle est surtout dans la pensée et dans l'action. Elle commence dans l'enfant par la sensation, se continue dans la jeunesse par le sentiment, s'achève par l'intelligence dans l'âge mûr : elle va se concentrant de plus en plus dans l'esprit. Telle est aussi sa marche dans l'espèce. Mais cette évolution, nous n'en discernons ni le commencement ni la fin. La source du fleuve de l'être est cachée dans l'invisible, son embouchure se perd dans l'invisible; il sort du mystère, il y rentre. La naissance, la vie, la mort restent inexplicables, nous ne voyons que le flot qui passe, venant d'un abîme pour aller vers un autre; l'instant où il nous apparaît nous l'appelons naissance, celui où il disparaît à nos regards nous l'appelons la mort; en savons-nous davantage sur la mort et sur la naissance? Si nous comprenions l'une, nous connaîtrions l'autre, et nous aurions le mot de l'énigme universelle : l'en deçà nous ferait voir l'au delà.

La mort et l'amour sont les phénomènes les plus profonds

et les crises les plus radicales de l'être : c'est dans les profondeurs de l'amour et de la mort qu'apparaît surtout le mystère où nous sommes plongés, le mystère de l'infini. Une pierre tombe dans l'eau ; la surface est troublée, elle se ride ; autour du point où elle a disparu, se propagent des ondes qui, toujours s'éloignant et s'affaiblissant, vont s'éteindre sur le rivage. L'onde a repris son calme, pas un pli ne demeure ; le passant ne sait rien du trouble qu'elle vient de subir. Ainsi nous disparaissons, et souvent dans le cœur même de ceux qui croyaient ne nous oublier jamais. Disparaissons-nous de même au sein de l'être universel, ou bien revivons-nous en lui? En croirons-nous ce que nous dit Pindare, que « le corps de tous les hommes est abandonné à la mort, plus forte ; » mais qu'une « image de nous-mêmes demeure vivante, *car elle seule vient des dieux.* »

L'esprit de l'homme se jette sans cesse en avant : l'animal n'habite que le présent. Est-ce qu'il faut voir dans cette ferveur d'avenir la prophétie d'une vie ultérieure pour les âmes qu'elle possède? Qui prouvera qu'il n'existe pas dans l'homme un fonds d'immortalité, une substance de vie inépuisable et qui ne fait que se transformer? Puisqu'il a pu naître, ne peut-il renaître? A de certaines heures, lorsque nous sommes remués par le spectacle d'un acte sublime et presque surhumain, frappés par quelque œuvre de génie, nous sentons tressaillir en nous des fibres que nous ne soupçonnions pas. — La musique nous ouvre en notre propre être des régions inconnues, des profondeurs d'émotion qui vont bien au delà de ce que nous demande cette vie; et qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre musical, sinon un milieu nouveau, un élément où passagèrement nous nous trouvons situés ? L'âme alors se reconnaît à peine, elle sent que sa capacité d'être est

susceptible de s'étendre, que ses bornes sont dans les choses qui l'environnent plus qu'en elle-même; — qu'elle est relative et contingente, mais relative surtout au milieu qui la circonscrit; qu'un milieu supérieur, un élément plus favorable l'élèverait à un niveau supérieur, de même qu'un élément inférieur l'abaisserait à une limite plus basse encore. L'observation nous montre enfin, dans la loi du progrès, que si les âmes sont bornées par leurs alentours e limitées par leur organisation, elles possèdent en elles l'esprit même qui ne connaît pas de bornes.

Est-ce assez pour croire à l'immortalité? non, mais c'est assez pour ne pas nier que le progrès, lorsqu'il s'est emparé d'une âme, puisse l'arracher à la mort; à moins que le progrès ne soit un mensonge: « Dans l'extinction d'un être pensant et moral, dit Channing, qui a conquis la vérité et la vertu, il y aurait donc une destruction absolue... Ce serait une ruine comme on n'en voit pas dans la nature, la ruine de ce qui est infiniment plus précieux que l'univers. » — Ce serait la ruine de l'univers moral, qui s'écroulerait avec la justice dans la conscience humaine.

IV

DIEU DANS LA NATURE
LE PROBLÈME UNIVERSEL — RELATION DU FINI ET DE L'INFINI

> « Tout est lié dans chacun des mondes possibles : l'univers, quel qu'il puisse être, est tout d'une pièce. »
>
> LEIBNITZ.

I

L'homme est impliqué dans l'univers; il est donc indispensable, si l'on veut connaître le problème humain, qu'on sache en quoi consiste le problème universel.

« Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, et sans le tout. » Ainsi s'énonce Pascal, et il ajoute : « Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et sensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître en détail les parties. »

Le caractère du fini est d'être divisible, celui de l'infini est l'indivisibilité; ce qui est divisible est multiple, ce qui est indivisible est nécessairement un : l'univers étant à la

fois un et multiple représente la coexistence du fini et de l'infini.

L'infini, ou le non-fini, existe-t-il? Quelques-uns n'admettent que des existences distinctes, et limitées les unes par les autres. Mais ces existences ne sont pas simplement superposées ou juxtaposées dans la nature; elles s'y enchaînent dans l'espace et dans le temps. Or, ce fait est l'expression même de l'infini dans le fini, de l'unité présente au sein du multiple.

II

L'ancienne métaphysique a tenté d'expliquer le rapport du fini et de l'infini, soit en déduisant le multiple de l'un, ou le fini de l'infini, soit en déduisant l'un du multiple, ou l'infini du fini : elle n'a fait que reproduire le problème et nous y ramener par une pétition de principe ; car la multiplicité est dans l'unité si elle en sort, et l'unité est contenue dans la multiplicité si elle en résulte, rien ne se trouvant dans l'effet qui ne soit dans la cause. Le matérialisme qui explique l'ensemble de l'univers par l'agrégation du multiple, est une métaphysique qui tourne sur elle-même et qui affirme ce qu'elle conteste, à savoir l'immanence de l'unité dans la diversité élémentaire; l'idéalisme qui prétend, au contraire, tirer de l'unité la multiplicité des choses, fait une pétition de principe à l'inverse, car il admet que dans l'unité universelle est renfermée la diversité qu'elle engendre. Que fera la philosophie moderne? Elle cessera de se proposer l'explication du rapport universel, elle en fera son point de départ, son axiome et non son objet. Elle dira : le rapport du fini et de l'infini est l'univers. La science constate ce rapport et le

poursuit dans les phénomènes de la nature, dont chacun l'énonce à sa manière; en découvrant les lois de ces phénomènes, qui sont « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses[1], » elle montre que l'unité est impliquée dans la nature des choses.

Rien d'embarrassant comme les questions des enfants, mais rien de facile à satisfaire comme un enfant : répondez à sa question par la question même, presque toujours il s'en contentera. Les hommes, pour résoudre l'énigme universelle, n'ont rien trouvé de mieux non plus que de la reproduire en des termes différents. Toutefois, leurs solutions ne se contentent pas de reproduire le mystère, elles le compliquent de mystères nouveaux. La métaphysique qui prétend expliquer le rapport du fini et de l'infini, construit sur des hypothèses invérifiables des systèmes ruineux. Renonçons à ces jeux de la spéculation, et plaçons d'emblée notre esprit au cœur des choses; partons du problème universel au lieu d'en chercher le mot que nous ne trouverons pas; en philosophie comme en religion, commençons par le fait universel, impossible à nier, impossible à comprendre : celui de la coexistence dans la réalité du fini et de l'infini. Ce fait, les religions et les philosophies n'ont pu le méconnaître en aucun temps. Le polythéisme a soumis ses dieux multiples à un dieu suprême, Leibnitz a subordonné toutes ses monades à une monade souveraine. Le monothéisme, après avoir englouti toutes les divinités en une seule, a par un détour repris le chemin du polythéisme dans la Trinité, l'adoration de la Vierge et le culte des saints. Le paganisme et le christianisme, l'idéalisme aussi bien que le naturalisme, Lucrèce aussi bien que Plotin, ont dû faire leur part à l'unité

[1] Montesquieu.

comme à la diversité, quoiqu'ils aient tenté chacun de les sacrifier l'une à l'autre dans leurs conceptions exclusives; ils ont ainsi témoigné que ni l'esprit humain, ni la nature ne peuvent se contenter, soit de la diversité sans l'unité, parce qu'elle serait le chaos, soit de l'unité sans la diversité, parce qu'elle serait l'inertie. Il faut que la diversité épouse l'unité, que l'unité épouse la diversité pour que naisse l'univers.

Absorber le fini dans l'infini, identifier l'infini et le fini, séparer le fini et l'infini, sont les trois erreurs toujours renaissantes de la métaphysique, condamnées par l'univers à la fois un et multiple. Si diverse qu'elle se montre en ses ouvrages, la nature n'est qu'une variation éternelle de ce thème fondamental: le fini dans l'infini, l'infini dans le fini. Hegel a fait un contre-sens, lorsqu'il a dit que l'infini se déroule et qu'il *devient*. L'infini ne peut devenir, il est. Le fini seul est soumis, en tant que multiple, à la loi des métamorphoses, parce qu'il est seul susceptible de former des combinaisons et d'évoluer, en une série de transformations, au sein de l'immuable unité qui le pénètre, et qui l'embrasse en soi.

Entre l'infini et le fini il n'y a point de relation de cause à effet; c'est l'erreur du dogme religieux de la création, et du vieux spiritualisme qui en est issu, de concevoir ainsi le rapport universel. Sortons de là une fois pour toutes, ne tentons plus d'escamoter l'un des termes du rapport, ni d'en créer, pour les rapprocher, un troisième qui ne saurait être qu'une difficulté de plus; ne cherchons pas la clef de la clef, mais posons en principe qu'il n'y a ni commencement ni fin : qu'il y a l'univers où s'unissent, sans que nous sachions comment, l'infini et le fini, l'unité et la diversité,

l'absolu et le relatif, l'éternité et le temps, l'espace et l'immensité sans bornes.

III

Tous les êtres et tous les mondes, quelque distants et quelque différents qu'ils soient, se tiennent dans l'étendue et dans la durée. Tous les êtres et tous les mondes se transforment, et leurs transformations se relient les unes aux autres. D'où nous concluons que l'infini qui pénètre le fini n'est pas seulement une puissance de coordination, mais qu'il est aussi un principe de mouvement. Tout est mouvement et tout s'entretient par le mouvement dans l'univers : l'esprit vit de la circulation des idées, le corps de la circulation du sang, le firmament de la circulation des mondes ; la nature entière vit de la circulation des éléments.

La loi du mouvement universel est le progrès. Quand l'évolution d'un organisme ne s'opère plus dans le sens de son accroissement, il accomplit une métamorphose rétrograde et marche vers sa dissolution. Un être, un peuple, un monde, un système qui déclinent, tendent à la mort parce qu'en eux la force de progrès s'est épuisée : ils déclinent parce qu'ils ne peuvent plus monter. Le progrès et la vie sont intimement liés l'un à l'autre, ils augmentent et diminuent ensemble, la mort universelle serait la décomposition et l'inertie universelles ; le principe de vie dans l'univers est ce qui résiste au chaos et à l'inertie : une force de solidarité et de progrès.

L'univers est un système de rapports. Ce n'est que par leurs actions et réactions mutuelles, que les choses, tour à tour « causées et causantes, » sortent de l'inertie. Mais elles ne s'influenceraient pas pour créer des ensembles, elles ne

s'influenceraient que pour nourrir l'éternel chaos, si quelque loi d'unité ne résidait en elles. L'unité apparaît donc à nos yeux comme la condition du mouvement progressif des choses : en dehors d'elle, le mouvement serait l'agitation confuse des éléments et leur permanente discordance.

La force qui dans l'univers résiste au chaos et à l'inertie, force incontestable, impénétrable, sans laquelle l'univers ne serait pas, je l'appelle Dieu.

IV

Le fini n'est pas moins essentiel à la nature que l'infini.

Quelques philosophes soutiennent néanmoins qu'il n'existe dans la nature aucune diversité réelle, d'autres veulent que celle dont les phénomènes nous offrent l'image ne résulte que d'un groupement divers d'éléments identiques ; de sorte qu'il n'y aurait pour eux qu'un seul corps, une seule substance simple, divisible en parties infinies, mais toutes parfaitement équivalentes. Je ne puis, quant à moi, concevoir comment la diversité se produirait dans les phénomènes si nulle diversité dans les principes ne la motivait. La logique m'impose de croire que la nature renferme en soi les conditions de sa multiplicité, lesquelles doivent être des substances distinctes, différentes de l'unité coordinatrice qui se manifeste à l'aide de leurs propriétés, et qui rencontre en même temps, dans ces propriétés indestructibles, des limites qu'elle ne peut franchir. Qui ne veut supprimer ni le fini ni l'infini, aboutit à cette conclusion inévitable : que la nature est un compromis entre l'infini et le fini ; ils s'y mêlent partout et ne s'y confondent nulle part ; ils ne peuvent se séparer ni se détruire sur aucun point de la durée, sur aucun point de l'étendue ! Ils coexistent

fatalement, éternellement, dans le mystère des choses.

L'univers n'est ni esprit, ni matière, ni un, ni multiple, ni infini ni fini : il est tout cela indissolublement, lui aussi est un tout « organique, » à la fois corps et âme. Il n'y a pas deux natures accolées, il n'y en a qu'une, et cela nous permet de concevoir comment tour à tour l'infini triomphe du fini en l'organisant, comment le fini triomphe de l'infini en lui imposant des bornes qui sont ses attributs. Le fini a ses lois, l'infini a les siennes, les lois de l'univers résultent de leur concours. Le mot infini conçu, non dans le sens de ce qui n'est pas multiple, mais dans le sens de l'infinité de puissance, est un leurre que la réalité met partout en évidence. N'est-ce pas, entre tant d'autres, un témoignage patent des limites que le fini oppose à l'infini, que la nécessité à laquelle se trouvent assujettis tous les êtres de ne vivre qu'en s'entre-dévorant? Ce fait n'est-il pas l'énoncé de cette vérité : que le fini dans ses éléments est aussi indestructible qu'invariable, et qu'il n'offre à l'infini créateur que des ressources relatives? Limité par les éléments constitutifs du fini, par leur nombre et leurs propriétés, ne pouvant agir qu'avec leurs données indestructibles, prémisses invariables de sa manifestation, l'infini est impuissant à créer autrement que par voie de métamorphose; il ne peut que déplacer le fini, il ne peut le former ni le changer, et c'est par le mouvement seul qu'il est créateur. Paracelse dit que la nature est le premier des alchimistes, et que la transmutation des corps n'est autre chose que la vie; elle n'est pas la vie, mais le procédé qu'emploie la vie, impuissante à faire quelque chose de rien [1]. L'étoffe de la création reste la même;

[1] L'idée de la toute puissance, celle de la création *ex nihilo*, et celle du miracle, sont connexes. La toute puissance suppose que Dieu peut faire une vallée sans montagnes et qu'il peut changer l'eau en vin.

en mêlant les éléments sans trêve, l'infini emprunte au fini une série de combinaisons d'où résulte l'indéfini. Toujours la création, vraie toile de Pénélope, reste sur le métier ; aucune de ses propriétés élémentaires n'a varié, et cependant elle se perfectionne, les fils se croisent incessamment pour former des œuvres nouvelles, qui montrent en des perfectionnements illimités le génie de l'invisible ouvrier.

Qu'on me dise, s'il n'existe que des agrégations d'atomes, quelle vertu s'agite en eux pour modifier sans cesse leurs relations dans une série de métamorphoses progressives : comment d'une agrégation moléculaire et d'un simple germe, homme, animal, plante, nous voyons découler une suite de transformations où l'on croirait reconnaître, plutôt qu'un être unique, une succession d'êtres emboîtés les uns dans les autres. Ce qui se *développe* n'était-il pas *enveloppé* dans le germe? En quoi la chenille ressemble-t-elle au papillon; en quoi la libellule ailée au fourmi-lion ; en quoi tant de larves, de spectres rampants et informes aux insectes qui s'en dégageront? Le microscope le plus subtil ne signale point de différence dans la composition moléculaire des œufs et des germes d'où sortiront cependant des créatures si différentes; dans les animaux les plus dissemblables, l'analyse chimique ne découvre que quelques corps simples [1] combinés en des proportions variées, mais toujours analogues dans leur essence et dans leurs qualités.

N'est-ce pas de quelques lettres que sont issues les langues et les œuvres les plus diverses du langage humain, depuis les balbutiements de l'enfance jusqu'aux chefs-d'œuvre du

[1] Un corps simple est une substance qui ne renferme que des particules de même nature, des atomes équivalents pouvant se substituer les uns aux autres, se remplacer sans qu'il y ait rien de changé au fond, et comme si le même atome était resté en place; divisibilité numérique, indivisibilité essentielle : tel est le corps simple.

génie? N'est-ce pas de quelques notes diversement rassemblées, que sont issus, et le chant naïf à peine modulé du pâtre, la litanie du désert ou de la montagne, et la symphonie pastorale de Beethoven, ou tel opéra de Meyerbeer dans lequel s'agite un monde de sentiments? Alors que Beethoven a pu créer ses symphonies avec sept notes, Homère ses poëmes avec vingt-quatre lettres, Titien ses tableaux avec cinq couleurs, pourquoi l'infini n'aurait-il pas tiré d'une multiplicité élémentaire très-réduite les espèces, les règnes, les mondes et les systèmes les plus différents? L'univers où toutes les créations se rencontrent et se pénètrent sans se confondre, est pareil à une immense symphonie, à un poëme dont les chants remplissent l'immensité, qui se déploie et monte vers une perfection idéale sur les degrés d'une indéfinie perfectibilité.

L'étoffe dont les phénomènes sont faits, les éléments irréductibles ou premiers qu'on trouve dans leur tissu, et dont l'analyse chimique de plus en plus pénétrante a déjà si considérablement réduit le nombre, n'ont aucun rapport avec la diversité incalculable dont ils emplissent l'infiniment petit et l'infiniment grand, deux gouffres sans fond. D'où vient donc que ces éléments, toujours identiques à eux-mêmes en nombre et en qualité, s'associent néanmoins en des proportions, des formes et des rhythmes si divers qu'ils peuplent de diversité l'immensité de la durée et de l'étendue? Ils ne sont pas la cause de cette variété, bien qu'elle les suppose : ils n'en sont que les matériaux, ils ne la renferment pas. On aura beau les agiter, imaginer que le mouvement et le hasard agissent de concert à travers l'éternité pour les mêler éternellement : ils ne produiront que la diversité indéfinie du chaos. Qu'on déplace indéfiniment les notes de la gamme, les lettres de l'alphabet, les couleurs du prisme, il en résultera

une série indéfinie d'assemblages chaotiques, une création jamais. Et quand même on consentirait à admettre que dans l'incalculable nombre de ces assemblages irrationnels il se produise des formations organiques, vivantes et liées, c'est-à-dire rationnelles, à quoi reconnaîtrait-on, et surtout qui reconnaîtrait qu'elles sont rationnelles? La raison seule, et d'où sortirait la raison dans un monde qui exclurait la raison?

V

Aucun être ne peut vivre qu'en s'adaptant à un milieu. Chaque milieu, constitué par des éléments multiples, est une zone qui impose ou propose à la vie des données particulières. Les milieux diffèrent dans l'espace, ils se succèdent et diffèrent dans le temps : tout milieu nouveau détermine les formes d'un nouvel essor de créatures, tout milieu qui disparaît emporte avec lui sa création; les êtres qui passent d'un milieu à un autre ne peuvent subsister dans celui-ci qu'en y ajustant leur organisme par d'indispensables transformations. La force créatrice montre dans ces transformations une souplesse, et si nous pouvons dire ainsi, une ingéniosité merveilleuse; elle s'adapte à tous les éléments, se plie à toutes les exigences, s'accommode par le jeu des organes à toutes les conditions, et sans cesser de multiplier infiniment ses formes et son mécanisme, elle reste au fond fidèle à son génie; en suivant la loi des milieux, elle ne quitte pas sa propre loi, et marque de traits semblables les êtres les plus

différents. Elle reste une force originale dont le sceau se retrouve empreint en toute créature vivante. Les consonnances de la vie organique, la génération et la nutrition, se retrouvent en tout organisme; les plantes, les animaux, les hommes, dans leur multiplicité vertigineuse s'y ramènent, comme à une basse identique accompagnant des mélodies toujours variées. Les formes des végétaux, les instincts des bêtes se jouent diversement autour de ces deux accords, et l'homme ne sort de leur sphère que parce qu'il aborde, par la pensée, un milieu qu'il engendre de lui-même, celui de la science, de la raison et de la justice.

Le poisson se noie dans l'air, l'oiseau expire dans l'eau; toutefois, ils respirent l'un et l'autre, et respirent le même principe, l'oxygène; les organes seuls de la respiration sont différents, la vie a su les approprier sans changer ses lois aux deux éléments. Il y a des êtres hybrides qui s'ajustent à deux milieux : le poisson volant à l'air et à l'eau, le batracien et l'amphibie à la terre et à l'eau; la chauve-souris à l'air et à la terre. Mais ces êtres, au lieu de nous sembler plus parfaits, nous apparaissent plutôt comme des espèces bâtardes et manquées des deux côtés : nous aimons mieux le poisson, et nous aimons mieux l'oiseau que le poisson-volant. L'être le plus complet est celui qui s'adapte le plus complétement au milieu le plus complet. Les milieux sont les marches de la création, mais chaque milieu se subdivise lui-même en degrés, où sont placés les êtres qu'il soutient. C'est dans l'organisme universel que naissent, se développent et se dissolvent les organismes particuliers, c'est dans le milieu universel que les milieux particuliers s'établissent et qu'ils disparaissent. Ne faut-il pas que le milieu universel possède un centre où converge sa multiplicité, puisqu'il est un dans sa multiplicité? Le mot UNIVERS

en dit assez[1]; l'étymologie est la leçon du philosophe.

Le centre de ma vie n'est certainement pas celui de la vie universelle ; mais si l'univers n'avait point de centre, comment en aurais-je un, puisqu'alors l'univers ne serait pas, et que je ne puis être sans l'univers ?

On ne conçoit pas que nul être vivant manque d'un centre de vie, on ne comprend pas davantage que l'univers n'en ait point. On ne conçoit pas que les centres des êtres, des mondes et des systèmes qu'embrasse l'univers soient identiques, puisqu'ils n'ont pas la même sphère que lui ni le même rayon ; mais l'on ne comprend pas davantage que ces centres de vie, depuis celui où convergent les sensations d'un mollusque jusqu'à celui où convergent, en Dieu, toutes les forces et toutes les lois de l'univers, restent sans lien, et qu'ils soient désunis, indépendants les uns des autres : car, s'il en était ainsi, chacun formerait un univers sans nul rapport possible avec l'univers. Or, les mondes et les êtres, si distants et si distincts qu'ils soient, restent unis; en leur laissant leur existence propre, l'univers les enveloppe d'un réseau de lois qui sont les manifestations de son unité. Les intervalles qui existent entre les êtres et les mondes, sont comblés par des êtres et des mondes intermédiaires; aucune lacune n'existe, aucun vide. L'univers est d'un seul tenant : une solution de continuité entre ses parties, dans le temps ou dans l'espace, d'un seul coup romprait la chaîne.

Aucun esprit ne peut embrasser la chaîne universelle, elle plonge dans l'éternité par ses deux extrémités, et cela signifie qu'elle n'en a pas; qu'elle commence et qu'elle finit partout, dans le mystère de l'infini qui est sans commencement ni fin.

[1] *Una, vertere :* tourner autour d'un point, d'un centre unique.

Mourir, dit-on, c'est rentrer dans le sein de Dieu. On n'y rentre pas, on y est toujours : le fini ne sort pas de l'infini, car il n'y est pas entré. On naît, on vit, on meurt dans l'*Universel.*

VI

Regardons-y bien. Les choses que nous connaissons, c'est par d'autres que nous ne connaissons pas, et que cependant nous sommes tenus d'affirmer. Qui nie la raison, et qui la connaît? Qui nie l'instinct, et qui l'explique ? Il en est ainsi de la vie ; disons mieux, de l'être. Nous savons que nous vivons, nous sentons en nous la pensée, le désir, la volonté. Mais rien ne nous explique l'être ni la vie, sinon l'être et la vie eux-mêmes, rien la pensée sinon la pensée, rien la volonté sinon la volonté. Pas un de nos raisonnements qui ne se puisse ramener jusqu'à un fait au delà duquel nous ne pouvons aller, et qui est comme un mystérieux anneau où se trouve suspendue toute la série de nos idées, avec toute la série des phénomènes auxquels nos idées correspondent. Le mouvement, la volonté, l'être, l'instinct, la pensée, l'existence sous toutes ses faces, rien ne s'explique que par l'inexplicable. Dans la nature, en nous, de rapport en rapport, et de série en série, nous aboutissons à un seul fait incompréhensible et primordial : l'être universel dans lequel coexiste la multiplicité des choses et des êtres. Dieu, l'évidence impénétrable, nécessaire, est à la fois la lumière de notre esprit et « l'asile de notre ignorance. » Tous les problèmes, si l'on en suit le cours, vont se précipiter dans cet

unique problème, qui n'est un problème que quant à nous, non quant à lui-même, puisqu'il est le fait indispensable de l'existence universelle. Dieu est la limite aussi bien que l'axiome de notre esprit, et l'ignorance consiste autant à s'imaginer qu'on l'a compris qu'à se figurer qu'on l'a éliminé.

Qu'elle est vraie cette parole de Montaigne : « Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouissement. » L'homme, à mesure que sa réflexion pénètre dans les choses, approfondit davantage leur mystère fondamental, il voit mieux l'impossibilité où il est de comprendre Dieu. Si l'homme le comprenait, ou Dieu ou l'homme cesserait d'être. Il faut être borné pour se figurer que l'on comprend Dieu; les ignorants, les enfants, les hommes primitifs et barbares, qui sont des enfants par l'intelligence, ne doutent jamais du leur : ne rien ignorer de Dieu leur semble facile, parce qu'ils ignorent tout du monde.

L'incompréhensibilité de Dieu, à l'égard de l'homme, est un attribut de Dieu comme elle est un attribut de l'homme.

Dieu sans la nature, la nature sans Dieu, sont inconcevables; Dieu dans la nature, et la nature en Dieu, ne sont qu'inexplicables. Si du principe, de la fin et de l'origine des choses, nous ne savons rien, nous découvrons en revanche un nombre croissant de rapports ou de finalités entre les existences multiples de la nature; ces rapports, toujours mieux connus, nous dévoilent une plus grande étendue de l'infini dans le fini. Mais tandis que la science humaine augmente, à chaque pas elle apporte, auprès de découvertes nouvelles, de nouvelles erreurs, des hypothèses et des problèmes nouveaux, engendre des contradictions, et nous fait entrer plus avant dans notre inscience. Celui qui croit

tout savoir ne sait rien, il ne fait qu'ignorer son ignorance ; celui qui sait le plus, connaît le mieux l'impuissance où se trouve l'homme de comprendre la raison dernière et première des choses.

Les instruments auxiliaires de nos sens nous font pénétrer jusqu'à des profondeurs qui donnent à l'imagination l'éblouissement de l'immensité. Le microscope et le télescope, les appareils acoustiques, les réactions de nos creusets, nous mettent en relation avec d'innombrables existences que sans eux nous n'eussions pas soupçonnées; ils nous font toucher des formes de l'être à des distances incommensurables, au delà des frontières que nos organes nous imposaient. Si loin que nous allions, ce sont nos limites que nous rencontrons, non celles de la vie. Connaître tous les rapports entre tous les phénomènes serait la perfection de la science humaine : et pourtant cette science nous dirait-elle le principe des choses? elle nous dirait seulement la manière dont, à travers la création, et de monde en monde, ce principe se manifeste dans les lois à l'aide desquelles il embrasse l'ensemble. Notre ignorance de Dieu résulte de la nature des choses, et de notre propre nature; nous sommes partie d'un tout divisé et pourtant indivisible, et bien que le tout soit impliqué dans la partie aussi bien que la partie dans le tout, il ne se peut que la partie s'égale jamais au tout, et qu'elle le *comprenne :* comprendre, c'est embrasser. Nous ne comprendrons jamais Dieu, nous comprendrons seulement de Dieu comment il se traduit en nous et dans les choses qui sont à notre portée. Il est aussi impossible à l'esprit humain d'atteindre l'infini qu'au corps humain de franchir son ombre, et rien ne témoigne mieux de notre ignorance essentielle sur ce point que les inconséquences où nous tombons dès que, ne nous bornant

plus à observer la manière dont l'infini agit en nous et dans ce que nous découvrons de la nature, nous essayons de lui prêter des attributs que nous empruntons inévitablement à notre propre être, ou bien aux choses qui nous environnent. Signalons ici quelques-unes de ces contradictions où sombrent nos efforts.

Si Dieu possède un corps, Dieu occupe une portion de l'espace, il est fini. Si Dieu n'a point de corps, comment est-il dans l'univers? On n'est pas sans avoir une manière d'être; la manière d'être d'un être est son individualité, elle est l'individu. L'individualité est la forme de l'être. Pour être, il faut s'individualiser. Cependant, l'être universel peut-il être conçu comme étant un individu? Alors, il est un être, il n'est plus l'être. D'autre part, Dieu peut-il être sans avoir une manière d'être? Tentez de l'imaginer sans vous le représenter, de vous le représenter sans le ramener à l'humanité! Toute tentative de se figurer Dieu aboutit à l'anthropomorphisme, la théologie ne nous offre et ne peut nous offrir que des degrés et des variétés de l'anthropomorphisme religieux. Chaque être a conscience de lui et se distingue. L'être universel a-t-il conscience de soi? Alors, cette conscience est le moi universel, l'univers a conscience de soi en Dieu, l'univers est donc une personne, la personne divine; il est le corps de Dieu. La loi du progrès s'accomplit dans le sens de l'individualisation. Plus un être existe, et plus il se détache de l'impersonnalité. L'individualité est le sommet de l'être, et si Dieu est, il doit être le plus individuel, le plus personnel des êtres : la personne par excellence. Mais pouvons-nous concevoir une personne qui resterait hors des prises du temps et de l'espace, une personne qui serait l'infini, l'absolu, l'éternel? En revanche, faire Dieu impersonnel, c'est le mettre, non pas au sommet de l'être, mais au-

dessous de l'huître et du zoophyte qui, du moins, ont déjà une vague conscience de leur existence distincte et sont des individus confus. Dans l'impossibilité d'échapper à ces antinomies, nous sommes réduits à dire : que pas plus la notion de la personnalité que celle de l'impersonnalité ne s'appliquent à Dieu ; en d'autres termes, que la nature de Dieu n'est pas un objet de notre intelligence. Toutes les disputes théologiques, tous les crimes des religions et des prêtres viennent de ce qu'on a voulu définir Dieu : ce sont des définitions qui se sont combattues, condamnées, massacrées et brûlées dans les guerres religieuses, des définitions qui ont fait l'Inquisition et la Saint-Barthélemy.

Dieu, dit-on, a tiré toutes choses du néant. Quand a-t-il commencé à créer? S'il a toujours créé, le monde est éternel, et la nature a toujours existé; s'il n'a pas toujours créé, que faisait-il avant qu'il eût rien fait? Il était inactif, il n'était pas. Dieu a donc commencé? Qui a créé Dieu? Et l'on revient au point de départ. Le monothéisme entendu dans le sens absolu, où Dieu unique serait l'unique auteur de tout ce qui existe, ne nous affranchit point des doutes et des inconséquences; il laisse flotter notre esprit à tous les vents de l'incertitude et de l'angoisse. Dieu conçu de la sorte, n'a rien pu créer sans en avoir eu d'abord l'idée; ou bien il n'a pas créé la puce, ou bien il a eu l'idée de la puce. Mais l'idée de la puce, dans l'esprit de Dieu, fait un médiocre effet. Si Dieu a tout créé, Dieu a créé l'huître et le crapaud. Il n'a rien pu faire sans raison, et je ne vois pas la raison d'être du crapaud. Il est vrai que je ne vois la raison d'être de rien, et que je ne sais à quoi sert l'homme lui-même. Avec d'Alembert, le doute demande en présence de toute chose : Pourquoi y a-t-il quelque chose?

Autre écueil, plus redoutable, caché dans l'hypothèse d'un Dieu tout-puissant : si Dieu a tout fait, et s'il pouvait tout faire autrement qu'il ne l'a fait, Dieu est responsable de tout, le mal est le bien, le bien est le mal; ou plutôt, il n'y a ni bien ni mal en réalité. Dieu, cause unique de tout, est uniquement responsable de tout; les imperfections, les misères, les cruautés, les erreurs, les atrocités dont l'histoire et la nature regorgent, il les a voulues, il les a commises par l'homme en le créant aveugle et féroce : lui seul les a commises... — Dieu est le mal [1] ! Dieu est Satan.

Un être sans désir ne peut créer, il se suffit : il est la perfection. Si Dieu est la perfection, ce n'est pas Dieu qui est l'auteur de l'univers imparfait; si Dieu est la perfection, Dieu est inerte, il est, mais il ne vit pas. Qui voudrait être Dieu? Les Bouddhistes, grands métaphysiciens, ont, dans le *Nirwana*, conçu la perfection de l'être comme exclusive de tout désir [2] ; cet être insensible ne peut produire les êtres ni les animer, puisqu'il n'a pas de vie, puisqu'il n'a pas d'amour. L'aptitude au bonheur suppose l'aptitude au malheur, la capacité de découvrir le vrai celle d'engendrer le faux. Dieu ne peut être heureux, s'il ne peut être malheureux; il ne peut jouir de rien s'il ne peut souffrir de rien. Supposer qu'il nage dans la félicité de son propre être impassible, c'est introduire un contre-sens dans sa loi; c'est aussi l'isoler, le détacher de la nature où tout aspire, souffre et jouit. En quoi nous touche un Dieu pareil? s'il existe, ce n'est pas pour nous; cet infini, quoique sans entrailles, serait à notre égard d'un égoïsme féroce, immense, infini : son

[1] Proudhon.
[2] D'où résulte logiquement que le *Nirwana*, absorption de l'être individuel dans l'être universel, se présente à la fois comme la perfection de l'être et du non-être.

égoïsme aussi parfait, aussi absolu, aussi éternel, aussi illimité que lui-même. Dieu solitaire, relégué, enfermé dans ta perfection, que m'importe que tu existes? Que t'importe que nous existions? Si tu es, l'humanité souffrante se trouvant sans Dieu, en engendrera un autre du sein de ses douleurs, elle le fera à son image.

L'homme dans toutes ses religions a imaginé un Dieu, ou quelque envoyé de Dieu, capable de compassion et de colère, humain et divin tout ensemble, qui est devenu aussitôt le vrai Dieu des âmes meurtries ou déchirées, celui qu'elles invoquent et qu'elles voudraient imiter. Tel est le Mithra des Indous, tel Jésus, le Dieu le plus prochain du christianisme, parce qu'il a souffert, pleuré, cherché. L'homme aspire fatalement vers un Dieu qui soit humain, Jésus y aspirait avec l'humanité ; il a mis dans son idée de Dieu ces grandes choses humaines, l'amour, la compassion et la miséricorde, à côté de la justice.

Dieu ne pouvant faire le mal ne peut faire le bien. Peut-il le vouloir? Alors il aime le bien et déteste le mal, il a des aversions et des amours infinis. Mais dans ce cas encore Dieu souffre : et si Dieu souffre, Dieu n'est point parfait. On le voit, Dieu nous échappe de toutes parts, et lorsque nous voulons le fixer, il se dérobe en son nuage, et nous n'avons plus qu'à nous écrier avec un ancien poëte : « Hélas! combien est trompée cette pensée éphémère, qui ne sait rien! » Et pourtant, Dieu est dans la nature; il est dans l'homme qui renferme la nature et que la nature renferme. C'est là que maintenant nous allons le chercher.

V

DIEU DANS L'HOMME — DIEU DANS LA RAISON

« Au milieu de ces saccagements et de ces destructions, nous voyons un amour de l'ordre qui anime en secret le genre humain, et qui a prévenu sa ruine totale. C'est un des ressorts de la nature qui reprend toujours sa force. »

VOLTAIRE.

« Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents ?

« Il y a donc une raison primitive ; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces différents êtres entre eux. »

MONTESQUIEU.

I

Il existe dans l'esprit humain un besoin d'ordre et d'unité. Dans l'homme raisonnable, ce besoin est celui de la raison même. Mais d'où viendrait dans l'humaine raison cette tendance vers l'ordre, si elle n'était dans la nature d'où l'homme est sorti ?

L'unité dans la variété, qui constitue l'ordre, est dans la raison ce qu'il y a de plus essentiel à la raison. Nous n'aurions point d'affinité pour l'ordre si la raison n'était en nous, et la raison ne serait pas en nous si l'ordre n'était pas dans le monde auquel nous appartenons : ce qui dans l'homme cherche l'ordre invinciblement, est la chose même qui dans le monde triomphe du désordre ; elle a permis à l'humanité de naître, elle empêche que l'univers ne se disperse dans la confusion de ses éléments.

Tout ce qui s'organise participe de l'ordre universel et tient de la raison; elle est le verbe créateur et conservateur répandu en toutes choses. « Dieu, disaient les stoïciens, court à travers le monde. » — « Cette raison, dit Héraclite, ce Logos, qui est toujours, n'est pas entendu des hommes... quoiqu'il soit le principe de tout. » — « Au commencement était le Logos, » dit l'évangile de Jean. Les peuples, les philosophies et les religions, même les plus insensées, portent témoignage de l'idée confuse ou lumineuse qui les domine de la présence dans la nature et dans l'homme d'un principe d'ordre, en affinité avec la raison. Ce sentiment que bégaie vaguement l'enfance religieuse de l'humanité, l'humanité virile en a fait une notion précise et démontrée par la science.

II

La conviction que l'essence de la raison, c'est-à-dire l'ordre, est répandue en tout l'univers, représente la foi de la raison en elle-même.

La raison ne peut être dans une seule ou dans quelques-unes des parties de l'univers; elle est partout ou nulle part, elle est indivisible, invariable par conséquent. Dans le grain de poussière qui gravite, dans le brin d'herbe qui pousse, dans le bœuf qui rumine, dans l'abeille qui fait son miel, dans l'oiseau qui fait son nid, dans l'homme qui pense, elle se révèle de même : en triomphant du chaos. Elle est l'identité en toutes les choses et la communauté de tous les êtres. Montaigne pense que la raison est : « Née en nous de ses propres racines, par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non desnaturé. »

La raison est impersonnelle ; inhérente à la personne, elle

disparaîtrait avec la personne. Au lieu qu'elle nous appartienne, nous appartenons à la raison ; qu'on donne à chacun une autre raison, une raison qui lui soit propre, il n'y aura plus de raison. Les lois de la raison sont supérieures à l'individu, qui ne les a pas créées, qu'elles ont créé au contraire et qu'elles soutiennent; elles subsisteraient sans lui, elles étaient avant lui, elles sont les lois des choses et leur logique constitutive. L'homme n'invente que ses erreurs; lorsqu'il raisonne et qu'il agit selon la raison, il pense, agit et veut selon des règles qu'il n'a pas faites et qu'il ne peut défaire : il joint librement sa personnalité à un ordre général qui n'est l'attribut d'aucun être particulier, la propriété ou l'œuvre d'aucune créature et d'aucune existence, dont au contraire toutes les créatures et toutes les existences dépendent fondamentalement. Les géomètres en les découvrant ne font pas les lois de la géométrie. Il en est de même de toutes les lois en vertu desquelles subsistent l'univers et les êtres qu'il renferme : ceux-ci, en ne suivant pas ces lois, ne les abolissent point, ils s'abolissent; en les suivant, ils les affirment et se servent de leur pouvoir, sans leur rien donner que leur adhésion, en retour de la force qu'elles leur prêtent.

Nous confondons volontiers la raison et le raisonnement; en combien d'actes cependant ne faisons-nous pas usage de la raison sans raisonnement préalable, en nous portant d'emblée vers ce qui est rationnel? L'homme peut mal raisonner; il raisonne alors contre la raison, et les douloureuses conséquences de ses méprises lui prouvent que c'est contre lui-même qu'il a raisonné; lorsqu'il raisonne selon la raison, il ne fait qu'appliquer les principes de la raison, lesquels ne sont pas le résultat, mais la base de ses raisonnements. La raison n'est pas parce que nous raisonnons, nous rai-

sonnons parce que la raison est; elle serait la même quand aucun être ne raisonnerait.

Une vérité proclamée est indépendante de qui la proclame, et c'est précisément ce qui en fait une vérité : si elle dépendait de lui, les autres ne pourraient l'accepter comme vraie, elle ne serait pas transmissible. Est-elle vraie, elle l'est pour tout le monde, elle le serait pour la plante comme pour l'homme, si la plante pouvait penser et comprendre ; elle le serait pour un habitant de Jupiter ou de Mars comme pour l'habitant de la terre, s'ils pouvaient, à travers la distance qui les sépare, entrer en communication par le langage et jeter un pont entre leurs idées. L'intelligence, d'un être à l'autre, diffère en degré, elle ne diffère pas en substance; la raison est le lien des choses : une intelligence peut mal comprendre les rapports des choses, cela n'empêche point ces rapports d'exister, et d'être tels qu'ils sont. Beaucoup de choses que l'intelligence humaine ignorait, elle les connaît maintenant, elle en connaîtra encore qu'elle ignore ; il y en a qu'elle ne connaîtra jamais et qui sont néanmoins, à l'égal de celles qu'elle connaît, constitutives de l'universelle raison, de l'ordre universel, où tous les rapports entre toutes les choses sont impliqués. Si les lois en vertu desquelles nous raisonnons pouvaient être indépendantes des lois en vertu desquelles l'univers existe, nulle science ne serait possible et nous ne chercherions pas la science; nous n'aurions aucune curiosité, la curiosité dérivant de l'affinité pressentie entre la nature des choses et la nature de notre esprit. La raison en contradiction avec l'univers serait le non-sens de l'univers, l'univers en contradiction avec la raison serait le non-sens de la raison.

La synthèse et l'analyse, où se meut, comme entre ses

deux pôles, l'esprit humain, correspondent aux deux aspects de l'existence universelle, à l'unité et à la diversité qui sont ses attributs. La sensation s'adapte à la multiplicité qui renferme en soi le temps et l'espace ; la raison est le sens de l'unité, elle aspire à réunir les choses, elle a besoin de retrouver au dehors l'enchaînement et l'ordre qui sont en elle. Suivez-la en toutes ses directions, scrutez-la en tous ses procédés, vous ne trouverez que cela : l'horreur du chaos. L'ordre est son génie. Tout ce qui sent le chaos l'inquiète, tout ce qui est ordonné, harmonieux et lié, l'apaise et la satisfait ; l'ordre est son élément : elle s'y dilate et s'y réjouit. Quelle répulsion mêlée d'épouvante ne nous inspire pas le spectacle de la folie, qui est le chaos des idées ; quel invincible malaise n'éprouvons-nous pas à la vue des monstruosités de la nature, où la folie des éléments semble conspirer la ruine de la raison même au sein de la création ! La raison humaine a besoin de la raison universelle pour se maintenir ; quand l'anneau qui les unit se brise, le sujet se détache de l'objet qui lui correspond, l'esprit perd son amarre et s'en va, quittant la réalité des choses, fuyant sa propre réalité, à la dérive des vaines chimères. C'est la raison qui l'abandonne, avec la conscience des rapports où la raison se révèle. Qu'il n'y eût point de corrélations, point de convenances respectives entre les existences diverses, point d'unité en un mot dans l'univers, quel serait encore l'objet de raison ? Le besoin d'ordre qu'elle met dans l'esprit humain tend, par un invincible effort, à rejoindre, à travers l'exubérance des phénomènes, les grandes lignes idéales, les lois où se dessine l'ensemble : c'est-à-dire que la raison humaine cherche, dans la multiplicité de la nature, les traces de la raison universelle ou de l'unité qui l'organise : en un mot, l'homme cherche Dieu.

III

La raison d'être des choses est aussi l'être de la raison. Voilà le roc de la philosophie.

La raison n'est pas l'uniformité, elle est l'union. L'ordre par le nivellement n'est pas l'ordre, il est le contraire; c'est le chaos immobile, comme l'anarchie est le chaos mouvant. Le despotisme qui broie et nivelle les forces individuelles sous la sienne est contre la raison. Un défaut de proportion, d'équilibre ou de mesure, trahit toujours un manque de justesse; justesse et justice ont même radical, la justice pèse les actions, la justesse pèse les choses. Un esprit qui a de la justice est une balance exacte du pour et du contre; un esprit qui a de la justesse aperçoit les faits dans leurs rapports véritables : la justice est le jugement dans les choses de l'ordre moral ou de la conscience, le jugement une sorte de justice dans les choses de l'intelligence; le juste et le vrai ne se confondent pas, cependant rien ne peut être juste qui ne soit vrai. La raison est donc le fondement commun de la justice et de la vérité. Le beau est également soumis à la loi de proportion et d'équilibre, et s'il n'est pas la raison il ne peut jamais la contredire. Le juste, le vrai, le beau ont une même essence : l'instinct d'harmonie, qui dans la conscience s'appelle justice, beauté dans l'imagination, vérité dans l'intelligence. Il y a de la raison dans toutes les œuvres de l'homme qui témoignent de son humanité, dans la science, dans la politique, dans l'art; et plus ces œuvres l'éloignent du chaos social ou de la barbarie, mieux elles font éclater et resplendir, en même temps, l'humanité et la raison.

Mettons qu'il n'y ait point de raison dans la nature, l'homme sera toujours porté à en chercher : il lui sera toujours plus facile de croire qu'il en existe, que de croire qu'il n'en existe pas. C'est sa pente, puisqu'il est doué de raison ; comment la remonterait-il ? Des hommes peuvent l'essayer, l'homme n'y réussira jamais ; la raison fatalement le pousse vers la raison. Mais parce qu'on affirme la raison dans la nature et dans l'homme, on est bien loin d'avoir compris la raison. « Nous savons, dit Voltaire, les lois du raisonnement, et nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. » Nous savons de même que l'univers a des lois, et nous ne savons pas ce qui produit ces lois; que savons-nous donc ? Nous savons que la raison est dans les lois du raisonnement, que les lois du raisonnement répondent aux lois universelles; et nous affirmons en conséquence que la cause impénétrable des lois du raisonnement et des lois de l'univers réside en nous, et que cette cause, dans la nature et en nous, est une seule et même cause. Génératrice de l'ordre des deux côtés, nous la désignons sous le nom de Dieu, et nous disons que Dieu dans l'univers, et Dieu dans l'homme, est l'unité présente dans l'homme et dans l'univers.

On reconnaît qu'il y a de la raison dans les choses lorsqu'elles se nécessitent mutuellement et qu'elles se rangent sous la loi d'un ensemble. L'univers est la synthèse des forces universelles ; la société, création de l'homme, est la synthèse des forces humaines : l'homme cherche la femme, ils engendrent la famille ; les familles se rejoignent en tribus, les tribus constituent des peuples, les peuples s'agrégent et forment le genre humain, et ce mouvement vers l'unité s'accomplit, au mépris de toutes les résistances que lui opposent les énergies divergentes, en triomphant du chaos humain, en ne cessant d'opposer à la barbarie qui tend sans

cesse à la dispersion une tendance organisatrice qui tend sans cesse à l'harmonie.

Le monde en s'éclairant, s'élève à l'unité [1].

Le mouvement de l'histoire est le progrès de l'ordre dans l'humanité, l'histoire de la nature est le progrès de l'ordre dans la nature; la nature et l'humanité manifestent un principe créateur dont l'action évidente est de soumettre une diversité plus complexe à une plus vaste unité, en montant, de création en création, vers des synthèses supérieures.

C'est lorsqu'on contemple les œuvres du génie, que l'on reconnaît bien que le principe créateur est un principe d'ordre et de synthèse. Si la création était le chaos, Haydn n'eût pu écrire la sienne. On raconte qu'après la première audition de son propre ouvrage, il s'écria : Que Dieu est grand! et n'est-ce pas Dieu en effet qui suscite le génie par une délégation de son essence créatrice? Les grands esprits nagent dans l'universel, et tendent vers lui avec plus de force et d'ardeur que les autres, Dieu les attire plus fortement; ce sont des esprits éminemment organisateurs, dans lesquels vit au plus haut degré la puissance et l'amour de l'ordre [2] : ils ont l'instinct du lien qui embrasse les choses; et tandis que les esprits confus se noient dans la confusion, que les esprits étroits sont submergés par le détail, que les esprits faibles s'éparpillent dans l'accessoire, que les esprits faux s'égarent dans l'accidentel, ils poussent droit à l'essentiel, et par la voie ardue mais royale de la vérité, atteignent des sommets inconnus avant eux, d'où leurs yeux découvrent de plus vastes ensembles et de plus lointains horizons.

Un tableau qui ne ferait qu'assembler des formes et des

[1] Lamartine.
[2] C'est pour cela qu'ils sont de puissants révolutionnaires contre le désordre établi sous prétexte d'ordre dans des institutions iniques.

couleurs sans rien exprimer, ne parlerait pas à l'esprit ni à l'âme, il ne dirait rien à la raison; elle ne s'y retrouverait pas. Où les parties composantes ne sont pas unies sous la loi l'une même fin, il n'y a pas de tableau. Un animal ne voit pas en réalité une toile de Raphaël, une statue de Phidias; il n'entend pas une symphonie de Beethoven, un quatuor, une sonate de Mozart, parce qu'il n'a pas l'âme ou la raison créatrice qui les produisit. Pour discerner l'existence d'une chose, il faut posséder en soi une parcelle de la substance dont elle est faite. L'animal qui voit tomber un corps, ne verra jamais dans sa chute l'existence de la gravitation : son esprit est attaché à la glèbe de la sensation. Celui de l'homme, au delà de la sensation, et sous le phénomène matériel qu'elle lui présente, discerne le phénomène idéal, sous la lettre il découvre la vie; mais le livre de l'univers lui resterait fermé, s'il ne renfermait en son propre être quelque chose des lois qui en sont les traits invisibles, et si ces traits invisibles ne se trouvaient empreints en sa propre raison.

IV

Raison ou hasard, ordre ou chaos, il faut opter. L'athée ne peut se prononcer que pour le hasard, il ne peut affirmer que le chaos. S'il admet des lois, il est perdu : il ramène la raison dans la nature, puisqu'il réinstalle dans l'univers quelque chose qui est en affinité avec la raison, et qui, dès lors, ne peut être la déraison. L'athéisme consiste à nier la raison dans l'univers. Comment toutefois nier la raison, sinon par le raisonnement; et comment raisonner en niant la raison? La raison ne peut être athée si elle ne commence par renoncer à soi; et si elle renonce à soi, elle renonce à raisonner : elle renonce dès lors à démontrer qu'il n'y a pas de

raison dans l'univers, c'est-à-dire qu'elle renonce à raisonner son athéisme. Tel qui se vante d'être athée, affirme que l'homme résulte de la nature ; donc sa raison, qui nie la raison dans la nature, dérive de la nature, donc la raison est dans la nature : donc il se contredit, donc il n'est pas athée.

Qui s'attache de préférence à la multiplicité dans la nature incline au matérialisme, qui voit de préférence l'unité que révèlent les lois de la nature, penche vers l'idéalisme. Le matérialisme apparaît toujours avec plus d'intensité aux époques de crise de la raison humaine, lorsque, contrainte d'abandonner d'anciennes croyances, celle-ci n'a pu s'établir encore en des croyances nouvelles; mais il ne pénètre jamais dans les profondeurs de la raison humaine, qui lui résiste parce qu'elle est la raison, et qu'elle ne peut que croire en la raison dont il est la négation. L'athéisme et le matérialisme tentent l'impossible en essayant de systématiser le chaos, qui défie toute systématisation et se refuse à contracter une alliance quelconque avec ce qui répugne au chaos. On verra toujours des hommes se proclamer athées et matérialistes, on ne verra jamais l'esprit humain le devenir. L'esprit est spiritualiste. Qu'on me montre un génie incontestable qui, sous une forme ou sous une autre, ait banni la raison du sein des choses! Lors de la décadence grecque et de la décadence romaine, à l'époque de la renaissance italienne et de la révolution philosophique en France, au jour de la splendeur littéraire et poétique de l'Allemagne, aussi bien qu'au temps de la réforme, où furent les matérialistes et les athées? Au second et au troisième rang. Pas un seul homme de premier ordre, pas un seul de ceux qui donnèrent le branle à l'histoire en le donnant à la pensée humaine, ne furent nulle part des matérialistes. Ils ont différé d'idée sur Dieu, ils n'ont pas nié Dieu, — ils ont eu, et ils conti-

nueront d'avoir foi dans la raison, dans la puissance de l'esprit qu'ils sentent en eux; ils seront, d'une manière quelconque, à un titre quelconque, des spiritualistes. Le matérialisme est sans esprit et sans génie, il arrête l'essor de l'idée, il dessèche la vie dans sa source, il décourage quand il n'anéantit pas la volonté. L'homme est esprit, sa vie est esprit, et tous ses progrès sont des progrès de l'esprit; comment veut-on qu'il cesse de croire en l'esprit? Quoi! il en serait réduit à penser qu'il est né de ce qui n'a nul rapport avec la raison, à ne voir dans l'univers qu'une rencontre fortuite d'atomes, à ne se retrouver nulle part; à chercher vainement par toute la création une lueur d'intelligence, un écho de sa pensée, une réponse à sa curiosité, transformée en une irrémédiable illusion? l'homme, si le matérialisme avait raison contre la raison, serait seul dans l'immensité, dévoré, rongé par un instinct sans objet. Cela n'est pas, et cela ne peut pas être.

Rien de borné et d'infécond comme le matérialisme. Depuis Démocrite et Lucrèce, qu'a-t-il trouvé? Des éléments qui s'agrégent, sans qu'il y ait en eux un lien général, pour former l'univers. Et puis après? rien. Qui tente d'aller plus loin retombe dans le spiritualisme, et c'est ce qui arrive, malgré qu'il en ait, à tout matérialiste quelque peu doué de philosophie, il rend à l'esprit ses droits par d'inévitables inconséquences[1]. L'on peut dire du matérialisme ce que Voltaire disait des mathématiques : qu'il laisse l'esprit où il le trouve. Et c'est justice, puisque le matérialiste commence par supprimer le mouvement en supprimant l'esprit.

Tout organe est un agent d'élaboration : le poumon de l'air, l'estomac de la nourriture, l'intelligence des lois uni-

[1] Tous les matérialistes parlent de LA NATURE; de quel droit s'il n'y a que des éléments multiples et nulle unité fondamentale dans les choses?

verselles, aliment idéal et substance de notre pensée. C'est sur des sensations que l'esprit opère; il transforme les sensations en notions, les notions contingentes, isolées, en notions générales, en formules toujours plus étendues et plus abstraites. Telle est la filière par laquelle passent les réalités tangibles pour se métamorphoser en un ensemble coordonné d'idées qui deviennent la science, et qui représentent dans l'esprit humain, par leur enchaînement, celui des phénomènes de la nature auxquels elles correspondent. Qu'y a-t-il de plus dans l'idée que dans la sensation? — Il y a l'esprit, qui se montre en son œuvre. L'esprit n'ajoute rien à la réalité qui correspond à la sensation, mais il compare les sensations, et découvre ainsi les rapports des existences entre elles et avec lui-même; il découvre l'unité de l'univers, et dans l'unité de l'être voit l'être de l'unité.

L'homme devient plus spiritualiste à mesure que grandit sa science. A l'origine, il ne voyait que la matière, il finit par ne plus voir dans la matière que l'esprit. Cependant l'univers est à la fois un et multiple, esprit et matière:

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet [1].

V

La nature est pleine de raison, mais la nature n'est pas raisonnable; elle agit en automate, elle suit des lois et leur obéit : elle est aveugle et fatale. Les choses ont des finalités qu'elles ne connaissent pas : l'instinct anticipe l'objet auquel il se rapporte, cependant on le voit jouer à vide. Qu'un enfant meure en naissant, cela n'empêche pas la séve maternelle de monter dans les seins qui n'auront rien à nourrir ; l'appétit sexuel ne cesse pas d'aiguillonner la

[1] Virgile.

créature en l'absence de toute possibilité d'engendrer, l'araignée filerait sa toile, n'y eût-il plus de mouches nulle part. Les exemples de cette espèce fourmillent. La nature n'est donc pas sa propre inspiratrice, et si elle révèle une raison générale, elle n'est pas elle-même cette raison ; elle ne sait rien de l'esprit qui l'anime et qui la pousse : suivant une allure mécanique, elle marche comme une horloge ignorante de sa propre loi et de son moteur.

La nature est le domaine de la fatalité. La raison universelle qu'elle sert n'entre pas dans les cas particuliers ; si elle y entrait, son ordre serait aboli. Ses lois doivent cesser d'être, ou bien être obéies. Quelle que soit à leur égard la situation particulière de chaque créature, elles ne peuvent être que générales, absolues, inflexibles : elles ne font pas acception des personnes. Elles n'ont ni caprice ni colère, elles ne sont ni bonnes ni méchantes, elles sont. « La nature est comme la nature[1]. »

Tout homme qui prie espère que l'ordre universel sera troublé en sa faveur. Cela s'applique au cultivateur qui demande de la pluie ou du soleil, aussi bien qu'à la mère qui demande la vie de son enfant. Tel meurt d'une angine, il étouffe. — Que la volonté de Dieu soit faite, dit le pasteur. — Que la volonté de Dieu soit faite, répète le philosophe. Ils disent la même chose, ils ne l'entendent pas de même ; le pasteur pense que Dieu a voulu spécialement la mort de cet homme, le philosophe que la raison universelle s'exprime dans les lois universelles, dont celles du corps font partie, et qu'une de ces lois exigeant que le corps cesse de vivre lorsqu'il cesse de respirer, et qu'il cesse de respirer lorsque les organes de la respiration sont entravés, l'homme

[1] Voltaire.

a dû mourir pour que l'ordre universel ne pérît point. La même loi qui nous tue est celle qui nous fait vivre, la même loi, accomplie d'un côté, transgressée de l'autre, fait le bonheur de ceux-ci et le malheur de ceux-là; joie et souffrance naissent d'une seule tige.

L'homme peut être inconséquent, c'est le privilége de sa liberté : toutefois, ses inconséquences ne le font sortir qu'en apparence de la raison des choses, il ne peut rompre sur aucun point l'invisible chaîne qui rattache les effets aux causes; son erreur contraire à la loi engendre des suites conformes à la loi, et qui l'y ramènent par la douleur. Pour que l'ordre universel subsiste, il est inévitable que nos erreurs s'expient aussi bien que nos fautes : *dura lex, sed lex*. La liberté humaine consiste, non pas à détruire la logique universelle, mais à l'accepter; en croyant lui échapper, elle la subit. Nous quittons souvent la raison, la raison ne nous quitte jamais : dussions-nous fuir de monde en monde, et jusqu'aux confins de l'immensité, nous l'emporterions en nous, nous la rencontrerions hors de nous. Dieu ne nous lâche pas ; le plus puissant d'entre les hommes est le plus impuissant, et le plus insensé, quand il s'attaque à la vérité des choses. L'accident qui pullule dans la nature, et qui, sous tous les aspects, recouvre sa trame logique, ne fait pas disparaître celle-ci : *ducunt volentem fata, nolentem trahunt*. L'être, ou la puissance d'être, est entamée dans la mesure où la loi de l'être se trouve violée. Il y a partout des difformités dans la création, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral; il y a des monstres qui épouvantent la raison : mais s'il n'y avait point d'ordre dans la nature, il ne pourrait y avoir ni difformité ni monstruosité ; c'est à la lumière de l'ordre général que le désordre particulier apparaît, et quand notre pensée

recule terrifiée devant ce qui semble démentir toute raison, c'est la raison même qu'elle atteste.

L'accident renaît constamment du conflit des forces et des existences, le hasard et le chaos semblent s'ingénier sans relâche à détruire l'enchaînement de la création, ainsi que des rats s'acharnant à ronger un indestructible réseau ; l'univers en son principe se rit de ces jeux du hasard qui n'effleurent que sa surface : impassible, intangible, la loi de conservation qui l'habite atteint le désordre, et le détruit en détruisant les phénomènes où il éclate. Une dérogation victorieuse de la loi des choses est impossible ; les phénomènes entachés de désordre ne se montrent et ne durent que parce que le désordre n'est pas complet, qu'il subsiste en eux quelque chose de l'ordre, et qui l'emporte nécessairement tant que persiste le phénomène. Aucun phénomène n'existe que dans la mesure de la loi ; ce qu'il renferme d'opposé tend à le faire disparaître, c'est le germe de sa mort et la semence de sa dissolution.

VI

La raison d'être de notre être, et l'être de notre raison, ne peuvent se contredire.

Sur cette planche, traversons d'un cœur ferme la mer des problèmes et ses abîmes. L'homme ne sait pas où vont les choses, il ne sait pas où il va lui-même ; il sait qu'une loi conforme à la raison supporte tout et remplit tout. Quelque différente que soit la réalité de ce qu'il imagine, il est assuré, par le seul fait de l'existence de la raison en lui, et de sa tendance vers la raison hors de lui, que le réel ne peut être que conforme à ce qui est l'essence

incommutable de la réalité même. Ainsi toutes nos suppositions sur Dieu et sur la destinée de l'âme sont probablement de puériles ou de brillantes chimères; mais si elles sont chimériques, c'est parce qu'elles ne concordent pas avec la raison, et que notre intelligence embrasse trop peu de l'ordre universel pour s'ajuster à sa mesure et pour en pénétrer le fond. Quoi qu'il arrive donc des choses et de nous, notre commune destinée ne peut être que conforme à la raison.

Contre les lois de l'univers il n'y a pas de prescription. La loi de l'homme est l'humanité; qui ne la respecte point en souffre, il expie son erreur ou sa révolte. L'expérience est fille de la douleur. Se heurter à la loi c'est souffrir, l'accepter c'est être intelligent, libre et fort. Mais l'âme se cabre contre la nécessité, et le bonheur trompé se réfugie dans l'espoir du miracle. L'idée du miracle est l'enfance de l'esprit; l'homme commence par le voir partout, il finit par ne plus le voir nulle part : l'idée de la loi par degrés le remplace; c'est le progrès de la science sur la fantaisie. La loi nous est cruelle et la loi nous est salutaire. Lorsqu'elle nous broie, nos désirs fleurissent en espoirs de miracles — ou éclatent en blasphèmes. Ni blasphèmes ni songes n'y font rien : il faut que la loi s'accomplisse. Un homme tombe d'un toit, il tombe par le fait de son imprudence et selon la loi de la pesanteur : sa chute est une faute individuelle, en même temps que la confirmation d'une loi de l'univers; ce même homme, tout à l'heure, ne marchait et ne vivait qu'en vertu de cette loi qui maintenant le condamne. Les volontés humaines et les fatalités de l'ordre universel se pénètrent ainsi dans tous nos actes, et se mêlent dans leurs résultats. Une fois l'acte commis, — erreur ou faute, — il n'appartient plus à son auteur, la force des choses s'en empare; à tra-

vers les résistances de la société où il s'est produit, elle en déduit rigoureusement les effets suivant ses propres règles. L'action de l'homme est comme la flèche de l'archer, qui ne revient pas à l'arc qu'elle a quitté. Le tissu de l'histoire est formé de l'entre-croisement des volontés individuelles et des lois générales qui régissent la nature et l'humanité; et lorsqu'un homme semble échapper lui-même aux sanctions inévitables, il est frappé dans ses descendants : les fruits de son erreur ou de sa faute sont parfois lents à se développer, mais ils se développent infailliblement. L'ordre, ébranlé par nous, reprend son équilibre, et maintient contre ceux qui nous suivent ses droits imprescriptibles.

VI

DIEU DANS LA CONSCIENCE

Ceux qui auront été intelligents luiront comme les splendeurs de l'étendue, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité.

PROPHÈTE DANIEL.

I

La justice est la raison appliquée aux relations sociales. Platon a bien vu l'identité de la raison et de la justice, quand il s'est exprimé ainsi dans sa République :

« .. La justice ne s'arrête point aux actions extérieures de l'homme, elle règle son intérieur;.. elle veut que l'homme assigne à chaque partie de son âme la fonction qui lui est propre, qu'il devienne maître de lui-même, qu'il établisse en soi l'ordre et la concorde, qu'il mette entre les parties de son âme un accord parfait.., qu'il lie ensemble tous les éléments qui le composent, et, malgré leur diversité, qu'il soit un, mesuré, plein d'harmonie; que toujours il èstime juste et belle toute action qui fait naître et qui entretient en lui cet ordre.. qu'au contraire il appelle injuste ce qui détruit en lui ce même ordre.. Ainsi nous pouvons, sans craindre de paraître nous tromper, affirmer que nous avons

trouvé ce que c'est que l'Homme juste, l'État juste, et la Justice, telle qu'elle est dans l'un et dans l'autre. »

L'homme a besoin de l'espèce humaine; l'espèce humaine ne peut exister sans la société humaine, qui n'est possible qu'avec la justice : la justice est donc la première loi de l'humanité.

Retirez aux astres la gravitation, le firmament se décompose, la société des soleils et des planètes n'est plus; ôtez la justice aux hommes, la société s'abîme dans la barbarie. Le monde sidéral naît de l'évolution autour de son axe de chaque globe, et de la puissance attractive qui relie tous les globes entre eux : du concours de ces deux mouvements résulte l'évolution générale. Il en va de même dans le monde moral, où l'égoïsme entraîne l'individu autour de son propre moi, tandis que la loi de sociabilité rattache ensemble tous les égoïsmes et les équilibre dans une fin commune. L'unité sociale, en triomphant de tout égoïsme, serait la mort par l'uniformité; la diversité individuelle, en triomphant de l'unité sociale, serait l'anéantissement dans l'anarchie : la nature et la société font leur chemin entre la menace du chaos et le danger de l'inertie.

Comme notre globe est compris dans un système astronomique qui comprend beaucoup de globes, les sociétés formées de l'agrégation des individus rentrent dans la destinée plus vaste du genre humain. Notre terre n'est pas le centre de l'univers physique, notre moi n'est pas le pivot de l'univers moral. L'égoïsme n'est légitime que lorsqu'il ne trouble pas l'ordre social, il est injuste lorsqu'il l'offense. La justice organise les égoïsmes et ne les détruit pas. Chaque être a le droit d'être égoïste jusqu'à la limite où sa volonté se heurte à l'existence de l'espèce dont il n'est qu'une partie, et sans laquelle il ne pourrait se dé-

velopper. La justice se justifie si bien aux yeux de la raison, qu'elle égale la raison même aux yeux de l'homme qui raisonne juste. Pour la bien saisir, il faut concevoir les peuples et les individus comme les organes et les éléments constitutifs de cet être en perpétuelle métamorphose, de cet « homme universel » que Pascal a vu prophétiquement dans un éclair de génie. Les hommes sont et doivent être solidaires, responsables les uns pour les autres, parce qu'ils vivent les uns des autres. Ils ne se plaignent pas d'hériter du bien qui s'est fait avant eux et trouvent juste d'en recueillir le bénéfice; pourquoi, s'ils acceptent les conséquences du bien, repousseraient-ils les conséquences du mal que le flux des générations a porté jusqu'à eux? S'ils les trouvent funestes, qu'ils les combattent et s'en délivrent! S'ils ne savent les vaincre, ou qu'ils se les approprient par une lâche mollesse, ils les acceptent : de quoi se plaignent-ils alors? L'héritage du passé ne s'offre jamais au présent que sous bénéfice d'inventaire. Il est juste que les générations pâtissent les unes pour les autres, puisqu'elles sont liées entre elles dans l'existence progressive de l'humanité.

La loi de l'espèce gouverne les individus, les races et les peuples.

Point de peuples néanmoins, d'individu, de société ou de race qui n'entame la loi de l'espèce, et par là ne penche vers sa ruine. Mais un peuple, une société peuvent décliner et périr, l'espèce en suscite de nouvelles capables de la servir. Elle s'est avancée d'Orient en Occident à travers les civilisations partielles; leurs décadences ont été des formes de son progrès. Aucun peuple aujourd'hui n'est plus isolé, aucun ne peut plus vivre pour soi; il sent que nulle vérité n'est personnelle ni nationale, que toute vérité est humaine, et que rien désormais ne profitera à aucune nation qui ne profite en même temps à toutes.

L'homme se survit, il se précède en quelque sorte dans le bien et dans le mal qu'il fait; les actions de ceux qui ont vécu composent l'humanité présente, les actions de ceux qui vivent, en s'ajoutant à celles de ceux qui ont vécu, composeront l'humanité future. Cette solidarité des générations est la chose la plus propre à relever la moralité humaine, et si nous l'avions sans cesse présente à l'esprit, il n'est pas douteux que nous agirions et penserions mieux; car chaque homme se sentant responsable envers tous les hommes, verrait dans son action, confiée au présent. une semence de l'avenir.

II

Le monde humain se dégage avec effort du chaos de l'erreur et des passions, la justice ne monte que lentement à l'horizon de l'histoire empourprée de sang; après tant de siècles ténébreux et glacés, elle se voile encore parmi nous et ne brille d'un pur éclat que par échappée, entre les nuages qu'amoncèlent autour d'elle l'ignorance et les aveugles ambitions.

Les animaux, à beaucoup d'égards, se montrent plus aimants et plus industrieux que l'homme : aucun n'a jamais accompli un acte de justice. Pourquoi cependant envions-nous la beauté, l'intelligence, le succès, et jamais la justice, qui est la plus haute prérogative de notre espèce? C'est que la justice tend à rétablir entre les hommes le niveau que la supériorité d'intelligence, de beauté, de fortune et de rang détruisent; qu'au lieu d'écraser les humbles et les malheureux, elle les relève, et que l'homme aime à marquer sa supériorité en dominant; il ne s'estime fort

qu'en se mesurant à la faiblesse des autres. La supériorité morale, qui vient de la conscience et de la générosité d'âme, est à la fois la plus noble et la moins recherchée des gloires humaines. L'homme cependant ne grandit que dans le droit. Son âme ne s'élève, elle ne s'épure que dans l'idée qu'il se fait de lui; il est son témoin et son juge. Perfectionnons la conscience, travaillons à élever le juge intérieur au niveau de la justice, le témoin à la hauteur de la raison; efforçons-nous d'asseoir la loi sociale sur le trône invisible, car elle ne sera que lettre morte dans nos codes, si elle n'est point vivante dans nos cœurs.

La justice est le respect de l'humanité en soi et dans les autres : or nul ne respectera l'humanité s'il ne commence par l'aimer. Vous reconnaîtrez à sa haine de l'iniquité l'homme que possède son amour. La justice ne peut se passer de l'amour, ni l'amour de la justice; un amour sans justice n'est qu'un instinct fatal qui mène la volonté au crime aussi bien qu'à la vertu — selon les rencontres. Le génie moral de l'homme est la justice, il la faut donc introduire dans nos amours du sang et de la chair pour les élever jusqu'à l'humanité. Kant a dit que le sentiment du devoir au fond de nos cœurs, et le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, sont les plus admirables choses de l'univers. Tout ici-bas projette son ombre, excepté la justice. Si l'homme est juste et que Dieu ne le soit pas, l'homme est supérieur à Dieu : Dieu n'est pas. Mais le juste sent que Dieu est présent dans la justice. Ce n'est là qu'un sentiment, c'est un sentiment invincible et que la raison confirme : car la raison voit Dieu dans ce qui triomphe du chaos, et le chaos dans l'humanité est l'injustice même. Qui croit à la justice ne peut donc nier Dieu.

L'homme n'est pas né juste et c'est pour cela que la justice extérieure, armée de la force, est obligée de se montrer

inflexible. Force doit rester à la loi sociale, ou la société est perdue. La liberté de tous est le droit, la force au service du droit, c'est l'État. L'État est l'organe coercitif du droit. Il ne sera jamais trop fort pour le défendre, il le sera toujours trop pour l'enfreindre ou pour le détruire. La justice seule a droit à la force. Qu'on ne croie pas néanmoins que la justice soit quelque chose de mécanique et de matériel, l'homme en la mettant dans ses institutions ne l'invente pas, il la transcrit; elle n'a pas varié d'un iota depuis qu'il existe. Antigone qui vient, au péril de sa vie, d'enterrer le cadavre de son frère, répond au tyran Créon dont elle a dédaigné la défense, qu'elle a préféré: « obéir à cette loi des dieux qui n'est pas écrite, mais qui est immuable; qui diffère de la loi d'hier, mais est toujours vivante et a précédé les temps. » Euripide parle d'un dieu inconnu : « qui fait marcher sans bruit les choses humaines selon la justice. » — « Croyez-vous, s'écrie-t-il, que les iniquités aient des ailes pour s'envoler chez les dieux, qu'on les inscrive là-haut sur les registres de Jupiter, et que celui-ci les constate pour juger les hommes?... La justice est ici même, à côté de nous, pour qui sait voir. » Le prophète Jérémie parlant au nom de Jéhovah, s'écrie de même : « En ces jours-là, je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. »

III

Ma liberté est mon droit d'exister. C'est aussi le droit d'autrui ; la justice et la liberté par conséquent sont inséparables.

La liberté est le droit réciproque des hommes à l'existence humaine. Le respect de l'existence humaine est le fonde-

ment des sociétés, il croît et s'élève en même temps qu'elles, il diminue et s'abaisse lorsqu'elles déclinent. Ce respect, qui s'étend à l'homme tout entier, à son être moral aussi bien qu'à son corps, est la liberté même. La servitude n'est pas seulement du corps; asservir les esprits, c'est manquer au respect dû à la vie humaine, — qui maîtrise la vie humaine la méprise. C'est la liberté de tous qu'on défend dans celle de chacun, la liberté de chacun qu'on protége dans celle de tous. Le droit n'est pas individuel, tout individu a droit au droit, un droit égal; dans les balances de la justice chacun pèse le même poids, poids idéal qui réside dans l'esprit du juste.

Telle est en soi la justice : les hommes en font autre chose, et pourtant elle est leur seule garantie.

Le droit a fait brèche par la violence dans l'histoire, il y est entré révolutionnairement : les faibles se sont unis pour devenir les plus forts. Une idée générale, formule des intérêts ligués, éclate après avoir longtemps couvé dans les esprits; baptisée par des initiateurs, elle court de bouche en bouche comme une étincelle : elle enflamme les discours et les cœurs, fond en une seule volonté les volontés solitaires, et soulevant les âmes à sa hauteur, les ravit pour un temps à la vulgarité de leurs préoccupations habituelles. C'est une révolution qui triomphe.

Une idée qui ne groupe pas assez d'intérêts pour exciter les passions de la foule, ne devient pas révolutionnaire; aucune révolution ne peut se passer de la force numérique. On ne cite pas de révolution qui dans son principe n'ait été une revendication du droit; on n'en connaît aucune qui, s'irritant au contact des passions, et tombant en pleine infirfirmité humaine, n'ait éclaté en crimes et en vertus; aucune qui, du même coup, n'ait fait des héros et des monstres, des

victimes et des bourreaux. Le nombre renverse ce qui lui résiste, mais sa colère rencontrant l'obstacle, croît avec la résistance qu'on lui oppose et se répand au delà de la justice. Cependant, jusqu'à ce jour nul gouvernement ne s'est avisé de prévenir une révolution en la devançant; tous ont attendu qu'il fût trop tard et n'ont vu clair qu'aux lueurs de l'incendie qui les a dévorés.

L'amour de la liberté et du droit pour la dignité qu'ils procurent à l'homme, est supérieure à presque tous les hommes. Excepté dans les grands cœurs, c'est par les pentes de l'égoïsme que la justice descend vers nous. L'homme juste n'aurait pas besoin de lois protectrices du droit; avec l'attirail formidable de pénalités qu'ils traînent après eux comme un bruit de verrous et de chaînes, nos codes proclament la persistance de l'iniquité humaine au cœur de la société : ils montrent, sous les traits adoucis de la civilisation, le visage hideux de la barbarie, sous le rayon divin la bête humaine et ses passions grimaçantes.

IV

L'histoire a sa pente; les égoïsmes cherchent leur loi. Repoussés d'un côté et ne trouvant pas d'issue, ils tentent d'autres chemins, et tantôt souterrains, tantôt à ciel ouvert, ravinant, creusant, s'épanchant, minces filets cachés sous le sol, et puis torrents dévastateurs, cataractes, nappes immenses, déluges débordants, ils tournent les obstacles, les assiégent, les minent lentement, les creusent en tombant goutte à goutte; s'infiltrent, s'insinuent, s'épandent, se précipitent, roulent, débordent et font leur lit à travers mille détours :

c'est toujours l'égoïsme qui combat l'égoïsme; c'est la guerre pour l'existence. Le droit jamais et nulle part n'a trouvé libre carrière; il s'en tire comme il peut, et de chaque situation, hostile ou favorable, cherche à se dégager sans réussir à se détacher de l'infirmité humaine.

L'énergie d'un peuple est dans la cohésion qu'il doit au but poursuivi en commun. Athènes est grande tant qu'elle rêve la grandeur d'Athènes; ainsi de Rome : les vastes desseins font les fortes races, les peuples prédominants, les personnalités supérieures. Sans une ambition puissante, point de puissance. Mais un piége est caché, une cause de ruine dans l'ambition hostile à la justice, la chute de grands peuples l'a prouvé. Pour être plus grands, plus forts et plus durables qu'eux, travaillons à l'édification du droit dans nos âmes : évitons ce qui précipite les nations dans la mort; ne nourrissons pas le ver de l'iniquité. Étudions les chutes de l'homme et des sociétés humaines, elles nous enseignent notre fin; lisons la vérité dans tant de maux que nous a valus notre aveuglement : l'histoire qui est le livre de nos expiations nous dit la loi du progrès. Tout semble injuste lorsqu'on considère les événements par fragment et qu'on les sépare; tout s'explique et s'éclaire lorsqu'on les unit dans la suite des effets et des causes. Un peuple qui n'est pas libre, parce qu'il est injuste, est puni justement; ses fautes l'enveloppent des nuages de l'arbitraire, il marche aux abîmes : il y tombe, c'est la justice qui l'y précipite.

Veut-on des exemples? Une ambition qui n'était pas humaine, une ambition contre le droit, a perdu Rome, elle a perdu Napoléon; elle perd la papauté. L'esprit de domination augmente avec ses victoires : c'est sa perte. L'ambition romaine, en son origine, ne fut que l'appétit d'un peuple vivace, une fièvre de croissance. Il faut de hautes qualités

pour faire naître des entreprises pareilles à celles qui poussèrent Rome à la conquête du monde; mais Rome fut oppressive et son *moi* se mit au-dessus de l'humanité : elle succomba sous les décrets de l'humanité future.

Toute guerre est née, et naîtra de l'iniquité. Il y a des guerres justes, mais celles qu'on fait pour le droit on les fait contre l'injustice; si l'injustice n'existait pas, on ne les ferait point, l'injustice est donc aussi la cause des guerres justes. Ceux qui travaillent à augmenter la justice dans le monde sont les ouvriers de la paix, les ouvriers de Dieu. Honneur aux hommes de bonne volonté!

La misère, l'ignorance, l'immoralité sont à l'œuvre sans cesse pour détruire sociétés et nations. De ces trois causes de destruction, laquelle est la plus active, laquelle la plus délétère? c'est la démoralisation : l'ignorance est la moindre, et la moins difficile à combattre; elle n'est qu'un vide dans l'esprit. Mais la démoralisation est une corruption de la séve morale; son poison pénètre l'homme quand la justice déserte sa pensée, et que les égoïsmes, abandonnant jusqu'à la pudeur que leur inspire l'exemple des âmes encore éprises de liberté et de lumière, travaillent à désagréger la société, qu'ils vouent tour à tour au despotisme et à l'anarchie, expressions successives du chaos moral.

VII

DIEU DANS LE CŒUR

« *Soll er dein Eigenthum sein, fühle den Gott den du denkst.* » SCHILLER.

« ... Gefühl ist alles;
Name ist Schall und Rauch,
Umnebelnd Himmelsgluth! »
(GŒTHE. — FAUST.)

I

Nous avons trouvé dans la raison de l'homme la loi de solidarité qui régit l'univers; nous allons dans son cœur retrouver la loi du progrès. Issu de cette loi, l'homme la porte en lui; il aspire à sortir de la douleur de l'imperfection, et chaque pulsation de son cœur est un désir de félicité.

Quelle limite assigner à ce désir? Il n'en a point :

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
« Imparfait ou déchu, l'homme est le grand problème [1]. »

Ce que l'homme cherche en effet, ce n'est pas une portion de justice, c'est la justice ; ce n'est pas un lambeau de science, c'est la science; ce n'est pas une parcelle de beauté, c'est la beauté ; ce n'est pas un fragment du bien, c'est le bien même.

[1] Lamartine.

Il suffit à l'animal d'être ce qu'il est : cela ne suffit pas à l'homme, dont l'ambition s'attise de ses propres conquêtes. La réalité ne manque pas sur tous les points aux désirs de l'âme humaine; il en est qu'elle satisfait, mais celui d'une félicité absolue, elle ne pourra le réaliser dans aucun temps; il dépasse le fini, où la nature et l'homme demeurent enfermés. En réalisant l'infini, l'existence individuelle cesserait d'être individuelle. L'homme poursuit un vœu qui l'anéantirait s'il pouvait s'accomplir, et son idéal de perfection tend à le détruire dans l'objet même qu'il poursuit! En aspirant à l'infini, chose étrange! nous aspirons à disparaître en Dieu. Est-ce pure chimère néanmoins que ce désir? Non, car c'est lui qui fait notre perfectibilité. Le progrès humain cesserait, si l'homme cessait de rêver l'impossible.

C'est ainsi que le cœur humain reproduit le problème que nous avons rencontré au fond des choses et de l'humaine raison, le problème du fini et de l'infini. Nous y trouvons, comme condition de notre perfectibilité, l'alliance et la lutte, la relation et le contraste des deux termes irréductibles, mais inséparables, dont se composent la nature et l'homme.

Le désir de l'infini est une fatalité de notre être, parce que l'infini vit en nous. L'impossibilité d'embrasser l'infini est une fatalité égale, parce que nous vivons dans le fini : dans l'antinomie de cette double fatalité se débat notre être, qui fuit ses limites en cherchant ce qui n'en a pas, qui ne peut les quitter pourtant sans disparaître, et qui s'avance, entre les deux pôles du fini et de l'infini, dans la voie d'un développement indéfini. L'homme vivrait éternellement en se développant éternellement, qu'il ne réussirait pas à mettre ses progrès au niveau d'un idéal éternellement progressif.

II

Ils se trompent sans doute ceux qui dans l'idéal de justice, de raison et d'amour que nous imaginons voient Dieu même ; ils ne s'abusent pas moins ceux qui prétendent qu'il n'y a rien de Dieu dans cet idéal humain : le fini humain et l'infini divin s'y pénètrent. Si l'homme était infini, il n'aurait point de religion; s'il n'était que fini, il n'en aurait pas davantage. L'existence de la religion prouve la coexistence du fini et de l'infini dans l'univers et dans l'humanité. L'histoire de l'idéal dans l'homme est celle de la religion; mais la religion elle-même n'est pas telle représentation de l'idéal, elle est le besoin d'idéal. L'homme qui aime le plus la justice et la raison, tout ce qui s'élève et tout ce qui unit les hommes, est le plus religieux. Ce qui constitue la religion dans les religions, n'est-ce pas cela ? Que serait une religion qui ne renfermerait ni justice, ni raison, et qui n'éveillerait pas l'amour de ces choses ? Plus une religion contient d'humanité, plus elle est humaine, et plus elle est divine. Les miracles et les superstitions encombrent l'histoire; l'inspiration qui agit à travers les dogmes religieux, et qui finit par triompher de leurs absurdités et de leurs iniquités, est une inspiration de la conscience même où le décret divin est écrit: un dogme salutaire n'est jamais qu'une vérité, un dogme funeste qu'une erreur morale figurée.

D'où vient donc que notre raison et notre justice étant supérieures à celles du passé, nous ayons cependant à certains égards moins de foi religieuse, et peut-être moins de moralité que lui? C'est que voir mieux la justice et la vérité

ce n est pas encore les mieux pratiquer, et que pour les vouloir fortement il faut profondément les aimer. Elles sont plus sensibles à notre esprit qu'à notre cœur; nous raisonnons plus que nous ne sentons, nous sommes des critiques plutôt que des apôtres. Il n'y a que le cœur qui porte à agir, toute action est désir. On ne fuit, on ne hait bien une chose que parce qu'on recherche et qu'on aime son contraire. Le jour viendra sans doute où le souffle de l'humanité ranimera l'étincelle enfouie sous la cendre des dogmes morts; où nous n'aurons plus besoin qu'un dieu descende parmi nous du Sinaï ou du Calvaire : parce que Dieu parlera dans nos cœurs et se montrera dans la volonté des gens de bien.

O les étranges croyants, qui prétendent nous faire passer par leur petit sentier et qui disent : Mon chemin seulement mène au salut. Il ne suffit pas qu'un chemin soit étroit pour y conduire; la voie du salut est aussi large que l'humanité. Ce qui n'est pas humain n'est pas divin. Jusqu'à ce jour pourtant l'homme n'a guère connu que des doctrines et des églises qui ont diminué et mutilé la nature humaine, quand elles ne l'ont pas étouffée. Il n'est d'autre remède à cela que de chercher désormais la religion au for de nous-mêmes. La meilleure et la plus vraie, sera celle qui exhaussera le plus l'âme, l'esprit et la volonté; celle qui élèvera, unira et fortifiera le plus les hommes. Et quelle sera cette religion? — l'humanité. Il y a dans nos croyances des choses qui nous divisent, il y en a qui nous rapprochent; celles qui nous divisent sont des erreurs, celles qui nous unissent sont des vérités. Soyons convaincus que pour l'homme, hors de l'humanité, il n'est point de salut!

III

La méditation du problème religieux est le partage de peu d'esprits; la plupart demeurent dans la routine, avec une propension plus ou moins marquée au doute. Leur doute est sans énergie ni profondeur, il flotte autour des lieux communs, il ignore le problème : le doute de ceux qui ont vu le mystère de l'infini où s'abîme notre pensée est plus religieux que leur foi, car il connaît et confesse notre ignorance de Dieu.

Ceux qui écartent la réflexion de leur croyance, avouent que leur croyance n'est pas solide : ils ont peur que l'examen des faits ne renverse les hypothèses de leur cœur. Mais l'homme ne peut s'empêcher ni de désirer, ni de réfléchir; il ne peut empêcher que son cœur qui lui dit ce qu'il voudrait que fussent les choses, et son expérience qui lui dit ce qu'elles sont, ne le jettent dans un cruel désaccord avec lui-même. Cette lutte entre l'idéal et la réalité ne cessera pas : des démentis que la réalité donne à l'idéal, le doute renaîtra toujours dans l'âme humaine; la foi y renaîtra toujours aussi de l'idéal s'affirmant en dépit de l'expérience, et, pour vaincre la réalité, portant au delà du réel ses espérances trompées.

Dût-il ne servir qu'à maintenir les droits de la science en face de la superstition toujours renouvelée, il faudrait encore bénir le doute. Il est le droit de l'esprit. Il est puéril de dire à ceux qui exposent le fruit de leurs réflexions : vous eussiez mieux fait de vous abstenir, car vous troublez les consciences dans le nid des croyances établies. Dépend-il de nous de ne pas penser, et si la libre pensée s'était enfermée vivante dans

le silence, où en serait le genre humain? L'homme a le droit de penser, il a le droit de dire sa pensée; en pensant et en manifestant sa pensée il fait acte d'humanité : il exerce un droit, il accomplit un devoir.

Je suis persuadé qu'aucun homme, qu'il ait nié ou affirmé Dieu, n'a jamais entièrement vaincu le doute; l'athée quelquefois doit se dire que *peut-être* Dieu existe, le croyant que *peut-être* il n'existe pas. Il n'y a pas, certainement, de foi absolue ni de doute absolu. L'esprit partout soulève des objections que le cœur combat. Les religions sont filles du besoin de félicité et de justice qui possède l'homme. Quel homme donc réussira à détruire la religion, s'il ne détruit d'abord sa conscience et son cœur? Le cœur proteste contre le doute que le spectacle de la réalité fait entrer dans l'esprit, la raison proteste avec lui; ils ne peuvent se contredire, à moins qu'ils ne dérivent de deux principes contraires. Or, cela n'est pas possible. La raison et la justice veulent la même chose que le cœur; il n'y a pas de raison ni de justice dans la nature et dans l'homme, si la loi du cœur est un mensonge. La pensée de la justice est le chevet des âmes blessées. Mais quoi! si le chevet est de marbre, si le refuge de toutes les déceptions n'est qu'une déception lui-même? Qui ne croit pas en la justice, n'a devant lui que le désespoir et le néant.

L'homme est une créature souffrante, et c'est de ses souffrances qu'elle engendre l'idée de la félicité parfaite; l'homme est une créature morale, et c'est du sentiment de la justice offensée qu'elle déduit l'idée de la justice absolue; l'homme est une créature intelligence et raisonnable, et c'est de l'intelligence et de la raison outragées qu'elle tire l'idée de la raison et de l'intelligence suprêmes. C'est du fond des misères de sa condition, que l'homme enfin en appelle à

l'idéal, et de la fatalité qui l'accable à Dieu qu'il espère. Il ne sert à rien de lui dire de renoncer à la religion, si on ne lui donne les moyens de renoncer à l'espoir. Mais il est plus aisé de s'élever contre la religion que de comprendre pourquoi l'homme est religieux : c'est pourtant par là qu'il faudrait commencer. L'homme est indifférent à une croyance qui ne le console pas; une semblable croyance pour lui n'est pas une religion. S'il n'était qu'intelligence, il ne serait que curieux; dans la religion il y a autre chose encore que le besoin de savoir et de comprendre : il y a la douleur, il y a la mort. Une doctrine qui n'en triomphe pas, fût-ce dans le rêve, n'est qu'une opinion, elle est sans prise sur l'âme. L'homme ne veut ni souffrir ni mourir. La religion lui dit : Je te guérirai de la souffrance et de la mort. Tu aspires à une vie plus complète et plus haute en Dieu; emploie celle que tu possèdes à la mériter, cultive dans ton être périssable les semences impérissables et divines, et tu ne mourras point tout entier.

La religion ne périra qu'avec le cœur humain.

Toute religion qui fait espérer à l'homme une compensation ou une réparation des maux soufferts en ce monde, est dans le sens de sa nature qui veut espérer, dont la loi est l'espérance et la justice. Le stoïcisme est admirable, les stoïques plus admirables encore ; mais ils ressemblent à des athlètes qui, au prix des plus grands efforts, parviendraient à recourber un arc en sens opposé. Est-ce redresser la nature humaine que de la violenter? Même pour la dominer, ne faut-il pas la reconnaître, et, comme dit Bacon de la nature en général, d'abord lui obéir? Ces gladiateurs de la volonté n'entraîneront pas l'homme dans leur arène. Le stoïcisme est un paradoxe héroïque; le

genre humain n'est pas de cette force-là, il n'est pas stoïcien. Il ne veut pas se résigner. Le stoïcisme d'ailleurs n'empêche rien, c'est une cuirasse forgée pour l'âme; mais quelle cuirasse n'a son défaut? La pointe du malheur sait pénétrer sous l'armure, et tout ce que le stoïque peut faire c'est de ne pas crier : il supprime le cri à force d'orgueil, non la douleur. A force d'orgueil il s'élève jusqu'à la résignation, où le chrétien descend à force d'humilité; ni l'humilité ni l'orgueil ne conviennent à l'homme : l'espérance au contraire sied à sa nature, car elle en résulte. Elle n'est pas une vertu, alors que la résignation en est une; mais elle est une force, et l'âme se brise avec elle. Entre l'espérance et la résignation, l'homme a fait son choix. L'âme qui se dissémine, l'esprit qui se disperse en vanités, peuvent s'épargner de réfléchir sur les mystères et les contradictions de notre destinée; ils peuvent se voiler l'abîme, — jusqu'à ce qu'ils rencontrent le malheur. Alors ils se heurtent au problème, et comme sur un noir écueil où quelque naufrage subit les aurait jetés, ils voient le gouffre s'entr'ouvrir sous leurs yeux; ne fût-ce qu'un instant, ils ont regardé dans ses profondeurs. Quoi qu'ils fassent, leur joie est fêlée, leur sécurité atteinte; ils se sont demandé avec angoisse si c'est Dieu ou le néant, si c'est le chaos ou la raison qui les soutient.

IV

Les hypothèses religieuses sont les diverses manières dont les hommes ont résolu le problème du bonheur. Le cœur est l'étoffe première de toutes ces hypothèses; l'esprit apporte l'idée, confuse ou nette, de causalité et de raison, qui est leur

élément philosophique; la conscience y introduit la notion du bien et du mal, le sentiment du juste et de l'injuste : elle rattache la vertu au bonheur, en mettant le bonheur dans la vertu.

Tous les cultes, depuis celui qui prosterne l'homme devant un grossier fétiche jusqu'à celui qui l'élève vers l'idéal de justice et de raison, trahissent le désir de la perfection dans l'idée de Dieu, le désir de la félicité dans l'idée du ciel. Nous nous sommes fait du ciel et de Dieu, de la félicité et de la perfection des images différentes; sous un nom quelconque, sous des images quelconques, l'homme a partout manifesté son désir de félicité et de perfection. En plaçant Dieu dans le ciel, par une métaphore naturelle, il a montré qu'à ses yeux la perfection ne peut résider que dans la félicité parfaite, la félicité parfaite que dans la perfection. Dieu et le ciel se haussent avec l'humanité, ils grandissent et diminuent avec elle; l'on imagine la perfection et le bonheur selon ce qu'on est soi-même. Mais l'homme, s'il invente ses dieux et son paradis, n'invente pas le besoin en vertu duquel il les imagine : il crée les religions, il ne crée pas le besoin religieux. Les croyances les plus barbares, les idées les plus absurdes qu'il se forme pour répondre à son instinct religieux ne prouvent pas que cet instinct soit ni barbare ni absurde; les religions en disparaissant tour à tour, après avoir fleuri, ne prouvent pas qu'elles n'aient leur racine dans l'âme humaine. Quand une religion décline, quand elle s'affaisse et tombe, ce n'est pas parce qu'elle était trop religieuse, c'est parce qu'elle ne l'était pas assez, et qu'elle n'avait plus de quoi nourrir l'idée divine qui a grandi en s'épurant. Ce qui nous importe, c'est donc moins de savoir si telle religion répond à la vérité, que de saisir et de reconnaître dans les religions le sens religieux de

l'humanité, progressif, générateur et destructeur des religions. Ce sens du divin, puisqu'il est conforme à l'humanité, ne peut être que conforme à la loi qui la soutient. L'humanité serait tranquille si, comme on le lui conseille, elle renonçait au besoin d'infini qui la tourmente, car l'humanité n'existerait plus. Sa perfectibilité résultant de son désir de perfection, supprimer celui-ci, ce serait détruire celle-là. La nature de l'homme est la perfectibilité. Sommes-nous de fugitifs fantômes qui marchent, à travers des mirages, d'un rien à un autre rien? Le progrès est le signe, l'évidence, la foi de l'esprit : *In hoc signo vinces*. Se peut-il qu'il trompe les âmes dont il s'est emparé? Se peut-il qu'il ne soit en elles qu'un mensonge, qu'elles se mentent à elles-mêmes, et que le principe universel se démente dans leur foi : qu'elles se sentent à ce point remplies de l'être, et qu'elles ne soient cependant que des outres gonflées du vide universel? Soit : c'est une illusion que notre foi au progrès, une illusion que notre espérance, et Dieu se parjure dans notre cœur; mais alors quelle chose au monde est plus grande, plus forte et plus efficace que cette illusion — et quelle réalité la vaudra jamais? Elle porte le monde moral, qui croule avec la justice.

La justice n'est pas si le progrès est un mensonge.

Si la foi venait à être démontrée, il n'y aurait plus de foi. La foi est un crédit que le cœur et la raison font à Dieu; elle s'appelle confiance. On n'a pas besoin de croire ce que l'on sait; croire en Dieu, c'est croire en la justice. Le martyre de Pascal a été de n'avoir pu réduire la raison par le cœur, ni le cœur par la raison. C'est un supplicié du doute qui a voulu d'abord s'affermir en la raison, et qui la trouvant rebelle à *sa* croyance, a fini par croire contre la raison. Après avoir dit avec saint Augustin « que la raison ne se soumettrait jamais,

si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre » — en d'autres termes, que la raison ne se soumettra jamais qu'à la raison — il a terminé le martyrologe de sa pensée par ces lamentables paroles, en recommandant d'aller à la messe et de prendre de l'eau bénite : « Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtira. » C'est qu'il faut s'abêtir en effet pour croire des choses bêtes; cela n'est pas nécessaire lorsqu'il s'agit d'en croire que la raison enseigne aussi bien que le cœur, et qu'au lieu de se jeter dans l'absurde par crainte du doute, l'on s'affermit sur cette vérité : qu'un instinct général de l'humanité, alors même qu'on n'en saurait déterminer l'objet, ne peut cependant être sans objet, si la raison elle-même ne l'est pas. Mais il faut le dire, le doute essentiel de Pascal porte plus haut que les mystères de l'Église catholique dans lesquels il s'est entravé et finalement perdu; il est né, en son essor primitif, du contraste saisissant de la réalité et de nos désirs, de l'opposition qui existe entre les choses telles que nous les voyons dans le cercle où nous sommes enfermés, et le besoin que nous avons d'un ordre évident, d'une puissance de raison irréfragablement manifestée dans l'univers.

« La nature, dit ce tragique penseur, ne souffre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. »

Ici, Pascal a parlé pour l'esprit humain. Mais le catholique qui était en lui ne croyant pas à la raison dans l'homme, il ne pouvait l'affirmer dans la nature en dépit de ce qu'on y voit d'injuste et de choquant : il lui fallait une révélation par le miracle. De nos conjectures sur Dieu et sur l'âme, aucune n'est démontrable, aucune n'est matière de science. Cependant, le fait qu'elles proclament, je le répète, n'est pas une conjecture. L'aspiration vers la félicité et la perfection a subsisté sous les idées passagères que nous nous sommes faites de l'immortalité et de Dieu; elle les a précédées, elle leur survit, et loin de diminuer à mesure que meurent les religions, elle a grandi et s'est fortifiée dans l'humanité par le progrès religieux, en vertu duquel naissent et succombent les religions. Il faut accepter cela au nom de l'expérience, au nom de la science, au nom de l'histoire. Au nom de la raison, il faut admettre que le sentiment religieux est fondé en raison puisqu'il est donné avec l'homme; et que, par suite, toutes les solutions dont il a fourni le prétexte fussent-elles radicalement fausses, elles ne le seraient qu'au regard d'une solution que nous ne connaissons pas, mais qui ne condamnerait celles de notre imagination que parce qu'elle répondrait mieux aux lois mêmes de la raison et de la justice. Nous n'allons donc pas au delà de la raison, nous lui obéissons au contraire en affirmant que la *fin* des choses doit nécessairement correspondre à leur *principe*, et que le principe et la fin, qui sont le mystère universel, doivent se rencontrer en Dieu. L'accord du cœur et de la raison, du sentiment et de la réflexion triomphe sur ce point. Nous en savons assez pour ne pas désespérer; nous en savons trop peu pour proscrire aucune croyance que ne rejettent pas la raison et la justice.

La religion et la philosophie ont même objet, elles sont de souche différente; celle-ci veut satisfaire la raison, celle-là le cœur. Qui met d'accord son cœur avec sa raison les unit en soi, sa religion devient philosophique en même temps que sa philosophie devient religieuse; l'homme religieux doit se rattacher au divin par le cœur, par la conscience et par l'esprit; il doit, selon l'énergique parole de Schiller, sentir le Dieu qu'il pense. Si la religion commence par le désir, elle s'achève dans la pensée et dans l'acte. Le mysticisme est inactif, il est oisif et stérile, parce qu'il vient plus de l'imagination que du cœur; c'est la fantaisie individuelle qu'il satisfait, de là sa souplesse, ses métamorphoses, et sa subtilité qui lui permet de s'accommoder de tout. Mais le cœur n'est fécond qu'avec la raison, et l'homme humainement religieux, celui qui met sa religion dans l'humanité et l'humanité dans sa religion, est le seul qui puisse toujours rendre compte aux autres de sa croyance, parce qu'il a commencé par s'en rendre compte à lui-même.

L'homme est un poëte qui porte, gravé dans son cœur, le désir du bonheur et de la perfection, comme un vers mystérieux dont il serait condamné à chercher la rime de progrès en progrès. La réalité ne rimant nulle part avec le désir idéal, que fait le poëte? il rime d'imagination le mieux qu'il peut, et crée les religions; est-ce à dire que le désir de l'idéal soit sans objet, et qu'il ne rime pas en Dieu avec la loi de l'universelle raison? Ce serait persuader à l'homme qu'il est sans objet lui-même, ou que la réalité est parfaite. Il ne se laissera pas convaincre, et répondra aux optimistes avec Voltaire:

L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Notre idée de Dieu cadre mal avec ce que nous savons de la nature, de l'histoire, de la société et de nous-mêmes. C'est une clef qui ne semble pas s'adapter à la serrure, une hypothèse qui ne s'ajuste pas aux phénomènes. Mais la foi est une aveugle volontaire qui ferme les yeux sur le dehors pour contempler au fond de notre âme son rêve de la suprême félicité.

C'est du dedans qu'est née la notion de Dieu conçu comme la justice et la perfection même. La religion, de plus en plus, abandonnant les phénomènes extérieurs, s'est concentrée et ramassée dans le cœur pour y déifier l'idéal. C'est là que l'espérance, retranchée comme en une citadelle, repousse les doutes et les objections qui l'assiégent du dehors. C'est entre le dehors qui nous crie misère, et le dedans qui nous crie justice, c'est entre la nature et la conscience, entre le cœur et la fatalité que se livre le combat invisible, celui de Jacob avec l'ange. Qui supprimera jamais l'un des deux adversaires; qui imposera silence à la raison constatant les déceptions de la réalité; qui empêchera la flamme de l'espérance de monter, malgré tout, du milieu des ruines, du chagrin, des déceptions, du désespoir, des deuils irréparables, vers le père invisible, vers la perfection rêvée! Il est aussi chimérique de prétendre l'éteindre dans le cœur humain, qu'il le serait de vouloir chasser du monde la gravitation. Des hommes désespéreront, l'homme ne désespérera pas.

Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais. Mais dans cette nuit qui m'enveloppe, je saisis un point lumineux; dans cette discordance, dans ce tourbillonnement de joies et de souffrances, de destins, d'intérêts, de passions et d'erreurs, j'entends une voix qui couvre toutes les clameurs :

Cherche le vrai, aime le beau, me dit-elle, attache ta volonté à la justice. Cette loi m'est connue, bien que son principe m'échappe. Elle est, et par elle je suis un être moral et libre; par elle seule je suis un homme. A cette voix qui parle au fond de mon cœur, un écho répond dans mon esprit : Ce qui te commande la justice, dit l'écho, quoi que ce puisse être, ne peut être contraire à la justice. Si tu dois la justice à Dieu, Dieu te doit la justice : la justice est Dieu.

VIII

LES VARIÉTÉS RELIGIEUSES — LE CHRISTIANISME ET L'HUMANITÉ

— Welche Religion ich bekenne? Keine von allen,
Die du mir nennest! — Und warum keine? Aus
Religion. (SCHILLER.)

I

L'histoire des religions est celle de l'idéal. L'homme ne pouvant comprendre Dieu essaie de l'imaginer; mais il ne peut l'imaginer sans se le figurer, et se le figurer autrement que sous sa propre figure idéalisée, soit morale, soit physique : il est donc condamné à l'anthropomorphisme.

L'anthropomorphisme religieux commence par la personnification des phénomènes naturels, auxquels l'homme prête son âme qu'il ignore, il finit par la personnification des énergies morales inhérentes à sa conscience. Quand le cycle de l'anthropomorphisme est parcouru, il n'y a plus qu'un pas à faire, et c'est d'en sortir en rejetant toute personnification, soit des forces naturelles, soit des forces morales; de reconnaître que les degrés de l'anthropomorphisme correspondent à des progrès de l'idéal, mais qu'ils ne sauraient atteindre l'infini, impossible à saisir en dehors des lois générales de l'univers, à ressentir ailleurs que dans le désir de l'infini lui-même, et dans l'effort vers la perfection

qu'il détermine en notre âme. L'anthropomorphisme religieux a débuté par l'adoration d'une pierre grossièrement taillée; il s'achève au fond du temple intérieur où l'homme culpte l'idéal : Dieu était sorti de l'homme, il y rentre.

Les religions ont vécu d'anthropomorphisme et de miracle ; le miracle tend à disparaître définitivement de notre idée de la nature, l'anthropomorphisme de notre notion de Dieu. Dieu, poursuivi d'hypothèse en hypothèse, a fini par se dérober à nos yeux dans le mystère du premier principe; mais à mesure qu'il s'y est enfoncé davantage, et qu'il nous a caché plus profondément son essence, il nous est apparu plus visiblement dans l'ordre physique, et dans l'ordre moral, dont la conscience humaine est l'interprète en même temps que le dépositaire sur notre globe : les codes sacrés qui naguère la jugeaient du haut du miracle, aujourd'hui sont jugés par elle; restée debout sur leurs ruines, elle s'affirme en condamnant leurs erreurs.

Xénophane disait que si les bœufs et les chevaux savaient peindre, ils feraient des dieux qui auraient figure de bœufs ou de chevaux; Montesquieu pense que les triangles ne pourraient imaginer qu'un Dieu triangulaire. Si Dieu fit l'homme à son image, l'homme, selon Voltaire, le lui a bien rendu. Le désir et l'imagination font les dieux. L'imagination a régi l'enfance de l'homme et sa jeunesse; elle a partout semé les mythologies, elle n'a fait nulle part plus belle récolte qu'en Grèce.

La Grèce fut l'adolescence de l'humanité. Sa mythologie, où l'humanité se retrouve, n'est pas fausse, elle est fictive : elle ne ment ni à la nature ni à l'homme, elle les revêt de poésie. La fiction pure ne peut alimenter les âmes, en quelque lieu, en quelque temps que ce soit. Dans leur admirable transparence, les mythes grecs laissent par-

tout voir l'esprit : Vénus est la beauté, Diane la chasteté, Minerve la sagesse, Mars la force virile, Apollon l'art et l'harmonie, Jupiter la puissance souveraine. Pas une légende, pas une fable, aucune figure qui n'ait un sens moral. Les désirs de notre espèce, ses attributs, ses craintes et ses espérances les plus diverses continueront de fleurir dans cette mythologie. Jupiter n'a jamais existé, le Jupiter de Phidias est immortel dans notre admiration. Les mythes chrétiens immortalisés par Raphaël survivront au christianisme scriptural ; c'est par l'art qu'ils vivront, transfigurés dans les splendeurs du beau. L'art est le tombeau, il est aussi la résurrection des religions; il fixe en traits rayonnants ce qu'elles renferment d'humain, et les glorifie en se glorifiant.

Les religions sont des langues où s'exprime le génie particulier des peuples. Le Juif et l'Arabe sont monothéistes : l'âpreté d'un pays sec et monotone les isole, et les enferme dans un perpétuel tête-à-tête avec eux-mêmes. La richesse de la nature environnante ne les attire pas au dehors, elle ne les enlace pas dans ses caresses énervantes ou fécondes; ces nomades arides ne s'absorbent point comme l'Indou panthéiste dans une nature plantureuse, ils ne marient pas comme le Grec polythéiste leur âme à son harmonieuse diversité. Ils vivent dans la solitude de leur être intérieur; leur cœur est monocorde, leur pensée monothéiste [1] : l'idée d'un Dieu vengeur et solitaire s'y détache avec un relief puissant; et ce Dieu pas plus qu'eux-mêmes n'est présent dans la nature : il l'a fabriquée un jour ainsi que l'homme, les a créés de son Verbe tout d'une pièce, et depuis lors n'intervient qu'à la manière d'un hor-

[1] Le désert est monothéiste, dit M. Renan; M. Quinet, dans son ouvrage sur *Le génie des religions*, fait la même remarque.

loger qui, de loin en loin, par la main d'ouvriers élus, répare les ressorts de son ouvrage, sans cesse gâté par l'homme rebelle à ses commandements. Dans la Bible comme dans les Védas et dans Homère, dans le Coran comme dans le Zend-Avesta et dans l'Edda scandinave, la conscience humaine s'est teinte de l'esprit, des passions, du climat, de l'humeur qui sont propres aux peuples et aux races : les mythologies sont des miroirs où, sous la figure de dogmes divers, l'homme contemple sa diversité morale. Aujourd'hui, le miroir est brisé, l'illusion détruite : l'homme et la nature se voient face à face.

II

L'humanité soutient les religions, et les renverse. Ce qui les unit est leur vérité ; mais il est dans la nature exclusive des mythologies, sinon de leurs apôtres, de se hérisser d'intolérance lorsqu'elles se touchent ; elles ne se comprennent que dans ce qu'elles ont d'opposé et n'entre-heurtent que leurs erreurs ; aux enfants bien faits elles préfèrent les monstres dont elles sont accouchées.

Il y a plus de crimes, et de plus grands, au compte de la religion qu'au compte de la politique ; cependant, les religions les plus douces sont celles qui furent les moins politiques, et si le culte des Grecs n'a presque pas connu de victimes, c'est que l'art et la poésie dont il s'inspira l'éloignaient du fanatisme pour le porter vers l'humanité. Quelle religion, au contraire, a fait plus de fanatiques que le Coran ?

Le Dieu que beaucoup d'hommes conçoivent encore aujourd'hui est au-dessous de l'homme. Ne nous y trompons pas toutefois, et ne prenons pas l'écorce pour le noyau ; les cultes dont la foi s'est retirée peuvent subsister longtemps

à l'état de dépouilles. La diversité religieuse paraît grande à la surface : l'Église catholique compte 139 millions d'adeptes; l'Église grecque (avec toutes ses branches), 62; le protestantisme, 59; le judaïsme, 4; l'islamisme, 96; le brahmanisme, 60; le bouddhisme, 170; les religions de Zoroastre et de Confucius, 40; le sabéisme, le fétichisme, le chamanisme, etc., 107. Combien en compte l'humanité? plus qu'on ne pense. La lettre est entamée de toutes parts, les dogmes ont beau faire, ils se décomposent et laissent échapper à flots l'esprit, qui se répand dans les espaces de la libre pensée.

La conscience humaine interdit à l'homme d'imaginer le bonheur en dehors de ce qu'il estime juste et bon, mais les notions morales qu'elle mêle dans les croyances religieuses aux désirs du cœur, ne sont pas toutes de même prix. Le christianisme ne surpasse les autres religions que par les côtés où il se montre plus humain, à d'autres égards il leur est inférieur, et sa mythologie est infiniment moins belle que celle des Grecs; sa pauvreté d'imagination est même si grande, qu'il a fallu recouvrir de légendes populaires son dénûment, et peupler de saints et de saintes le vide incommensurable laissé autour de son dieu solitaire. Sombre et triste, il incline à la tristesse. L'éternel célibataire du Sinaï n'a rien de ce Jupiter qui dépose ses foudres, et s'égaie au sommet de l'Olympe en compagnie d'un cortége de dieux et de déesses; le bilieux Jéhovah ne connaît pas le rire, le large, l'intarissable rire des immortels d'Homère. Jéhovah transfiguré n'est devenu le plus grand des dieux que par la compassion. La compassion, née de la souffrance, est le génie du christianisme. On ne peut aimer profondément un homme heureux; il se suffit. L'humanité immensément souffrante avait besoin d'être im-

mensément aimée : c'est ainsi que Jésus l'aima. Nous souffrons, et le cœur de Jésus répond à l'appel du nôtre ; quand l'homme ne souffrira plus et n'aimera plus, il n'y aura plus de chrétiens : il y en eut avant Jésus, il en existera quand les derniers restes de la mythologie chrétienne auront disparu. Si Jésus a pu dire que ses paroles ne passeraient point, c'est parce que la douleur, l'amour et l'espoir dureront autant que l'homme, et que l'appel à la compassion et à la justice s'échappera toujours de nos cœurs broyés sous l'étreinte du malheur.

Une compassion fervente ne peut qu'aboutir à l'espoir d'une réparation finale : celui qui souffre et qui ne croit à aucune réparation, ne croit pas en Dieu. Jésus engendrant l'idée divine du fond de son cœur, a fait de Dieu l'amour même : c'est là qu'est l'originalité de sa doctrine ; le reste n'est pas nouveau, la pensée d'un juge rémunérateur et d'une autre vie où chacun aura le sort qu'il s'est préparé ici-bas, sont les lieux communs de la conscience humaine, et comme le sceau dont elle a marqué les différentes religions; on retrouve partout, sous d'autres noms et d'autres formes, sa commune empreinte, Les images que nous offre l'Évangile de Dieu et de la destinée des âmes sont au-dessous des conceptions que nous devons à Socrate, à Platon, à Cicéron. Même l'ascension de l'âme vers les étoiles, qui a pris crédit parmi nous comme une nouveauté, n'en est pas une, ainsi qu'en témoignent ces beaux vers de Virgile, si profondément religieux :

.... Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
. . . .
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

Chez Marc-Aurèle et chez Sénèque, et bien avant eux chez les poëtes de la Grèce, depuis Homère et Pindare jusqu'à Eschyle, Sophocle, Euripide, l'idée de l'humanité luit en de splendides éclairs : la communauté de l'espèce humaine est ressentie dans celle de la douleur humaine, fouillée en ses profondeurs; Prométhée a précédé Job, son rocher le Golgotha. Nulle part néanmoins, dans l'antiquité, la charité n'a été proclamée comme l'inspiration même de l'humanité dans l'homme. Le paganisme est beau, mais il est dur; il plaint, il ne guérit pas. Le fatum antique domine Jupiter lui-même, le Dieu de Jésus domine sa propre loi, il s'attendrit et pardonne. Il aime ceux qui souffrent, — heureux ceux qui pleurent! — il réserve les félicités de son ciel à ceux que la terre a meurtris : il est le suprême consolateur, il est la consolation même.

La charité est une attraction vers la souffrance; l'antiquité ne l'a pas connue. Les Juifs, aussi bien que les Grecs et que les Romains, se figuraient être des privilégiés destinés à régler le monde et à s'asservir les autres peuples; les idolâtres, pour les élus de Jéhovah, étaient ce que les Barbares furent pour les élus d'Athènes ou de Rome. Le christianisme, dans l'espérance d'une même patrie céleste, a fondu les peuples et les races, et par un effort sublime du cœur humain en Jésus, enfanté la conscience de l'espèce humaine.

Entre la religion du peuple juif et celle de Jésus il existe un abîme, les apports qui viennent de Moïse, d'Abraham et des prophètes forment ce qu'il y a de moins chrétien dans l'Évangile; ils sont aussi ce qu'il renferme de moins humain : le levain de sang et de persécution qui fermente dans les sectes chrétiennes est une inoculation de l'intolérance juive, les haines de Jéhovah y respirent. En

tout ce qu'il a d'essentiel, de vivant et d'original, le christianisme se détache du judaïsme, il s'y rattache par tout ce qu'il a d'étroit, de faux, de mortel. Quelle analogie de fond peut-il exister entre la doctrine qui proclame la fraternité des hommes, et celle qui proclame qu'il n'y a qu'un peuple entre tous, le juif, et que Dieu n'a d'amour que pour ce peuple unique et cette unique race?

Jésus anéantit le privilége et détruit les privilégiés; il abolit Abraham, Moïse et David, il n'est pas leur héritier, et quand il assure qu'il ne vient pas renverser l'ancienne loi, mais la continuer, lui seul se trompe : les Juifs ne s'y sont pas trompés.

III

Qui prendra pour modèle Abraham, Jacob ou David? Qui Moïse? Qui, Jéhovah en personne? Il est écrit qu'au retour d'une expédition contre les Madianites où l'on a tout égorgé, sauf les femmes que l'armée ramène, Moïse se mit fort en colère... et qu'il leur dit : « N'avez-vous pas laissé vivre toutes les femmes?

» Voici, ce sont elles qui, selon ce qu'avait dit Balaam, ont donné occasion aux enfants d'Israël de pécher contre l'Éternel dans l'affaire de Péhor.

» Tuez donc maintenant les mâles d'entre les petits enfants, et tuez toute femme qui aura eu compagnie d'homme. »

David adresse cette prière à Jéhovah, le « dieu des batailles. » Il s'agit des ennemis du saint roi : « Poursuivez-les, Seigneur, s'écrie-t-il, du souffle impétueux de votre colère! Qu'ils deviennent comme la paille, comme la poussière que le vent emporte! Qu'ils souffrent de la faim

comme des chiens ! Que leurs dents soient brisées ! Que leurs enfants soient écrasés contre des pierres ! » Ce même David, qui cependant faisait bien les choses, est accusé devant le prophète Samuel d'avoir épargné un prisonnier amalécite : le prisonnier est massacré par le prophète « en regard de l'Éternel. »

Alors que Jéhovah lui-même s'adresse ainsi aux enfants d'Israël[1] : « Quand l'Éternel ton Dieu aura exterminé les nations desquelles l'Éternel ton Dieu te donne le pays, et que tu demeureras dans leurs maisons — » il n'y a pas lieu de nous étonner que devant Jéricho qui va crouler, son lieutenant Josué recommande aux soldats de ne rien épargner de peur d'attirer la colère divine. Ils lui obéirent, car il est écrit qu'ils « passèrent au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville, depuis l'homme jusqu'à la femme, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, même jusqu'au bœuf, au menu bétail et à l'âne. » (Verset 21, ch. VI.) Josué pourtant sauve la vie à Rahab, l'hôtelière, et à ceux de sa famille : « parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour *épier* Jéricho. »

Abraham couchait avec sa servante Agar quand il avait déjà cent ans ; pour obéir à son Dieu, il se disposait un jour à tuer son fils, et ce ne fut pas sa faute s'il survint un ange qui, substituant un bélier à sa victime, l'empêcha d'être infanticide au nom du Très-Haut, après avoir été saintement adultère. David, auquel il faut toujours revenir, avait, dès sa jeunesse, formé à Piceleg une bande de six cents aventuriers qui pillaient les contrées voisines, enlevaient le bétail et les chameaux, et massacraient sans pitié les hommes et les femmes. (Samuel, I, ch. XXX.) Plus tard, il ex-

[1] *Deutéronome*, chap. XIX.

termina toute la population mâle de l'Idumée. Ne voulant tuer que la moitié des Moabites prisonniers, il les fit coucher à terre, en deux rangées égales, qu'il mesura très-exactement avec un cordeau ; l'une fut égorgée, l'autre eut la vie sauve. (Samuel, II, ch. VIII.) Après avoir vaincu les habitants de Rabbath et autres villes ammonites, il ordonna de les traîner sur des herses de fer, de les scier en deux, de les brûler dans des fours à briques. (Samuel, II, ch. XII.) Son dernier conseil à son fils Salomon fut une recommandation de haine, de vengeance et de déloyauté : « Vous avez auprès de vous, lui dit-il, Séméi, qui proféra autrefois des imprécations contre moi et m'accabla de sanglants outrages. Parce qu'il se rallia à moi quand je passai le Jourdain, je lui jurai par le Seigneur que je ne le ferais pas mourir par l'épée ; ne laissez pas *néanmoins* son crime impuni, et *ayez soin* qu'en sa vieillesse il ne descende au tombeau que par mort violente. » (Rois, I, ch. II.) C'est de la sorte qu'un héros de l'Ancien Testament pratiquait la fraternité et l'oubli des injures. Quant aux débauches du saint roi, elles sont proverbiales ; combien de femmes eut-il, et combien en prit-il au voisin ? Personne ne les compte, il ne les comptait pas lui-même. Ne parlons pas des effusions amoureuses que contient le livre classique des Hébreux ; elles ont leur poésie sans doute, et le *Cantique des cantiques*, par exemple, attribué à David, est admirable dans son éloquence embrasée : mais s'il s'agissait de morale, je préférerais mettre Rabelais entre les mains des jeunes gens.

IV

Jésus est le premier qui ait dit en invoquant Dieu : *Notre Père !* Il a relié l'homme à l'infini par l'amour. Paternité di-

vine, fraternité humaine, c'est l'évangile tout entier. Newton a le génie du vrai, Raphaël et Phidias ont le génie du beau; Mirabeau a le génie de la liberté : Jésus a le génie du cœur. Il ne l'eut pas seul. La compassion de Bouddha ne s'étend pas seulement aux hommes, elle comprend les animaux et les plantes; elle embrasse tout ce qui a vie, parce que tout ce qui vit souffre, elle est universelle. François d'Assise, qui appelait les animaux « mes frères, » est plus près de lui peut-être que de Jésus, mais les âmes compatissantes sont toutes de même lignée, et s'enchaînent sans se connaître à travers le temps.

Parfois, à la vue d'une seule misère, la pensée de toutes les misères humaines envahit notre esprit; nous sentons chanceler notre foi en la justice, un flot sombre, amer, nous submerge et menace de noyer toute espérance; Jésus a dû éprouver cette douleur immense au jardin des Oliviers, et sur la croix lorsque, près d'expirer, il s'écriait d'une voix défaillante : « Mon Dieu! mon Dieu!. pourquoi m'as-tu abandonné? » Voilà des traits qui nous touchent et nous pénètrent. Mais un héros qui porte la cuirasse des dieux n'est pas notre semblable : qu'il s'en dépouille d'abord, et qu'il vienne avec nous combattre, à cœur découvert, la bataille de la vie! Alors nous le tiendrons pour nôtre, alors il pourra s'offrir en exemple, nous enseigner, nous reprendre, nous édifier et nous soulager. Sinon, nous lui dirons : Qu'as-tu de commun avec nous, masque trompeur?

Une larme de Jésus a racheté le monde, non son sang; un monde nouveau est né, non pas de l'immolation d'un dieu, mais de la tendresse ardente d'un homme pour l'humanité. Voilà le mystère à la fois simple et profond, humain et divin, qui s'est accompli à Nazareth.

— Aimez-vous les uns les autres.

— Soyez parfaits comme est parfait votre Père qui est dans les cieux.

— Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Le christianisme de Jésus signifie : progrès, solidarité, espoir.

Un cœur qui aime est un miroir qui embellit : tel fut celui des disciples de Jésus. Sans le savoir, ils idéalisèrent leur maître. La conscience humaine a fait le reste, et le jeune homme de Nazareth métamorphosé en dieu est devenu l'objet d'un culte. Pour comprendre une révélation surhumaine, il faudrait des facultés surhumaines. Que Jésus eût parlé aux hommes une langue étrangère à l'humanité, comment l'eussent-ils compris? Les hommes, à chaque époque, ont vu dans Jésus le Christ qu'ils se faisaient : le juif et le grec convertis du premier siècle, le barbare de Gaule ou de Germanie, le catholique du temps de Grégoire VII, le réformé du temps de Luther, le disciple de Channing ou de Schleiermacher, se disent ou se sont dits chrétiens; le furent-ils, le sont-ils de même façon? il n'y a pas deux chrétiens identiques. Orthodoxie, que nous veux-tu? Prenons dans les expressions du christianisme historique, et dans les documents du christianisme scripturaire, ce qui convient à notre âme et s'y ajuste : nous serons sûrs d'être tous des hérétiques et tous des orthodoxes; orthodoxes parce que nous serons sincères, hérétiques, parce que nous ne pourrons qu'introduire dans l'Évangile quelque chose de nous-mêmes, en retrancher ce qui ne concorde pas avec notre sens moral. Craignons l'hypocrisie, ne craignons pas l'hérésie : c'est par elle que le monde a marché, et qu'il marchera. Jésus fut un hérétique.

Les hommes de parti, les sectaires, ne peuvent connaître l'*impartialité*. Ils sont fatalement intolérants. Le moins sec-

taire des chrétiens fut Jésus, qui a dit : La lettre tue, et l'esprit vivifie. La lettre a ensanglanté l'histoire. Que serait une croyance qui prêcherait l'inhumanité aux hommes? C'est là pourtant ce que la plupart ont prêché au nom du christianisme. Mais l'humanité avance et son esprit s'éclaire : le christianisme n'est plus regardé comme un miracle, il est un fait historique, partant humain. La Réforme, que nous sommes en train de compléter, aura la gloire d'avoir accompli deux choses : l'une qu'elle voulut accomplir, l'autre que ses promoteurs n'aperçurent pas. La première a été d'affranchir la conscience du joug de l'Église; la seconde sera d'avoir rendu la conscience juge et souveraine de la Bible. La Réforme dépassait en portée l'esprit des réformateurs; l'histoire toujours logique a déduit les conséquences de ses prémisses, et la conséquence définitive sera d'absorber le christianisme dans l'humanité. De quel immense détour les hommes se sont avisés pour en arriver là !

IX

LE DOGME, LA LETTRE, LA SUPERSTITION

La lettre tue. (*Jésus-Christ.*)

I

Ainsi que de certaines boîtes destinées à effrayer les enfants, l'on voit, au moindre choc, saillir le diable des discours de nos saints. Sans le diable, que pourraient-ils? Ils savent que « la peur gouverne le monde. » Effrayez : il en restera toujours quelque chose. Quant à Dieu, le rôle qu'ils lui donnent ne vaut guère mieux ; les intrigants en font un serviteur de leurs intrigues, les poltrons un gendarme. Ni les uns ni les autres, ne croient en lui ; ils se servent de Dieu, et ne le servent pas.

Il est plus facile de rêver pieusement que de faire le bien, a dit Lessing. L'on voit des gens qui se croient l'objet de l'élection divine, — fats et pédants de la grâce qui se mirent dans leur dévotion, sourient à leur sainteté, — et qui se soucient du prochain comme d'un caillou. Ils s'estiment d'une autre sorte que le commun, et leur foi les isole dans le pire de tous les orgueils : celui qui s'enveloppe d'humilité, et ne s'incline si bas devant Dieu que pour juger de plus haut la tourbe des pécheurs voués à la damnation. Méfions-nous des humbles.

Suivant Montaigne : « l'usage nous fait veoir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience, » et « la religion est une belle estoffe à mettre dessus ses vices. »

Un homme a fait le bien toute sa vie : mais il ne croit pas au péché originel, il est damné. Un fourbe, un voleur, un assassin se convertit *in extremis ;* il est sauvé. La conscience humaine proteste contre ce paradoxe de la foi. Personne d'ailleurs est-il assez mauvais pour mériter l'enfer, personne assez bon pour mériter le paradis? « Ce serait, dit encore Montaigne, une disproportion inique de tirer une récompense éternelle en conséquence d'une si courte vie. » Mais les dévots s'embarrassent bien de concilier la justice avec Dieu ! Ils ne comprendront jamais que c'est : « après tout, mettre ses conjectures à bien haut prix, que d'en faire cuire un homme tout vif. »

Il est plaisant toutefois de se voir exécuté de la sorte par des hommes dont on rejette le Dieu parce qu'ils le font inique et cruel. Que penseraient en effet ces âmes pieuses d'un père qui se conduirait envers ses enfants comme ils prétendent que le Père divin se conduit envers nous?

Il existe deux doctrines qui l'une et l'autre se qualifient de chrétiennes, et qui cependant ne diffèrent pas moins entre elles que la religion de Jésus de la religion de Mahomet ou de celle de Bouddha. D'après la première, tous les hommes sont nés dans la perdition; cependant Dieu, par grâce et don gratuit, en sauve quelques-uns [1]. D'après la seconde, tous les hommes naissent pour le ciel, Dieu les veut tous : ceux qui se perdent eux-mêmes ne le sont pas à jamais; les expiations inévitables de leurs erreurs ou de leurs fautes les ramènent vers lui, à travers le mal.

[1] C'est la doctrine de saint Augustin, de Jansénius, et celle de Calvin, formulée logiquement dans la Confession de la Rochelle.

Aucun homme de cœur que la superstition n'a pas dénaturé, — quels miracles n'opère-t-elle pas? — ne peut désirer le paradis en songeant aux milliers de créatures jetées dans la fournaise des tourments éternels : la pensée de l'enfer ne lui gâterait pas seulement le ciel, il le détruirait en son âme. Non! plutôt l'enfer avec ceux qui souffrent! Le christianisme ne peut enseigner l'amour sur la terre et l'égoïsme dans le ciel. Cette antithèse grossière de Dieu et du Diable, du paradis et de l'enfer, autour de laquelle tournent les sectes nées de la lettre, mène par l'absurde et l'iniquité aux plus étranges aberrations de l'esprit, aux renversements les plus choquants de la conscience humaine; elle détruit l'humanité. La bonté et la perversité de l'homme ont des degrés, la loi humaine en met dans ses châtiments et dans ses récompenses. La loi divine, telle que nous la font les apôtres de la lettre, n'en connaît pas : éternelles délices d'un côté, éternels supplices de l'autre, voilà sa balance. S'il en était ainsi, quelque imparfait que soit l'homme, Dieu le serait encore plus que lui : Dieu serait un monstre pour l'honnête homme.

II

Les disciples de la lettre mettent en tout le miracle, parce qu'ils ont besoin de le retrouver partout. Il leur faut la garantie d'un fait impossible à croire pour réussir à croire. En vérité, il est difficile de ne pas croire au miracle lorsqu'on rencontre des esprits qui y croient.

Le miracle fondamental du christianisme littéral et dogmatique, c'est la divinité de Jésus. Singulière façon d'établir le christianisme, qu'on ruine ainsi par la base.

Prétendre nous persuader que Jésus est un dieu, c'est faire de sa vie et de sa mort une comédie : Jésus aurait joué un rôle, et, quelque fin qu'il se fût proposée, il n'aurait été qu'un hypocrite [1]. Ses angoisses au jardin des Oliviers et toute la scène de la passion ne seraient plus qu'une farce divine.

Jésus a-t-il pleuré des larmes vraies ou feintes? telle est la question. Si ses larmes furent vraies, Jésus fut un homme; si ses larmes furent feintes, Jésus n'est qu'un acteur. Les chrétiens de la lettre sont logiques : ils comprennent le drame évangélique comme un carnaval où Dieu déguisé en homme [2], afin de nous racheter de sa propre colère, se serait immolé lui-même sans réussir, malgré son sacrifice, à nous sauver. Dieu se serait donc inutilement tué pour nous, en la personne de son fils qui était son propre père; les hommes seraient restés pécheurs endurcis, aveugles et dignes de l'enfer : le sanglant holocauste de la croix n'aurait servi qu'à racheter un nombre imperceptible d'élus des tortures de l'éternité.

Le sacrifice divin, renouvelé dans l'Eucharistie, chaque jour se reproduit sans que le succès le justifie davantage. Nous avons pris prétexte d'une parole allégorique pour convertir du pain en la chair de Jésus, en son sang le vin que nous nous versons nous-mêmes. Nous sommes devenus des théophages; nous mangeons et buvons notre Dieu. O dogme, ô lettre qui tue, voilà ton chef-d'œuvre!

L'homme n'a pas assez des problèmes de son être; il faut qu'il se les dissimule sous les imaginations les plus mons-

[1] Étymologie grecque, hypocrite, comédien.

[2] Le corps humain servant de costume. Dieu se serait revêtu de chair, mais serait resté étranger à la chair et sans contact avec elle. Voilà le mystère de l'incarnation.

trueuses, et que, pour de prétendues solutions qui ajoutent l'absurde et l'impossible à ce qui n'était qu'inexplicable, il répande plus de sang qu'on n'en versa jamais pour le triomphe de la raison et l'avénement de la justice. Et ce n'est pas assez du mal que l'homme fait à l'homme sur la terre, il invente l'enfer : un enfer infini pour assouvir ce que possède de haine infinie un vrai croyant !

« Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels [1]. »

Ainsi parle Polyeucte, s'adressant aux païens. Mais l'Église, victorieuse du paganisme, n'a-t-elle pas remplacé les dieux anciens souillés de crimes par le plus inhumain et le plus sanguinaire de tous les dieux?

Hélas ! l'humaine stupidité est inépuisable, et l'homme est toujours en fonds de superstitions. Depuis le moine Alvarès qui, au rapport d'un voyageur du XVIe siècle, exorcisa des armées de sauterelles en en faisant prendre quelques-unes auxquelles il fit « une conjuration composée la nuit précédente, les requérant, admonestant et excommuniant, » jusqu'à cet évêque contemporain qui, dans la patrie de Voltaire, en plein soleil de science, met les sauterelles, les inondations et le choléra au compte des libres penseurs et de la colère divine : de quelle moisson de chimères grotesques ou lugubres s'est chargé le champ de la crédulité populaire ! Moisson toujours fauchée, toujours reverdissante. Cependant, la raison croît aussi et s'étend : ayons confiance, et de tout notre pouvoir servons-la ; Dieu est de son côté, Dieu est en elle.

[1] Corneille.

X

DU CATHOLICISME ET DE L'HUMANITÉ

« Point d'unité d'Eglise sans unité de foi...
Mais point de foi sans un chef suprême. »
SAINT THOMAS.

I

Croire par procuration d'autrui, c'est être catholique. Il y eut des catholiques avant l'établissement de ce que nous appelons le catholicisme, et depuis le commencement du monde : on peut même dire que la paresse intellectuelle et morale de la plupart des hommes en fait des catholiques nés. Le catholicisme est la conscience gouvernée, quelle que soit d'ailleurs l'autorité qui la gouverne et le dogme au nom duquel on la gouverne. Le protestantisme, au contraire, est la conscience libre, qui ne connaît d'autre autorité que sa propre loi, d'autre croyance que celle qu'elle engendre de son propre fonds : le protestantisme commence et finit où commence et finit la liberté de conscience. Il existe très-peu de protestants complets, même en pays protestant, très-peu de catholiques parfaits, même en pays catholique; en revanche, les demi-catholiques abondent qui dans leur soumission admettent le doute personnel, ainsi que les demi-protestants, qui tout en augmentant l'espace où la conscience peut se mouvoir, tracent cependant autour d'elle un cercle dogmatique ou scripturaire qu'ils déclarent infran-

chissable. Il en résulte que la condition religieuse et morale du plus grand nombre est de vivre dans l'inconséquence, ballotté entre le catholicisme pur et le protestantisme véritable.

Catholicisme et protestantisme, dans leur génie essentiel, ne sont que le principe de liberté et le principe d'autorité appliqués aux religions. Il y eut des catholiques et des protestants à Athènes : Socrate fut un protestant, Anytus et les membres de l'aréopage qui le condamnèrent étaient des catholiques. L'esprit protestant et l'esprit catholique ont pénétré dans le christianisme pour déterminer en lui deux courants, dont l'un remontant le passé tend à détruire, dont l'autre tend à dégager définitivement la liberté religieuse dans l'individu. La marche du catholicisme ressemble à celle de la monarchie : le pape est d'abord le premier des évêques, comme le roi à l'origine n'est que le premier des seigneurs. Les seigneurs et les évêques constituent une féodalité; ceux-ci ont pour fief la conscience, ceux-là le sol. Les conciles et les assemblées tempèrent l'autorité qui menace de se concentrer en une seule volonté; mais de même que l'Église en se constituant marche au despotisme, dont la doctrine est l'infaillibilité par délégation divine, la monarchie devient de plus en plus monarchique, et le pouvoir des seigneurs graduellement réduit finit par disparaître en une seule volonté : assemblées et conciles partagent le même sort, et des deux parts la centralisation absolue s'établit sur les derniers vestiges de l'individualité. L'histoire cependant n'est achevée ni pour le catholicisme ni pour la monarchie; leur perfection même leur devient funeste, et l'excès de pouvoir menant à des abus toujours croissants, ils provoquent, ici la réforme, là, la révolution. C'est la liberté qui reprend le dessus en protestant contre le despotisme.

II

Le catholicisme fut un progrès parmi les barbares, un bienfait peut-être; il est aujourd'hui la fosse commune des nations qui ne savent pas s'en détacher : le prêtre les ensevelit.

Le sacerdoce devient promptement son propre objet ; une fois souveraine, l'Église n'est plus faite pour la religion, c'est la religion qui est faite pour l'Église. Le catholicisme étant le gouvernement des sciences, il devient inévitable que les hommes qui exercent ce gouvernement s'élève au-dessus des autres en organisant leur autorité sous l'égide divine; la loi de tout catholicisme, sur les rives du Gange ou du Nil comme aux bords du Tibre, est identique et conduit à la même conséquence : l'abolition de la conscience individuelle par l'établissement sacerdotal.

La morale est juge du dogme, non le dogme de la morale. Mais l'Église catholique dit : Sans moi point de morale; hors de moi, point de salut. Et quel est donc le précepte de morale qu'elle n'ait violé? Il est écrit : Tu ne tueras point; elle a tué en masse sous prétexte d'hérésie. Il est écrit : Tu ne voleras point; par l'amorce du paradis et la crainte de l'enfer, l'Église dans les temps barbares a dépouillé les croyants et rançonné la veuve et l'orphelin; il lui fallait les richesses et le faste pour éblouir et dominer. Qu'on lise tous les commandements, et qu'on m'en fasse voir un seul qu'elle n'ait transgressé, en la personne de ses papes eux-mêmes, lorsqu'elle l'a jugé utile à son intérêt. Il est vrai qu'elle est infaillible.

L'Église non-seulement a commis des crimes directs, mais elle

a pris sous son couvert tous ceux qui, commis par les oppresseurs et les tyrans, lui ont assuré un avantage auprès de ces derniers ; elle s'est faite leur complice afin qu'ils devinssent les siens. Histoire du passé? — histoire du présent : l'Église ne sert que qui la sert. Elle reprend néanmoins les philosophes et les accuse de ravager les consciences ; de détruire, en pensant librement, la quiétude des âmes, qu'elle voudrait maintenir dans l'état d'innocence première. Mais si la respiration des philosophes nuisait au repos de l'Église, faudrait-il empêcher les philosophes de respirer? Et sans prétendre les en empêcher de vive force, — on ne le peut plus, grâce à eux, — que signifierait le conseil qu'on leur donnerait de ne plus respirer ? Il serait bouffon. Or, c'est précisément ce que demandent leurs adversaires. Ils y sont contraints, l'intolérance est la fatalité de toute religion qui se proclame infaillible. « Il faut forcer les hérétiques à faire leur salut, dit le *Corpus juris canonici;* de quoi se plaignent-ils? Ils tuent les âmes et on ne tourmente que leurs corps. Ils tuent pour l'éternité et on ne les tue que pour un moment. » De quoi se plaignent-ils en effet ? l'Église n'a jamais voulu que leur bien, et comme l'observe ingénieusement un moderne docteur [1] : « Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable. »

L'Église est un corps sacerdotal qui se soumet à la discipline afin de mieux discipliner, qui accepte un gouvernement absolu pour gouverner elle-même absolument. Son dernier mot, on le connaît : les Jésuites l'ont trouvé — obéissance *perindè ac cadaver*. Plus de pensée, plus de cœur, plus de conscience ni de volonté ; la personne anéantie, expirant au pied du trône pontifical.

[1] De Falloux, *Vie de saint Pie* préface.

III

Le catholicisme a produit la Saint-Barthélemy : on lui fait honneur aussi de la sœur de charité. Pour la Saint-Barthélemy, nul doute, l'Église en est l'auteur; mais dans la sœur de charité il y a le christianisme, et dans le christianisme le cœur humain. C'est de lui que dérive la charité. Pendant une épidémie, une sœur est atteinte au lit du malade et meurt. — Qu'importe, dit une autre : nous sommes comme les carreaux de vitre, lorsque l'un vient à manquer on le remplace. Parole admirable, aussi simple que belle; c'est le cœur humain, c'est le cœur féminin qui l'a dictée : la discipline n'y eût pas suffi, elle n'a que de la soumission, elle n'a pas d'inspiration. L'Église qui s'entend à organiser les forces du dévouement, est inhabile à les créer. Elle enrégimente les cœurs au nom des récompenses célestes; cependant, le sacrifice d'une vie éphémère en vue d'une éternelle félicité n'est plus un sacrifice, c'est un gain immense. Un médecin est appelé à la campagne pour faire une opération de croup. Pendant qu'il opère, un caillot de sang s'engage dans les voies respiratoires de l'enfant; l'opérateur aspire le caillot, ses deux aides l'imitent. Ils connaissent le danger, ils savent aussi que sans cela l'enfant va périr, ils sont venus pour le sauver : ils le sauvent en effet et meurent tous trois quelques jours après. Voilà l'honneur du genre humain.

L'esprit de corps est pour beaucoup sans doute dans certains actes, dans leur nombre et dans leur continuité. Ce que ne ferait pas l'homme isolé, l'homme en communion avec ses semblables l'accomplira. Les armées ne renferment-elles que des braves? Voyez ce qui se passe dans les sociétés

qui ont leurs traditions, leurs exemples, leurs modèles ; les hommes unis y puisent une force d'émulation qui les porte jusqu'à l'héroïsme. Mais l'union n'est pas la discipline, elle est le contraire, car elle implique le libre don de l'âme. Unifier n'est pas unir, et l'on n'a pas associé les cœurs parce qu'on les a fait entrer dans les cadres inflexibles d'un gouvernement religieux, ainsi que des soldats dans une armée.

Le catholicisme qui se prévaut de ses saints ne nous donnera pas le change, et s'il nous montre que nous sommes plus forts dans une pensée commune que dans l'isolement, il ne nous prouvera pas que la discipline n'est pas mortelle à l'inspiration, et que les grands dévouements ne sont pas des créations spontanées de l'individu, qui, par un effort libre, original, fournit les modèles qu'on s'ingénie à reproduire ensuite servilement. La souche de toute chose vivante, agissante, réformatrice, est personnelle. L'Église fabrique de l'abnégation plus qu'elle n'en inspire : mais elle sait tirer à elle ce qui vient du cœur de l'homme. Rien d'humain ne s'est fait que par l'humanité et pour l'humanité ; la nature humaine dans les âmes généreuses est à la hauteur de tous les sacrifices. « Peut-on ignorer, dit Plutarque, que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice ? Que si nous observons les lois de l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentiment qui *découle de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous ?* »

XI

LE BIEN ET LE MAL — LA MORALE ET LA CONSCIENCE

O Dieu, tu me sauveras si tu veux; si tu veux, tu me perdras : mais je tiendrai toujours droit mon timon.
(SÉNÈQUE, paroles d'un marin à Neptune.)

Fais ce que dois, advienne que pourra.
(Sagesse des nations.)

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.
(LA BRUYÈRE.)

I

L'homme ne peut croire que le mal vienne de Dieu. Et cependant le mal existe. D'où vient-il ? Si nous l'attribuons à la nature, il faut dire que Dieu est en lutte avec elle, ou du moins qu'elle limite sa puissance, en même temps qu'elle sert à la montrer; si nous ne l'attribuons pas à la nature, il faut le placer en Dieu, qui devient alors l'auteur du mal.

Ce problème de la morale, auquel se sont vainement attaqués les plus ingénieux et les plus vigoureux esprits, est encore, sous un aspect nouveau, celui du fini et de l'infini, de la matière et de l'esprit — le problème insoluble. Ne nous attardons pas à vouloir le pénétrer, franchissons-le. Faites votre devoir, vous connaîtrez Dieu; cherchez la raison et cherchez la justice, vous saurez de Dieu tout ce qu'il importe à l'homme d'en savoir : qu'il n'est pas dans l'injustice et dans la déraison. Cela suffit pour vivre selon la loi morale, qui est la loi divine.

Nous sentons que Dieu n'est pas dans le mal. Le mal dans la création est le désordre, Dieu dans la nature et dans l'homme est ce qui lutte contre le désordre ; Dieu est donc sans affinité avec le mal, il est l'opposé du mal. Cette vérité est enveloppée dans tous les mythes, on la voit briller à travers les voiles de tous les dogmes ; en toute religion, en toute philosophie, en toute langue humaine, il y a des noms pour distinguer le mal et le bien, et le bien suprême, la suprême vérité, l'idéal du bien, se confond partout avec la pensée de Dieu.

« Le mal ne peut créer, dit Joseph de Maistre, puisque sa force est purement négative : le mal est le schisme de l'être, il n'est pas vrai. »

C'est par la justice et par la raison que l'humanité, cette « création continuée [1] » se conserve et se développe ; c'est par l'injustice et la déraison qu'elle tend à se dissoudre dans le chaos : quand la justice quitte sa conscience, quand la raison abandonne son esprit, quand le désir du progrès et de la perfection s'éteint dans son cœur, l'homme cesse de répondre à l'appel divin ; Dieu et lui se séparent, il se perd dans le désordre ou s'affaisse dans l'inertie, il suit les voies qui mènent à la destruction.

II

Il n'y a de divin en nous que la raison, la justice et le progrès, parce que ce sont les seules choses qui soutiennent l'humanité, la conservent et l'augmentent : les seules qui unissent les hommes entre eux, et qui les élèvent. Ce qui unit les hommes est juste, ce qui les éclaire est vrai, ce

[1] Descartes.

qui les élève est beau ; ce qui les unit, les éclaire et les élève est bien.

Croire en Dieu, c'est croire que le bien a son fondement dans le principe des choses. Il n'est pas nécessaire de donner à Dieu des attributs humains pour croire en lui ; le désir du bien nous unit à lui et nous fait le posséder sans qu'il soit besoin de le tirer de son impénétrable mystère ; il y a quelque chose de divin que nous ressentons dans tout ce qui nous élève et nous unit, la solidarité et le progrès sont les traits de l'Évangile éternel. S'il est certain que l'infini ne puisse être compris de l'humanité, il est certain aussi que l'infini est dans l'humanité, qu'elle porte en soi sa part de Dieu, et qu'il dépend d'elle de l'augmenter. Dieu renferme les âmes, et les âmes à leur tour le renferment, chacune dans la mesure de ce qu'elle possède de raison, de justice, d'amour : Dieu, immuable en son essence, dans l'homme croît avec l'homme.

Si Dieu se révèle dans la nature et dans nos âmes par la force qui tend au mieux, au progrès et au bonheur ; s'il est en nous ce qui juge et condamne ce que nous condamnons nous-mêmes : la misère, la douleur, l'iniquité ; s'il est ce qui nous fait ressentir la limite et nous excite à la franchir, si Dieu enfin est ce qui dans notre être éveille le désir de la perfection au sein des choses imparfaites, — l'effort vers l'infini au sein du fini, — Dieu exclut le mal, et le bien vient de Dieu.

Le mal est le contraire du bien ; qui connaît l'un connaît l'autre. Mais nous pouvons nous tromper sur le mal et sur le bien : l'inquisiteur croyait bien faire et faire le bien en brûlant des hérétiques ; Robespierre croyait faire œuvre sainte en guillotinant ceux qu'il jugeait hostiles à la liberté telle qu'il la comprenait. En agissant conformément à une

erreur qu'on tient pour vérité, on ne fait pas le mal, on fait mal. Le premier ennemi de l'homme est son ignorance. Toutefois, ceux-là se trompent sur la nature du mal qui s'imaginent qu'il suffirait pour l'extirper du cœur de l'homme d'extirper l'erreur de son esprit. « Je sais bien quel mal je vais faire, dit la Médée d'Euripide, mais ma passion est plus forte que ma volonté. » — *Video meliora proboque, deteriora sequor* [1]. — « Je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je déteste, » écrit saint Paul aux Romains. Et Racine s'écrie :

« Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi. »
. . . .
« Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais. »

Chacun peut apporter son témoignage à l'appui de la loi qui met la passion en lutte avec la raison, le désir aux prises avec le devoir. L'ivrogne sait que l'ivrognerie le tuera, le voluptueux que la volupté nuit à son corps et à son esprit; ils n'en suivent pas moins leur pente : le mal, fortifié par l'habitude, devient plus fort que nous. Son attrait domine notre intelligence et notre volonté. L'erreur sans la complicité du désir n'enchaînerait pas la volonté, elle n'asservirait que l'esprit. La passion séduit, la raison persuade; la sirène a des chants, Minerve n'a que des paroles et des préceptes, les charmeuses l'emportent presque toujours. Elles retiennent le voyageur « par la douceur de leurs chansons dans une vaste prairie où l'on ne voit que monceaux d'ossements que le soleil achève de sécher [2]. »

[1] Ovide.
[2] Odyssée.

Les hommes ne sont égaux que dans la volonté du bien, et l'on ne peut réclamer de personne plus qu'il n'a reçu. Le pouvoir circonscrit et détermine le devoir de chacun. Mais si personne n'est tenu de faire plus qu'il ne peut, chacun est tenu de faire tout ce qu'il peut. Qui demande compte à l'écrevisse de ce qu'elle marche à reculons? Qui demande au figuier de porter des raisins, à la vigne de se couvrir de figues? le chardon ne saurait donner que des épines; chaque fleur a sa couleur et son parfum, chaque oiseau son ramage et ses plumes : chaque être a son être dont il est irresponsable.

En naissant, l'individu se trouve enfermé dans des cercles qui bornent son pouvoir; le premier est celui que trace autour de lui la nature des choses; puis viennent la société et l'époque où il est né, le pays, le climat, le lieu où il réside, la famille à laquelle il appartient, et qui lui assigne d'ordinaire sa position et son rang. Est-ce tout? Non : son organisation physique particulière est un milieu plus intime, un cercle plus étroit encore dans lequel il se meut. Enfin, la dernière limite qu'il subit est celle de ses facultés mêmes, des aptitudes et des penchants qui le font ce qu'il est. Il nous offre ainsi l'image d'un point enfermé dans plusieurs cercles concentriques dont un seul, la nature, ne change pas. Ce point est un *moi*, une volonté. Mais cette volonté est déterminée par des motifs, lesquels résultent de la nature particulière de l'individu; les individus ne se distinguent que parce qu'ils ont des volontés distinctes: ils n'ont de volontés distinctes que parce qu'ils ont des natures distinctes; la manière d'être de chacun détermine sa manière de vouloir. On peut franchir ou reculer les limites que vous ont tracées la famille, le pays, la société où l'on est né; on peut même s'affranchir de la na-

ture, et la vaincre, comme a dit Bacon, en lui obéissant : ce que nul ne peut faire, c'est de s'affranchir de soi; la mort peut seule opérer ce prodige, si la mort est l'anéantissement.

Sur ce point toutefois, la liberté et la nécessité se confondent : chacun rêve une condition différente de la sienne, personne ne désire perdre son moi en devenant un autre. L'homme invinciblement se sent libre quand il agit selon *sa* volonté, quelque complexes que soient d'ailleurs les motifs qui le déterminent à vouloir, à quelque circonstance directe ou indirecte, prochaine ou lointaine, que ces motifs se rattachent. Les influences connues ou ignorées dont chacun nourrit sa volonté, il se les est appropriées comme les éléments et l'air qu'il respire; il les a faits siens, ils sont devenus lui-même. Dès lors, il ne les ressent pas comme quelque chose d'étranger, il les a transformés en sa propre substance et marqués de son cachet. A considérer de près l'empire de ce qui nous environne, nous voyons qu'il se ramène en définitive à un seul phénomène, qui est la persuasion, soit des choses, soit des personnes : et rien ne nous persuade qui ne s'identifie avec nous. Telle circonstance, tel voisinage qui est de nul effet sur moi, agit au contraire sur autrui et contribue à le déterminer. C'est que la qualité déterminante de ce qui est hors de nous se trouve réellement en nous ; c'est que ce qui agit sur moi, c'est encore moi, que je n'accepte de mon entourage que ce qui est conforme à ma nature, et conformément à ma nature; que par conséquent je ne me soumets en réalité qu'à moi-même : que par conséquent je ne me soumets pas.

Aucun homme ne se sent entravé dans sa liberté que lorsqu'il l'est dans son individualité.

Il est des actions qui s'accomplissent sans délibération,

d'autres qui sont précédées d'une délibération plus ou moins longue; Hamlet n'a cessé de délibérer, chez Napoléon engagé dans le feu des batailles la délibération était presque foudroyante. Le pouvoir de délibérer consiste en celui de suspendre sa décision ; il est essentiel à la production d'un acte moral et montre que l'homme n'est pas d'une pièce, qu'il forme au contraire un assemblage de facultés et d'organes, de vérités et d'erreurs, de passions bonnes et mauvaises susceptibles de se contredire. Pendant que la délibération a lieu, ces forces diverses, dont chacune tente de tirer à soi la volonté, comparaissent à sa barre successivement, s'évincent, reparaissent, et tour à tour plaidant leur cause, s'ingénient à déterminer la décision du juge en leur faveur. L'individu, qui voit les influences diverses ou contraires se produire en lui, reste en balance un certain temps : il écoute, hésite, et finit par se décider. En vertu de quoi ? en vertu des motifs qui l'ont emporté. Mais il a délibéré, il a choisi; il se sent libre.

Les décisions prises sans délibération nous laissent également le sentiment de la liberté dans l'acte, lorsqu'elles n'expriment que notre volonté. Le prisonnier qui réussirait à vouloir ses chaînes s'en délivrerait; celui qui, pour échapper à une mort certaine, s'exposerait en sautant par une fenêtre à une mort probable, garderait la conscience de son libre arbitre, quoique réellement dominé par l'instinct de conservation au point de ne pouvoir lui résister; il suffit qu'il ne veuille pas résister à cet instinct, pour que sa volonté épouse librement le motif qui le détermine : nécessairement libre, en quelque sorte, il est aussi volontairement nécessité; obligé de faire ce qu'il fait, néanmoins il ne fait que ce qu'il veut, et de la sorte dépouille de sa fatalité l'instinct de conservation qui se confond avec lui-même. On peut placer la

volonté dans toutes les hypothèses imaginables, on trouvera que notre liberté se réduit au sentiment que nous en avons, et que ce sentiment se ramène invariablement à celui de notre individualité.

Ce n'est là toutefois que la liberté de fait. La liberté morale réside plus haut : elle est l'accord de la volonté individuelle avec les lois de l'espèce ; elle met l'homme en présence de l'humanité.

III

La liberté matérielle ne roule que sur ces deux termes, pouvoir et vouloir ; la liberté morale en exige un troisième : à côté du pouvoir, au-dessus du vouloir, elle met le devoir.

La nature obéit à des lois qu'elle ignore, l'homme peut se gouverner en obéissant à des lois qu'il connaît. « Il s'en faut, dit Montesquieu, que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car quoiqu'il ait aussi des lois qui, par leur nature, sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. La raison en est que les êtres intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur ; et d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes. Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives : et celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours. » La nature des choses fixe à la liberté humaine une limite qui ne change jamais ; l'erreur lui en crée une qui change toujours ; l'homme, en se heurtant à ses erreurs, ne rencontre pas la nature, mais l'ignorance de la nature, et de la sienne d'abord. Il est vrai qu'il est de sa

nature de commencer par s'ignorer, et cette ignorance ne va se dissipant qu'à l'école de la douleur.

« L'homme est un apprenti ; la douleur est son maître ;
Et nul ne se connait tant qu'il n'a pas souffert[1]. »

La vertu est le courage du bien, et pour accomplir le bien il est besoin de le connaître ; c'est quand l'homme veut le bien qu'il connaît, que l'homme est intelligent et moralement libre. Ce sont alors des fautes, ce ne sont plus seulement des erreurs qu'il expie : il ne s'égare plus, il veut s'égarer, il accepte d'avance le châtiment de la loi qu'il enfreint ; c'est lui-même qui se condamne, et lui-même qui se punit.

Les qualités sont dons de nature, la vertu est un fruit de la volonté et de l'intelligence. Qui serait né vertueux, ne le serait pas ; l'ange ne peut l'être, c'est une bête divine qui fatalement accomplit des actes conformes à son bonheur et à la justice. La rapidité du cerf n'est pas une vertu, elle est une qualité ; le cerf est bâti pour la vitesse, il ne lui est pas plus difficile de courir qu'à l'oiseau de voler, au poisson de nager. Par l'exercice, la volonté et la pensée nous créons des agents qui nous donnent plus de vitesse qu'au cerf, et qui nous permettent de franchir les monts, les fleuves et les mers ; l'homme s'élève déjà dans les airs, un jour il s'y dirigera : les auxiliaires qu'il ajoute à ses organes, il a du mérite à les avoir imaginés. Une qualité est un don, le mérite une qualité cultivée et développée par l'effort, et qui renferme de la volonté. Cependant le mérite, s'il diffère des qualités que vous donne la simple naissance, n'est pas encore la vertu ; les qualités relèvent de

[1] Alfred de Musset.

l'ordre naturel, le mérite de l'ordre intellectuel et du caractère, la vertu seule est de l'ordre moral : elle est la victoire du bien sur le mal, la volonté asservie aux règles de la justice. Il y a toujours du mérite dans la vertu, parce que toute vertu suppose un effort de la volonté ; il n'y a pas toujours de la vertu dans le mérite.

D'un cœur loyal, cherchons ce qui est bien afin de l'accomplir. Il n'y a pas de mystère pour l'homme qui veut le bien sincèrement, il a le mot de sa destinée. Espérer peu de la vie et des choses est la sagesse ; beaucoup espérer de soi est le principe de la vertu. Au fond de la vertu, réside l'horreur du mensonge. Qui se trompe sincèrement se trompe vertueusement. « On doit exiger de moi [1] que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un sophisme ne peut-il pas m'affecter plus vivement qu'une preuve solide ? Je suis nécessité de consentir au faux que je prends pour le vrai, et de rejeter le vrai que je prends pour le faux; mais qu'ai-je à craindre, si c'est innocemment que je me trompe?... Damner un homme pour de mauvais raisonnements, c'est oublier qu'il est un sot pour le traiter comme un méchant. » Dieu ne nous demande pas plus, il ne nous demande pas moins que d'agir selon notre conscience ; qui s'absout, il ne peut le condamner, il ne peut absoudre qui se condamne. La loi morale n'exige de nous que la loyauté, et chacun est juge de la sienne. On trompe quelquefois les autres, on ne se trompe jamais soi-même.

Une grande vaillance morale est nécessaire pour mettre d'accord ses paroles avec ses pensées, ses actes avec ses paroles. De la pensée aux lèvres, quelle distance, et quelle place pour le mensonge sous toutes formes; mais quelle dis-

[1] Diderot.

tance plus grande encore de la parole aux actes! Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de pensées exprimées où ne soit mêlé un grain de mensonge ; la langue humaine a toujours quelque fard, la langue mondaine est une variété de la langue diplomatique, et c'est un art de rester à peu près sincère en ne se retirant pas au désert ; aussi l'honnête homme qui vit en société des hommes est-il supérieur à celui qui les fuit.

Il est difficile d'être immoral quand on a le goût du vrai. La sincérité n'est pas la vertu, mais elle en est le principe ; il n'y a pas de moralité qui d'abord ne la suppose. L'immoralité qui ne se cache pas est moins immorale que celle qui s'affiche ; le cynique l'est moins que l'hypocrite. Rien de plus immoral que Tartufe : c'est un civilisé ; la barbarie, plus violente que dépravée, ne le connaît pas. Le mensonge est un mal, l'hypocrisie une peste ; l'hypocrite ment deux fois : aux autres et à soi-même.

Le jésuitisme est l'art de mentir pour la bonne cause, c'est-à-dire pour la sienne. Il mène à tout, il peut faire des Ravaillac aussi bien que des Tartufe. Satan n'est pas seulement « le père du mensonge, » il est le mensonge même. Le mensonge est le mal. Qui se trompe n'est pas coupable, mais qui trompe.

Ne pas mentir est donc le premier précepte de la morale : la conscience commence par la sincérité envers soi-même.

Le vol n'est si odieux que parce qu'il est une espèce de mensonge, et que presque toujours il est accompagné de dissimulation. On rirait de celui qui déroberait quelque chose en public : en se dénonçant lui-même, il ôterait à son action ce qu'elle a d'abject, et le sentiment qu'il ferait naître parmi les spectateurs d'un pareil exploit serait plus voisin du rire que du mépris ; on le prendrait pour un

fou ou pour un mauvais plaisant. Les circonstances qui accompagnent l'homicide en changent aussi la nature, et font qu'il nous inspire plus ou moins d'horreur ou de mépris. Qui tue dans l'emportement de la colère, ne soulève pas la même indignation que le meurtrier par cupidité, alors surtout qu'il appelle à son aide la ruse et les embûches. Un crime longuement calculé nous révolte plus qu'un crime improvisé et soudain, qui éclate avec la passion, fût-ce la plus brutale. Un homicide qu'une grande et noble ambition, mais égarée, fait commettre, ne nous touche pas de la même façon qu'un crime dû à quelque mobile inférieur; Charlotte Corday ne descendra jamais au rang d'une Brinvilliers. Nous plaignons Desdemona, nous ne pouvons mépriser Othello : Lacenaire fut un abominable assassin, pourtant il est moins bas, moins méprisable et moins immoral qu'un Lapommerais. De tous les assassinats, celui par le poison est le plus dissimulé, le plus infecté de mensonge, et le mensonge empoisonne jusqu'au poison même; c'est l'empoisonnement de la pensée.

Quand le crime se civilise, le poison tend à se mettre au premier rang. Assommer, égorger : fi donc! c'est sauvage. Il existe des formes civilisées de l'assassinat, du vol et de la fraude. On ne vole plus dans les bois depuis que les villes sont devenues des forêts; l'on ne ment plus brutalement, depuis qu'il existe des rhéteurs, à quoi cela servirait-il?

IV

La conscience n'est pas un Sinaï, au sommet duquel, par miracle, se proclame au milieu des fulgurations et des tonnerres la loi morale. Elle n'est qu'une faculté de l'homme, celle de chercher le bien et de le découvrir; faculté qui

se développe comme toutes les autres, s'égare, s'abaisse ou s'élève, selon qu'elle se rapproche ou s'éloigne de son objet. L'objet de la conscience est le bien, c'est vers lui que son instinct s'oriente. Sa lumière n'est pas le miracle, c'est l'intelligence qui l'éclaire et le cœur qui l'inspire. L'intelligence découvre les lois de l'ordre moral, le cœur les adopte par le désir de les accomplir ; la volonté, guidée par l'intelligence et mue par le cœur, les applique. Tout ce qui est bien est rationnel, tout ce qui est bien est logique, et se justifie logiquement. Il y a des choses conformes à la raison et qui n'intéressent pas la morale ; sans lui être opposées, elles lui sont indifférentes : en revanche, rien de ce qui intéresse la morale ne saurait être contraire ni indifférent à la raison.

Peut-il exister une science de l'ordre moral ? assurément ; puisque toute prescription morale se motive aux yeux de la raison, et peut se déduire du raisonnement appuyé sur l'observation des faits sociaux. Les âmes qui ne ressentent que confusément le bien, ne le voient pas clairement et ne peuvent le faire voir clairement à d'autres ; quand le mysticisme d'une imagination ardente s'ajoute au vague de leurs idées, il arrive qu'elles se croient possédées d'une sorte de privilége et décrètent volontiers leur infaillibilité au nom d'une révélation surhumaine. Combien parmi nous ont leur petit Sinaï ! Grand péril, qui a fait couler des fleuves de sang ; c'est par cette pente du surnaturel que la morale est entrée dans le monde, et que ses lois immuables, enveloppées d'erreurs et d'extravagances funestes, ont pénétré les multitudes. Il reste de ce passé des vestiges nombreux qui entravent la conscience moderne ; autour de préceptes incontestables, expressions de lois éternelles, s'enlacent encore des règles parasites tenues pour positives, et qui ne sont que les rejetons de sociétés mortes, de coutumes et de religions filles du mi-

racle. Dégager la morale de ses accidents, émonder les boutures parasites qui tendent à recouvrir ses grandes lignes, lesquelles sont les contours même de l'humanité et les traits de son visage idéal, c'est la tâche de notre époque ; elle s'accomplit et s'achèvera : dès ce jour, l'homme est tenu de refuser son hommage à tout ce qui n'est pas humain, de quelque part, et sous quelque nom qu'on le lui présente. Des milliers de consciences demeurent enchevêtrées dans des maximes conventionnelles, élevées à la hauteur d'axiomes, et souvent d'idoles auxquelles il est dangereux, sous peine d'excommunication, de refuser l'obéissance ! Contre elles, la révolte est un devoir. C'est un devoir aussi de ne pas s'abaisser devant le despotisme de la mode, autre religion qui a ses superstitions et ses fétiches, ses prêtres et ses excommuniés, lorsque la mode ou l'usage aspirent à réduire ou à fausser l'humanité.

Le mal pour l'homme n'est pas ce qu'il imagine sous ce nom ; c'est ce qui détruit l'homme. Dès lors, le fondement et la mesure de la morale sont trouvés. Tout ce qui augmente, en l'élevant, la nature humaine est le bien ; tout ce qui la diminue en l'abaissant est le mal. L'homme s'étend et s'élève par la justice, l'amour et l'intelligence ; tout accroissement en lui de l'une de ces choses est un accroissement, toute diminution une réduction de son être. Le bien sans mélange lui donnerait la perfection, le mal radical l'anéantirait : dans ce sens on peut dire que le péché est la mort. L'homme créateur du péché, sinon du mal, ne pèche qu'envers lui-même. Il y a des péchés contre le corps, ce sont les actes qui détruisent le corps ; le péché contre l'esprit est le mensonge ; le péché contre la conscience est l'injustice, le péché contre le cœur est l'égoïsme et la haine où périt le cœur.

Qui ne connaît pas la loi et l'enfreint, en pâtit parce qu'il faut que la loi subsiste, et que la douleur seule résultant de son infraction nous ramène ou nous conduit vers elle. Qui connaît la loi et l'enfreint néanmoins commet un péché; il pâtit deux fois : en subissant les conséquences de sa faute, en subissant dans son remords le regret de l'avoir sciemment commise. Les conséquences du mal viennent de la loi morale, le remords vient de l'idée que nous nous en faisons; nous expions toujours une violation de la loi morale, nous n'éprouvons pas toujours du remords pour l'avoir enfreinte : nous en pouvons éprouver, et de très-vifs, pour des infractions imaginaires. La constitution morale de l'homme exige qu'il en soit ainsi; car elle veut qu'il se punisse et se juge, et s'il ne se condamnait pas pour une faute qu'il croit avoir commise, il serait incapable de souffrir de la pensée d'une faute commise véritablement. Mais je vais jusqu'à dire qu'un homme lorsqu'il a cru commettre un crime, le fait n'eût-il rien de criminel en soi, est coupable : qu'il ne l'est pas au contraire s'il a commis un crime réel, alors qu'il croyait accomplir un acte innocent. En toute action humaine, au point de vue moral, il y a deux choses à distinguer : le mal, qui réside dans l'infraction volontaire ou non, intelligente ou non, d'une loi de l'ordre moral indépendante des idées que nous nous en sommes formées; et l'imputation du mal, ou la responsabilité morale de celui qui agit, indépendante à son tour du mal tel qu'il existe et subsiste malgré nous dans les choses. En un mot, il faut distinguer le mal dans le sujet, inhérent à la volonté de mal faire, et le mal dans l'objet, inhérent à l'ordre universel dont l'ordre moral fait partie.

Le mal est dans les choses, le péché et la perversité sont en nous. Point d'instinct pervers en soi; l'instinct ne devient

pervers que par l'abus, et l'abus commence à la limite où l'instinct se retourne contre l'humanité. User est selon la nature humaine et selon le bien, abuser ne l'est pas ; en abusant, c'est de soi d'abord qu'on abuse. Aucune multiplicité de forces et d'éléments associés ne peut subsister sans un équilibre quelconque maintenu entre eux ; dans l'être humain, dans la société, dans la nature, ce qui menace l'équilibre est précisément l'abus. Un élément, une force qui tend à détruire l'ensemble en usurpant sur les autres, c'est le désordre dans le monde physique, c'est le mal dans l'ordre moral.

Il n'est point de vice qui n'ait sa souche en quelque besoin légitime de notre être physique ou moral. Défauts et vices ne sont qu'excès d'une chose conforme à l'humaine nature, et dès lors permise à l'homme. Chaque organe de notre corps a sa vie et se trahit dans un instinct qui lui correspond. Le boire, le manger, le dormir sont essentiels au corps, ils lui sont nécessaires : l'homme ne peut les négliger volontairement sans attenter à son existence qu'il doit conserver, les droits de son corps sont des devoirs pour sa volonté ; à moins de prêcher le suicide, personne n'en disconviendra. Mais où finit l'usage commence l'abus, avec l'abus l'erreur ou la faute. L'homme qui abuse du manger est un glouton ou un gourmand, la gloutonnerie et la gourmandise sont des vices qui portent préjudice au corps ; l'homme qui abuse du sommeil est un paresseux, et la paresse est un défaut, parce que l'excès, de même que la privation de sommeil, nuit au corps et à l'esprit. Qui ne connaît les terribles effets qu'entraîne l'intempérance dans la boisson, et qui songe pourtant à proscrire la boisson parce qu'il y a des ivrognes ? L'instinct de la génération est légitime, l'existence de l'espèce en découle ; cependant l'homme qui s'y livre avec excès devient impropre à la génération même.

Si chaque besoin naturel du corps contient le germe d'un défaut, il en est de même des besoins de l'âme. Le mysticisme est l'abus du sentiment dans la religion, la superstition est la foi qui, détachée de la raison, verse dans la crédulité. Quiconque se livre sans contrôle à son imagination, fait d'une faculté précieuse lorsqu'elle est alliée à l'observation et à l'étude, la faculté de création, un usage qui, de degrés en degrés, le peut conduire, par l'excentricité et la fantaisie, jusqu'à la folie pure. La curiosité elle-même, essence de l'esprit, devient un défaut lorsqu'elle envahit tout l'homme et l'absorbe ; un savant qui n'est que savant est une monstruosité. Elle peut s'égarer, et l'homme à sa suite, lorsque visant au delà des facultés humaines, elle s'attaque à des problèmes insolubles et s'y obstine ; elle peut en sens opposé nous entraîner au-dessous de l'humanité lorsqu'elle tombe, comme cela se voit chez les mondains, dans les futilités, l'indiscrétion et les vains commérages. L'instinct du cœur est d'aimer, l'amour est son droit et sa vie ; mais tous les genres d'affection peuvent dégénérer : l'amour conjugal, l'amour maternel, filial, fraternel, l'amitié, toutes les noblesses et les puissances du cœur qui déplacent l'individu, et par la vertu du dévouement l'absorbent en autrui, sont susceptibles en s'attachant à des objets indignes, en sacrifiant ce qui vaut mieux à ce qui vaut moins, de desservir l'humanité au lieu de la servir. Quelle noble flamme que l'enthousiasme, que de ravages pourtant elle a commis alimentée de nos erreurs ! Il en est des facultés morales et physiques de l'homme comme de toutes les forces, le bien et le mal qu'elles font dépend de leur application ; sans changer de nature, en changeant seulement d'objet, elles deviennent des artisans de mort ou de vie, et les plus puissantes le sont à la fois pour le mal et pour le bien.

La vertu consiste dans l'emploi des facultés humaines conformément à la nature de l'homme, elle suppose leur concours; aussi les ascètes qui mutilaient l'homme afin de mieux pratiquer la vertu, n'entendaient rien à la vertu, parce qu'ils ignoraient l'humanité. La vertu est l'ordre dans l'homme, et la raison, où réside l'amour de l'ordre, est son tuteur naturel. Dans les monstres à face humaine, une passion unique emporte tout l'homme d'un seul côté; en eux la raison, l'ordre, la vertu sont outragés ensemble, et Dieu avec elles. Un Néron, un Marat sortent de l'humanité; regardez-y de près, ils en sortent parce qu'ils n'ont obéi qu'à une tendance exclusive qui progressivement a tout maitrisé, et qu'ils ont subie avant de l'imposer aux autres : ce furent des fous incomplets; mais quelle tendance, même la plus désastreuse dans ses effets, quelle passion, même la plus horrible dans ses actes, me ferez-vous voir qui n'ait encore racine humaine? on tue par cupidité, ambition, colère, jalousie, vengeance; qu'on supprime tout cela dans son principe, il restera peu de chose de l'homme.

Les monstres sont des exagérations; il en existe parmi les plantes et les animaux, aussi bien que parmi nous. Il y a même un certain degré de monstruosité en chaque individu; car il ne s'en rencontre point où les facultés humaines soient dans une proportion parfaite, et dans ceux en qui elles se balancent le mieux, elles ne se balancent pas toujours. Quel homme ne lutte jamais avec lui-même? lequel jamais ne succombe?

V

L'homme ne détruit pas les choses qu'il ignore, il ne crée pas celles qu'il découvre ; la vérité, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, est indépendante de ses opinions. Jusqu'à Newton, il ignorait la gravitation, et il en vivait ; avant la découverte de Harvey, il ignorait la circulation du sang, et le sang courait dans ses veines ; jusqu'à Bell et Magendie, il ignorait les propriétés du système nerveux, et il avait des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs dont il faisait usage. C'est ainsi que, dans une mesure quelconque, l'homme a toujours pratiqué la morale : il n'eût pu exister autrement. Si peu que ce fût, il a fait de la morale avant de la connaître, comme il a parlé avant de faire de grammaire, comme il a créé des œuvres d'art avant de disserter sur l'art et sur le beau, comme il a imaginé des dieux avant de voir Dieu dans la nature et en lui : comme il a respiré, marché, voulu, pensé, senti avant d'avoir découvert les organes de la respiration, du mouvement, de la volonté, de la sensation et de la pensée.

Le fait a partout précédé la notion, l'acte de vivre la théorie de la vie. Avant de raisonner sur son être, il faut être, il faut agir :

Im Anfang war die That.
(FAUST.)

La loi morale révèle son existence en ce qu'elle élève l'homme ou qu'elle l'abaisse, qu'elle le fortifie ou qu'elle l'affaiblit, l'augmente ou l'amoindrit partout dans la mesure où elle est obéie ou méconnue. Les hommes ont mission de

s'assister pour s'élever à la vérité morale; aucun homme, dans aucun cas, ne doit se laisser gouverner par la conscience d'autrui, parce qu'il abolirait en soi le principe de toute moralité, et par conséquent la morale : mais tout homme peut se laisser persuader au mal comme au bien. Alors il n'y a pas substitution d'une âme à une autre, il n'y a pas d'absolutisme moral; c'est une portion de l'âme d'autrui qui passe dans la vôtre : la personne morale n'est plus gouvernée, elle est gagnée.

C'est ainsi que les consciences supérieures font l'éducation morale du genre humain; c'est ainsi que les mauvais exemples descendus de haut deviennent plus profondément corrupteurs.

L'homme dans le mal et dans le bien est contagieux pour l'homme, et les sociétés s'améliorent et se dégradent sous l'influence de ce penchant à l'imitation qui nous possède. L'admiration que nous cause une belle action est une sorte de reproduction de cette action en nous; par l'imagination et par le cœur nous nous y associons. Ce que l'homme doit surtout enseigner à l'homme, c'est que le mal est le moi usurpateur, et que nul homme n'usurpe seulement sur ses semblables et sur la nature, qu'il usurpe sur soi-même en faisant le mal. En faisant le bien, il se donne à l'humanité; il s'agrandit en se rattachant aux fins générales de l'espèce, son moi chétif il le transporte et l'implante dans l'ensemble; il le fait vivre en tous et de tous. Pour les égoïstes vulgaires, cela s'appelle se sacrifier : en réalité c'est multiplier son existence et l'étendre. Ceux qui ont vécu pour l'humanité n'ont-ils pas existé davantage que cet homme-colimaçon qui, là-bas, traîne sa coquille et, sans souci de rien que de soi-même, se confine en des rêves microscopiques?

L'égoïsme est le froid du monde moral. Les cœurs ne s'ouvrent que sous le rayon de l'amour et de la justice; la vérité sans l'amour, l'intelligence sans la justice, c'est la lumière sans chaleur, qui éclaire sans féconder. Le monde moral se resserre dans l'égoïsme et se contracte dans la haine; il se dilate dans la justice et dans la sympathie. Qui hait s'ôte quelque chose, a dit Schiller. On peut dire : qui aime s'enrichit.

Les plus grands parmi les hommes sont les plus humains.

L'homme de bien qui cherche une autre récompense que celle du devoir accompli, de la satisfaction et de l'élévation morale qu'il procure, n'a pas pénétré la nature du bien; il n'a droit qu'à la conscience du bien qu'il a fait, et de même que la conscience du mal est une expiation du mal, le sentiment d'un acte de vertu est la récompense de la vertu. Son œuvre lui suffit, comme sa création à l'artiste. Dieu ne doit pas un bon estomac à qui possède une bonne conscience; il ne lui doit ni la fortune, ni les honneurs et les distinctions, ni la santé, ni la vie, ni la prospérité des siens. Tout cela a son prix, et nous souffrons quand nous voyons le juste accablé de maux : la justice n'en souffre point, car ces biens n'ont nul rapport au monde moral, ils sont d'un ordre différent, et c'est nous qui, par le désir que nous en avons, rattachons arbitrairement leur possession aux prescriptions de la conscience. La conscience a ses lois, le corps a les siennes, et les destinées que nous font les circonstances variables où nous sommes placés, n'ont rien à démêler avec cette destinée intérieure que nous font nos propres actes, librement voulus, suivant qu'ils sont ou non conformes à la loi morale. La compétence du juge intérieur ne s'étend pas au delà de sa sphère; il ne lui

appartient pas de rien prescrire où cesse son domaine : il n'est juge que de la morale. La nature rattache les effets aux causes, et sa logique est sa justice. Elle ne saurait unir des effets matériels, physiologiques et sociaux à des actions qui relèvent du for intérieur, et qui, à titre de causes morales, ne peuvent produire que des effets de même essence qu'elles-mêmes; bien que tout s'enchaîne, la nature n'enjambe pas d'un ordre à l'autre, et c'est dans sa conscience seule, — il le faut — que l'homme trouve sa douleur ou sa félicité morale, sa peine ou sa joie, son expiation ou sa récompense.

Dans toutes les coupes de la vie qui promettent la jouissance, le miel est en haut, l'absinthe en bas; dans la coupe du devoir c'est l'inverse : amère à la surface, elle est douce au fond, et l'arrière-goût qu'elle laisse dans le souvenir est suave. La Bruyère pense qu'il « n'y a pour l'homme qu'un seul malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher. » Le souvenir du bien ne se flétrit point; lorsque l'âme s'est couverte des frimas de l'âge et que les illusions sont parties, emportées au souffle de l'expérience ainsi que des feuilles mortes, il s'élève encore semblable à un rameau fleuri sur un arbre mort. Emporterons-nous dans les plis de notre linceul sa fleur divine? percera-t-il les enveloppes de la mort, ce germe incorruptible, pour reverdir dans le pays des vivants? Je ne sais : mais les vers ne s'y mettront pas.

XII

L'HISTOIRE — LE FANATISME — LES DÉCADENCES LE PROGRÈS

« L'histoire n'est pas l'histoire, si l'on n'est tour à tour, en la lisant, charmé et révolté, attristé et consolé. »

E. RENAN.

« L'histoire nous montre la méchanceté humaine si grande, si implacable, qu'elle poursuit de ses tortures les meilleurs d'entre les hommes, et les condamne à la mort la plus horrible. Mais, lorsque je vois ces victimes, fermes, douces, calmes au milieu des supplices, pardonnant au milieu de leurs souffrances, supérieures à la mort, et plus nobles que jamais à leur dernière heure, alors, dans mon admiration pour la vertu, j'oublie le crime qui la persécute. »

CHANNING.

I

Epuiser toutes les erreurs avant d'arriver à la raison, traverser toutes les iniquités avant d'atteindre à la justice : voilà l'histoire de l'esprit humain. Les vérités qu'il engendre, lentes à naître, nagent dans le cours des siècles comme des grains d'or que charrierait un fleuve de boue et de sang.

L'école du progrès est l'expiation. L'homme nourrit sa débile sagesse du fruit de ses iniquités : il n'avance qu'en déblayant sa route des obstacles que ses passions et son ignorance ne cessent d'y semer. N'étant pas né infaillible, il est condamné à ne rien apprendre que par la souffrance.

Les lois des choses sont les lisières de l'esprit humain; « l'homme s'agite, mais Dieu le mène. » Il commence par les méconnaître, mais elles le tiennent lié, et quels que soient ses écarts, le ramènent au vrai. L'esprit humain naît dans les ténèbres, et s'égare, pourtant il veut la vérité : il est fait pour elle, puisqu'il souffre de l'ignorance, et c'est de chemin qu'il se trompe, non de but. Les erreurs qu'il engendre, c'est lui qui les redresse et qui les expie; il se punit et se sauve lui-même.

L'homme en avançant met plus de science dans sa tête, plus de justice dans ses lois, plus de puissance dans sa volonté, un plus haut idéal dans sa religion : en tous ses progrès néanmoins, il reste invariable; de ses instincts et de ses passions, rien ne disparaît ou ne se modifie. Il n'a pas donné à son bras un muscle de plus en l'armant de l'épée, du fusil, ou de la charrue. L'imprimerie par laquelle il a tout changé, n'a pas changé les facultés de son intelligence et ne lui en a pas procuré de nouvelles; l'homme déduit ses progrès de prémisses immuables.

Quelqu'un a dit : « L'histoire n'est qu'une série de ressources pour une série de misères; mais que de ressources qui ne sont elles-mêmes que des misères nouvelles. » L'espèce humaine s'efforce de sortir de la douleur, elle y retombe toujours : toutefois elle s'élève dans son effort et s'ennoblit. Nous faisons aujourd'hui la théorie du progrès, et nous l'appelons la philosophie de l'histoire; ainsi procèdent les grammairiens qui, sur une langue achevée, appliquent leur analyse. Ils trouvent des règles, ils n'en établissent pas, et ces règles sont, dans leur logique et dans leur enchaînement, la logique des passions mêlées à celle de l'esprit humain; car l'esprit seul ne crée pas, il faut qu'il y soit stimulé par le désir. C'est d'abord dans l'ignorance de sa

propre nature qu'il satisfait à nos passions : il ne devient conscient de lui-même qu'en étudiant plus tard les œuvres spontanées dans lesquelles il s'est réfléchi.

II

Si les passions de l'homme sont les véhicules du progrès, elles sont aussi les obstacles du progrès; elles le suspendent aussi souvent qu'elles le provoquent. Otez-les de l'histoire, vous en ôterez les crimes, mais vous en ôterez aussi les vertus. C'est dans les circonstances extrêmes que les passions humaines vont à l'extrême, et qu'on voit les actes les plus hideux et les plus admirables se produire. Le fanatisme est l'apogée de la passion. Les fanatiques ont plus d'enthousiasme que d'idées. « Tout comprendre serait tout pardonner, » a dit Mme de Staël; les fanatiques comprennent peu. En revanche, si l'on pardonnait tout, on n'agirait guère : un peu de fanatisme semble nécessaire aux meilleurs pour les porter à l'action. Ah! quel beau fanatisme ce serait que celui de l'humanité! Les grands hommes l'ont connu, l'humanité le connaîtra-t-elle jamais? Le fanatisme se nourrit d'abstractions et de formules : les idées de patrie, de liberté, de justice, de Dieu, d'éternité sont celles qui l'inspirent. Ces idées, les plus grandes que l'homme puisse concevoir, fourvoyées dans une cervelle étroite, échauffées des feux d'une âme ardente, sont devenues, hélas! l'occasion et le prétexte des plus horribles ravages. Tous les pays, tous les peuples ont connu le fanatisme, soit politique, soit religieux. Les Grecs et les Romains eurent peu de fanatisme religieux; ils eurent en revanche celui de la cité, qui les porta aux plus cruelles représailles. Pendant la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens et les Athéniens

tuent et massacrent les vaincus à l'envi ; sous Périclès, en pleine floraison du génie grec, les Lacédémoniens jettent dans des précipices les marchands d'Athènes qui tombent entre leurs mains : les Athéniens mettent à mort les ambassadeurs envoyés par les républiques du Péloponèse pour demander du secours à Artaxerxès Longue-main. Le fanatique orgueil de la cité antique s'est fait un piédestal de la conquête et de l'esclavage ; il s'est élevé sur l'arbitraire et sur le mépris.

En Judée, en pays arabe et musulman, en pays chrétien, le fanatisme religieux rencontre le fanatisme politique : ils éclatent en explosions terribles. La Saint-Barthélemy, ce chef-d'œuvre du fanatisme religieux et politique, a ses préludes dans les Croisades, la guerre des Albigeois et l'Inquisition espagnole. Les massacres de septembre, la guillotine et la loi des suspects sont, dans l'ordre politique, les pendants de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition et de l'auto-da-fé. Il n'est guère de page de l'histoire qui ne soit marquée de sang ; il en est qui en ruissellent ; elle a connu des déluges rouges, où se sont baignées la férocité et l'erreur. L'ambition d'un César où s'exalta dans un suprême triomphe le génie de Rome, l'ambition d'un Napoléon que soutint la vanité française y sont plongées jusqu'au poitrail ; la gloire des conquérants meurtriers est comme celle de ces soleils que l'on voit, au déclin des brûlantes journées, se coucher en des nuages de pourpre. C'est de pourpre aussi qu'est teint leur manteau — et l'on nous parle des Barbares ! Pourquoi les hommes, à cette heure de civilisation, ne rangent-ils pas au nombre des voleurs les spoliateurs du droit, et n'inscrivent-ils pas leurs exploits sur les registres de l'assassinat ? — Est-ce la clandestinité du vol et la médiocrité de l'homicide vulgaire, qui fait à leurs yeux la

différence, ou bien sont-ils éblouis par les mots de patrie et de liberté que l'ambition inscrit sur ses drapeaux?

L'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéï, le tremblement de terre de Lisbonne, sont inférieurs aux grandes catastrophes historiques, aux sacs, aux pillages, aux ravages, aux massacres dont l'homme a rempli ses annales. La peste d'Athènes ou de Marseille ne se peuvent comparer aux pestes de l'intolérance religieuse, et les convulsions de la terre approchent à peine de celles de l'humanité. Qu'on lise la description que fait Schiller de la prise de Magdebourg pendant la guerre de Trente ans; toutes les horreurs humaines y sont rassemblées sur un point unique. En moins d'une heure l'on trouva, dans une église, cinquante-trois femmes décapitées; des Croates s'amusèrent à jeter des enfants dans le feu, les troupes wallonnes de Papenheim percèrent à coups de lance des nourrissons sur le sein de leurs mères. Quelques officiers, indignés, osèrent prier le comte Tilly de mettre un terme à ce bain de sang : « Revenez dans une heure, » fut la réponse, « je verrai alors ce que je ferai. Il faut que le soldat ait quelque chose pour ses dangers et sa peine. » On mit le feu à tous les coins de la ville ; les enfants, les femmes, les hommes, les vieillards, à demi calcinés, furent repoussés dans le brasier. Pour déblayer les rues, on jeta dans l'Elbe plus de dix mille cadavres.

Les passions sont les éléments de l'âme. Montées au diapason du fanatisme religieux, plus longuement médité, plus froidement et plus systématiquement calculé que le fanatisme politique, elles ont achevé de perfectionner leur ouvrage en prenant les éléments naturels à leurs gages : avec l'aide de l'eau, du feu, de l'air employés tour à tour comme ministres, elles ont fait des merveilles d'atrocité. Il y a du génie dans l'histoire de la torture. Contemplez

le tableau que nous en trace un auteur contemporain[1] : « Moïse avait dit : Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure. Plus féroce que le talion biblique, la vieille pénalité gothique et parlementaire rend pour une plaie cent plaies et mille plaies. Elle complique le tourment, elle multiplie la mort. Ses instruments raffinés infligent une convulsion spéciale à chaque membre et à chaque organe. Le glaive de la loi, entre les mains de ses juges, devient savant et ingénieux comme le couteau du Dieu païen écorchant Marsyas. Sa mécanique de douleur surpasse celle des arts et des industries de l'époque. Et ce n'est pas seulement le coupable convaincu de crime qu'elle livre aux outils de ses tortures, c'est l'accusé, le prévenu, l'innocent probable ou possible ! Elle fouille la conscience avec des ongles de fer, elle arrache l'aveu avec des tenailles.

» Cette question de l'*eau* était presque bénigne, comparée à celle du *brodequin*, qui, serré par un cric autour de la jambe, en faisait éclater les os et jaillir la moelle. Dans l'*estrapade*, l'accusé, enlevé par une poulie au plafond, retombait brusquement à terre avec un poids de trois cents livres qui disloquait et cassait ses bras. — L'Italie, artiste jusque dans la torture, avait inventé de faire tomber d'une haute voûte, sur le creux de l'estomac, cette goutte d'eau qui à la longue entame les rochers, et d'arroser la plante des pieds du patient d'eau salée qu'on faisait ensuite lécher par des chèvres. Les œufs cuits à la braise, et posés bouillants sous les aisselles, sont mentionnés

[1] Saint-Victor, sur : *les Pénalités anciennes, Supplices, Prisons et Grâce en France,* par M. Desmaze.

dans le répertoire des jurisconsultes de Bologne. La torture espagnole avait ses bougies qui, liées et allumées entre les cinq doigts, faisaient de la main une masse ardente de chair et de cire. — Un moine, en tournée chez les Vaudois, contraignit les hérétiques à chausser des bottes pleines de suif bouillant.

» Il y avait encore la question « par cordes, vinaigre, huile, » faim, froid, soif, chaux vive, pelote, écrasement des doigts » comprimés par des bastonceaux. » Le cruel interrogatoire rongeait et dépeçait sa victime, pour trouver le point sensible d'où jaillirait un aveu mortel. Lutte horriblement inégale du fer contre la chair, du paroxysme de la douleur contre l'énergie de la volonté ! Quelle trempe devait avoir l'innocent pour résister à des tourments qui auraient fait hurler un stoïque ! Les procès-verbaux nous ont transmis quelques-uns de ces dialogues déchirants, où l'homme torturé répond, non pas à la question de son juge, mais à celle de l'eau qui bouillonne, de la braise qui pétille, de l'acier qui grince. La plume impassible du greffier enregistre jusqu'à ses cris et jusqu'à ses râles. Il nie sous la première étreinte ; à la seconde, il faiblit... on entend craquer des jointures : son ressort moral se brise avec ses os et ses nerfs... Il avoue tout, tout ce qu'on voudra. Pour échapper aux morsures des pinces, pour ne plus chausser le soulier qui broie, il confessera, si le juge l'exige, qu'il a communié avec l'hostie noire devant le Bouc du sabbat.

» Quelquefois pourtant cette chair misérable est plus forte que les instruments qui la martyrisent. Deux procès-verbaux cités par Desmaze nous montrent le patient ayant le dernier mot contre la torture. L'un, une femme accusée d'avoir égorgé son mari, s'écrie, lorsqu'on lui fait mettre les pouces dans les *grésillons* : « Mon Dieu ! que je souffre ! mon

» Dieu! qu'est-ce que je dois dire, puisque je ne sais rien? »
» L'ayant fait guinder à diverses reprises, elle a dit : « Par
» grâce, donnez-moi la mort! soulagez-moi, Seigneur, mon
» Dieu! Je n'ai aucune connaissance de la mort de mon
» mari. Je ne sais rien. Je ne me damnerai pas, puisque je
» ne sais rien. » Les médecins lui ayant fait respirer du vi-
» naigre, elle est restée une heure assoupie; puis, ayant re-
» doublé ses plaintes et méconnaissances, a ajouté : « Je l'ai
» tué comme vous l'avez tué... » Étant restée plus d'une
» heure dans le silence, toujours suspendue par les bras, a
» dit : « Vous ferez de moi ce que vous voudrez, je n'ai pas
» tué mon mari. » Guindée encore, ayant perdu connais-
» sance, fut descendue et habillée. »

» L'attirail du supplice n'est pas moins savant et moins compliqué que celui de la torture. Pendant des siècles, le cerveau des légistes travaille, comme l'imagination des poëtes tragiques, pour aggraver et varier la mort, il y met une poésie infernale. La force destructive des quatre éléments est requise contre le coupable. — L'air vient d'abord. De tous les instruments de trépas, le gibet fut le plus actif. On remplirait une page des synonymes du mot : pendre. Dans les vieilles formules juridiques, le pendu, tour à tour, « chevauche l'air, » « travaille le gibet, » « est voué aux oiseaux, » « chevauche l'arbre sec, » « est confié à l'air assez haut pour qu'un cavalier, le casque haut, puisse dessous passer à cheval. » La pendaison, telle qu'elle était pratiquée au moyen âge, prenait la forme d'une horrible lutte aérienne. Le bourreau montait à reculons l'échelle de la potence, traînant après lui le patient par la corde passée autour de son cou; du genou il lui faisait quitter l'échelon; puis, les pieds sur ses épaules, à force de secousses et de coups dans l'estomac, il le décidait à mourir. — Un roi d'Aragon ordonna qu'on

attachât un loup vivant au voleur pendu au gibet. Les Juifs, jusqu'au xve siècle, étaient pendus entre deux chiens ou deux porcs. On suspendait un bois de cerf sur le braconnier à la hart, comme une enseigne de son crime.

» L'eau, à Venise, était un supplice en quelque sorte indigène. En sa qualité de sirène, la ville des lagunes noyait ses victimes. — Louis XI emprunta les noyades au conseil des Dix. « Son prévost, dit Pierre Mathieu, alloit prendre » les prisonniers qui étoient à la Conciergerie du Palais, et » les faisoit noyer à l'endroit de la Grange-aux-Merciers. » Jusque sous Henri III, des sacs empreints d'une forme humaine défilèrent, la nuit, le long de la Seine. C'était la justice du roi qui passait.

» Vous arrivez au moment où le bourreau donne à l'accusé la question de l'eau. L'homme est étendu sur un matelas de cuir, les deux poignets et les deux pieds attachés à quatre anneaux de fer. Le tourmenteur, éclairé par son valet qui tient un flambeau de fer à trois becs, vient d'enfoncer dans la bouche du patient une corne de bœuf creuse, et lentement, soigneusement, comme un échanson qui craint de faire déborder une coupe, il y verse l'eau d'une cruche contenant sans doute la mesure légale. — La question ordinaire était de quatre *coquemars*, de deux pintes et demie chacun, — à peu près neuf litres; — la question extraordinaire comportait le double. — Cependant l'homme étouffé, suffoqué, râlant, le corps raidi, les muscles crispés, ouvre les yeux horribles du noyé se débattant sous la vague. Près de lui se tient debout, dans sa robe rouge fourrée d'hermine, le procureur en cour du roi ou d'église chargé de recueillir les aveux : figure lugubre et blasée d'inquisiteur doucereux. Vis-à-vis, le médecin, en robe noire, l'air ennuyé et indifférent, assiste à l'agonie de ce corps vivant comme à la dissection d'un

cadavre. Le greffier, assis à une table, courbe sa tête chauve sur des paperasses. Un four, pratiqué dans l'épaisseur du mur, projette dans la chambre des lueurs sanglantes. Des pinces et des tenailles y rougissent pêle-mêle sur la braise. Le feu, plus éloquent que l'eau, fera parler l'accusé, s'il s'obstine encore à se taire. »

Une religion nouvelle, le babisme, a tenté de s'établir de nos jours en Perse. Les supplices infligés à ses sectateurs par le schah de Perse sont ingénieusement atroces, comme ceux que l'Église au moyen âge inventa contre l'hérésie. Des malheureux roués vifs, brûlés et déchiquetés; on leur perce des trous dans le corps, dans ces trous on glisse des mèches enflammées; après leur avoir cloué aux pieds des fers à cheval, on les fait danser; des enfants sont coupés en morceaux sur le corps vivant de leur père; quelques mutins scellés vifs dans la muraille d'une mosquée, la tête seule restant libre; à ces têtes l'on met des cordes, à ces cordes on attache des chevaux qui tirent devant eux... En cette circonstance vraiment l'Église catholique du moyen âge a peut-être été dépassée.

« Vingt-sept livres quatre sols à maître Henri pour avoir fait bouillir des faux-monnoyeurs; » ainsi s'énonce une quittance judiciaire du XIIIe siècle. Ces deux lignes en disent long sur la fraternité humaine et la mansuétude royale. Pourtant, il faut toujours en revenir à l'Inquisition, parce qu'elle a systématisé le fanatisme et mis la persécution dans la loi : qu'elle les a érigés en tribunal, et sur le visage des monstres n'a pas craint de placer l'apparence de ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes, la justice. L'Inquisition couvrit l'Espagne de bûchers. En moins de quatorze ans, elle fit le procès à plus de 80,000 personnes, et l'on a calculé, paraît il, que, depuis l'institution du saint-office, le peuple

de Philippe II avait perdu dans les supplices plus de cinq millions de ses sujets.

... Scires e sanguine natos [1].

Lors de la croisade contre les Albigeois, en 1209, les habitants de Béziers tentent une sortie, ils sont repoussés ; les assaillants rentrent avec eux dans la ville et l'emportent sans coup férir. « Ils trouvèrent, nous dit un historien, la foule du peuple s'entassant dans les églises, et les prêtres, à l'autel, implorant le Seigneur. Comment distinguer les hérétiques? On envoya le demander au légat du pape, qui était l'abbé de Cîteaux, Armand Amalric. Le légat fit cette réponse : « Tuez-les tous! le Seigneur saura bien reconnaître les siens. » — Il ne resta pas âme vivante à Béziers. L'abbé de Cîteaux avoua quinze mille victimes ; d'autres en portent le nombre à soixante mille. « Alors se fit le plus grand massacre qu'on ait jamais vu dans le monde; on n'épargna ni vieux ni jeunes, pas même les enfants à la mamelle... Ce fut la plus grande pitié qui jamais fut osée et faite ; et la ville pillée, on y mit le feu par tous les coins, tellement que tout fut dévasté et brûlé, et qu'il n'y resta chose vivante au monde [2]. » Cet esprit de fanatisme est-il mort? Hélas! il couve encore dans l'ignorance des multitudes et dans leur superstition. Il s'est montré hier, et qui nous répond qu'il ne se montrera pas demain? Pendant le carême, jour de la fête de saint Joseph, en 1866, dans une ville du royaume de Naples, Barletta, à l'issue du sermon, les assistants s'emparent des crucifix, arrachent les bancs de l'église, se partagent tout ce qui peut servir à

[1] Ovide.
[2] Chronique anonyme de Toulouse.

assommer des hérétiques, et, conduits par le prêtre, se précipitent vers la maison d'un Italien qui s'était fait protestant, et qui tenait chez lui avec quelques prosélytes des réunions privées. N'y trouvant pas le protestant qu'ils cherchent, ils en rencontrent un autre qui se trouvait là par hasard, le jettent par la fenêtre ; ceux de la rue l'achèvent en l'assommant. On court alors à la sous-préfecture où l'on suppose que se trouve le principal hérétique, et chemin faisant on tue encore trois protestants. — Ce n'est pas la Saint-Barthélemy, faute de protestants.

La raison humaine n'est pas également avancée partout, il existe des contrées où dans ses ténèbres elle perpétue le moyen âge : dans quelques cantons catholiques de la Suisse républicaine, les derniers vestiges de la question se sont conservés jusque sur le seuil de notre temps ; la peine du fouet est encore en usage en quelques endroits : elle fut appliquée il y a trois ans, dans le pays de Schwitz ou d'Uri, à un malheureux qui, devant le magistrat, osa faire hautement profession de convictions religieuses indépendantes. Mais ce sont là des restes expirants, et comme les derniers soupirs de la bête féroce religieuse. Le temps des Croisades, celui de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy, ne fleurira plus ; le bon sens et la tolérance ont payé assez cher leur éducation pour croire qu'ils pourront désormais faire tête aux réveils passagers de leur ennemi. Qu'ils ne cessent toutefois, pour se confirmer en leur humanité, de regarder derrière eux ; l'histoire fut leur maître, qu'elle reste leur leçon.

Cette ombre noire que le fanatisme projette sur les fastes humains, ce côté enténébré de l'histoire, ne doit pas nous cacher les rayonnements de l'esprit : les excès commis par l'homme n'apparaissent aujourd'hui si sombres et si

horribles qu'à la lumière même de ses progrès. Auprès de toute action ignoble, insensée ou criminelle, il y a place pour quelque noble exploit; auprès de toute chute, on peut signaler une élévation. Non loin d'un Néron, l'histoire met un Marc-Aurèle, elle suscite un Voltaire en regard d'un Torquemada, un Mirabeau pour venger l'humanité d'un Marat; elle nous montre Vincent de Paul qui recueille les enfants, Jésus qui les appelle à lui, pour nous consoler de ceux qui les firent écraser sur les dalles, égorger sur le sein maternel, ou fouler aux pieds de leurs chevaux. Elle nous raconte les massacres de septembre, mais dans le même pays et chez le même peuple, elle fait luire comme l'aurore d'un jour nouveau la nuit enthousiaste du 10 août, l'auto-da-fé des priviléges et de l'arbitraire. En même temps qu'elle nous dit les outrages à la raison et à la justice, elle nous lègue, pour nous relever de nos découragements, de grands exemples à contempler, d'éclatantes victoires de la justice et de la raison.

Une belle action ne contre-balance-t-elle pas des milliers de vilenies et de lâchetés? Une seule vérité dissipe mille erreurs, et son invincible pouvoir s'étend de proche en proche : de même qu'un seul grain qui fructifie devient une moisson, qu'un seul rayon de lumière illumine d'immenses espaces et chasse la nuit qui les remplissait. Galilée compense tous les sots qui le condamnèrent, et c'étaient alors presque tous les hommes; il l'a emporté sur eux: Voltaire tient tête aux innombrables légions de la crédulité barbare, il l'emportera. Le vrai et le bien ont seuls vertu positive; ce sont des puissances de mouvement, le reste n'est que force de résistance et d'inertie, pouvoir négatif qui fait dévier l'humanité, l'égare et la précipite en des abîmes funestes, mais qui ne peut détruire sa loi ni briser le ressort de ses facultés divines.

III

Les plus belles vertus et les plus généreuses inspirations reçoivent, quand elles ne sont pas dirigées par l'intelligence du vrai, un emploi funeste à l'humanité. Cependant l'héroïsme, le sacrifice de la vie pour une cause injuste que l'on estime juste, pour une erreur qu'on estime être la vérité, n'en sont pas moins de l'héroïsme et du dévouement : quelque chose de rare et de beau qui nous oblige au respect. Jusqu'à nos jours, aucun des grands événements de l'histoire ne s'est accompli sans illusion ; aucun ne s'est produit sans mélange d'erreur. Au patriotisme de Jeanne d'Arc s'unit la superstition ; Jésus et les réformateurs ont fait comme Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique en cherchant la route des Indes. Les Romains, tyrans du monde, dépensèrent des qualités admirables en poursuivant la chimère du nivellement des peuples par l'épée. Quelle prodigieuse consommation de vertus faite dans le monde au profit de l'ignorance, et que l'homme a été grand dans ses petitesses, puissant par l'énergie de sa volonté consacrée aux faiblesses de son esprit ! Que de trésors la fiction a dévorés : quelle force de vie, durant des siècles, employée à s'empêcher de vivre ! Siméon Stylite, l'anachorète, monte sur une colonne élevée successivement de neuf pieds à soixante, il y reste trente ans exposé aux ardeurs de l'été, aux frimas de l'hiver ; c'est une erreur qui l'y soutient. Des milliers de martyrs se sont immolés avec enthousiasme à leurs visions, persuadés qu'ils mouraient pour Dieu et pour la vérité ; entre eux et leurs bourreaux cependant qu'y avait-il ? la différence du persécuteur au persécuté ; victorieux, le martyr le faisait bien voir, en devenant bourreau à son tour.

On est épouvanté en suivant à travers les âges, chez tous les peuples, les sources qui sont allées se perdre au désert et qui eussent fécondé le genre humain. Mais celui-ci ne tarit point, il porte en soi l'esprit qui s'épanche du sein de l'infini.

Le progrès est le même dans l'histoire et dans la nature ; il fait vivre, il fait mourir : le dépérissement est le développement renversé. Les hommes tour à tour disparaissent, les générations, les sociétés, les civilisations se poussent ; en se remplaçant elles se détruisent, et l'avenir qui devient le présent efface le présent dont il fait le passé. Mais il l'efface en l'accueillant en soi sous une forme nouvelle ; et comme on dit que l'enfant est le père de l'homme, il faut dire que le passé est le père du présent, le présent le père de l'avenir. L'esprit ne laisse derrière lui que les dépouilles de l'idée où il a séjourné, les décadences partielles sont des phases de son progrès général ; il n'y aurait pas de décadence, s'il ne continuait de vivre en se transformant. Lorsqu'il quitte un lieu, c'est qu'il se transporte dans un autre ; quand il condamne une civilisation c'est qu'il a besoin, pour ne point se condamner lui-même, de former de nouveaux organes appropriés à des notions nouvelles. Son mouvement engendre la mort par la métamorphose, dont la mort et la vie sont les effets. Cette loi de transformation du monde physique et du monde moral, montre que l'esprit les habite, qu'il les gouverne tous les deux, et que l'histoire n'est qu'une « création continuée. » La transformation reste la seule chose immuable au fond des choses éternellement transformées.

La vie de l'humanité est le combat de l'esprit contre tout ce qui fait obstacle à l'esprit. Pour ce combat, des troupes fraîches sans cesse sont appelées sur le champ de bataille ;

de jeunes troupes qui ne croient pas à l'impossible, qui ne doutent de rien, et dont l'élan n'est pas usé par la lutte, dont les rangs ne sont pas décimés par les fatigues et les pertes de la journée. Si les mêmes hommes vivaient toujours, l'homme se pétrifierait dans la routine ou s'abîmerait dans le découragement; la naissance et la mort sont des conditions du progrès. Il n'y aurait point de mort, il n'y aurait point de naissance, si l'esprit n'existait pas. L'individu meurt, un jour l'humanité mourra : l'esprit qui vit en eux est impérissable, et c'est en lui que continuera de vivre ce qui l'aura servi.

Il semble que déjà l'humanité incline vers la vieillesse; je crois au contraire qu'elle est à peine sortie de ses langes, et que la force qui la possède n'est qu'au début de la carrière qu'elle doit fournir sur notre globe. Cent existences d'hommes placées bout à bout, occupent un espace de cinq à six-mille ans; prenons 50 ans comme l'âge moyen de la vie humaine en des conditions ordinaires, une année représenterait la 50e partie d'une pareille existence. Que l'on estime à 5,000 ans l'âge de l'humanité depuis qu'elle est entrée dans l'histoire, en tenant pour non avenu tout le temps qui a précédé les temps historiques : sur cette double base, 100 années de l'existence de l'humanité correspondraient à une année de celle de l'individu : un siècle formerait une année de l'existence de l'espèce. On voit que « l'homme universel » est encore bien jeune.

IV

Qui peut nier le progrès dans l'industrie humaine? De la brouette à la locomotive par la diligence, de l'arc au fusil Chassepot par le fusil à mèche, de la rame à la voile, de la voile à la vapeur, il est éclatant. Il ne l'est pas moins

dans les sciences et dans la politique : demandez à ceux qui font le procès aux institutions modernes, s'ils voudraient retourner au temps d'Attila ou de Mérovée ?

L'homme est par l'esprit créateur de son milieu social, la société est son œuvre ; il perfectionne la société, et se perfectionne par elle. Entre les sociétés formées par les animaux et celles des hommes, il existe un intervalle immense, car les unes ne se modifient jamais, alors que les autres se modifient toujours : là, l'immobilité et la perfection mécanique, ici le développement et l'erreur. Memphis, Babylone, Athènes et Rome sont tombées ; Paris, Londres, New-York quelque jour seront remplacées par d'autres cités d'une civilisation supérieure ; depuis qu'il existe des fourmis, les fourmilières d'une même espèce sont les mêmes, et Virgile n'a pas observé chez les abeilles d'autres procédés qu'un Huber ou qu'un Bonnet. L'homme est la seule créature dans laquelle ait passé la loi de développement qui régit la nature, la seule dont elle soit devenue l'âme même, et qui puisse connaître et librement servir la puissance divine de l'esprit dont il est dépositaire.

La plupart ne sont que ce que leur milieu les fait ; les grands hommes dépassent leur temps pour le transformer : le génie est une capacité de réformation. Mais le réformateur essentiel dans les réformateurs, c'est l'esprit, qui vit plus intense et plus impérieux dans les races, les peuples et les individus qui sont l'impulsion de l'histoire.

Les faits ne s'élucident que par leurs conséquences ; et les réformateurs qui introduisent dans l'histoire des éléments de rénovation n'ont et ne peuvent avoir une vue complète de l'avenir ; l'instinct les pousse autant que l'idée. Il semble néanmoins que chaque jour l'instinct perde du terrain, et qu'à mesure que la raison croît avec la science et l'expé-

rience, son rôle diminue dans le monde. Les forces vives et spontanées céderont-elles définitivement la place à la réflexion ? Ne sont-elles qu'engourdies parmi nous ? Chez les hommes d'action tout se convertit en actes ; chez les hommes de pensée tout se traduit en idées : des hommes de pensée ou des hommes d'action, lesquels ont le plus influencé l'histoire, auxquels appartiendra-t-elle désormais ? Elle continuera d'appartenir aux uns et aux autres. En y regardant bien, on reconnaît que l'action sans la pensée, le fait sans l'idée ne sont rien ; que les seules actions fécondes sont des pensées appliquées, et que l'idée reste le fait par excellence : c'est elle qui agit, alors même qu'elle s'ignore, dans ce qu'on nomme vulgairement un fait, et la semence fécondante de l'idée est toujours une parcelle de vérité ; le bien n'est que l'application du vrai, le vrai l'esprit même manifesté. Où en seraient les hommes d'action s'ils n'étaient soutenus et dirigés par des penseurs ? L'enthousiasme dans le cœur ne va nulle part sans les idées générales dans la tête ; or les idées généreuses sont toutes des idées générales, les idées générales des créations de l'esprit généralisateur. Une grande action se ramène à une grande conception, et l'esprit se reconnaît dans l'histoire aux mêmes signes que dans la nature ; il s'y trahit comme une force d'unité et d'impulsion, comme la puissance qui unit et qui meut. Les esprits les plus élevés ne sont-ils pas ceux qui conçoivent les plus hautes généralisations, les plus vigoureux ceux qui mettent l'histoire en branle ? Les peuples et les races qui ne réussissent pas à franchir les marches inférieures de la civilisation, y restent faute d'une force suffisante de généralisation et d'élan ; elles ont besoin pour s'élever que les peuples et les races mieux douées viennent à leur secours et leur prêtent la main.

L'esprit est irrésistible. On éteint au début un incendie avec un verre d'eau; laissez s'étendre le feu, des torrents ne le maîtriseront pas. Qu'est-ce qu'un courant à sa naissance? le moindre barrage l'arrête : laissez-le couler et boire ses affluents, c'est le Danube qui se forme, c'est le Rhin, c'est le Niagara, que nul nageur ne remonte, et que nulle digue n'arrête. Le chêne à son origine n'est qu'un gland qui tient dans la main d'un enfant, puis il devient un chétif arbrisseau que sa main déracine; un jour nul ouragan n'en aura raison. Le monde physique nous offre l'image, et comme la métaphore du monde moral; les plus puissantes choses, les plus résistantes et les plus irrésistibles ne sont rien à leur départ : l'histoire et le temps en font des forces qui brisent tous les efforts.

Que fut le christianisme à son début? une parole. Il y a déjà plus de la parole écrite dans la Réforme, elle est en partie œuvre lettrée ; le livre a préparé la Révolution française : commencée par l'écriture, elle a fini par l'éloquence : les tribuns ont hérité des écrivains. Mais dans le livre comme dans la parole, il n'y a que l'idée, dans l'idée qu'une manifestation de l'esprit. Les idées ne s'enchaînent pas dans l'histoire comme dans la raison de l'homme. Dans la raison, elles ne rencontrent d'autre obstacle que les méprises ou les limites de la faculté de raisonnement; dans l'histoire, elles se heurtent à des erreurs accréditées, à des situations établies, formées d'intérêts implantés dans l'erreur même et qui nient la vérité, de passions humaines fourvoyées qui veulent l'ignorer. Elles ne pénètrent pas d'emblée dans le milieu qu'elles sont appelées à changer, et presque toujours, contraintes de transiger avec lui, elles n'y entrent que de biais et morcelées. La réalité est hostile à la pure logique, c'est pour cela que les purs logiciens ne sont pas des

hommes pratiques. Ils se cabrent contre les résistances de la routine, des préjugés et de l'injustice, et sont trop enclins à user de la force matérielle pour les réduire ; ils n'y réussissent pas, le progrès ne s'impose jamais, la vérité est une conquête des esprits par l'esprit, au moyen de la persuasion. Cependant, la logique mène le monde, parce qu'elle est la loi de notre intelligence ; les idées s'enchaînent nécessairement dans le progrès, et si les passions et les erreurs leur imposent des circuits, des arrêts et des reculs, elles reprennent toujours leur direction vers la vérité et retrouvent la pente de la raison. L'idée ne peut dans la réalité des choses, comme dans l'esprit des philosophes, couper à travers les obstacles, et dans sa marche historique s'abstraire des erreurs et des passions qui l'entravent, et lui font prendre, au lieu de la ligne droite, la route sinueuse d'un fleuve, contraint de régler son cours sur les accidents des contrées qu'il traverse. L'humanité dans son mouvement n'en est pas moins déterminée par la force d'impulsion de l'esprit humain et dirigée par l'invariable besoin qui l'attache à la recherche du vrai.

L'idée soutient les sociétés et les développe, elle fait leur décadence en les abandonnant. Les peuples latins ont eu le haut du pavé dans l'histoire jusqu'à Napoléon ; ils ont mené la civilisation depuis Charlemagne à Charles-Quint, et à Louis XIV. La Renaissance en Italie et en France, est leur honneur ; ils ont provoqué aussi cette sublime explosion de justice et de droit humain qui s'appelle la Révolution française, et dont le monde est resté ébloui. Mais tout près de la Renaissance, et tandis qu'avec Charles-Quint l'Espagne catholique, ou plutôt le catholicisme latin en Europe s'élevait à l'apogée, l'Allemagne posait la première pierre d'un régime nouveau en faisant la Réforme. Depuis lors,

les peuples catholiques cherchent une issue vers l'avenir et se débattent dans les contradictions. Ils aspirent à un système politique qui serait la garantie de la liberté individuelle, mais ils ne réussissent pas à se défaire du système religieux que le passé leur a légué, et dont l'existence suppose la servitude de l'individu dans ce qu'il a de plus individuel — la conscience.

Les peuples latins ont encore une mission à remplir : ils resteront en arrière dans la politique et dans la religion tant qu'ils n'auront pas réussi à s'affranchir, par une réforme morale, des liens de la papauté. Le catholicisme représente le moyen âge. Au moyen âge la pensée vit dans les catacombes; plus de joie ni de sérénité : c'est une époque vouée au culte de la douleur et de la mort. L'humanité est dans les cathédrales; la nature est bannie, les âmes, comme affamées de désespoir, se précipitent avec une sorte de fureur au sein de la détresse et des ténèbres. Un lugubre vertige les a gagnées : la fin, du monde est prêchée, la terre a disparu. Tout tourne au drame; au bout d'une vallée de larmes et de gémissements, le purgatoire et l'enfer pour la multitude, le paradis pour de rares élus — rien que pleurs et grincements de dents. L'*Enfer du Dante* et la *Danse des morts* sont les œuvres qui révèlent le mieux ce sombre génie qui vit enveloppé dans la noire soutane du prêtre. L'homme se fait le poëte de la mort, il dépense son imagination à créer de tragiques visions; il se déchire le cœur pour voir couler son sang : à l'exemple du pâle crucifié, le monde à son tour se crucifie. Dans une atmosphère lourde et suffocante, que sillonnent seulement les foudres de l'excommunication, l'esprit rêve, et son rêve est un cauchemar universel. Que nous sommes loin du ciel lumineux d'Athènes et de Corinthe! La Renaissance nous en rendra quelques rayons en faisant sa trouée dans le ciel catholique.

Le grand exploit du moyen âge, ce sont les croisades. A quoi servit ce mouvement des peuples d'Occident se précipitant vers Jérusalem? Les Saints-Lieux appartiennent encore à Mahomet. Mais il fallait que l'Occident fît œuvre de foi, et comme le croissant, avec lequel elle entrait en lutte, que la croix devînt un étendard de guerre : qu'on fît d'immenses massacres au nom de celui qui, sur la montagne, prêcha d'un accent divin l'amour et la charité. Philippe Auguste entreprit la troisième croisade avec Richard d'Angleterre. Pendant que celui-ci, resté devant Saint-Jean d'Acre, y faisait trois mille prisonniers, otages de Saladin, son émule entreprenait de lui ravir sa couronne, de complicité avec Jean sans Terre, et le faisait à prix d'argent retenir captif à son retour par l'empereur d'Allemagne. La guerre éclate entre eux. Les Français taillent en pièces, dans une rencontre, un corps de Gallois; le roi d'Angleterre, en guise de représailles, fait précipiter du haut des remparts trois prisonniers français : « Ensuite, et dans la même prison, il fait arracher les yeux à quinze autres, leur donnant pour guide un d'entre eux, à qui on laissa un œil, afin qu'il conduisît ses compagnons en cet état auprès du roi Philippe[1]. » Le roi de France réplique aussitôt : il inflige le même supplice à un pareil nombre de chevaliers anglais, qu'il renvoie sous la garde de la femme de l'un d'eux : « Afin que nul ne pût le croire inférieur à Richard en force ou en courage, ou penser qu'il le redoutât. » — Voilà l'esprit des croisés. Au lieu d'aller délivrer le sépulcre de Jésus-Christ, en ruinant leurs peuples, n'eussent-ils pas mieux fait de se délivrer eux-mêmes de l'iniquité?

Salut ou damnation, par l'Église divinement instituée

[1] Guillaume le Breton, Philippe V.

pour régir les âmes, il n'y a que cela à l'horizon du moyen âge : est-il possible qu'un pareil établissement subsiste en regard de l'idéal des sociétés modernes? La foi n'est plus là, mais le système subsiste, les croyants ont diminué, l'Église est encore debout. Croit-on que les catholiques sans foi du XIX[e] siècle, qui vont à confesse en souriant valent mieux que les catholiques fervents du XIII[e]? Ils valent moins, et le catholicisme qu'ils soutiennent de leur hypocrisie est deux fois corrupteur. Un pareil régime crée pour les âmes une atmosphère délétère; aucun peuple n'est assez robuste pour le supporter indéfiniment.

V

A mesure qu'une nation ou une civilisation déclinent, ils perdent de leur mouvement ; le jour vient où l'impulsion qui les transformait s'arrête tout à fait : leur vie alors s'enfuit et s'écoule, laissant en proie à la décomposition les institutions qu'elle remplissait.

L'histoire nous présente à chaque époque le double spectacle d'institutions qui tombent en regard d'institutions qui s'élèvent. L'empire romain et l'Église, aux premiers siècles du christianisme, sont en lutte : l'Église monte, l'empire descend; l'Église à la fin se rend maîtresse de l'empire, elle en hérite en entrant dans sa dépouille. Alors, en pleine puissance, elle fait comme l'empire dont elle semble avoir contracté le génie malfaisant, elle devient à son tour un pouvoir oppresseur. Les Barbares ont conquis Rome, l'Église catholique les a conquis à leur tour, et sous ses auspices, Rome a célébré une résurrection; elle a subjugué le monde moral. Rome est funeste à la liberté. Mais la liberté, de nouveau,

vaincra Rome. Après un millier d'années de règne, toujours occupé à décapiter l'hydre renaissante de l'hérésie, de lointains préludes annoncent la revanche de la conscience; dès les XIVe et XVe siècles, l'hérétique indomptable, l'invincible réformateur — l'esprit — s'apprête à un nouveau combat. La Réforme éclate enfin avec la Renaissance; elle se dresse contre le communisme religieux, tandis que la Renaissance invoque la nature contre l'ascétisme et la fausse sainteté, et rejette le divorce de la matière et de l'esprit, qui coupe en deux et mutile l'humanité.

Tout progrès implique un changement, tout changement profond est une crise. L'histoire a les siennes, où souvent il semble aux contemporains qu'elle s'abîme, et que tout soit perdu. Mais quand revient le calme après les violentes secousses, les peuples et les individus font leurs plus grandes œuvres; longtemps refoulées, les énergies morales reprennent un essor inattendu : c'est à la suite des plus profonds bouleversements que, dans l'histoire de la nature et dans celle du genre humain, la force créatrice s'est manifestée avec le plus de fécondité.

L'histoire a des saisons de passage durant lesquelles son atmosphère se trouble. Mais dans ces transitions, l'on reconnaît à des signes heureux ou funestes si l'on marche vers l'été ou vers l'hiver; le printemps, quoique visité par les tourmentes, ne ressemble pas à l'automne, et le caractère des renaissances n'est pas celui des décadences. Les crises de l'histoire sont les mues de l'esprit humain. Dans la vie de chacun, n'y a-t-il pas des époques analogues, et ne sont-ce pas aussi celles qui nous font passer d'un âge à un autre? Quelque secousse pourtant que les révolutions impriment à l'humanité, le fil de l'histoire ne se rompt jamais; le passé se rattache au présent, qui sans lui ne serait pas : la plus

radicale des transformations ne commence pas le monde, elle le continue ; elle a des antécédents. Sur la limite des pays voisins, les langues en contact s'enchevêtrent et se mêlent pour former des dialectes hybrides ; il existe des êtres mixtes situés entre deux règnes : entre deux civilisations, quelque distantes qu'elles paraissent, chaque fois qu'elles se succèdent, un contact est également inévitable, et l'on voit alors se former des sociétés et des institutions mélangées ; toute tradition ne peut être abolie, ni toute transmission éludée. Le christianisme, en pénétrant dans les pays barbares ou païens, fit alliance avec eux ; la jeune greffe entée sur un vieux tronc produisit des rameaux où l'ancienne civilisation refleurit en partie dans la nouvelle qui venait la détruire. Les périodes de transition dans l'histoire, dans la nature, dans la vie individuelle, sont des époques très-intéressantes à étudier. Tout en elles est mouvement. Ne croyons pas toutefois que dans les époques de calme et de stabilité l'esprit demeure immobile ; sa loi n'est pas vaincue, elle n'est qu'enrayée : en y regardant attentivement, on discerne sa marche, plus lente et moins apparente, au fond non moins certaine.

VI

Les erreurs qui finissent par emporter une société ne sont des erreurs que parce qu'elles ne saisissent qu'un aspect restreint de la vérité, dont elles prétendent faire la vérité même. Un peuple ni une société ne pourraient se développer sous l'inspiration d'une erreur absolue. Laquelle de nos erreurs ne renferme un peu de vrai ? laquelle des vérités que nous découvrons ne contient encore sa part d'erreur ? C'est néan-

moins l'erreur, et l'erreur seule, qui entraîne à leur ruine les nations et les sociétés. Rien de ce qui vit n'est sans qualités et sans défauts. Tant que les qualités l'emportent, c'est le développement qui se montre; quand les défauts prennent le dessus, c'est le déclin qui commence et l'acheminement vers la mort. Un peuple, une société se conservent tant que subsiste un suffisant équilibre entre les défauts et les qualités, entre les erreurs et les vérités qu'ils renferment; cet équilibre détruit au détriment des défauts, c'est l'heure de la décadence qui a sonné.

Le caractère commun des décadences est la dissolution; les esprits et les volontés se désagrégent, l'idéal qui les retenait ensemble va s'affaiblissant et finit par perdre toute sa puissance : le corps national se décompose alors et disparaît, en exhalant des miasmes corrupteurs.

La vraie religion des Romains fut le culte de la gloire romaine. Les dieux romains sont des dieux patriotes, les vertus dérivant de leur culte des vertus civiques. Tant que Rome eut quelque nouvelle conquête à faire, quelque gloire à acquérir, elle monta, nourrissant de sa grandeur et de son orgueil la grandeur et l'orgueil de ses citoyens. *Civis romanus sum!* était sa devise : gravée, non sur le marbre ou sur l'airain, mais dans le cœur de ses enfants. Le déclin s'annonça du jour où sa domination achevée, la gloire de la cité conquérante ne put s'étendre davantage. Alors, l'activité des citoyens refluant vers le centre, les divisions intestines grandirent; des luttes d'ambition éclatèrent qui devaient finir par les guerres civiles, et sur une pente sanglante conduire le peuple tyran au tombeau du césarisme, puis à la pourriture du Bas-Empire : le monde était vengé. C'est par une revanche des peuples opprimés que finit aussi l'empire de Napoléon; anachronisme éblouissant, mais fatal, qui

pour une chute rapide restaurait, au milieu du siècle de la science, de l'industrie et de la liberté, l'ambition conquérante de la cité de Brutus et de César. L'ambition despotique est une fatalité qui ne cesse de reparaître dans l'histoire, et Tacite la connaissait bien lorsqu'il écrivait ces paroles : « Cette vieille passion, de tout temps enracinée dans le cœur des mortels, la passion du pouvoir, s'accrut parmi nous avec l'empire, et ses éclats furent terribles. »

Rome fut grande, mais pas de la grandeur morale. Aussi toutes ses gloires, et ses plus illustres représentants sont-ils marqués à l'effigie de la conquête; — orgueil du moi dominateur. La vraie gloire d'une nation ou d'une race se mesure à ce qu'elles ont versé de progrès au fonds de l'humanité. Que lui a donné Rome? l'esprit de domination. Combien plus d'humanité renferma la Grèce! et pourtant elle a dû périr également, parce qu'elle fut égoïste et s'isola dans le culte d'elle-même.

La décadence des peuples ne germe pas dans leur intelligence : un Athénien du temps de Philippe, un Romain du temps de César sont plus intelligents qu'un Athénien ou un Romain de l'époque de Caton ou d'Aristide le Juste. Ne voyons-nous pas journellement une intelligence développée s'unir à une moralité inférieure? Il n'en résulte pas sans doute que la moralité soit en raison inverse de l'intelligence; mais il y a dans ce phénomène qu'offrent à l'envi les peuples et les individus, un signe manifeste que l'intelligence et la moralité, si elles se prêtent un mutuel secours en s'unissant, ne sont pas nécessairement unies. La vigueur et l'élévation morales résultent avant tout d'un sentiment; ce qui les constitue c'est la présence dans l'âme d'un idéal qui lui soit incorporé, une simple notion dans l'esprit ne suffit pas : « les grandes pensées viennent du cœur. » Rome ne

fut jamais plus cultivée d'esprit et plus douce de mœurs qu'à l'époque d'Auguste où commence pourtant son déclin : alors, un peuple entier se levait au cirque pour y saluer l'entrée de Virgile. Cicéron est le plus intelligent des Romains, et l'un des hommes les plus intelligents qui aient existé; Marc-Aurèle ne le cède à nul autre en force de pensée, ainsi qu'en vertu philosophique. Et cependant ils ont vécu, ils ont fleuri en pleine décadence romaine. C'est que l'humanité d'un Cicéron et d'un Marc-Aurèle était précisément la condamnation de Rome, elle annonçait une civilisation plus humaine; mais confinée dans quelques esprits supérieurs, elle ne pouvait de ces sommets descendre dans la conscience des multitudes pour y opérer la régénération morale qu'elle-même rendait nécessaire : les multitudes ne se transforment que par des révolutions accomplies au fond du sentiment. Plus d'un Romain, plus d'un Grec sans doute discernait en esprit la lointaine vérité qui se levait au delà d'Athènes et de Rome; les cœurs néanmoins restaient vides, et les volontés inertes dépérissaient sans remède, sur le sol épuisé qui les avait jadis nourries, et dont elles ne réussissaient point à s'arracher.

Un peuple est comme un individu, il peut apercevoir ce qu'il devrait faire, et ne pas trouver en lui la force de l'accomplir. C'est même le seul symptôme définitif de sa fin, quand il voit le devoir et qu'il ne trouve pas l'énergie de le réaliser. Tant qu'il n'en arrive pas là, il y a de l'espoir. Celui qui n'est qu'ignorant, on le guérit en l'instruisant; toute l'instruction du monde ne peut relever celui qui fléchit faute de support moral, et toutes les décadences sont des démoralisations. Un peuple qui croupit dans une foi morte, un peuple qui n'a plus de foi, se valent. Une société n'est pas meilleure parce qu'elle parle de ses dieux comme les augures

contemporains de Cicéron. Ce n'est pas une religion grossière, ni même absurde, qui la corrompt, ce n'est pas d'avoir une foi même barbare qui la fait décliner; une pareille foi l'abaisse moins qu'elle ne l'empêche de s'élever : — c'est de n'avoir pas de foi morale qu'elle meurt. Son esprit, que le cœur ne nourrit plus, se dessèche; entre ses notions qui s'étendent et sa conscience qui s'étiole s'ouvre un hiatus où la corruption s'installe. Il arrive alors que les caractères et les esprits ne se rejoignant plus, les idées que les hommes conçoivent surpassent ces hommes mêmes, et que la culture intellectuelle, la science, l'industrie et les arts, au lieu de relever les courages et d'étayer les volontés, servent au contraire à les déprimer et à les énerver davantage; la bête humaine, livrée à la servitude des sensations débordantes, se fait une litière des plus belles gerbes de l'esprit, et sacrifie aux appétits débridés de la matière les nobles victoires de la pensée.

La civilisation disparaît aussi bien dans la barbarie raffinée d'un Lucullus que dans la barbarie grossière d'un Mohican; les décadences produisent des barbares subtils. Un peuple, une société en décrépitude agissent de même façon qu'un vieillard immoral, et rien n'est plus corrompu que l'impuissance à laquelle survit le désir; celui des vieillards est ignoble, l'imagination s'évertuant à ranimer un reste de nature tombe dans des gouffres de dépravation dont la jeunesse n'offre point d'exemple.

Les décadences sont séniles; elles dénaturent l'homme avec art. Le Romain dénaturé, dénaturait pour alimenter sa curiosité paradoxale jusqu'aux animaux du cirque rassemblés pour les jeux. La nature est violente dans le sauvage et primitive, mais c'est encore la nature : dans le barbare raffiné des décadences, elle jette des phosphorescences qui

font penser à celles qui trahissent dans la nuit les vieilles souches dont la séve est usée, qui lentement pourrissent, et tombent en poussière au bord des chemins qu'autrefois ombrageait leur verdure.

Les âmes se putréfient comme les corps, elles empestent autour d'elles l'air moral. Tout est mis en œuvre par les sociétés qui se décomposent afin de ranimer la vie qui s'en va. Pour chasser le blême ennui qui prend place au festin, et le spectre de la conscience outragée, rien n'est trop monstrueux; les contre-sens les plus inimaginables sont imaginés, on renverse les choses : les sexes, les âges sont pervertis, et les paradoxes de la chair naissent de toutes parts avec ceux de l'esprit, en témoignage du mépris qu'on fait de la raison. Une émulation malsaine excite les riches et les puissants qui se ruinent en folies; on vise au gigantesque, on tente l'inouï, on veut l'impossible. Le peuple devient multitude, la multitude devient plèbe; elle rôde en affamée autour de l'orgie, qui lui jette ses débris et fait sa part au fauve dévorant. Du pain et des spectacles! il les réclame, il les lui faut; le travail est mort. « Néron, écrit Tacite, pour achever de convaincre que rien ne le flattait autant que son séjour à Rome, couvrait de ses festins les places publiques, et il semblait que Rome entière fût son palais. Entre tous ces repas, célèbres par leur somptuosité, on remarqua celui qu'ordonna Tigellinus : on équipa, sur l'étang d'Agrippa, un radeau, que d'autres bâtiments faisaient mouvoir, et sur lequel on servit le festin. Ces navires, couverts d'or et d'ivoire, avaient pour rameurs tous les mignons de la cour, rangés suivant leur âge et leurs talents pour la débauche. On avait rassemblé le gibier de tous les pays, et jusqu'aux poissons mêmes de l'Océan. Les bords de l'étang étaient garnis de maisons infâmes, remplies des plus illustres amazones; vis-à-vis se faisaient voir des

courtisanes toutes nues. On donna d'abord des danses et des pantomimes obscènes; ensuite, à mesure que l'obscurité gagna, tout le bois qui était auprès, et les maisons d'alentour, étincelèrent d'illuminations et retentirent de chants. Néron s'y souilla par toutes sortes d'abominations; et l'on eût cru qu'il avait épuisé tous les genres de dépravation, si, quelques jours après, il n'eût choisi, dans ce vil troupeau d'infâmes débauchés, un nommé Pythagore, qu'il prit pour époux, avec toute la pompe d'un mariage solennel. L'empereur reçut le *flammeum;* on n'oublia ni les aruspices et la dot, ni le lit et les torches nuptiales; enfin, on étala publiquement tout ce qu'avec les femmes même on couvre des voiles de la nuit. »

Tacite est un historien moraliste. Les peuples deviennent historiens en même temps que moralistes, — lorsqu'ils se recueillent. Plus tard, quand ils sentent leur affaissement et que leur vieillesse tend à la décrépitude, ils se vengent d'eux-mêmes dans la satire. La satire ne fleurit qu'aux époques de décadence. Un Juvénal est superbe de vertueuse indignation, mais son fouet qui meurtrit ne corrige pas; Tacite est un admirable moraliste, et dans ses écrits on savoure à chaque ligne la revanche de l'honnêteté : mais il nous fait comprendre aussi qu'un peuple moral n'a pas besoin de moralistes, et que ce qui décide de l'avénement de ceux-ci, c'est le déclin même de la vertu. Un peuple engagé dans l'action, un peuple en croissance réfléchit peu; il vit, et jouit de se sentir vivre. C'est lorsqu'il commence à s'épuiser qu'il regarde derrière lui, et qu'il accomplit sur lui-même ces retours déjà mêlés de regrets dont est faite sa maturité, celle de l'histoire et de l'historien. Au temps d'Hérodote, le jeune peuple de la Grèce, encore héroïque et chaleureux, regardait devant lui; il mesurait des yeux l'avenir comme le lutteur la carrière.

Aussi les chants d'Hérodote se déclamaient-ils devant les peuplades de la Grèce assemblées ; ils les conviaient à l'héroïsme et à l'action, ils formaient une branche de la poésie, voisine de l'épopée : il y a moins loin d'Homère à Hérodote, que d'Hérodote à Thucydide.

On ne parle jamais mieux de l'art que lorsqu'il est en décadence, de la santé qu'en temps d'épidémie. On connaît mieux les choses que l'on ne possède plus que celles qu'on possède ; ces dernières nous emplissent trop, elles nous sont trop intimes pour que nous les envisagions à distance. Que connaissons-nous moins que notre vie? Dans les faits qui la composent, ce sont ceux qui nous constituent le plus essentiellement que nous comprenons le moins. La pensée qui juge les choses et le sentiment qui se les approprie concordent rarement ; les contemporains se voient mal : nous en savons sur les générations passées beaucoup plus qu'elles-mêmes, et c'est notre passé que nous distinguons le plus clairement, parce qu'il a détaché de nous une portion de nous-même. Quand le sujet et l'objet ne font qu'un, il n'y a pas de connaissance ; quand ils sont trop rapprochés, la connaissance est difficile et confuse. Les autres nous connaissent mieux que nous-mêmes, et s'ils ne sont pas malveillants, ils nous jugent mieux ; l'amour, en confondant deux êtres en un seul, ne les rend-il pas aveugles?

Dans l'histoire, l'espèce également ne se juge qu'en devenant étrangère à une partie d'elle-même. On a dit que « l'histoire est la mémoire de l'humanité. » Elle est aussi l'expérience de l'humanité ; est-elle toujours sa sagesse? Elle provoque l'homme à réfléchir sur la loi de son être, elle lui enseigne la nature humaine, et sa grande portée est là. Il y a beaucoup d'illusion assurément dans la façon dont nous apprécions les événements et les personnes de l'his-

toire, le mot de Fontenelle : que l'histoire est une fable convenue — n'est certainement pas faux de tout point. Matériellement, les hommes paraissent plus petits de loin, moralement, c'est le contraire : ils diminuent d'ordinaire à mesure qu'on les regarde de plus près; le lointain grandit même les monstres. L'historien en partie crée l'histoire; ce qu'il ajoute aux personnes et aux événements est considérable, quelque scrupule qu'il apporte dans ses informations : l'histoire étant écrite par des historiens, et les historiens étant des personnes, l'histoire impersonnelle n'existe pas. Que n'a-t-on fait de Jésus, de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, d'Alexandre et de Napoléon? Nous nous jugeons en jugeant le passé, et nous disons ce que nous sommes nous-mêmes en nous prononçant sur ce qui n'est plus. L'histoire toutefois, si elle incline toujours aux préférences de l'historien qui l'interprète, si même dans les plus sages elle engendre nécessairement des illusions d'optique, trahit dans la série des événements dont elle nous offre le spectacle une raison qui s'impose aux plus récalcitrants. Nous ne pouvons empêcher les causes de produire leurs effets, les effets de juger leurs causes. L'histoire rappelle les historiens à la vérité, et le meilleur historien est celui dont l'intelligence, sous les déviations de l'erreur et du crime, retrouve la loi de l'esprit, le progrès qui nous rend « ouvriers avec Dieu [1] » dans l'humanité.

[1] Saint Paul.

XIII

LA LIBERTÉ ET LA DÉMOCRATIE

Il n'est rien de plus monstrueux que l'injustice armée.
ARISTOTE.

Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir.
TOCQUEVILLE.

I

L'histoire tend à réaliser la liberté humaine.

La justice ne retranche de la liberté de chacun que ce qui est contraire à la liberté de tous; elle n'a pas pour effet une diminution, mais un accroissement de vie dans les hommes. Le gouvernement qui permet la plus grande somme d'existence au plus grand nombre, est le plus juste et le meilleur des gouvernements; celui qui réduit le plus l'existence d'un peuple est le plus inique et le plus mauvais. L'histoire a suffisamment établi cette vérité, celle du passé et celle du présent : quelles nations sont les plus vivantes? les nations les plus libres. La liberté ouvre, le despotisme ferme les sources de l'être : il est contre Dieu, parce qu'il est hostile au progrès.

Une nation est libre, n'importe la forme de son gouvernement, lorsque chaque citoyen y possède l'usage de ses biens

et de sa personne, corps, esprit et conscience, à la seule condition de respecter dans les autres ce qu'ils respectent en lui. La liberté suppose une société politique dont la loi soit l'égide, le gouvernement l'organe, le droit la limite essentielle. Dans une *Salente* sortie sans effort de l'imagination du poëte, tous les citoyens nourrissent l'amour de la justice et pratiquent spontanément ce qu'elle prescrit ; le gouvernement devient superflu, chacun se gouvernant lui-même le porte en soi. Il n'en va pas ainsi dans la réalité, où la justice a besoin d'être la plus forte pour triompher : le pouvoir est donc partout une nécessité de la liberté politique.

La fortune, l'indépendance et la vie sont les biens auxquels l'homme tient en tous les pays, c'est par la crainte de les perdre que le législateur en tous les pays a lié l'homme au pacte social. Les lois ne sont pas directement éducatrices, la peur ne l'est pas ; elles maintiennent debout toutefois, dans les institutions, l'austère image du droit, la font planer jusque sur les desseins les plus pervers, entrer dans l'esprit des plus coupables : en ce sens, l'on peut affirmer qu'elles sont vraiment réformatrices des mœurs qui les soutiennent, et qu'elles exercent sur les consciences un salutaire empire. Un homme inculte qui aurait toujours devant les yeux des chefs-d'œuvre de l'art, malgré lui en recevrait quelque amélioration, un peu de la lumière émanant de leur rayonnante beauté pénétrerait en lui. Or, les institutions dans lesquelles réside la justice, sont des chefs-d'œuvre politiques où rayonne la liberté.

Mettre du côté du droit toute la force dont dispose une société, ce serait réaliser la perfection de la politique.

« Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la puissance sans la justice est tyran-

nique. La justice sans la force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste [1]. »

La loi du progrès politique consiste à passer du gouvernement des personnes à celui des lois, à mettre dans les lois toujours plus de liberté en y mettant plus de justice. Plus on gouverne les hommes, moins ils apprennent à se gouverner; le gouvernement personnel même le plus modéré renferme le poison de l'arbitraire. Il n'y a que la justice pour régir l'humanité sans l'abaisser, il n'y a que la liberté pour la former. Le despotisme brutal accable et meurtrit, le despotisme doux et hypocrite énerve et corrompt; on guérit du second plus difficilement que du premier, parce qu'il suppose dans ceux qui le subissent plus de bassesse et d'immoralité que de grossièreté et d'ignorance : aussi voit-on l'un sortir de la barbarie primitive et sauvage, l'autre naître de la barbarie cultivée des décadences.

Les hommes n'ont qu'un moyen d'atteindre à la justice et de retenir la liberté : c'est de les mériter. Si la justice et la liberté font l'homme, c'est d'abord l'homme qui les fait ; les hommes qui ont le meilleur gouvernement prouvent qu'ils sont les meilleurs.

II

Le despotisme, quand il ne tue pas matériellement, tue moralement : c'est toujours de l'homicide. En politique, les grands hommes sont ceux qui contribuèrent à rendre les

[1] Pascal.

grands hommes inutiles, en aidant les peuples à substituer à l'action des personnes celle des institutions, et à remplacer par des lois justes la tyrannie trop naturelle à l'humaine volonté. Les pays les plus gouvernés sont les plus révolutionnaires, et le despotisme, où quelques-uns encore aujourd'hui voient l'ordre et la sécurité, est le plus instable de tous les gouvernements; car il sème la révolte dans les cœurs et repose sur ce qu'il y a de plus fragile au monde, l'existence et la capacité d'un seul. Les pays les moins révolutionnaires sont ceux qui produisent le plus d'hommes; le système du Bas-Empire et de la Chine est révolutionnaire par excellence, parce qu'il forme, sous la compression, non pas des caractères et des volontés, mais de la poussière ou de la fange humaine. Cédant à la plus grossière mais à la plus facile des illusions, un gouvernement s'imagine aisément qu'il est fort parce qu'il enrégimente les esprits et qu'il les aligne; il se trouve qu'il les aligne contre lui, et que ce qu'il estimait sa force devient sa faiblesse et cause sa ruine : il tombe d'un coup, comme un colosse monté sur des pieds d'argile.

Les gouvernements font les peuples, et les peuples font les gouvernements. Plus il y a d'ignorance et d'immoralité dans un peuple, plus il renferme d'erreurs et d'injustice, plus il cache en lui de causes de sa propre servitude.

Nous deviendrons mutuellement garants de notre liberté, quand nous aurons compris que l'intérêt de tous les intérêts est la liberté ; et nous le comprendrons lorsque tous les intérêts, tour à tour froissés par l'injustice, se seront définitivement ligués contre elle.

Les intérêts, à peine échappés aux liens du monopole, n'ont pas encore dégagé nettement leur commune loi : au lieu de s'unir et de réclamer la liberté qui leur donnerait

l'espace nécessaire à leur expansion, ils se présentent encore volontiers et s'envisagent par les côtés où ils s'estiment opposés, et leur rencontre est un choc. Chacun tend à primer, c'est-à-dire à opprimer les autres; il veut le monopole, il aspire au privilége. La noblesse s'était cantonnée dans le monopole, elle avait de ses intérêts fait des priviléges : ce fut la féodalité. Le tiers-état, devenu la bourgeoisie, mis en possession des siens, s'est à son tour enfermé dans le privilége électoral et gouvernemental : ce fut le régime du parlementarisme exclusif, que la France a vu s'écrouler en une heure, et vers l'abolition duquel marche progressivement l'Angleterre. Partout les masses font brèche par le vote universel dans le gouvernement, elles débouchent en immenses légions sur le terrain de la politique. Mais elles paraissent, dans leur inexpérience, ne pas comprendre mieux la liberté et le droit que les seigneurs, et le tiers-état après eux, ne les ont compris; parvenues à leur tour au pouvoir, aspirent-elles vraiment à s'en servir au profit de tous? après avoir été exclues et refoulées, il semble qu'elles songent plutôt à s'emparer de l'autorité pour la retourner contre la bourgeoisie et prendre une fausse revanche : on peut craindre que ce soit là le sens de la guerre qu'on soulève entre le travail et le capital. Elles s'abusent comme les classes qui les ont précédées sur la scène : pourtant leur intérêt n'est pas ailleurs que dans la liberté, elles ne s'affranchiront pas en subjuguant le capital, mais en le créant par l'association dans les industries qui comportent l'association ; en le fécondant, en l'augmentant dans celles, plus nombreuses, qui ne comportent qu'une mutuelle participation aux fruits d'un concours librement débattu entre le travailleur et le capitaliste. Que les classes ouvrières y prennent garde et ne courent pas après des ombres, quand la liberté

est sous leur main. Il y a une égalité fausse et qui est contraire à l'égalité, — vain mirage dont elles ont à se défier. Supprimer les inégalités légales, c'est donner l'essor aux inégalités naturelles; tenter de renverser les inégalités naturelles, c'est vouloir supprimer la nature humaine avec la nature des choses. Mais la nature des choses et la nature humaine nous font payer nos erreurs.

III

La politique féconde est celle qui permet au plus grand nombre d'individus de se dégager de la masse sociale, et de faire souche, par l'exemple, d'individus nouveaux. C'est la seule qui connaisse la liberté, et que la liberté connaisse. Nous n'aurions que faire de la liberté si nous étions tous d'accord et tous semblables; elle est faite pour permettre à la diversité humaine de se répandre, et de provoquer partout la vie avec le progrès.

L'avenir appartient à la liberté; nos fautes pourront en retarder l'avénement, la nature de l'homme rend cet avénement inévitable. La société moderne ne peut plus respirer que dans son giron, le despotisme l'étouffe; c'est un maillot. Le monde de l'ancien régime est vaincu, et dans le monde nouveau de l'égalité des droits il n'y a d'autre gouvernement possible que celui de la justice impersonnelle : là est le fondement de notre confiance. Les intérêts finiront par accomplir ce que les théories et le raisonnement n'ont pu complétement réaliser; ils se rencontreront dans la liberté. Et quelle autre loi pourraient-ils trouver que la sienne, s'ils ne veulent retourner au privilége?

Le privilége, c'est l'ennemi, qu'il appartienne à l'État, à l'individu, à la corporation. Pas de priviléges!

La liberté construira une société, elle produira des mœurs,

des habitudes et des institutions qui, nées de son génie, la soutiendront à leur tour. Alors, devenue la condition même de la vie sociale en toutes ses manifestations, il ne se trouvera plus nulle part de main assez forte pour la déraciner.

Une révolution n'est pas chose fortuite; c'est une expansion de la vie refoulée dans l'homme, de sa vie physique, intellectuelle ou morale; elle se fait au nom de l'intérêt primordial caché dans tous les intérêts : l'existence. Ce qui vit veut vivre, ce qui existe veut exister. L'axiome de toute révolution est : Je suis, donc j'ai le droit d'être. Mais les lois ni les constitutions écrites ne sont des appuis suffisants de la liberté; sans force de caractère, sans virilité, point de peuple libre. A quoi sert au paralytique de voir le chemin qui mène au but? L'aveugle du moins a la douleur pour guide; en le heurtant à l'obstacle elle lui apprend à le connaître : qui marchera pour celui qui voit sa route et qui demeure immobile? La liberté commence par l'amour de la liberté, elle s'entretient de même. Les plus belles théories, les plus admirables formules ne suppléent point cet amour; en revanche, on peut être sûr qu'un peuple qui en est animé saura le satisfaire, alors même que dans son ignorance des vraies conditions de la liberté il commencerait par lui tourner le dos.

La passion et l'entraînement d'un jour suffisent pour faire une révolution : mais sans réformes, les révolutions sont plus apparentes que réelles, et les réformes exigent en même temps que l'intelligence une volonté suivie, ferme et soutenue, qui marche appuyée sur les vertus cardinales de la liberté, la fierté et la patience.

La démocratie [1] n'est pas le gouvernement populaire, elle

[1] Il faut oublier ici le sens étymologique du mot pour celui que lui donne l'acception moderne.

est le gouvernement de tous par la justice, au profit de la liberté. Le nombre et les majorités ne la font pas, s'ils s'élèvent contre la justice, ils la détruisent au contraire. Tout vrai démocrate est un aristocrate, parce qu'il sent en lui et qu'il veut le respect de la dignité humaine. La démocratie est faite d'aristocrates en l'absence d'aristocratie ; la dignité de l'homme gravée dans les âmes est la meilleure charte des droits de l'homme.

IV

Je vois clairement que tous les peuples de l'Europe vont à la démocratie par le vote universel ; je ne vois pas aussi clairement l'instinct de justice qui leur permettra d'user de ce vote au seul avantage de la liberté. Les classes aisées sont égoïstes, unies par la peur bien plus que par l'amour de la liberté ; les foules sont incultes, et pourtant ravagées de toutes les convoitises, brûlées de toutes les fièvres d'une civilisation avancée : le champ de la démocratie est sans séve, épuisé, et cependant il est à peine défriché. On l'a fatigué au profit du despotisme pendant des siècles ; sera-t-il capable de porter en Europe autre chose que des herbes folles, et tour à tour remué par les dictatures de la peur et celles de l'utopie, ne tournera-t-il pas en lande stérile? L'avenir est à la démocratie, mais quel avenir la démocratie aura-t-elle? L'Amérique voit devant soi tout un monde à conquérir, son ambition peut dévorer l'espace : non-seulement le sol et l'industrie n'y manquent nulle part au travail, mais ils l'appellent et le récompensent partout. L'intelligence et les pratiques de notre continent, qui l'ont peuplée de sa plus vaillante race, s'y marient à une nature vierge, et tellement fé-

conde que de longtemps encore elle paraîtra inépuisable. Là-bas, nul entassement; ici, l'encombrement d'où naissent la fermentation et les désespoirs de la misère : les problèmes menaçants qui s'étendent, terribles, au-dessus des gouvernements. Si l'on ajoute à ces difficultés et à ces périls le lourd et long passé que les nations de l'Europe traînent après elles, les perspectives se compliquent encore et s'assombrissent à nos yeux. Ne nous laissons pas décourager néanmoins, le bon sens ne sombrera pas, et c'est lui qui le dernier tiendra le gouvernail.

L'instruction primaire universelle, le travail universel sont les auxiliaires en même temps que les correctifs du vote universel. Où manquent ces artisans de liberté, le suffrage du peuple ne peut que devenir le promoteur d'un nouveau césarisme. L'instruction, le travail, la foi morale, qui est avant tout l'amour de la justice, c'est là-dessus qu'on bâtira la démocratie; faute de ces assises, elle ne se soutiendra pas, et ses fragiles essais s'écrouleront sur nos têtes et sur celles de nos enfants : ce sera à recommencer. Le bloc de la démocratie tiré des carrières du suffrage universel est à peine dégrossi; il n'est point facile d'y tailler à bref délai la statue de la liberté. Le suffrage universel est la prépotence du plus grand nombre, et le plus grand nombre, hélas! renferme aussi le plus de misère et d'ignorance : la minorité recule, impuissante, découragée, devant les masses que mène l'illusion, qu'exploitent l'ambition et le charlatanisme.

Ou la liberté fera la conquête du plus grand nombre, ou le plus grand nombre détruira la liberté. Tel est le dilemme; les nations qui ne sauront pas le résoudre en faveur de la liberté marcheront à leur ruine d'un pas fatal.

Est-il possible à la minorité intelligente de conquérir la

majorité? Si cela n'est pas possible, la démocratie est sans avenir, il n'y a de place que pour la démagogie.

L'élection est l'organe des démocraties; mais choisir des hommes est difficile, et les démocraties anciennes se sont servies de ce pouvoir pour leur chute comme pour leur élévation. Une démocratie qui ne sait pas élire des hommes est le pire des chaos. Xénophon, Aristophane, Platon se sont moqués de la prétention du peuple de choisir les meilleurs : distinguer la capacité véritable de la capacité apparente suppose en effet un tact si fin! plus rare que le diamant est le discernement, selon La Bruyère. Comment des milliers et des millions de têtes vont-elles se tirer de cet office délicat, où se perdent tant de gens cultivés, expérimentés et prétendus habiles? Il semble que cela soit chimère pure d'en nourrir l'espoir. Cependant, ce ne sont pas toujours les foules qui font les plus mauvais choix; d'autre part, leurs méprises les servent quand elles sont le résultat de l'inexpérience et non de la corruption : leurs méprises en retombant sur elles les avertissent d'être prudentes et leur enseignent plus de sagesse. Il n'en est pas moins certain que le *vox populi, vox Dei*, qui prétend nous forger, à peine sortis de la monarchie du Saint-Esprit, une démocratie de droit divin, est un mensonge dont personne aujourd'hui n'attend plus la preuve : les peuples en démocratie commettent des fautes énormes, et même ils ont seuls le pouvoir d'en commettre à leurs dépens qui soient irréparables. On peut toujours espérer qu'un peuple s'affranchira du despotisme qu'il n'a pas consenti; mais lorsqu'il forge ses propres chaînes, qui l'en délivrera? La passion de la justice étant le génie des démocraties, celles qui ne l'ont pas, ou celles qui ne l'ont plus sont promptement dévorées : par l'arbitraire elles se précipitent dans le césarisme. On reconnait qu'une démocratie

se corrompt lorsque le nombre prétend asservir à des visées tyranniques les hommes qu'il a portés au pouvoir, et que, s'enivrant de lui-même, s'aveuglant de ses propres victoires, il devient oppresseur des minorités et les écrase, avec la liberté, sous le poids brutal de l'arithmétique. En les écrasant, il pense s'élever, mais c'est son avenir qu'il foule et qu'il détruit, car l'avenir appartient aux minorités; — quelle majorité n'a commencé par être minorité?

> **Millionen beschäftigen sich, das die Gattung bestehe;**
> **Aber durch Wenige nur, pflantzet die Menschheit sich fort [1].**

« Vous ne savez pas être justes, s'écriait Robespierre, et vous voulez être libres. » Robespierre a montré par ses actes combien il est vrai qu'on ne fonde la liberté que sur la justice. L'esclavage maintenu dans la patrie de Washington a failli lui coûter la liberté; l'injustice, et non César, a tué la liberté romaine. Ces mots de république et de monarchie ne sauvent pas les peuples : il faut qu'ils se sauvent eux-mêmes en invoquant, en aimant, en pratiquant la liberté.

V

L'histoire établit une grande différence entre les démocraties du présent et celles de l'antiquité. Les peuples modernes ne peuvent s'isoler, tandis que les peuples anciens, confinés dans leur orbite, ne pouvaient au contraire puiser qu'en eux-mêmes leur vie; celle-ci, en s'épuisant avec leurs vertus, les livrait à une décadence sans remède. Aujourd'hui, chaque nation est en contact avec les autres,

[1] Schiller.

elles se touchent et se regardent, elles se servent de modèle, d'exemple à suivre ou à fuir ; elles sont contagieuses les unes pour les autres. C'est l'école mutuelle des peuples. Tous, se rattachant de plus en plus à l'idée d'humanité, ont conscience de n'être, en définitive, que des organes de l'espèce. Cette noble concurrence suffira peut-être pour empêcher les chutes irrémédiables. L'homme de notre temps se sent concitoyen de tous les hommes. Socrate, Phidias, Jésus, Raphaël, Newton, sont les contemporains de ceux qui les admirent. Une vaste solidarité relie, par la pensée, les générations, les siècles et les pays ; l'étude du passé le fait entrer dans notre intelligence et le transporte dans le présent. La civilisation, qui menace de s'éteindre ou qui pâlit sur un point du globe, se relève et brille sur un autre, — et ce qu'un peuple ne possède pas, ou ce qu'il possède moins qu'un autre, celui-ci le lui apporte en compensation : nul ne peut manquer entièrement d'aucun des biens, d'aucun des attributs qui sont à cette heure devenus le patrimoine de tous.

Le salut des démocraties modernes dépend des classes populaires ; il dépend aussi, et peut-être davantage encore, des classes moyennes. Elles sont le lest de la politique, en elles réside le bon sens qui est l'épargne de l'esprit, et l'épargne matérielle qui est le travail accumulé. Où finissent, où commencent les classes moyennes? elles s'étendent du capitaliste pétri de millions jusqu'au plus humble artisan des villes : qui possède la moindre épargne en fait partie. Que ces classes prépondérantes en nombre le soient par l'intelligence et la volonté, elles prévaudront contre toute tentative despotique, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas; elles peuvent en s'unissant neutraliser les ambitions mauvaises et désarmer l'utopie. Que leur faut-il pour cela? l'amour de la liberté. C'est par là qu'elles se réconci-

lieront avec le prolétariat, et qu'elles le réconcilieront avec elles ; leur faute a été de vivre comme si elles ne pouvaient rien, et de se jeter par crainte des bouleversements dans les restaurations du passé. Elles ne comprennent pas encore qu'on n'évite les révolutions qu'en ne cessant d'accomplir des réformes, et qu'on n'est conservateur que par le progrès et le constant usage de la liberté même. Elles n'ont pas le sentiment de l'immense force, de la force insurmontable qui résiderait en elles, si elles savaient vouloir la liberté aussi fortement qu'elles craignent l'anarchie.

Le lent avénement des classes bourgeoises a préparé les voies à la politique contemporaine. Rome n'eut pas de classes moyennes, celles d'Athènes ne purent prendre consistance, le travail qui les engendre par l'épargne demeurant en grande partie confié à des esclaves. Il en résulta, surtout pour Rome, que la politique ancienne fut une lutte à outrance de la plèbe et de l'aristocratie ; la lacune qui restait entre deux ne put être comblée, elle devint un abîme où, dans le désordre des guerres civiles, s'engloutit son existence. En Russie, les classes moyennes s'ébauchent seulement ; l'empire de Pierre le Grand n'aura d'assiette politique, et de base solide de civilisation, que lorsqu'elles seront devenues assez compactes pour remplir l'intervalle qui sépare une aristocratie gangrenée de masses incultes et barbares. La Russie, jusque-là, restera prise entre la barbarie de la corruption et celle de la sauvagerie ; elle aura les défauts et les vices de toutes les deux.

Ce qui manque aux classes moyennes, outre la cohésion et les communes visées, ce sont les desseins élevés et les hautes énergies. Elles sont moyennes en tout, et si l'on était sévère, on diraitque la médiocrité en tout semble leur apanage. Cette invasion de la médiocrité qu'entraîne après soi la

démocratie bourgeoise donne prise au charlatanisme sous toutes formes. C'est le vrai règne des faiseurs; faiseurs en politique, en finance, dans l'art, dans la science : partout. Chacun se pique d'apporter de nouveaux produits ou de nouvelles idées au concours universel; le forum des nations ressemble à une foire assourdissante où tout se mêle, crie, se démène, aiguillonné par l'ambition du rang ou la soif des richesses. Les têtes fument, on a la fièvre, fièvre souvent stérile — et les idées, les systèmes sont frelatés la plupart comme les produits : la discordance de notre époque criarde touche au charivari. Les grandes villes, cuves immenses où bouillonne la pensée, entretiennent en l'excitant cette fermentation cérébrale d'un siècle moins ardent qu'échauffé, et plus bousculé encore que progressif. Dans notre société démocratique il n'y a que des parvenus, au sens bon et mauvais du mot. Sous l'ancien régime on ne parvenait pas — on naissait. Aujourd'hui, l'on devient, et cela vaut mieux; cependant, nous ne pouvons nous y tromper, c'est dans la confusion de toutes choses que surgit la démocratie du travail et de l'égalité; c'est au milieu du chaos qu'elle s'ébauche, se forme et tend à la lumière, à la puissance, à la sécurité.

Au xv[e] siècle, un grand mouvement de concentration a commencé en Europe; l'imprimerie a relié et rapproché les esprits et les peuples, elle a diminué entre eux les distances. La vapeur produit des résultats analogues : l'imprimerie et la locomotive, formidables ouvriers, façonnent ensemble un monde nouveau. Avant la vapeur, il fallait, pour parcourir 15 ou 20 lieues, toute une journée; aujourd'hui l'on franchit en un jour 150 à 200 lieues, et Marseille se trouve aussi rapprochée de Paris que l'était autrefois Rouen. L'échelle des distances matérielles, des distances économiques, des distances intellectuelles et morales à chaque heure dimi-

nue ; c'est comme si les villes, les contrées et les peuples d'eux-mêmes avançaient les uns vers les autres. Il est résulté de ce rapprochement une circulation d'idées et de produits infiniment plus accélérée, et dont la rapidité tend à s'accroître incessamment; le monde se concentre. Lorsqu'un engin politique nouveau sera venu prêter en tout lieu son concours à la vapeur et à la presse, lorsque le suffrage universel aura partout vaincu, un irrésistible courant emportera les volontés individuelles et les soumettra aux majorités. Si l'on ne veut pas que la liberté soit emportée dans le déluge démocratique, il faudra lui donner dans les associations et dans le sol des attaches vigoureuses. La décentralisation administrative est le premier et l'indispensable correctif de l'unité politique. La liberté pour durer et résister a besoin de s'enraciner dans la vie locale ; pour s'acclimater, il faut qu'elle ait le moyen de se constituer des traditions. Si les contrées plates lui sont en général moins favorables que les pays accidentés et montagneux, c'est qu'elles prédisposent au nivellement administratif ; elles ont en revanche les avantages de la cohésion politique. Dans les pays où la nature et l'histoire ont ensemble conspiré l'établissement rapide de l'unité nationale, il est plus nécessaire qu'ailleurs de chercher à créer, par la liberté même et pour la liberté, les diversités administratives. C'est une funeste méprise que celle qui confond l'uniformité avec l'unité. Il y a unité quand les hommes s'unissent, uniformité quand ils s'effacent. L'unité est une force, parce qu'elle suppose l'union, qui elle-même suppose des volontés librement rassemblées; l'uniformité est une cause de faiblesse, de stérilité et de mort.

L'État n'est pas la société, qui vit de l'industrie, des arts, de la science, de la morale et de la religion ; la mission du gouvernement ne consiste point à se substituer à l'action des

volontés individuelles d'où résultent les œuvres sociales : son unique rôle est de dégager la liberté qui les produit, afin que son essor soit aussi vigoureux, son activité aussi féconde qu'ils peuvent l'être. L'objet de l'État est uniquement de garantir aux citoyens la liberté par la justice. Le gouvernement représente la justice armée; au delà, en deçà, il sort de ses attributions. Les seuls gouvernements qui aient à redouter la liberté sont ceux qui ne peuvent pas la supporter, et ceux-là se condamnent; ils conspirent contre eux-mêmes, et méditent leur fin en prétendant sauver la société. Le péché capital des démocraties est la doctrine du salut public; c'est par là qu'elles vont aux dictatures. Cette doctrine mortelle, elles l'ont empruntée à l'ancienne monarchie et au catholicisme, qui l'empruntèrent aux passions humaines; l'ambition rencontrant la peur l'enfantèrent ensemble et tendent toujours à la reproduire : la dernière chance du despotisme ne disparaîtra que lorsque nous l'aurons à jamais chassée de nos âmes avec la peur de la liberté, germe de toutes nos servitudes.

Notre siècle mécanique a mis en mouvement de vastes appareils qui servent à moudre le grain de l'esprit : vrais moulins qui préparent le pain intellectuel. Le journal tient le premier rang parmi eux. Il nuit à l'originalité et la diminue; en aidant trop à penser, il permet de ne plus penser par soi-même. Mais les gens qui pensent par lui, sans lui ne penseraient guère; beaucoup ne penseraient pas du tout. Qu'on ne croie pas toutefois qu'il suffise de penser librement pour agir de même; en politique, ainsi qu'en religion, entre les idées et les actes il y a du chemin. Or, c'est le défaut de certains peuples de penser et d'agir volontiers par procuration d'autrui : les peuples dont l'Église et la monarchie de droit divin furent les éducateurs y sont particulièrement enclins. En France, l'on fait une révolution en un tour de main; s'occuper de ses affaires chaque jour, à

chaque instant, est pour le Français une corvée. Il aime mieux s'en rapporter à des mandataires; aussi n'est-il pas libre, malgré tant de belles chartes et de sublimes discours. L'Anglais et l'Américain ont moins écrit sur la liberté, ils ont fait davantage pour elle, ils ne cessent d'agir afin de conserver celle qu'ils ont conquise, de conquérir celle qui leur manque encore.

Le despotisme à la façon des anciens est devenu impossible dans notre société, mais un autre est né, qui consiste à s'abandonner à un parti ou à un homme, pour qu'il dirige nos intérêts : on appelle le pouvoir sur le terrain de la religion, de la morale, de la science, de l'enseignement, de l'industrie, de l'administration; on l'introduit partout, jusqu'au jour où se punissant en lui de son propre abandon, la nation l'évince violemment pour le remplacer par un autre qu'elle détruira de même. Les peuples en agissant ainsi, s'enferment dans le cercle fatal qui des révoltes mène aux dictatures et des dictatures aux révoltes; ils le parcourent d'abord lentement, avec des intervalles de demi-liberté et d'heureuses intermittences qui leur font croire qu'ils en sont sortis; cependant ils y tournent toujours plus vite, et si rapidement enfin qu'ils en prennent le vertige : la toupie, fouettée par l'implacable Némésis, oscille sur elle-même; c'est la folie césarienne et démagogique qui définitivement l'emporte. Pour l'éviter, ne cessons de fixer du regard la justice et d'attacher nos volontés à la vérité; elles sont la sagesse des nations, le bon sens, la santé, la vigueur; elles sont la virilité. Lancé sur d'autres routes, un peuple ne peut que se perdre : aucun ne s'est perdu sur celle de la liberté, quoi qu'on dise; dans ceux qui tombent l'on trouve toujours, comme principe de leur chute, quelque crime envers elle, quelque attentat contre la justice : un attentat de l'homme contre l'humanité.

XIV

LES DIVERSITÉS NATIONALES : LES RACES ET LES PEUPLES

Chacun est du climat de son intelligence.
LAMARTINE.

Près de la borne où chaque état commence
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.
BÉRANGER.

I

Les nations, filles de la violence et de la conquête, sont toutes issues du croisement des races. Chacune, dans sa veine, charrie des éléments divers, et sa fécondité vient de là ; un peuple homogène, pur de tout mélange, s'épuiserait dans la simplicité même de son organisme. Il y a des croisements qui avortent, d'autres qui sont féconds : des plus féconds naquirent les grands peuples. Le Français provient du Gaulois et du Germain, fondus au creuset de la civilisation romaine, et de l'Église héritière de sa despotique autorité. L'Anglais s'est formé de Bretons, de Saxons et de Normands mêlés par l'épée ; la Russie porte dans son sein des habitants de race slave, finnoise et tartare ; l'Allemagne est faite d'Alemans, de Francs, de Saxons, de Slaves et d'Avares superposés.

Les simples agglomérations d'hommes ne forment pas de peuples; les peuples sont des agglomérations confuses qui, d'abord en lutte, et discordantes, ont fini par s'unir dans un commun instinct de conservation. La masse qui n'a pas conscience de sa personnalité n'existe pas, ce n'est qu'une foule : les peuples au berceau ne furent que cela, mais dans leur chaos circulaient déjà les courants de vie qui devaient un jour les rassembler dans la volonté d'une même existence.

Les nations, personnalités collectives, ont leur physionomie morale; elles possèdent un esprit, un tempérament, des instincts, des aptitudes et des penchants, un caractère enfin qui les font ce qu'elles sont; un Français, un Anglais, un Allemand ne se ressemblent pas, et ce qui les distingue est ce qui les constitue. Le caractère national, en ses traits décisifs, témoigne d'une persistance qui défie le temps; ce qui tient sans doute à deux causes : le milieu qui reste le même, et l'hérédité qui de génération en génération transmet les qualités et les défauts dont il est l'assemblage. Il y a près de deux mille ans, que Tacite parlait ainsi des Germains : « Il est assez connu que les peuples de la Germanie n'habitent pas des villes, et qu'ils ne souffrent pas de demeures contiguës : ils vivent séparés et dispersés, selon qu'une fontaine, un champ, un bois leur a plu. » Peuple individualiste, qui répugne à toute promiscuité; peuple amoureux de la nature et du silence : il l'est resté. Et voici le culte de la femme, si voisin, dans le cœur de l'Allemand, de celui de la nature; le culte du foyer et de la famille : « Toutefois les mariages sont chastes, et nulle partie des mœurs germaines ne mérite plus d'éloges. Presque les seuls d'entre les barbares, ils se contentent d'une seule femme, sauf un petit nombre qui en prennent plusieurs, non par libertinage, mais parce que leur noblesse fait ambi-

tionner leur alliance. *Ce n'est point la femme qui apporte la dot au mari, mais le mari à la femme....* Elles vivent ainsi gardées par leur vertu, sans spectacles dont les séductions les corrompent, sans festins dont la sensualité les excite. » L'Allemande est devenue sentimentale en se civilisant, elle n'est pas devenue frivole ni sensuelle. Le sentiment religieux, celui de la femme et de la famille s'allient, d'après Tacite, dans le patriotisme des Germains ; ils enflamment leur âme enthousiaste : « Ils choisissent, dit-il, leurs rois parmi les plus nobles, leurs chefs parmi les plus braves. Le pouvoir de ces rois n'est point illimité ni arbitraire ; et quant aux chefs, c'est par l'exemple plutôt que par l'autorité qu'ils commandent. S'ils sont ardents, s'ils se donnent à voir, s'ils marchent les premiers au combat, ils dominent par l'admiration. Les prêtres seuls ont le droit de sévir contre un homme, de l'enchaîner, de le frapper, mais ce n'est point à titre de châtiment ni par ordre d'un chef, c'est comme par le commandement du Dieu qui, dans leur croyance, préside aux combats. Ils portent à la guerre des images et quelques étendards qu'ils retirent du fond des bois sacrés. Le principal aiguillon de leur courage, c'est que leurs troupes ou bataillons ne sont pas le résultat du hasard, ni d'un amas fortuit d'hommes ; ils sont formés de membres de la même famille et de parents. Tout près d'eux sont les gages de leurs affections ; ils peuvent entendre les cris des femmes éplorées et les vagissements des enfants. Ce sont là pour chacun les témoins les plus sacrés ; c'est de là qu'ils attendent les plus grandes louanges. Ils viennent montrer leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes ; et celles-ci ne craignent pas de compter les plaies, de demander à les voir. Elles portent aux combattants des vivres et des exhortations.

. . . .

» Ils supposent aux femmes je ne sais quoi de saint et de prophétique, et ils ne méprisent pas leurs conseils, ni ne négligent leurs réponses. »

César, dans ses Commentaires, nous apprend que les Gaulois sont « légers, faciles à changer d'avis et avides de nouveautés. » Strabon complète le portrait en disant de ce même peuple que : « volontiers il s'indigne pour la cause du voisin opprimé. » Caton prétend que leur passion est de « manier fortement l'épée et finement la parole. » Voilà l'effigie en trois coups de burin; voilà la médaille où notre empreinte est gravée, mais qui a son revers, comme toute médaille; car Silicus Italicus fait des Gaulois « un peuple de bavards, sans suite dans ses idées. »

Rien ne dit mieux un homme que sa manière de comprendre la femme ; c'est aussi sur ce point que les peuples trahissent de la façon la plus significative leur individualité morale. On peut être sûr qu'on a saisi quelque trait permanent du caractère national lorsqu'on voit qu'il ne se dément pas en face de la mort, et qu'il demeure indélébile dans le sang des révolutions. Écoutons un témoin de la Terreur [1] : il va nous montrer la galanterie française, sœur de la coquetterie, si différente de la sentimentalité allemande, qui a fait les trouvères et la chevalerie, la cour de Versailles et les bouquets à Chloris, persistant et se jouant jusque sur les marches de la guillotine.

« Au milieu de ces tableaux lugubres qui se renouvelaient chaque jour, les femmes françaises ne perdaient rien de leur caractère; elles sacrifiaient avec la même assiduité au besoin de plaire. La partie de la prison que nous habitions donnait sur la cour des femmes. Le seul endroit où nous

[1] Souvenirs du comte Beugnot, prisonnier à la Conciergerie.

pouvions respirer un peu moins mal à l'aise était un local de dix à douze pieds de longueur sur sept de largeur, formé de deux cintres de voûte, qui servait de repos à l'escalier et de passage de la cour des femmes au guichet. Cette espèce de corridor était fermée du côté de la cour par des grilles de fer, mais dont les barreaux n'étaient pas tellement resserrés qu'un Français n'eût qu'à désespérer. Le corridor était notre promenade favorite : c'était la seule. Nous y descendions dès qu'on nous avait extraits de nos cachots.

. . . .

» Je suis persuadé qu'à cette époque aucune promenade de Paris n'offrait de réunion de femmes mises avec autant d'élégance que la cour de la Conciergerie à midi ; elle ressemblait à un parterre orné de fleurs, mais encadré dans du fer. La France est probablement le seul pays et les Françaises les seules femmes du monde capables d'offrir des rapprochements aussi bizarres, et de porter sans effort ce qu'il y a de plus attrayant, de plus voluptueux au sein de ce que l'univers peut offrir de plus repoussant et de plus horrible. J'aimais à considérer les femmes à midi, mais je préférais leur parler le matin, et je prenais ma part des entretiens plus intimes du soir quand je ne courais risque de troubler le bonheur de personne ; car le soir tout était mis à profit, les ombres croissantes, la fatigue des guichetiers, la retraite du plus grand nombre des prisonniers, la discrétion des autres, et dans ce moment de paix qui prélude à la nuit, on a béni plus d'une fois l'imprévoyance de l'artiste qui a dessiné la grille. Cependant les êtres coupables de cet inexplicable abandon avaient leurs arrêts de mort dans la poche...

» Il nous arrivait souvent de déjeuner avec les femmes. Des bancs à peu près de hauteur d'appui étaient adaptés de part et d'autre à la grille ; on y posait pêle-mêle, non pas les

apprêts, mais le sérieux du déjeuner, et là, tout en dépêchant les mets que l'appétit assaisonnait en dépit du fournisseur, les propos délicats, les allusions fines, les reparties piquantes étaient échangés d'un côté de la grille à l'autre. On y parlait agréablement de tout sans s'appesantir sur rien. Là, le malheur était traité comme un enfant méchant dont il ne fallait que rire, et dans le fait on y riait très-franchement de la divinité de Marat, du sacerdoce de Robespierre, de la magistrature de Fouquier, et on semblait dire à toute.cette valetaille ensanglantée : Vous nous tuerez quand il vous plaira, mais vous ne nous empêcherez pas d'être aimables... »

II

La sociabilité du Français est proverbiale, ainsi que la clarté de son langage qui en dérive, car elle est la politesse de la parole. Presque toutes les qualités et tous les défauts des Français se rattachent à leur désir de plaire ; ils tiennent plus à se montrer aimables qu'à être aimés, plus à briller qu'à éclairer, plus à paraître qu'à être. L'esprit, le goût et l'élégance qui les distinguent mettront toujours sur leurs fautes un vernis de culture qui leur fera illusion, et qui trompera même la malveillance des autres peuples.

Nul n'est aussi fort que le Français dans les mouvements d'ensemble ; nul n'est plus faible lorsqu'il faut agir isolément, prendre seul un parti, professer seul une opinion : s'il lui arrive de sortir du lieu commun à la mode, ce sera pour retourner une vérité à force d'esprit ; il croira s'être affranchi du joug de l'opinion en s'asservissant au paradoxe.

Le peuple français avance en rangs ; chacun, qu'il s'a-

gisse d'art, de politique, de science, a besoin de sentir les coudes du voisin : le Saxon et le Germain aiment à marcher séparés. Le centre d'appui de la nation, en France, est dans la masse impersonnelle; en Angleterre, en Amérique, en Suisse, en Allemagne, il se reproduit et s'établit dans tous les citoyens. Les peuples du Midi sont naturellement orateurs, les peuples du Nord ne le deviennent qu'à l'école de la liberté; les Français occupent le milieu entre les peuples improvisateurs du Midi et les peuples réfléchis du Nord. L'esprit français en tout est un esprit de moyenne, né vulgarisateur. Il possède la mesure et la clarté, mais il ne s'élève pas très-haut, ni ne descend très-profondément dans les entrailles d'un sujet; en poésie le grand vol lyrique, les larges conceptions métaphysiques en philosophie, ne sont point son fait; aussi lui sont-ils venus de l'étranger, et si, plus ou moins, ils l'ont gagné par contagion, ce n'est pas de lui qu'ils sont sortis. Le bon sens est l'élément de qui veut plaire et se répandre, et la politesse consiste à ne pas trop exiger de qui vous écoute; le goût empêche d'insister et de peser. C'est pour les autres que le Français parle, qu'il pense ou qu'il écrit; l'Anglais et l'Allemand pensent d'abord pour eux-mêmes. Le XVII[e] siècle, très-littéraire et très-français, tient dans un salon; la littérature démocratique depuis la révolution a remplacé le salon par le forum; elle n'a pas changé la substance du génie français. Son étoffe est le bon sens; lisez Montaigne, Molière, La Bruyère, Voltaire : leur génie en est fait; la France seule possède de vrais moralistes, parce qu'elle reste dans la moyenne de la nature humaine où le moraliste se complaît, et n'en force en aucun sens le diapason. Lorsque le Français se livre au paradoxe, c'est par vanité, ou par caprice; il le traverse, il n'y séjourne pas. L'Anglais, excentrique et maniaque, n'a que

des satiriques, des humoristes et des tragiques enclins à la caricature; les œuvres moyennes ne fleurissent pas chez lui, ni la comédie et le conte sans mélange de satire : Swift, Shakspeare, Sheridan, Hogarth le prouvent éloquemment.

Le peuple anglais est dur de volonté, tendu, le caractère le distingue; il a plus de muscles que de nerfs. Le Français a des passions, mais fugaces et mobiles comme lui; il est intermittent, enthousiaste par élans, impatient et spirituel, passant de la fièvre voisine du délire, à l'abattement voisin du marasme. Aussi prompt à se décourager qu'à s'encourager, en politique et sur les champs de bataille c'est lui qui a célébré les triomphes les plus éclatants et subi les plus éclatantes défaites. L'Anglais, ardent et concentré, flegmatique et tenace, sait résister, il ne s'élance pas, il avance pied à pied : son intelligence n'embrasse pas de vastes ensembles, elle ne quitte jamais terre, elle est pratique et mécanique; où le Français formule un droit, l'Anglais accomplit lentement une réforme. C'est un peuple politique, tandis que l'Italie est un peuple de politiques, et la France un peuple de révolutionnaires.

L'isolement est le froid du cœur; la forte virilité le supporte : à l'enfant, à la femme, au poëte, au Français, il faut de la tendresse, qui enveloppe leur âme, et qui fasse germer dans la sympathie les semences délicates dont elle est dépositaire. Les créatures nerveuses, à l'épiderme sensible et fin, font les peuples artistes; elles ne supportent bien ni le froid physique ni le froid moral. Les Français ont besoin de se serrer pour se tenir au chaud, et de faire rayonner leur pensée à travers le monde; ils ont besoin d'être choyés du sort, admirés, en enfants gâtés de l'esprit : c'est leur privilége, et leur malheur en même temps, d'avoir été très-admirés, et de ne pouvoir se passer de l'être, alors même qu'ils ont cessé

de mériter l'admiration. Les molécules vivantes qu'on appelle des Allemands ou des Anglais souffrent des vides entre elles, chacune a son orbite; les atomes français s'attirent, et se précipitent invariablement vers un même foyer. Cette vertu de sociabilité portée trop loin présente des dangers, comme la tendance contraire qui tourne à l'égoïsme et à l'orgueil : elle absorbe l'individu, et de chacun fait tout le monde; elle engendre la vanité en mettant toujours la personne en scène sous les yeux d'un public, elle amoindrit la force originale en portant à sacrifier les opinions personnelles au désir de penser avec tous; elle mène au catholicisme politique, social et religieux, par la pente de l'uniformité, les nations qui s'y abandonnent sans réserve.

Les révolutions sont des efforts rassemblés qui font brèche dans une institution, et renversent un obstacle par l'impulsion du nombre; elles supposent sans doute une réforme préalable accomplie dans les esprits, mais elles ne peuvent se consolider si elles n'ont pénétré dans les âmes pour y incorporer l'ordre nouveau; les hommes supportent les institutions, à des institutions nouvelles il faut des hommes régénérés, des individus qui les représentent et qui les fassent vivre. Les Anglais manquent de vues synthétiques; ils placent les choses les unes après les autres, leur vue est successive. Ce que les Français possèdent en excès, ils ne le possèdent pas assez : chacun paie ses défauts. L'Anglais opiniâtre impose des restrictions successives au pouvoir, et graduellement le repousse dans ses attributions; c'est moins aux priviléges du gouvernement que le Français s'adresse qu'aux priviléges des personnes et des castes. En Angleterre, la féodalité arrache à la monarchie, pièce à pièce, d'importantes concessions qui profitent à la liberté : en France, la monarchie et le peuple se coalisent contre les

nobles et les seigneurs; on s'achemine ensemble vers un pouvoir unique, dans lequel se retrouveront concentrés les privilèges successivement enlevés à l'arbitraire des castes, des corporations et des localités. « Écartez ces débris : vous apercevez un pouvoir central immense qui a attiré et englouti dans son unité toutes les parcelles d'autorité et d'influence qui étaient auparavant dispersées dans une foule de pouvoirs secondaires, d'ordres, de classes, de professions, de familles et d'individus, et comme éparpillées dans tout le corps social. On n'avait pas vu dans le monde un pouvoir semblable depuis la chute de l'empire romain[1]. »

Les Anglais conservent la monarchie avec la liberté, les Français croient détruire la monarchie en la remplaçant par la dictature républicaine. La république en Angleterre, sous Cromwell, n'est qu'un accident, — une parenthèse — la monarchie, sous Robespierre, subsiste dans la rigueur de ses procédés les plus arbitraires : elle est restaurée dans le comité de salut public, tandis qu'on croit inaugurer la liberté et cimenter pour une éternelle durée la démocratie. L'Anglais opiniâtre fait de l'opposition et résiste ; le Français mobile et spirituel fronde le pouvoir. La *Fronde* fut un produit français, et je crains bien que jamais la France n'ait connu l'opposition ferme, soutenue, pratique des peuples qui savent non-seulement conquérir une liberté d'un jour, mais qui, vertu plus rare et plus difficile, savent défendre et conserver celle qu'ils ont conquise. Les lendemains sont funestes à la France, parce qu'elle ne songe pas au lendemain.

La France fait de ses grands hommes des machines de parti ; l'Angleterre en fait des idoles nationales. La France défait ses gloires volontiers et les dénigre ; l'Angleterre les

[1] Tocqueville : *l'Ancien régime et la Révolution.*

surfait : la vanité et la mobilité sont à l'œuvre d'un côté, elles rabaissent ou exaltent ; de l'autre, c'est l'orgueil. Dans leur admiration pour leurs hauts faits et pour leurs grands hommes, de même que dans leurs usages et leurs coutumes, portés jusqu'à la tyrannie sociale et jusqu'à la superstition, les Anglais se montrent plus centralisés que les Français ; ils le sont même au point que dans tous les Anglais il n'y a pour ainsi dire qu'un seul personnage. Sentent-ils le besoin de créer par l'uniformité de leurs mœurs un contrepoids à leur individualisme politique, comme nous ressaisissons en sens contraire, dans la liberté des nôtres poussée jusqu'à la fantaisie, la diversité qui manque à notre constitution gouvernementale ?

Le Français est gai, il aime la société et par conséquent la ville ; l'Anglais a l'esprit taciturne et mélancolique, il porte en soi des germes de spleen. Le Français n'a pas de spleen, il ne connaît que l'ennui, et ne s'ennuie que d'être seul : alors que l'Anglais se pend, il trouve un remède moins lugubre dans la société de ses semblables. Est Anglais, d'après la loi anglaise, qui « naît sur le sol anglais. » — Est Français, d'après la loi française, « qui naît de parents français. » Les deux peuples se révèlent bien dans cette double disposition : ici l'esprit foncier, là, l'esprit citadin ; esprit communiste et fonctionnaire d'un côté, esprit indépendant et solitaire de l'autre. Un marchand de Liverpool, un fabricant de Manchester qui a fait fortune, quand il se retire des affaires, achète de la terre : il quitte la ville ; en France, le paysan même y aspire, et quand il n'y peut émigrer lui-même, il ambitionne d'y placer ses enfants. L'Anglais — auteur de Robinson — non-seulement supporte, mais recherche la solitude ; il aime la campagne dont l'isolement relatif lui donne un plus vif sentiment, une possession plus

entière de sa personne. Il enfouit dans les ombrages sa propriété, l'encadre de murs ou de haies ; le Normand qui fit la conquête de l'Angleterre a de cela : le moi s'affiche dans ses clôtures en rempart. La promiscuité des idées, des mœurs et des habitudes est au contraire le plaisir du Français ; chez lui, point de clôture ni matérielle ni d'esprit, il ne peut les souffrir ; il est chez le voisin, le voisin chez lui, ils vivent l'un dans l'autre.

Entre l'Anglais et l'Allemand il existe des analogies, mais les dissemblances sont très-prononcées. L'Allemand est métaphysicien, il l'est dans sa poésie qui est une métaphysique du cœur, il l'est dans sa philosophie. Métaphysicien et sentimental, les contours de son esprit sont indécis et flottants, mais vastes ; sa pensée profonde, élevée, est souvent nébuleuse ; on ne trouve des abîmes et des lointains que là où il y a des sommets. L'Allemagne met de l'enthousiasme religieux jusque dans l'athéisme. Si la France a hérité de la grâce et de l'élégance des Grecs ; si l'Angleterre emprunte quelque chose de l'esprit de Rome uni à l'égoïsme, à la dureté nationale et au mercantilisme des Juifs, l'Allemagne semble avoir absorbé l'âme de l'Inde panthéiste et rêveuse. Sa philosophie sent la nature plus que l'homme, elle l'y noie : la philosophie française, comme celle des Latins, a le défaut contraire ; il n'y a que la Grèce qui dans la sienne ait su marier l'homme et la nature.

Les peuples réfléchis sont mieux doués pour écrire que pour parler : pourtant les Allemands en général n'écrivent pas bien. Il leur manque la discipline de l'esprit et du langage, leur pensée ne sait pas s'arrêter ; leur langage est diffus parce que leur esprit est confus, qu'il prend trop aisément le large, et que chacun suit son idée sans grand souci de se faire comprendre des autres : l'Allemand a peur de penser comme autrui.

Les peuples qui ne respectent pas la femme ne deviennent pas artistes; ceux qui la spiritualisent au point de négliger la sensation, et qui ne mettent pas dans leur amour un grain de volupté, n'entrent pas non plus en plein dans l'art. Les peuples artistes sont voués à l'idée, mais sous forme sensible. L'Italie ne sépare pas la chair de l'esprit, la matière de l'idée : elle fut peintre. En caressant trop le phénomène, on tombe dans le matérialisme; en le dédaignant trop, on se perd dans l'abstraction, double écueil pour l'art dont la route est entre deux. L'Allemagne idéaliste est empêchée d'être artiste, et surtout peintre ; les formules la gênent, et ce n'est que dans la musique qu'elle retrouve la supériorité de son génie.

L'Allemagne, douée de grandes qualités spéculatives, était manchotte pour l'action, elle a rencontré naguère dans la Prusse le bras et la main qui lui manquaient; de cette union sortira sans doute un peuple diversement et richement doué, pratique sans routine, méthodique sans sécheresse, un sans uniformité, capable de vivre dans la région des idées sans cesser de toucher terre. « Le silence est d'or, » dit le proverbe arabe; pas toujours cependant : il est des circonstances où la parole est d'or, d'autres où c'est le silence. Parler à propos, se taire à propos, c'est une même qualité; l'on ne parle bien que lorsqu'on sait se taire. Le Français sait parler et ne sait pas se taire, l'Allemand ne sait pas se taire, quoique silencieux d'habitude : sait-il parler? Il l'apprendra, s'il devient libre, à l'école de la politique.

III

L'Oriental est terrassé par le soleil qui l'énerve et l'épuise; il vit couché, à moins que le fanatisme religieux ne le pousse. Il est rêveur ou fataliste. L'homme du Nord vit debout, dans l'attitude du lutteur : sans cesse obligé de combattre pour ne pas mourir, il arrache sa vie à une terre rebelle, et repousse les assauts d'un âpre climat; sol et climat sont pour lui des ennemis, il faut qu'il en triomphe, ou qu'il meure. Cette lutte sans répit aiguise son intelligence et trempe sa volonté; il devient actif, et ce qui le caractérise c'est une force concentrée, une âme ramassée sur elle-même et militante. C'est seulement quand il a, par le travail et la persévérance des siècles, conquis un peu de loisir, qu'il commence à rêver et que naissent les arts qui lui sont propres, c'est-à-dire ceux qui expriment poétiquement sa manière d'être, de sentir et d'imaginer. L'Orient a des épanouissements plus rapides et plus brillants, mais aussi plus éphémères et plus fragiles.

Aux deux pôles des sociétés humaines se trouvent l'Anglo-Saxon et l'Indou; des degrés nombreux mènent de l'un à l'autre : mais la civilisation, ainsi que le soleil, chemine d'Orient en Occident.

Les individus et les peuples de l'Occident ont plus d'étoffe que ceux d'Orient, ils supportent seuls d'être travaillés par la civilisation et subissent, sans s'épuiser, de nombreux façonnements. Chez les autres, la façon bientôt emporte l'étoffe, la forme éclatante épuise le fond trop pauvre. De nos jours, il n'y a plus qu'une civilisation, qui développe tous les peuples dans un sens analogue, pour une fin

commune, et par des moyens semblables. Ceux qui résisteront à ce travail sont ceux qui dureront. Quelques-uns visiblement s'affaiblissent : cela peut tenir à des causes transitoires, alors ils se relèveront ; ou bien à des causes inhérentes à leur caractère, alors ils ne remonteront plus leur pente : le progrès, qui ne meurt pas, s'en choisira d'autres et poursuivra sa route. L'Espagne ressuscitera-t-elle? L'Italie vivra-t-elle? La France ne tombera-t-elle pas, ses défauts l'emporteront-ils définitivement sur ses qualités, ses qualités reprendront-elles le dessus pour contre-balancer ses défauts et lui rendre son aplomb? L'avenir nous le dira. Cependant un peuple n'est jamais congédié de la scène de l'histoire que lorsqu'il n'est plus utile à la civilisation. Alors, son rôle est joué, il manque ses entrées et ses sorties, tourne sur lui-même, rabâche sa gloire passée, et finit par rester derrière les coulisses. Que les peuples veillent sur eux-mêmes !

Notre siècle a produit l'espèce des utilitaires, gens positifs qui deviennent utopistes à leur manière. Ils sont portés à croire qu'il suffit qu'une chose soit reconnue utile pour qu'elle soit praticable. Ils disent, par exemple, qu'il serait utile que tous les peuples ne parlassent qu'une seule langue, et ils en concluent aussitôt qu'il suffirait dès lors de le vouloir pour n'en parler qu'une. Ils méconnaissent, ou plutôt ils ignorent que les langues ne se créent ni ne se modifient par décret ou par raisonnement : qu'une langue est un peuple, et toute l'histoire d'un peuple ; que celui-ci ne peut la quitter comme une simple enveloppe, alors même que cela serait reconnu utile, et proclamé utile universellement. Les utilitaires ne se règlent que sur ce qu'ils estiment de sens commun ; les passions, les diversités de race, de nation, de lieu, les complexités de toute sorte qu'engendrèrent le passé et la variété des circonstances, ils n'en tiennent compte ;

aussi l'art, l'histoire, et toutes les choses en général que le sentiment perçoit ou devine, non la raison pure, leur demeurent étrangères : c'est pour eux un monde fermé. L'absence de sens historique les porte à croire que les peuples et les langues vont s'absorber. Ils s'abusent; les peuples ne se dissoudront pas dans la sauce du cosmopolitisme; les propriétés d'un peuple sont spécifiques, et le genre humain a besoin de la diversité de leurs aptitudes pour s'organiser : il n'organise pas son unité, produit de l'histoire, contre les peuples mais par eux; il en fait ses organes. La liberté, aussi bien pour les peuples que pour les individus, a mission de donner carrière à la diversité individuelle et nationale au profit de l'humanité. Le droit est un, la vie personnelle et multiple.

« La loi, en général, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine [1]. »

[1] Montesquieu.

XV

DU SENTIMENT ET DES PASSIONS

« Il suit de là que les passions, telles que la haine, la colère, l'envie, et autres de cette espèce, considérées en elles-mêmes, résultent de la nature des choses tout aussi nécessairement que les autres passions ; et par conséquent, elles ont des causes déterminées qui servent à les expliquer ; elles ont des propriétés déterminées tout aussi dignes d'être connues que les propriétés de telle ou telle autre chose dont la connaissance a le privilége de nous charmer. »

« Il résulte de tout cela que ce qui fonde l'effort, le vouloir, l'appétit, le désir, ce n'est pas qu'on ait jugé qu'une chose est bonne ; mais, au contraire, on juge qu'une chose est bonne par cela même qu'on y tend par l'effort, le vouloir, l'appétit, le désir. »

SPINOZA.

I

Une émotion représente un mouvement de l'âme, ce qui l'émeut la meut. Le domaine du sentiment est le désir ; les formes du désir sont les passions : « Autant il y a d'espèces d'objets qui nous affectent, dit Spinoza, autant il faut reconnaître d'espèces de joie, de tristesse et de désir. »

Nous savons clairement ce que nous entendons, ce qu'il faut entendre par les mots idée ou sensation. Nous savons aussi quand nous éprouvons un sentiment, et nous distinguons les sentiments que nous éprouvons ; mais connaissons-nous le siége de nos émotions aussi bien que celui de nos idées ou de nos sensations ? nous rapportons celles-ci aux sens, celles-là au cerveau, et nous les sentons comme logées

dans la tête, organe de la pensée. Nos émotions, nous les rapportons au cœur. Le cœur pourtant n'est qu'un organe physique, l'organe central de la circulation. D'où vient donc que le langage humain, par une transposition du corps à l'âme, en fasse l'organe même du désir ? c'est sans doute parce qu'en lui retentit toute émotion, et que les idées, les images, les impressions qui nous émeuvent sont celles qui agissent sur le cours du sang ; l'amour est fertile en rougeurs et en pâleurs du visage, la passion fait refluer et précipite la sève vitale en ses canaux ; elle l'enflamme, et l'on dirait qu'elle y met un ferment d'incendie.

Le cœur, au sens moral, est la vie dans son premier élan. Il y a de l'âme dans la sensation, il y a de l'âme dans la pensée ; mais c'est de l'âme, ce n'est point l'âme. Nous désirons au contraire avant de penser, et les premières sensations que nous éprouvons ne sont que des occasions, ou des prétextes de désir. Par le désir l'âme se trahit, par le désir elle se ressent ; elle s'exalte, elle se décolore et s'éteint avec le désir. Même l'abstraction la plus élevée, qui semble un pur fruit de l'esprit, est née d'un désir, celui de connaître ; les désirs intellectuels sont les semences indispensables des idées qui, fécondées par l'observation, s'épanouiront dans la science.

La sensibilité est la capacité de s'émouvoir. Elle diminue généralement dans la mesure où la faculté d'abstraction ou de réflexion augmente : les peuples et les individus qui s'en montrent particulièrement doués sont ceux chez lesquels prédomine encore la jeunesse de l'imagination et des sens.

Maintes vérités semblent contraires à notre bonheur, nous les rejetons, quoique forcés de les reconnaître ; maintes erreurs, en revanche, nous sont chères parce qu'elles flattent nos désirs et que notre cœur les épouse : les erreurs que l'on

chérit s'appellent des illusions. La dernière chose qui résiste en nous c'est le sentiment, parce qu'il est notre être le plus intime, parce qu'il est nous. Chacun a sa manière de sentir, tandis que la raison est la même pour tous et commande à tous. Qui ne persuade le sentiment n'a pas cause gagnée, il ne possède pas autrui ; la plus forte opposition qu'éprouve la vérité est là, mais là aussi se trouve sa plus grande force : quand elle s'est incorporée au cœur, rien ne l'ébranle plus. Cela explique comment les réformes morales ne s'opèrent dans les foules que par le sentiment, et pourquoi la notion abstraite du vrai les laisse indifférentes; la puissance du désir, qui est l'alpha et l'oméga de la vie, n'est pas en jeu.

Il y a des idées qui ne produisent en nous aucune émotion, qui ne troublent pas le moi en s'y réfléchissant, et du cerveau ne descendent pas dans notre vie intérieure; d'autres nous soulèvent et nous agitent, elles sortent de l'esprit et deviennent des sentiments : ce sont les seules qui nous entraînent et nous provoquent à l'action. Qui ne désirerait rien, n'agirait pas. Les idées souveraines sont celles qui excitent le plus vivement le cœur. S'il est vrai que les grandes pensées viennent de lui, nous n'estimons grandes aussi que celles qui vont à lui. Les opinions suffisent à l'esprit, une conviction est davantage; c'est une manière de voir qui tient à une manière de sentir. Une opinion n'est qu'une vue de l'intelligence : on peut emprunter ses opinions, on produit ses convictions. Combien les choses et les personnes nous semblent différentes, selon que nous les désirons ou que nous avons cessé de les désirer ! nous changeons, elles n'ont pas changé, mais nous leur attribuons nos changements. Il est aussi difficile d'être juste envers qui vous inspire de l'antipathie, que de n'être point partial envers qui vous inspire de la

sympathie. L'antipathie est l'obstacle invincible entre les esprits; la haine en élève un bien moindre, et qui peut disparaître. Deux personnes nourrissant une mutuelle antipathie sont nées irréconciliables; elles ne pourront que s'estimer : encore, dans leur estime, se sentiront-elles contraintes, elles s'estimeront malgré elles.

Un poëte a fait cette observation qu'une femme prend un autre visage lorsque nous l'avons possédée. Il en est de même de tout, le désir éclaire d'un reflet idéal les choses et les êtres sur lesquels il tombe, il les transfigure; quand le rayon s'éteint, l'illusion s'évanouit : et pourtant qui peut dire où est la vérité? Chacun croit voir les choses telles qu'elles sont, il s'y voit lui-même tel qu'il est. Il les craint ou les recherche. La crainte est encore le désir : espérance, joie, douleur, sympathie, antipathie, amour, haine, tout en procède. L'espérance est un alchimiste qui convertit en or ce qu'il touche : miracle du désir assisté de l'imagination.

Désirer et raisonner, c'est tout l'homme; mais puisque nous ne raisonnerions pas si nous n'avions le désir de savoir, l'on peut dire que tout l'homme en définitive se ramène au désir, et que les formes et les degrés de la vie sont les siens.

II

Agir est la loi de l'homme, et celle de toute créature; qui n'agit pas, croupit et se corrompt.

« Apparemment, écrit Fontenelle, l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en

vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront... Elle a mis les hommes au monde pour y vivre ; et vivre, *c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps*. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret ; on devient trop sage, et on n'est pas assez homme ; on pense, et on ne veut plus agir ; voilà ce que la nature ne trouve pas bon. »

Nous aimons avec passion la musique. Cela ne viendrait-il pas de ce que nos âmes desséchées par le raisonnement y cherchent un rafraîchissement du désir ? En nous rendant l'émotion durant un instant, l'enchanteresse galvanise nos cœurs. Pauvres êtres accablés du fardeau de l'histoire, qui gémissons de tant réfléchir et de tant nous souvenir, nous l'invoquons comme une libératrice et lui crions : Rends-nous une âme ! Nous aimons de même avec fièvre la campagne : c'est que nous abusons de la ville, et que la nature menacée dans son équilibre, au milieu d'une civilisation compliquée, étourdissante, harassante, tend à reprendre ses droits. L'excès d'un côté provoque l'excès contraire. Rousseau est à la tête de ce fiévreux retour vers les choses de la campagne; lassés de la ville, nous aspirons au repos des champs, au silence des forêts, — et nous nous précipitons vers la nature avec emportement. Mais elle ne se laisse pas prendre d'assaut, et qui l'ignore en soi-même, ou l'a détruite, au dehors ne la trouvera pas. Tournons notre pensée vers les grandes choses et sachons attendre; en les contemplant, en les comprenant mieux, nous finirons par les sentir pénétrer dans notre cœur; elles y éveilleront le besoin de les posséder, elles y ressusciteront la vie, et l'action qui fait vivre. L'homme vaut ce que valent ses désirs; le plus infortuné, le plus misérable de tous est celui qui ne sait plus rien désirer.

Notre époque sent la fièvre, et s'agite encore plus qu'elle n'agit; la hâte nous sert mal. L'humanité a du temps devant elle, on perd le temps qu'on veut supprimer : il faut aux idées, comme aux moissons, celui de mûrir.

Le spleen est le sentiment sourd et intense du vide que laisse dans l'âme le désir éteint. C'est le néant ressenti. Qui aime a le cœur plein, fût-ce de douleur et de désespoir; il n'éprouve pas au sein de la vie la conscience du néant: il vit, et ne se demande pas pourquoi il vit. Notre désenchantement est un spectre des époques de décadence; dans sa coupe empoisonnée, l'intelligence a distillé ses sucs les plus subtils. Il n'y a que les raffinés et les délicats qui se tuent; le paysan et Caton ne savent rien de l'immense et noir ennui qui s'est abattu sur notre génération, et pour l'enfantement duquel il a fallu que s'unissent, au cœur de l'homme, l'expérience aride et le sentiment d'un infini dévorant. Obermann est parmi nous le type de ce découragement du désir, de cette léthargie des forces morales qui détruit la volonté : « Sentiment universel, soutiens et dévore ma vie : que serait-elle sans ta beauté sinistre? c'est par toi qu'elle périra! » s'écrie-t-il. Son être s'y consume. L'ennui sonore de René est moins profond, car il est moins vrai; il se contemple. « L'ennui, écrivait Mme du Deffand, a été et sera toujours cause de tous mes maux. » L'ennui est l'absence de passion, il devient irrémédiable et s'empare de toute l'âme quand le mouvement s'y arrête avec le ressort de la volonté. La religion de Bouddha, qui conclut à l'anéantissement du désir comme principe de toutes nos misères, est le dégoût de la vie, le néant systématisé.

L'âme a son atmosphère, son azur et son soleil, ses brumes, ses aurores et ses couchants, ses orages et son

calme, sa bise et ses zéphyrs, ses nuées roses qui flottent à l'horizon du rêve, ses nuées sombres et ses éclairs, ses ciels limpides, ses ciels bas et lourds qui l'étouffent : et tout cela est formé, dissipé, transformé au souffle du désir.

III

Le désir est amour.

Rien ne vit que d'aimer. Aimer, c'est se sentir attiré.

L'instinct est l'attraction vivante. Infaillible quant à son objet général, il s'élance en aveugle souvent vers des choses qui portent un reflet, ou ne revêtent qu'une simple apparence de celle à laquelle il se rapporte. L'alouette se laisse prendre au miroir, le papillon à la chandelle ; on citerait mille exemples de piéges où se précipite l'amour. S'il ne trompe pas l'espèce, il égare l'individu en des voies fallacieuses contraires à son bonheur ; il le conduit dans les ténèbres et dans les embûches. Et c'est là son triomphe ; car il serait moins fort s'il nous permettait de voir clair, d'attendre, de réfléchir et d'examiner. Pur vertige qui monte, on ne sait comment, on ne sait pourquoi, du cœur au cerveau, des sens à la tête. Telle personne serait digne de nous charmer, elle nous rendrait heureux, et nous le reconnaissons ; mais elle ne nous charme pas, nous passons à côté d'elle pour courir à notre ruine, que souvent nous voyons. Qui raisonne le moins quand il aime est celui qui aime le plus. Ce qui attire deux êtres l'un vers l'autre, ce ne sont pas les qualités qu'ils se reconnaissent : on peut ne ressentir aucun amour, et même éprouver de la répugnance pour une personne à laquelle on est obligé de reconnaître toute sorte de mérites ; on peut en aimer une autre qu'on trouve pleine de défauts ; mais les

défauts d'une personne aimée deviennent aimables et nous dominent à l'égal de ses qualités. Que sait-on de l'amour? qu'il est l'amour. Il naît ou ne naît pas, on l'éprouve ou on ne l'éprouve pas : voilà tout. Raisonner sur lui, ou raisonner avec lui, peine perdue; il a sa loi et sa logique, lesquelles ne sont ni la loi ni la logique de la raison.

Le goût, le simple penchant ne diffèrent de l'amour qu'en intensité; il y a de l'amour, s'il n'y a pas l'amour, en toute sympathie.

Quand nous éprouvons de l'indifférence à l'égard de quelqu'un, c'est qu'il n'existe pas pour nous : il n'existe pour nous que les personnes qui nous émeuvent. Antipathie, sympathie, indifférence : l'homme ne connaît que ces trois états. Les antipathies, les sympathies et les indifférences de chacun disent son être. Dans la sympathie il se sent attiré, repoussé dans l'antipathie, immobile dans l'indifférence. Il se sent avec les choses et les personnes qui lui inspirent de la sympathie, contre celles qui lui font éprouver de l'antipathie; étranger à celles qui le laissent sans émotion. La sympathie est un courant de l'âme qui la dirige vers la chose ou l'être qui nous l'inspire; l'antipathie est un reflux du cœur qui nous en éloigne. La sympathie nous augmente, l'antipathie nous diminue d'autrui; on est naturellement expansif avec les gens qui vous plaisent, on s'arme de silence et de défiance malgré soi avec ceux qui ne vous plaisent pas. Tel est le code du sentiment. Nul n'est maître de ses antipathies, de ses sympathies et de ses indifférences. Mais toutes nos impressions ne se classent pas ainsi à l'un ou l'autre pôle de la vie du cœur. Il y a des impressions mélangées, qui même sont les plus nombreuses. Par certains côtés, une personne ou une chose peuvent nous attirer, nous repousser par d'autres, en nous

laissant incertains et combattus entre deux impulsions contraires. Quoi qu'il en soit, c'est toujours comme une fatalité que nous subissons nos propres impressions; car ces impressions sont le sentiment inévitable des rapports qui existent entre notre nature et celle des choses et des êtres qui nous environnent. — Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Le proverbe a raison : nous exprimons notre moi dans nos répugnances et dans nos inclinations, nous sommes et nous vivons dans les objets de notre amour; leur prix dit notre valeur. Au lieu qu'il ne faille pas disputer des goûts et des préférences, il en faut disputer, au contraire, car ils sont loin de se valoir. Que l'homme se perfectionne, il perfectionnera ses goûts. S'il a le goût de l'humanité, il n'aimera que les choses humaines. Heureux celui dont le cœur ordonne ce que prescrit la raison et ce que veut la justice! heureux celui dont le sentiment est d'accord avec la conscience, et pour lequel — inestimable privilége — l'amour rencontrant le devoir et le devoir l'amour, ce serait un devoir de préférer ce qu'il aime, si déjà il ne le préférait.

IV

Dans la passion, qui est l'apogée du sentiment et du désir, la nature agit dans l'homme; dans les œuvres de la réflexion, c'est l'homme qui agit sur la nature.

Tant que la raison parle, la passion n'est pas entière : « Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt. [1] »

Les goûts, les inclinations nous émeuvent et nous dirigent

[1] La Bruyère.

sans agiter trop profondément notre cœur; ils y entretiennent le feu du désir sans le consumer dans les flammes de l'incendie. Mais quand le désir devient la passion, tout est changé; s'il ne nous élève pas au sommet de la félicité et de la noblesse humaines, il nous jette dans les plus profonds désastres et les plus irréparables excès. La passion est un délire, une fièvre incompatible à la longue avec la fragilité de l'être humain et les conditions moyennes, sinon médiocres, de son existence : elle est faite pour bouleverser le monde et se rire de ses barrières.

Rien de grand néanmoins ne s'est accompli, ni pour le mal ni pour le bien, que par la passion.

Qui dira les bienfaits du feu ? Depuis le rayon du soleil qui règne sur les mondes jusqu'à la flamme qui brille dans l'âtre, jusqu'à la clarté de la lampe qui éclaire les veillées du penseur, il pénètre notre existence et la soutient. Sans lui, toute vie s'éteindrait. Et cependant quel élément a causé plus de ravages? Il en est de même de l'eau, artisan de fécondité qui, s'associant au feu, a façonné le globe et délimité les continents. Les êtres sont sortis de déluges où nageaient leurs germes. Que ne doit pas aujourd'hui la terre, que ne doivent pas ses habitants aux fleuves, à la mer, aux lacs : les flots qui la sillonnent sont les artères et les veines par où circule son sang. D'un filet d'eau dans le désert naît l'oasis. Les nuages se condensent en pluie, les vapeurs légères en rosée, et la vie boit ces bienfaits sans lesquels nul être ne subsisterait ni parmi les végétaux ni parmi les animaux. La terre, privée d'eau, brûlée jusqu'en ses entrailles, deviendrait impuissante à rien engendrer ; son sein se dessécherait. Une aridité temporaire et locale est une calamité pour le pays qu'elle frappe, une sécheresse qui gagnerait toutes les régions du globe serait la mort générale. A quels usages l'eau

et le feu combinés ne servent-ils pas: ils sont les serviteurs du foyer domestique, les vrais cuisiniers de nos aliments; ils sont les maîtres de toute hygiène. Et pourtant, quelles catastrophes, quels spectacles nous rappellent, et le clair ruisseau qui murmure en s'écoulant sous le gazon, et la pluie rafraîchissante qu'aspire la moisson, et la goutte de rosée qui tremble au bord du calice des fleurs sous l'éclat matinal? Des continents entiers submergés, des mers, des cataractes furieuses, des fleuves et des torrents débordés; les avalanches, la neige, l'averse opiniâtre semant les ruines, la misère, la désolation, et défiant tous les efforts de l'industrie humaine consternée, devenue un puéril jouet aux mains de la nature déchaînée. Quels bouleversements, quels cataclysmes ne devons-nous pas à cet élément qui successivement a lavé de la surface du globe, ébranlé par les convulsions de la mort ou les crises de la naissance, des créations entières?

L'air, à son tour, verse les bienfaits et les désastres, attise la vie et souffle la mort. Il est notre respiration même et l'haleine de tous les vivants; la plante, les animaux et l'homme avec son aide convertissent leur nourriture en séve, en sang, en chair, en tissus. Qu'elle est douce à respirer la brise, et quel régénérateur de tout notre corps qu'un air pur et limpide; un souffle vivifiant est une seconde âme. Rien de comparable à l'air, le don universel et gratuit! et cependant il distille les poisons, les épidémies et les pestes: au lieu de nourrir la vie et d'en attiser le foyer dans les veines, il corrompt parfois l'existence en son principe et nous fait respirer la mort; il abat et couche pêle-mêle, ainsi que des blés sur le sillon, des milliers d'hommes, empoisonnant les femmes, les enfants, les vieillards, brisant la maturité et flétrissant la jeunesse, frappées également de traits invisibles. Moins perfides sont les fureurs de l'orage et de la tempête,

mais non moins désastreuses. Le zéphyr qui vous réjouit, amants heureux, qui caresse la rose et courbe à peine le brin d'herbe dans les prés, il va déraciner des chênes ; la brise de mer réparatrice et légère, tout à l'heure convertie en trombe, spirale invisible de l'air, enlèvera d'un coup le môle du port qui semblaît taillé dans le granit éternel : le souffle qui enflait les voiles et poussait doucement le navire vers le port, croissant par degrés, augmentant encore, va creuser dans la mer des gouffres, et faire tourbillonner dans l'espace les irrésistibles vertiges du naufrage.

Tels sont les éléments ; ils créent et détruisent, à l'égal de la divinité indienne, et leur puissance de destruction est égale à leur puissance de création. Les passions font de même. Dans les mouvements impétueux et l'exaltation de nos désirs, elles nous donnent les plus sublimes joies de la vie, le plus profond sentiment de l'existence; mais c'est à elles que nous devons aussi, par un retour inévitable, les plus poignantes douleurs et les plus horribles infortunes. Elles soufflent le désespoir et la félicité, les plus grandes douleurs et les plus ineffables délices sur notre destinée. Qu'on fasse le procès aux éléments, à ceux du monde physique et du monde moral : personne, s'il ne veut cesser de vivre, ne souhaitera la mort des éléments. Malgré leurs terreurs et leurs désastres, malgré le poids implacable dont ils écrasent le cœur de l'homme, comme le vermisseau sous la roue, qui voudra néanmoins, préférant le calme plat de l'âme et l'immobilité des choses, anéantir en soi la cause de toute vie, de tout mouvement et de toute passion — qui voudra tuer le désir ?

La passion a l'allure plus prompte que la sagesse; parce qu'elle est le désir, elle marche devant et la distance. La raison ne la rattrape que dans l'expiation. C'est se tromper

pourtant de voir dans la passion l'adversaire né de la raison. Chaque désir de la nature humaine a sa raison d'être dans la raison; en d'autres termes, aucun désir humain n'est sans raison d'être. Il n'y a de contraire à la raison que la passion soulevée contre l'humanité, et non celle que condamnent les usages, les convenances, les traditions variables des différents peuples. Au delà de ces barrières de convention qu'elle franchit ou qu'elle renverse, c'est souvent elle, la victorieuse, qui ressaisit la vérité et qui relève les droits de l'humanité. Mais le cœur peut se mettre en opposition avec l'ordre humain; alors il succombe infailliblement : ce ne sont plus les conventions des hommes, c'est la loi divine et la loi humaine qui l'atteignent à la fois. Vaincu par la souffrance — et, s'il le faut, par la mort, l'ordre l'anéantit dans les conséquences mêmes de sa révolte. La passion est la victime du trouble qu'elle a suscité dans la nature ou dans la société.

V

Les passions ont leur nature et leurs caractères spécifiques; chacune possède sa physionomie, son objet, ses symptômes et ses phénomènes. Les plus voisines, la jalousie, l'envie, la vanité, ne se confondent pas; et c'est ce qui a permis au philosophe moraliste, à un la Bruyère, à un Vauvenargues, de les décrire. Les plus distantes se ramènent toutes au désir : c'est ce qui a permis aux philosophes métaphysiciens, à un Spinoza, à un Descartes, de les unir dans le cœur humain. Diverses dans leur espèce, elles se diversifient encore en se marquant de couleurs individuelles ou nationales; elles admettent des variétés, suivant les pays, les tempéraments et les caractères. La colère sans doute est

toujours la colère, l'amour partout est l'amour; la haine, l'envie, la jalousie, se montrent invariablement sous les mêmes traits essentiels: dans le degré, la mesure et l'expression, elles changent constamment. Le pommier ne produit que des pommes; mais que de pommes différentes!

Tout désir peut envahir l'homme jusqu'à le posséder exclusivement. Dans l'idée fixe, la manie, la folie, il s'étale et couvre la surface entière de l'esprit. L'avare, le jaloux, l'envieux, l'assassin, deviennent la proie de leur passion aussi bien que l'enthousiaste; le philanthrope, l'apôtre, l'artiste, le savant le sont parfois de la leur. Ravaillac eut l'idée fixe d'assassiner Henri IV, Charlotte Corday d'assassiner Marat. « Comment êtes-vous arrivé à la résolution de tuer l'empereur? » demandait naguère un magistrat à un pauvre fanatique qui avait cru trouver dans la mort du czar la délivrance de la Pologne, sa patrie. « En y pensant toujours, » répondit celui-ci. — C'est la même réponse que fit Newton, à qui l'on demandait comment il avait découvert la gravitation universelle.

La passion porte en soi la fatalité, et c'est pourquoi elle est l'étoffe du drame et de la tragédie. En grandissant elle se fait destin. Shakspeare l'a montré admirablement; son théâtre est un immortel traité des passions. La passion est sans honneur, elle est sans scrupule et sans moralité: elle est. C'est à ce signe qu'on la reconnaît, qu'elle foule tout aux pieds, et qu'elle ignore tout ce qui n'est pas elle. En soi, elle n'est ni morale ni immorale, elle ignore le mal et le bien : c'est la raison et la concience qui la confrontent avec l'humanité et qui la jugent; elle-même ne sait rien qu'elle seule.

La plus forte de toutes les attractions est assurément celle que la nature a mise entre les sexes. Elle naît du désir, mais elle n'a pas toujours le même tempérament, ni le même

emportement; et j'estime que s'il y a de l'amour dans la passion[1], il convient cependant de ne point les confondre. Ils se rapprochent et se distinguent. Il y a plus de choix et de sang dans la passion, plus d'âme et de rêverie dans l'amour. L'on voit souvent la bête traîner après elle, dans la passion, l'esprit et la volonté gémissante. Pareils aux chevaux d'Hippolyte, les sens emportés, fous, ne sentent plus le frein, ils ont gagné la main, et comme piqués du dard enflammé de quelque taon invisible, ils courent sans les voir aux abîmes. Tout se tait devant eux : l'orgueil, l'ambition, l'avarice même; devant l'amour, la raison garde quelque droit qui la tempère. L'amour n'est-il qu'une passion moins forte? non : il possède son génie propre. Certaines âmes sont de nature amoureuse, d'autres sont passionnées. Raphaël et Michel-Ange, Mozart et Beethoven, Eschyle et Virgile ne se ressemblent pas, et leur différence est celle qui sépare les âmes ardentes des âmes tendres et rêveuses. La passion est active, elle est tout action. Rêver et soupirer, n'est-ce pas l'éloquence discrète de l'amour :

Et languor, et silentium,
Et latere petitus imo spiritus[2].

Le génie de l'amour est tendresse et douce persuasion, le tempérament de la passion est guerre, combat, victoire. franchir l'obstacle ou le renverser, voilà ce qu'elle veut; elle possède une volonté délirante. L'amour consume, de ses soupirs sont nés des poëmes. Ce n'est pas le soupir, c'est le feu qui sort des lèvres de la passion et l'on connaît ses

[1] Le mot étant pris ici dans le sens restreint et spécial que comporte le rapport des sexes.
[2] Horace.

œuvres. L'amour est contemplatif. Il met du vague au cœur; il écoute, bien qu'il ne les suive guère, les conseils de la raison, mais il déplore de ne les pouvoir suivre : la passion d'un geste les écarte, d'un souffle les dissipe. L'amour est un doux poison qui s'insinue dans nos veines par le regard, et qui de là gagne la tête pour l'emplir de songes ; il nous enivre insensiblement comme un bouquet dont on respirerait, sans pouvoir l'abandonner, le doux vertige. L'amour détend les fibres de l'âme et désarme la volonté en l'énervant; la passion la terrasse et la lie — emportée, elle emporte tout : elle brise ou se brise.

L'amour, tout en ne cessant pas de gouverner le cœur, admet auprès de soi d'autres sentiments; la passion est une, c'est une dictature. La passion est aux antipodes de l'amitié : l'amour en est moins éloigné. « L'amitié, dit la Bruyère, peut subsister entre des gens de différents sexes exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part. » N'est-ce pas dans cette classe, ou tout près, qu'il convient de ranger l'amour conjugal, avec prédominance, suivant les cas, de l'un ou de l'autre sentiment qui le composent, l'amitié ou l'amour?

Dans ce que nous prenons pour de l'amour chez les hommes, il y a la plupart du temps peu d'amour : mais de l'amour-propre, des sens, de l'habitude. La passion semble mieux convenir au caractère actif et conquérant de l'homme, l'amour davantage au cœur féminin. L'amour est fréquent chez les femmes; et tandis que la possession et le temps d'ordinaire détruisent le peu qu'on en trouve chez nous, on voit en général qu'ils l'augmentent et l'enracinent chez

elles : pour éteindre l'amour qu'une femme a conçu pour lui, il faut qu'un homme y mette beaucoup du sien.

La passion ne connaît qu'un seul chemin, qu'elle franchit d'un bond, tandis qu'on tend à l'amour et que souvent on y arrive graduellement, par sympathie, inclination et mutuelle estime. Rien ne couronne mieux l'amour et ne le consacre que les enfants, la famille et l'éducation : tout cela au contraire est incompatible avec la passion ; la passion hait le devoir. Elle fait des amants et point d'époux ; elle ne crée pas de famille, combien elle en a détruites ! La passion ne niche pas : sinon chez autrui. Elle aime le mystère, elle aime la défense, elle dévore le péché que parfois savoure l'amour ; elle est vorace et de nature démoniaque : elle engloutirait les cieux et la terre pour s'assouvir. La passion prend tout, et rien ne la rassasie ; elle meurt d'être rassasiée. L'amour donne, il vit et s'accroît de ses propres dons : en payant sa dette il s'enrichit.

L'amour nous rend plus impressionnables ; il nous met dans la servitude de la personne aimée, qui tient notre sang en son pouvoir, le refoule ou l'attire, selon ce qu'elle nous fait espérer ou craindre, paralysant le cœur par son indifférence, le dilatant et le ranimant sous ses caresses. La passion fait couler en nos veines des torrents de lave, elle est un délire du sang. L'amour est une métaphysique du sentiment, il cherche son idéal à travers les corps qui s'échangent : c'est de le chercher qu'il vit, de ne l'avoir point trouvé qu'il meurt. Il est la curiosité du cœur. Les visages qui disent tout ne piquent pas notre curiosité, ils ne nous intéressent pas ; mais qu'ils nous proposent une tendre énigme à deviner, ils nous charment et nous mettent sur le chemin d'aimer. Deux cœurs curieux l'un de l'autre veulent se pénétrer, ils se cherchent ; quand leur curiosité est partie, adieu l'amour !

L'art d'aimer et de se faire aimer consiste à ne jamais se laisser deviner tout à fait, à réserver toujours au mystère un coin de son âme où l'imagination se puisse loger.

L'amour dit comme la passion : tout ce qui n'est pas toi m'est égal. Mais il n'est pas prêt à incendier le monde pour posséder ce qu'il désire.

L'amour maternel est différent de l'amour conjugal, ils se rattachent cependant l'un à l'autre, et se rejoignent : une femme aime encore son mari dans ses enfants, comme elle peut le détester en eux s'ils lui ressemblent. L'instinct maternel traverse tous les êtres vivants : le cœur maternel, chaud de tendresse, est le nid où la nature abrite la jeune couvée; la chaleur, physique ou morale, est nécessaire à tout ce qui doit éclore et se développer. Les bêtes à maint égard montrent une puissance d'affection supérieure à la nôtre, et cela vient de ce qu'elles raisonnent moins; au lieu de n'avoir point d'âme, comme on l'a voulu prétendre, elles sont tout âme en certaines occurrences. Le chien est un ami plus fidèle que l'homme, plus loyal et plus désintéressé. On voit fréquemment des bêtes qui vivaient ensemble mourir du chagrin d'être séparées. Quels plus doux amants, quels plus tendres époux y a-t-il que les colombes?

S'il existe des dissemblances entre l'amour et la passion qui se touchent, il en existe entre l'amour et l'amitié qui parfois semblent se rencontrer. S'aimer d'amour, c'est vivre l'un dans l'autre : c'est se confondre. Jamais deux amis ne se confondent, ils s'unissent.

L'amitié se nourrit de services, elle en produit; l'amour veut des sacrifices qui vont jusqu'à tout abandonner, même la vie, pour l'être aimé. Le premier désir de l'amant est de trouver quelque occasion de se dévouer; le premier désir de l'amitié, et qui en est l'indice, c'est de décou-

vrir quelque occasion d'obliger. Au fruit, on connaît l'arbre. L'amitié et l'amour sont comme deux arbres qui viennent en des zones et des climats différents, et qui donnent chacun leur fruit. Le temps, qui fortifie l'une, affaiblit l'autre presque toujours; dans l'amour conjugal, n'est-ce point l'amitié qui, transformant en tendresse le lien des cœurs, sauve les époux du naufrage complet de l'amour? L'amour se nourrit de mystère autant que d'aveux; l'amitié ne souffre pas de secret, et c'est en se connaissant mieux que les amis s'aiment davantage : on n'en peut dire autant, en général, des amants. L'amitié s'enracine dans la terre, l'amour ressemble à une fleur exotique qui ne s'y acclimate que difficilement; on l'y voit s'épanouir en des floraisons éclatantes, mais le cœur qui l'a porté rarement réussit à le nourrir : comme une semence tombée de l'aile d'un invisible messager, il meurt d'épuisement sur notre sol, loin du climat céleste. Un dieu pourrait lui donner l'immortalité; l'homme qui l'éprouve croit qu'il est devenu dieu, il y a du dieu en lui tant qu'il le garde en soi : lorsqu'il l'abandonne, le paradis s'évanouit, la terre et les cendres restent.

Les jeunes gens n'ont pas de discernement en amour; ils n'ont de discernement en rien, ils aiment comme ils lisent, à tort et à travers. L'esprit et le cœur n'arrivent au discernement, qui est le choix, qu'à leurs dépens, et alors il est souvent trop tard pour aimer ou, destin plus cruel, pour être aimé. Heureux celui qui, sevré d'amour, trouve de vieilles amitiés; heureux celui qui n'a pas seulement des amis, mais qui sait être un ami; car « il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres[1]. » L'amitié est une si bonne chose, parce qu'elle permet

[1] La Bruyère.

la confiance et l'abandon, qu'elle nous soulage du poids du silence. Mais elle-même a besoin, pour faire accepter la vérité, de compter avec la faiblesse humaine; elle s'en tire parce que son inspiration est là, et qu'au désir de rendre service en disant la vérité se joint toujours chez elle celui de ne pas déplaire en la disant. Son art est charmant, il entremêle toutes les ingéniosités de l'esprit à toutes les tendresses du sentiment, il fait passer l'épine sous les roses; c'est en caressant qu'il touche le point sensible : la secrète blessure des défauts ou des fautes que l'on s'avoue sans les avouer.

Le mensonge tue l'amitié, l'hypocrisie l'empoisonne, mais la flatterie la rend impossible; bien qu'elle crée des rapports qu'on prend souvent pour elle. Placer un cœur honnête entre l'amitié et la franchise, c'est lui dire de renoncer à l'amitié. Aussi, la peine de qui veut, avant tout, être flatté, c'est de ne pouvoir posséder d'amis; il ne retient auprès de lui que des courtisans sous le masque de l'amitié.

VI

L'homme souffre, parce qu'il aime; il a des joies, parce qu'il aime. Qui voudrait ne plus souffrir de rien, n'aurait qu'à s'abstenir de rien aimer. Quel homme, quel être vivant le pourra, et lequel le voudra jamais?

La mort fait partie de la création; la souffrance est inhérente à la vie, et puisque vivre c'est sentir, et que nul être ne peut éprouver de joie sans être sujet à la souffrance, la souffrance également est essentielle à la création. Le cœur d'où naît la souffrance, nous permet de compatir à la souffrance, et rien ne nous console mieux de nos douleurs que de partager celles des autres. Qu'il est pauvre celui que personne n'aime et qui n'aime personne! La des-

tinée nous laboure le cœur, mais c'est dans ses sillons que germent les pensées les plus fécondes : l'homme ne mûrit que dans la douleur. Une terre qui n'a pas été remuée ne rend pas. Il faut avoir vécu, il faut avoir souffert pour aimer profondément, — pour savoir aimer. La jeunesse n'aperçoit que les enveloppes de la vie dans lesquelles elle met ses chimères; l'expérience seule pénètre jusqu'au noyau et goûte le fruit amer. Nul ne sera véritablement poëte s'il n'a connu les « larmes des choses; » la poésie qui n'a pas vécu ne vivra pas : car elle ne contient pas la vie, elle n'est que déclamation. La jeunesse n'est charmante et poétique que pour qui sait ce qui lui demeure réservé; elle l'est comme l'enfance, dans laquelle nous contemplons tout ce que nous avons perdu. La douleur et l'expérience les attendent l'une et l'autre pour les dépouiller de l'illusion.

Qui n'a pas connu de souffrance ne connaît pas de joie profonde; souffrance et joie se tiennent. Elles seraient inépuisables, si l'homme avait une capacité illimitée d'émotion. Il est des peines si intenses et de si fortes joies qu'elles tuent l'homme; elles excèdent les bornes de sa nature. Montaigne dit que « la volupté même est douloureuse en sa profondeur. »

Qui peut plus souffrir, peut plus aimer.

La souffrance se moule sur nous. Tel, frappé d'une détresse qui semble irréparable, éclate en cris et veut mourir : vous le rencontrez demain, il est consolé, et de son désespoir d'hier c'est votre souvenir qui a gardé la plus profonde empreinte. La plupart des hommes ont un cœur de liége; ils flottent sur la mer de l'infortune, ils sont superficiels. Les grandes douleurs préparent aux grandes passions; un cœur qu'elles ont creusé est plus propre à en accueillir et à en développer le germe. Le bonheur, la vie paisible, uniforme,

bercent nos âmes et les endorment; la souffrance les réveille, elle brise la glace que la routine a formée. Les profondes douleurs sont muettes; ceux qui les éprouvent sentent que la parole n'en atteint pas le fond et qu'elle les profanerait. Aussi marchent-elles accompagnées du silence. Mais leur silence est éloquent comme celui de l'océan, des glaciers et du désert. La poésie seule peut leur prêter une voix, elle est d'inspiration sacrée, et c'est surtout quand l'homme se tait que Dieu parle. Le christianisme a créé le culte de la douleur dans la compassion; le paganisme n'avait que l'art pour l'exprimer. Œdipe, Niobé et Laocoon sont des types impérissables de l'humaine souffrance. Il existe dans Homère une scène où le cœur, échappant un instant à l'étreinte d'une volonté héroïque, montre à nu la fibre palpitante de l'homme, mortellement atteint en ses plus chères affections. C'est lorsque le vieux Priam vient, sous la tente d'Achille, supplier le fils de Pélée de lui rendre le corps de son fils :

— « Il dit (Priam) et fait naître chez le héros le regret de son père et le désir des pleurs. Achille prend la main du vieillard et l'éloigne doucement; puis tous les deux se souviennent. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure amèrement le vaillant Hector ; Achille verse des larmes sur son père et aussi sur Patrocle.

— Mais Achille reprend bientôt et dit : « Cependant, crois-moi, assieds-toi sur ce siége. Quelles que soient nos affections, renfermons-les en notre âme. »

La joie aussi est sainte, quand elle est humaine, et Spinoza a raison de dire : « A mesure que nous éprouvons une joie plus grande, nous passons à une plus grande perfection, et nous participons davantage de la nature divine. » Le soleil est la joie de la nature, la joie est le soleil des

vivants. Quand il luit, ouvrons-nous à ses rayons, car bientôt il disparaîtra dans les nuages du malheur.

Qui respecterait celui qui jamais n'aurait souffert ? qui pourrait mépriser celui qui a souffert? Lorsqu'un homme est coupable, mais que son malheur excède ses crimes, nous ne saurions nous empêcher d'être attiré vers lui : c'est un grand coupable, c'est une plus grande victime, et la victime l'emporte à nos yeux. Aucun mortel jamais n'a été assez malheureux pour n'avoir compté, dans sa vie, des jours de bonheur; aucun, même le plus heureux, n'a su retenir le bonheur. Peut-être l'amertume croissante de la vie est-elle faite pour nous aider à mourir plus doucement? Qui creuse les choses s'attriste, il voit que leur dernier fond est la douleur. Voilà pourquoi les natures méditatives sont ou deviennent tristes; elles approfondissent la vie. La frivolité n'échappe à la tristesse que parce qu'elle l'effleure.

Laquelle est la plus grande de la souffrance ou de la joie? Souffrir pour quelque chose de grand, voilà la grandeur dans la souffrance; se réjouir du triomphe de quelque chose de grand, voilà la grandeur dans la joie. Le soupir et le cri sont des vibrations de l'air, mis en mouvement par des vibrations de l'âme. Il n'y a de l'un à l'autre qu'une différence de degré. Cependant, il peut y avoir plus de souffrance dans un soupir que dans un cri.

VII

L'homme n'échappe aux grandes passions que par les petites, dont l'amour-propre est le foyer, et non plus le cœur. Les grandes passions le transportent hors de lui, les petites l'y ramènent et l'y confinent. Otez la vanité,

et vous l'allégerez de beaucoup de petitesses et de puérilités, mais sans elle, que deviendraient la plupart des hommes, et comment vaincraient-ils l'inertie de leur volonté, surtout dans un temps où toute passion s'est amortie? Ceux qui se vantent de triompher de la vanité, n'en triomphent la plupart qu'à force d'orgueil. L'orgueil et la vanité sont des défauts qui viennent de l'amour-propre, mais qui dans leurs effets ne se ressemblent point.

On reconnaît les gens vains, et ils peuvent eux-mêmes se reconnaître à ceci, qu'ils se demandent à tout propos : Que pense-t-on de moi? L'effet produit leur suffit, il ne suffit pas à l'orgueilleux, qui même le dédaigne. L'homme vain cherche le suffrage des autres, l'homme orgueilleux le sien. L'orgueil est un vice comme la vanité; mais d'un ordre supérieur, car il tient de près à une vertu, le respect de soi. Cependant il n'en offre que la caricature. Il s'imagine être grand; en réalité il reste petit, il est une petitesse : qui ne s'oublie ne fait rien de grand, et l'orgueilleux ne s'oublie jamais; son orgueil est un miroir, il s'y contemple en pied, sur le piédestal où son amour-propre l'a haussé. Connaissons la prétention secrète de chacun, apprenons surtout à connaître notre propre faiblesse. Tel dit et croit qu'il n'est pas vain; mais n'y a-t-il pas quelque vanité à le dire, et quelque orgueil à le penser?

La vanité est proche parente de l'envie; elle engendre la flatterie en la sollicitant : envie et flatterie, c'est son escorte accoutumée. Elle est offensée de l'éloge qui s'adresse à autrui, qu'il soit ou non mérité; sentiment blâmable qu'il faut se garder de confondre avec celui que nous inspire un éloge immérité, car c'est alors la justice qui se révolte en nous. D'un côté un sentiment étroit et bas, de l'autre un sentiment humain et supérieur. Ceux qui n'aiment pas

qu'on loue autrui sont d'ordinaire ceux qui aiment qu'on les loue. Il se rencontre néanmoins des esprits dénués d'envie et qui ne peuvent se passer d'être loués. L'éloge est sain quand il est mérité et qu'on ne le recherche pas avec passion ; mais le goût de l'éloge et celui du vin se ressemblent, tous les deux produisent des ivrognes.

La cupidité et la vanité sont sœurs ; elles augmentent avec ce qui semble devoir les apaiser. La vanité est un monstre qu'enfante le cerveau, et dont l'appétit croît à chaque bouchée : humble d'abord et chétif, il devient formidable. C'est lui qui a mis le feu au temple de Delphes. On ne peut avoir de vanité dans une île déserte : Robinson n'en avait point. Mais il avait peut-être de l'orgueil en contemplant ses ouvrages.

Mieux que les attaques de vos ennemis, la froideur de vos amis vous prouve quelquefois que vous réussissez. Un ami qui se réjouit de vos succès est seul véritable, c'est à cela que l'on reconnait qu'on est l'ami de quelqu'un, quand on éprouve du plaisir à le voir réussir. Rien de plus perspicace que l'envie pour découvrir les défauts, rien de pénétrant comme l'amour pour ressentir les qualités. L'envie se punit elle-même en souffrant de la supériorité d'autrui ; l'amour et l'amitié se récompensent eux-mêmes en l'aimant. L'envie est dans le cœur, la vanité dans la tête, c'est un produit de l'imagination. Aussi la vanité n'est-elle pas une passion proprement dite ; elle ne le devient que lorsqu'elle se convertit en envie. La vanité emplit l'esprit et le grise ; l'envie ronge l'âme : l'une est capiteuse, parfois naïve et sans voiles ; l'autre se cache avec soin et se trahit toujours. C'est la plus vile et la plus honteuse de toutes les passions : elle mène à la lâcheté, à la délation ; elle se nourrit de mensonge et d'hypocrisie, elle rampe, adule et mord.

Mais l'envie punit l'envie. En général, elle profite à l'envié, en ce qu'elle le met davantage en évidence ; l'envieux, doublement châtié, ne peut s'empêcher de travailler contre lui-même. Le dénigrement ressemble à l'envie, mais reste à mi-chemin ; c'est la revanche des petits esprits : il gratte la statue de la grandeur, que l'envie cherche à miner sourdement.

Les petites passions grimacent l'humanité et ne donnent le change qu'à elles-mêmes. La vanité et l'orgueil singent la dignité humaine, le point d'honneur simule l'honneur, la jalousie l'amour, la cupidité et l'avarice l'économie et le travail ; la lubricité affecte les allures de la volupté, l'ambition coupable qui ne veut que le pouvoir, contrefait l'ambition noble et salutaire qui veut le progrès. Mais c'est ici le cas de répéter à leur propos ce que disait La Rochefoucauld de l'hypocrisie : qu'elle est l'hommage que le vice rend à la vertu. Les passions mesquines de l'égoïsme, en singeant les passions élevées du cœur, rendent également un hommage déguisé à l'humanité et lui paient tribut au fond de l'âme.



XVI

DIVERSITÉS INDIVIDUELLES. — ESPRITS ET CARACTÈRES. DES FACULTÉS : DU JUGEMENT. — DE L'IMAGINATION

> Ceux qui ne peuvent rendre raison des variétés de l'esprit humain, y supposent des contrariétés inexplicables. Ce qui fait qu'ils ont tant de peine à concilier ces prétendues bizarreries, c'est qu'ils confondent les qualités du caractère avec celles de l'esprit, et qu'ils rapportent au raisonnement des effets qui appartiennent aux passions.
>
> VAUVENARGUES.

I

Depuis qu'il existe des visages, l'on n'en a pas vu deux qui fussent identiques. Chaque individu a son visage moral. Cependant les traits généraux de l'espèce se conservent, et pénètrent dans la diversité touffue des variétés et des individus comme les rayons brisés d'un même foyer dans le peuplement de la forêt : jusqu'en ses enchevêtrements les plus compliqués et ses plus inextricables fourrés, il en luit quelque chose. Mais la diversité frappe d'abord, et celle des esprits et des caractères se montre dans l'homme plus grande à mesure qu'on avance davantage dans l'expérience des hommes.

La diversité humaine est nécessaire à la découverte du vrai. Celui-ci, en effet, n'est pas un point mathématique, ni une simple ligne tirée d'un point à un autre ; il n'est pas

davantage une pure agrégation, un assemblage de parties : il est le lien des choses rassemblées en lui. A cause de cette nature du vrai, il est impossible qu'un seul esprit l'embrasse tout entier et le voie complétement sous ses faces multiples.

Les esprits sont diversement situés dans l'espace intellectuel, ce qui fait la diversité de leurs points de vue. Chacun est contraint de rester où la nature l'a logé ; il n'aperçoit les faits que selon sa hauteur et le lieu qu'il occupe. Un esprit faux est placé à côté, un esprit excentrique en dehors de la réalité ; un esprit juste se trouve plus près du milieu des choses. L'esprit à la fois juste et élevé, voit le mieux et voit le plus loin. Il est des esprits élevés qui, mal situés, manquent de justesse ; d'autres qui, bien situés et voyant juste, faute d'élévation ne voient pas loin et n'embrassent qu'un cercle très-restreint de rapports. Si l'univers a son centre en Dieu, et que Dieu soit l'esprit universel, Dieu seul embrasse tous les rapports de toutes les choses, il possède en soi la vérité absolue : il est la vérité.

Le sens du réel manque à nombre d'esprits. Les esprits chimériques sont ceux où ce manque apparait le plus, ils peuplent de fictions le vide que la réalité laisse en eux. Les esprits faux, plus nombreux, — car quel esprit ne l'est plus ou moins ? se distinguent des chimériques en ce qu'ils créent des erreurs et non des chimères : une chimère est l'absence de réalité, l'erreur une appréciation fautive de la réalité ; c'est une minime parcelle du vrai pris pour le vrai tout entier. Des esprits faux aux esprits systématiques, la distance n'est pas grande ; un esprit systématique est celui qui joint aux déviations de son jugement une certaine puissance de généralisation : la porte, de ce côté, est toujours ouverte au fanatisme, et la passion suffit pour en

faire franchir le seuil. Les esprits faux ne sont pas nécessairement des esprits étroits. Un esprit étroit peut n'être que borné et voir juste dans ses limites ; l'esprit faux peut être étendu et ne pas saisir le vrai tout en embrassant beaucoup : il est susceptible de largeur, de génie même en un sens ; car il y a des erreurs qui étonnent par la puissance d'imagination qu'elles supposent et qui sont des créations. C'est ainsi que l'on rencontre parfois une force d'enchaînement remarquable des idées dans l'absurde ; le point de départ est faux, mais qu'on l'accepte, une logique invincible vous emporte : sauf le premier anneau, que rien ne rattache à la réalité, la chaîne est de fer.

Dans tout homme, il y a les qualités de son esprit et celles de son caractère. L'esprit et le caractère sont distincts ; ils se séparent, quelquefois même ils se contredisent. Mais ils se pénètrent aussi. Je n'ai pas connu d'homme rusé qui, par quelque endroit, n'eût l'esprit faux. La sagacité confine à la subtilité, la subtilité à la ruse, la ruse à la fraude. Il est peut-être plus difficile de rester honnête quand on est né fin : le caractère alors a besoin de l'emporter sur les tendances de l'esprit. Si elles ne s'excluent, l'élévation et la finesse s'accordent rarement. Mirabeau écrivait du donjon de Vincennes à Sophie Monnier : « Va, laisse dire ; la finesse ne fut et ne sera jamais que le partage des esprits médiocres et des cœurs équivoques : c'est une vue courte qui découvre les petits objets qui l'avoisinent, et ne peut saisir ceux qui sont éloignés. La ruse est le talent des égoïstes, et ne peut tromper que les sots... »

Je n'ai guère connu d'homme de sens qui n'eût de la droiture ; le bon sens et l'honnêteté sont de même famille. Le génie renferme un bon sens supérieur, mais non opposé au bon sens moyen ; il est sain d'esprit et de cœur. « Le

bon sens se forme d'un goût naturel pour la justesse et la médiocrité ; c'est une qualité du caractère, plutôt encore que de l'esprit [1]. » Il est difficile qu'un homme qui vit malhonnêtement garde intact son jugement ; il est difficile qu'un homme qui vit sainement ne pense pas sensément. Une existence factice altère l'esprit ; en dehors de la nature et du vrai, l'homme perd pied. Un esprit prétentieux est toujours faux. Il n'y a de vérité, de simplicité et de fécondité que dans la nature. La subtilité nous éloigne du vrai par un trop vif désir de n'en rien laisser échapper ; le bon sens et le bon goût se cherchent, au contraire, et se trouvent, quand la délicatesse les unit. Il ne me semble pas possible qu'on ait du goût sans avoir du sens, mais j'ai vu des personnes de sens manquer de goût ; l'épiderme de l'esprit, le tact, leur faisait défaut. Le tact suppose beaucoup de sensibilité unie à beaucoup de jugement. Sans jugement, point de tact, et le jugement ne suffit pas pour en donner : il faut en outre sentir délicatement. Aussi voit-on souvent la perspicacité et la pénétration d'esprit alliées à la délicatesse nerveuse et presque maladive de l'organisme. Les gens très-bien portants sont rarement sagaces ; s'ils possèdent le bon sens, leur esprit n'est pas aiguisé et ne pénètre pas loin. Ils ne démêlent que les choses prochaines et un peu grossières ; ils ne voient bien qu'en gros et de près.

Bon sens et sens commun ne sont pas tout à fait même chose. Le sens commun affirme que la terre est immobile ; se réglant sur la réalité immédiate et sensible, son œil ne va pas au delà des apparences physiques. Voyant un bâton qui, réfléchi dans l'eau, semble recourbé, il dit : ce bâton est recourbé. Que le soleil décline à l'horizon, il affirme que

[1] Vauvenargues.

le soleil descend. Il ne croira pas aux antipodes, et que la terre soit ronde ; parce que, s'il en était ainsi, les gens de « l'autre côté » auraient les pieds en l'air et la tête en bas : ce qui est aussi absurde qu'impossible. Toutes apparences sont pour lui des réalités, et se traduisent en axiomes ; il vit sur la foi de la sensation. C'est l'esprit de l'enfant et de la foule ; l'humanité commence par le sens commun. Le bon sens est plus haut : c'est la faculté de se laisser convaincre de ce qui est ; non celle de trouver soi-même le vrai, mais de le discerner et de l'accepter aussitôt qu'il vous est proposé, — de juger du vrai et du faux que la pénétration et le génie découvrent. Aux yeux du bon sens, l'apparence matérielle n'est pas forcément la vérité. Sans aller de lui-même au vrai qui reste à découvrir, il est susceptible de s'y laisser mener ; il est moins fermé que le sens commun. Les vérités démontrées, il les prend sous son égide ; c'est le dépositaire de la sagesse et de la science acquises, qu'il formule en lieux communs pour en faire la monnaie courante des esprits. Grâce à lui, et à sa puissance de vulgarisation, tout le monde aujourd'hui sait que la terre tourne ; alors qu'autrefois, de par le sens commun, la terre était immobile et le soleil tournait. Le bon sens est l'équilibre de l'humanité ; il remplit les régions intermédiaires de l'esprit, il oppose aux tentatives extrêmes de prudentes défiances, de sages lenteurs aux mouvements trop précipités : il modère, il compose, il tempère les écarts de l'imagination, et soumet le génie lui-même à un contrôle salutaire.

Le sens commun trouve toutes choses fort simples ; c'est naturel, il ne connaît pas de problèmes. Mais la simplicité qu'il trouve dans les choses est en lui, non en elles. « Démêler le vrai » est une heureuse expression. La réalité est un écheveau ; et si le fil logique de l'idéal s'y trouve,

c'est en des nœuds qu'il faut défaire patiemment pour le retrouver, enchevêtré qu'il est de mille manières dans le pêle-mêle des circonstances contingentes et relatives. Les esprits habitués à filer sans arrêt la série de leurs déductions logiques sont, pour ce motif, moins propres à débrouiller le vrai ; ils sont à la fois trop impatients de le saisir, et trop dédaigneux du détail et des accidents où il se trouve enveloppé. Ils se donnent satisfaction en créant les choses à leur façon.

Les esprits systématiques et les mathématiciens sont de ce nombre. Ceux-là appliquent aux choses leurs propres lois, ceux-ci prétendent leur appliquer les lois abstraites et les formules que la vie phénoménale, enchevêtrée et sinueuse, ne connaît point. Voltaire a dit que la géométrie laisse les esprits où elle les trouve ; et Pascal, qui pourtant fut un grand mathématicien, mais qui fut aussi un poëte penseur, une âme douée d'un sentiment intense et profond, pensait que « ce qui fait que les géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas eux-mêmes. » La plupart des créateurs de systèmes sociaux, de nos jours, sont sortis de l'école des mathématiques. L'utopie vient mieux chez les peuples géomètres que chez les autres. Trop de finesse, et trop peu nuit à la justesse d'esprit. Par excès, l'on tombe dans la subtilité et l'on se perd dans les nuances, par insuffisance on reste dans l'épaisseur du lieu commun. La finesse qui tend à la subtilité abandonne aisément les choses essentielles : elle ne voit pas

celles qui crèvent les yeux dans l'effort ingénieux qu'elle fait pour apercevoir celles qui se dérobent. Il importe peu à certains esprits qu'une porte soit ouverte, ils voudront toujours entrer par la fenêtre. Rien n'est donc plus rare, et plus précieux, que le juste mélange des conceptions générales avec la faculté de discernement des faits particuliers; de l'aptitude qui s'élève par la vigueur du raisonnement aux vues d'ensemble, et de celle qui fouille les phénomènes par le menu. Le point est difficile à saisir entre la vérité grossière et courte, sans nuances et sans perspective — celle du gros bon sens — et la vérité plus lointaine, mais un peu fuyante, qui délicatement, trop délicatement poursuivie, risque de ne plus laisser de trace sensible en notre esprit.

II

La raison est dépositaire des lois en vertu desquelles nous raisonnons, elle contient la logique. L'intelligence est la compréhension d'où résulte la science. La logique est le lien normal des idées, l'intelligence la faculté qui nous sert à discerner le lien des faits. L'intelligence et la raison, la compréhension et la logique se complètent, elles ne se remplacent pas. On peut déduire ses idées avec clarté, et n'avoir pas cependant une aperception nette des faits et de leurs rapports : raisonner bien, et juger mal. Le jugement qui suppose la raison et l'intelligence, n'est pourtant ni l'intelligence ni la raison. Il représente, dans l'esprit, une intuition naturelle du vrai qui résulte de l'harmonie des facultés; instinct qui fait que nous ne nous éloignons pas sensiblement de la vérité, alors même que nous ne possédons ni la science, ni la rigueur dialectique des rai-

sonneurs émérites. Qui n'a pas ce sentiment de justesse, pourra éblouir, étonner et même surprendre l'esprit : il ne le convaincra point. Le bon sens, même à bout d'argument, lui résistera. Sans pouvoir dire où gît l'erreur, il en soupçonnera la présence.

Le manque de jugement, allié à l'imagination, produit des œuvres sans mesure, sans vérité et sans beauté : il appelle le manque de goût. Lorsqu'il affecte un esprit délié, il tend naturellement au sophisme. Entre le sophisme et le paradoxe, souvent confondus, la différence est sensible. Le sophisme est une erreur où s'insinue habilement quelque vérité; le paradoxe prend le contre-pied du vrai, il se plaît à le retourner, et plus il lui rompt en visière, plus il est paradoxal. Il ne ruse pas avec lui comme le sophisme, il ne l'enlace pas des replis d'un raisonnement artificieux : il le heurte de front et se complaît dans sa propre audace. C'est un défi que jettent au bon sens ceux qui craignent, en pensant comme la moyenne, d'être confondus avec elle. Pour être vrai avec profondeur il faut de l'originalité; l'esprit paradoxal est excentrique, il fuit par les tangentes le centre des choses où réside le vrai. Le sophiste se prend lui-même aux liens de son sophisme, le paradoxal connaît son paradoxe et se brave. Rien ne supplée le jugement ; le génie ne peut s'en passer, jetée hors de ses voies l'imagination reste stérile : elle engendre des météores, et n'emprunte pas un rayon de lumière au soleil dont s'éclairent les esprits. A l'opposé des hommes d'imagination et de sentiment, se trouvent les esprits corrects, auxquels il est plus facile de montrer du jugement, parce que rien ne les affecte vivement et ne les entraîne. Ce sont toujours des esprits froids : le tempérament, la sensibilité et l'imagination font obstacle à la correction. Dans la peinture, les œuvres correctes émanent de

dessinateurs ; les coloristes ont plus de peine à atteindre la correction, la couleur est affaire de sentiment. Unir la vie et la correction, être mesuré et plein, la perfection dans l'art est là.

La clarté du langage, malgré ce qu'en a dit Boileau, existe quelquefois avec la confusion des idées ; la confusion du langage avec la justesse de l'esprit. Vauvenargues a parfaitement vu cela : « Tous ceux, dit-il, qui ont l'esprit net ne l'ont pas juste. »... « la lumière de leurs expressions les attache à l'erreur de leurs pensées. »

Certains hommes pensent avec justesse et ne montrent pas de jugement dans leurs actions : la nécessité d'agir les trouble ; il s'en rencontre, en revanche, qui dans leurs actions mettent plus de jugement que dans leurs idées. Les hommes d'esprit manquent souvent d'esprit de conduite : l'on dirait que dépensant leur esprit en paroles, il ne leur en reste plus lorsqu'il s'agit d'agir. On a remarqué que les gens d'esprit, quand ils commettent des fautes, les font plus entières que les sots : la sottise en effet n'exclut pas la prudence. Ce que nous désignons habituellement par le mot esprit n'est ni la raison ni l'intelligence, ni le jugement ; c'est un étincellement, une crépitation, un pétillement. Beaucoup pétillent d'esprit et sont fous. Cependant, l'esprit de bon aloi est l'étincelle même du bon sens ; avoir de l'esprit à tort et à travers n'est-ce pas en manquer ? l'esprit ne vaut qu'au service de la vérité, il ne la sert qu'en se conformant à la raison.

L'observation est une aptitude qui a son caractère particulier, et qui touche de très-près au jugement. Son éclair est le coup d'œil. En toutes choses, il est un point essentiel : celui qui d'emblée l'aperçoit a du coup d'œil ; son regard n'est pas seulement juste, il est pénétrant et rapide. La péné-

tration et la rapidité de la pensée jointes au bon sens font le coup d'œil. Le coup d'œil est un discernement prompt, et presque instantané du point vital; il est nécessaire pour agir, et l'habitude d'agir le perfectionne. La pratique en effet vous met toujours en présence d'un cas particulier : celui qui se perd dans les détails n'est plus un homme pratique. Or, se perdre dans le détail, c'est prendre l'accessoire pour le principal; c'est manquer de jugement. Le vulgaire confond la plupart du temps l'homme de routine avec l'homme pratique, de même qu'il tient tout rimeur pour poëte et dans chaque rhéteur trouve un orateur. Il est la dupe de ceux qui traitent les autres d'idéologues, parce qu'ils n'ont pas d'idées. « Plus une chose a de perfection, dit Spinoza, plus elle agit. » Être, c'est agir. Mais la foule n'appelle hommes d'action que ceux dont elle palpe l'action, ceux qui agissent sous une forme immédiate, actuelle, matériellement apparente. Un livre, un tableau, un discours ne sont-ils pas des actions? Qui a plus agi que Voltaire, que Raphaël, que Mirabeau? Où est le principe actif, l'objet de toute activité féconde et le poids de toute action, sinon dans la pensée? Qui n'agit point par elle, s'agite seulement. Une pensée vraie est une action féconde. Si elle ne se traduit pas en un fait matériel aussitôt qu'elle est énoncée, soyez tranquille : le germe lèvera plus tard.

Agir, pour l'homme, c'est d'abord penser.

La paresse est le manque d'activité dans l'esprit ou dans le corps, et le défaut d'activité est le manque de vie. Il est des paresseux de corps qui ne le sont pas d'esprit; d'autres sont indolents d'esprit qui sont vifs de corps. Entre la paresse inerte et la mobilité fébrile se trouve l'activité. Être vif, ce n'est pas toujours être actif; certaines gens même pour être vifs sont plus stériles que les indolents : ils bre-

douillent leur vie, ont l'air de faire beaucoup, et s'en vont sans avoir rien fait. Mais tant qu'ils vivent, ils font illusion, se trompent et trompent les autres. L'action suppose un but et les moyens de l'atteindre : un obstacle dont puisse triompher l'effort et l'intelligence. Agir sans but déterminé, et tenter d'atteindre un but au delà de sa portée, égale folie. Dans le premier cas, c'est plutôt un vice du caractère qui s'accuse; dans le second, un vice de l'esprit. L'activité féconde et pratique proportionne les moyens au but, les forces à la tâche; elle sait allier dans une juste mesure la pensée et l'action, l'esprit et la volonté.

Rien de complet et de vraiment fécond ne résulte que du concours de l'esprit et du caractère, qui souvent se font défaut; c'est par le travail et la volonté que l'homme tire des qualités de son esprit tout ce qu'elles renferment, c'est par les dons de l'esprit qu'il propose à sa volonté un objet digne de ses efforts. Le contraste, ou seulement la distance entre les qualités de l'esprit et celles du caractère, est cause que tant de trésors de volonté sont perdus, que tant de dons de l'esprit restent sans culture. Tel possède un sol plein de ressources qui ne le cultive point ; tel autre s'épuise en vain sur une terre ingrate. La nature donne ou refuse, selon son caprice; à l'homme de mériter sa fortune, et d'acquérir des droits à la munificence du sort en augmentant, par le travail, ce qui lui fut gratuitement accordé. Mais la volonté n'est-elle pas un don également? La patience ne nous est-elle pas départie comme le reste? Si l'on ne crée pas les qualités de son esprit, ne naît-on pas avec celles de son caractère? Pour perfectionner sa volonté, la force de volonté n'est-elle pas d'abord nécessaire? Oui, sans doute, et tout en définitive est grâce de la naissance ou de la destinée; mais parmi les dons diverse-

ment répartis entre les humains, les uns appartiennent à la nature sensible et passive de l'homme, les autres procèdent lentement, sous l'influence de la vie, de l'âge, de l'expérience et du labeur, de sa nature réfléchie et volontaire; les premiers, déposés dans son berceau, fournissent l'étoffe sur lesquels les seconds sont appelés à s'exercer. C'est en envisageant ainsi les choses, que l'on peut dire de chaque homme qu'il est le fils de ses œuvres.

Un esprit fécond reçoit et donne, néanmoins les esprits qui ont reçu le plus ne sont pas toujours ceux qui donnent davantage. Il existe, par exemple, des intelligences promptes, ouvertes et vastes, auxquelles manque cependant l'initiative; elles comprennent tout et n'imaginent rien. En revanche, certains esprits très-originaux et très-créateurs ne sont pas dans une égale mesure intelligents et compréhensifs; les uns reçoivent plus qu'ils ne donnent, les autres donnent plus qu'ils ne reçoivent.

L'initiative est rare. On peut partager les hommes en esprits qui meuvent, en esprits qui sont mus, et qui par conséquent se prêtent au mouvement s'ils ne le communiquent point : en esprits qui ne meuvent ni ne se laissent mouvoir. Les hommes qui meuvent sont en nombre infime; ceux qui sont mus en nombre assez considérable, les immobiles sont innombrables. L'homme d'action, où qu'il s'applique, et de quelque façon qu'il agisse, est un principe de mouvement : c'est un moteur de l'humanité. Le moteur par excellence, l'homme d'action le plus agissant est l'homme de génie. Les hommes d'action qui n'atteignent pas à sa hauteur se renferment dans des sphères qui n'embrassent pas tout le genre humain, ils ne sont qu'utiles; le génie embrasse dans son activité tout le champ de l'espèce, il est indispensable à son progrès.

III

La justesse de l'esprit et la rapidité d'intelligence unies à la volonté, à la fécondité originale et à l'imagination créatrice produisent le génie, dont l'originalité sans justesse, et la fécondité sans mesure, ne sont que la grimace. Mais il faut au génie, pour l'achever et lui donner son prix, l'art de se manifester : il lui faut le talent.

Le talent est la discipline du génie, un frein salutaire qu'il s'impose à lui-même et qui double sa force en la réglant. L'exagération, par quelque côté, confine toujours à la faiblesse : elle trahit un défaut d'harmonie, d'appropriation ou de convenance entre le but et les moyens. Le talent choisit les moyens et les emploie conformément à leur fin ; il économise les ressources de l'esprit en les dirigeant, en les plaçant dans la situation la plus propre à les mettre en valeur. Il est en tout l'opposé du gaspillage des facultés. Prendre un cric pour soulever un fétu, c'est de l'exagération, et quelque chose de ridicule, quelque puissance qu'on y trahisse. A l'inverse, il y a de l'exagération (en moins) à se servir d'un fétu en guise de levier pour soulever un rocher. Le talent épargne ces fautes au génie, il l'empêche de perdre de son pouvoir en s'égarant ; il le surveille dans son intérêt, au nom de la raison, au profit de l'humanité.

Les grands élans du cœur et les grandes énergies de la volonté n'ont de valeur réelle que lorsqu'ils se proposent une grande tâche à accomplir. Alors, la raison les admet, et quelle que soit la hauteur dont ils dépassent l'ordinaire, et leur apparence d'excentricité au regard des traditions

établies, ils ne sont jamais exagérés : ils satisfont l'intelligence autant que la raison. Les grandes causes veulent de grands hommes, mais nulle cause n'est grande si elle n'est selon la vérité. Dans les heures de crise, on voit la folie côtoyer le génie, les actes les plus insensés se produisent en même temps que les plus sublimes : des uns aux autres, ce n'est pas le cœur ni la volonté qui font la différence, — c'est l'intelligence. Mirabeau est sublime, Marat est fou. Le délire des époques de rénovation, où l'histoire met le feu aux têtes, où les têtes mettent le feu à l'histoire, édifie tout un Bedlam à côté de son Panthéon : il montre d'une part des cerveaux embrasés et étroits, de l'autre des héros dont l'âme s'enthousiasme, mais dont l'esprit reste à jeun au milieu de l'orgie des passions. Les esprits excessifs le sont en tout : leurs éloges sont hors mesure comme leur blâme, et des plus violents engouements on les voit passer aux mépris les plus extrêmes. Dans leur cœur, les hommes vont en un jour du Capitole à la roche Tarpéienne. Cela vient de ce que les esprits excessifs sont presque toujours des esprits mobiles. En se jetant d'un seul côté, ils ressentent plus vivement peut-être au moment même ce qui les impressionne ; mais combien leurs jouissances sont moins étendues et moins profondes que celles où se mêlent la raison et le sentiment, l'esprit et le caractère ! Rien de solide ne se peut bâtir sur leur sable mouvant ; l'imagination les mène au hasard, et sans les faire avancer les déplace sans cesse. Il semble qu'ils aient du caractère, parce qu'ils saisissent vivement les choses ; ils ne les retiennent pas, et l'étreinte de leur volonté bientôt se relâche pour se prendre ailleurs. Une nature opposée se rencontre chez ceux dont la volonté est opiniâtre, l'esprit étroit et fixe. L'entêtement et le caractère ne se ressemblent qu'au

dehors; le plus souvent l'on n'est entêté que par faiblesse. L'intelligence et l'entêtement n'ont point d'affinité.

IV

Les organes sont les facultés du corps; les facultés, les organes de l'esprit.

Le sentiment et l'imagination se montrent intimement liés l'un à l'autre; notre manière d'exprimer les choses dépend de notre manière de les sentir. L'imagination est la faculté qui relie les sens et l'esprit; c'est le lien entre les formes et les idées, entre les choses du monde visible et celles de l'invisible. De toutes les facultés de l'esprit, elle est la plus corporelle; elle revêt la pensée d'une figure, lui crée un corps dans des sensations fictives : l'imagination se traduit en images.

L'empire de l'imagination est immense. Dans le rêve, dans la folie qui est un rêve éveillé, elle a carte blanche : la folie et le rêve sont des créations pures, et qui prouvent à quel point l'esprit est créateur par essence. La raison habite l'esprit tant qu'il reste attaché à l'ordre universel, où se manifeste la raison universelle; elle l'abandonne alors qu'il s'en détache pour se créer un monde fantastique. Cependant, même la folie a ses lois : elle enchaîne ses chimères, elle est conséquente avec elle-même; les représentations qu'elle engendre se groupent et s'organisent autour de l'idée fixe qui leur sert de pivot. L'esprit met de l'unité jusque dans ses aberrations. Étudiez un conte fantastique de Hoffmann, vous y verrez à l'œuvre cette logique de l'imagination pure qui nous apparaît d'abord comme le renversement de toute logique,

mais dans laquelle, au fond de l'imagination dévoyée, subsiste encore comme une réminiscence de la raison, souvenir lointain du rivage perdu où la vérité seule est demeurée.

La raison sépare du fou l'homme de génie : l'imagination les unit. La folie est une hallucination persistante, l'hallucination une folie accidentelle et passagère. Tout un peuple peut être halluciné; lequel n'a poursuivi des visions? L'imagination mène les mortels, le désir excite et conduit l'imagination. Des milliards d'hommes ont cru, des millions d'hommes continuent de croire à des choses qui n'existèrent jamais, et se règlent sur ces croyances; ils y persistent par routine ou désir longtemps après qu'on leur a montré leur erreur. Cela nous donne la mesure de la puissance de l'imagination. Elle peuple notre esprit, qui peuple l'univers. Elle est reine du monde. Éteignez son flambeau, adieu la lanterne magique terrestre. Les choses sont pour nous ce que nous imaginons qu'elles sont : nous-mêmes, nous sommes ce que nous croyons être. L'homme est idéaliste. Ce n'est pas sur la réalité, c'est sur l'idée qu'il se fait de la réalité qu'il mesure ses joies et ses douleurs. Un enfant pleure et se désole pour une poupée brisée; à Rome, au temps des empereurs, le peuple tyran qui avait subjugué le monde se passionnait pour les jeux du cirque : le triomphe des bleus plongeait dans la joie une partie de la population que désolait la victoire des verts. « Si les verts venaient à perdre, dit Juvénal, Rome serait dans la même consternation et le même abattement qu'après la bataille de Cannes. »

Que sont les plus violentes passions? des visions souvent où se loge le cœur. Les ambitions des peuples et des conquérants? des mirages presque toujours. Sans doute, il y a des

conceptions au delà de toute réalité, qui néanmoins dérivent de l'homme et s'accordent avec la nature des choses ; il y en a que la réalité accepte et que soutient la raison. Mais observez le spectacle du monde, envisagez l'histoire, décomposez les destinées des peuples et des individus : quelle part faite à l'imaginaire, que d'événements heureux et malheureux, que de fortunes et de désastres qui lui reviennent en propre et n'ont rien à démêler avec la vérité !

L'imagination a possédé les hommes du passé, plus qu'elle ne possède ceux du présent. Elle ne saurait disparaître toutefois, sans emporter avec elle l'esprit et le mouvement de l'humanité ; et quand nous voyons son influence s'amoindrir dans les arts et dans la religion où le passé nous l'a montrée souveraine presque absolue, nous la retrouvons ailleurs employée à créer dans l'industrie, en concours avec l'observation positive et la science, des œuvres qui transformeront la terre. Elle n'a pas disparu, elle s'est déplacée ; elle a changé ses points d'application et crée plus de machines que de poëmes.

V

On ne retient que ce qui vous intéresse, et rien ne vous intéresse qui ne vous émeuve : c'est dans le sentiment que la mémoire et l'imagination ont leur première attache. La pensée raisonnée, l'habitude des calculs abstraits tendent à transporter dans la tête notre capacité de vivre ; elles y transportent aussi la mémoire et l'imagination, pourtant l'esprit retient mal ce qui n'a point d'effet sur l'âme. Pourquoi telle chose n'y laisse-t-elle point de trace, qui pourtant semble à la réflexion beaucoup plus importante que telle

autre qui demeure en nous gravée ineffaçablement? Pourquoi ne puis-je oublier tel fait, telle chose, telle personne qui passent inaperçus d'autrui? ils m'ont intéressé, ils m'ont ému, le mouvement qu'ils ont suscité en moi y a creusé un sillon. Si nous cessions de réfléchir et de nous souvenir, avec quelle force nous sentirions! Nous redeviendrions jeunes. Les personnes qui ont une grande mémoire rarement ont une grande originalité : elles empruntent trop. La puissance d'émotion diminue sous l'empire de la réflexion, la vie devient moins primesautière à mesure qu'on raisonne davantage : « A mesure que la mémoire se charge d'une multitude de faits, le génie et ses facultés créatrices s'affaiblissent et s'éteignent », dit Descartes. L'esprit humain ploie sous la multitude de souvenirs et de faits qu'il a lui-même entassés.

Son élan créateur pourtant ne sera pas brisé. La portion de vérité et de vie susceptible d'être enfermée dans des formules est en effet la moindre, le raisonnement ne porte loin et ne pénètre qu'à la condition d'avoir le sentiment pour auxiliaire. Joignez à la raison et au sentiment l'imagination, à l'imagination la mémoire : vous aurez la faculté qui déduit les conséquences d'un fait posé, celle qui ressent et qui pressent, celle qui ressuscite le passé et qui devance dans l'avenir la découverte du vrai par les hypothèses de l'esprit ; — vous aurez tout l'homme intérieur. Il existe des intelligences très-lucides qui n'ont pas d'inspiration ni d'éclair : elles n'animent pas, elles n'illuminent pas non plus, elles comprennent les choses et les exposent en les analysant, elles ne les devinent ni ne les pressentent. L'intelligence inspirée ne se borne pas à comprendre ce qu'on lui démontre, elle trouve des vérités. Nulle découverte, sauf celle que fit le hasard, qui dans quelque grande conjoncture ne fût anticipée par l'imagination. L'inspiration est originale et novatrice ;

mais il n'y a d'inspiration féconde que celle qui découvre des choses conformes aux lois de la nature, celle dans laquelle une forte imagination rencontre une intelligence droite et saine. Quand l'imagination manque à la raison, la raison est stérile; quand le sentiment manque à la raison et à l'imagination, celles-ci restent sans vie : quand c'est la raison qui manque à l'imagination et au sentiment, l'imagination est inféconde et le sentiment se perd en rêveries; ils créent, mais leurs créations sont vides.

XVII

DE L'ÉDUCATION

> L'âme se plaît dans l'exercice facile de ses facultés.
>
> Ch. Bonnet.

I

La volonté est indépendante des autres facultés. On peut vouloir fortement et n'être qu'un esprit médiocre ; on peut être un esprit de génie et manquer de volonté. La volonté est le muscle de l'âme : par elle notre être moral se tient debout et se meut. C'est une faculté que l'on cultive, et qui doit être cultivée comme toutes les autres. L'éducation de la volonté est l'un des objets de l'éducation ; il n'est pas le moindre, il est le plus négligé. Enseigner à obéir est plus facile que d'enseigner à vouloir, vouloir est plus difficile qu'obéir : vouloir le devoir, obéir au bien est ce qu'il y a de plus difficile. Enseigner à obéir à ce qui est bien, à vouloir ce qu'on doit vouloir, c'est faire l'éducation morale de la volonté, fortifier le caractère par la conscience, et la conscience par le caractère. Si les enfants doivent apprendre à vouloir, il est nécessaire qu'on leur permette de vouloir. Poser des limites à

leur volonté, cela est indispensable sans doute, l'orienter ne l'est pas moins : la suppléer c'est la détruire. Laissons l'enfant se décider, et s'il manque de décision, obligeons-le d'autant plus à se déterminer en ne le prévenant pas. Ne gouvernons pas la nature, aidons-la.

L'éducation avant tout est l'apprentissage du caractère.

Mais cet apprentissage suppose la culture de l'homme et de toutes ses facultés. La paternité physique est du hasard, ce n'est pas la vraie : la vraie paternité est la paternité morale, celle qui de l'enfant fait un homme, l'éducation. Très-peu de pères sont capables d'engendrer par l'esprit, et d'avoir des fils au sens moral. Et cependant, l'on n'engendre des enfants en réalité que par l'éducation, sans elle on n'a que des petits. La paternité humaine est l'éducation. « Quand vous aurez élevé jusqu'à la maturité la grande nature humaine que vous portez en vous, alors vous pourrez songer à la transmettre [1]. »

On voit des personnes très-capables d'élever les enfants d'autrui, très-incapables d'élever les leurs. Je crois même que c'est la règle. Ne raffinons pas l'éducation, c'est la fausser; la nature n'est pas subtile et ne veut pas que nous le soyons. Une culture raffinée ne vaut rien. Cherchons les principes de l'éducation dans l'homme, étudions ses facultés, leurs différences, leurs rapports, leur développement. L'intelligence de l'esprit humain nous apprendra à respecter l'enfance dans l'enfant. Mais nous avons hâte de dénaturer l'homme dès le berceau, et nous prétendons plier à nos préjugés, à nos systèmes, à nos erreurs, la nature humaine à laquelle, au contraire, le premier devoir de l'éducateur est de se soumettre.

[1] Père Hyacinthe.

L'éducation commence par le corps. L'air, la lumière, l'espace sont des éducateurs de l'enfance : ils sont presque partout bannis de l'éducation. On élève les enfants dans les miasmes des villes, et l'on retourne cette maxime des fondateurs d'une école rustique : « Améliorer l'homme par la terre, et la terre par l'homme. »

Similia similibus devrait être la maxime de l'éducation : on ne développe l'intelligence que par l'intelligence, on n'enseigne la justice que par la justice, la bonté que par le cœur. Les enfants n'apprennent bien que par l'exemple : donnez-leur celui des vertus que vous prétendez leur transmettre ; pratiquez la justice et la raison, c'est le moyen de leur en montrer le prix. Les discours valent peu ; les exemples sont tout, et combien d'exemples bons ou mauvais nous donnons aux enfants sans nous en douter ! à chaque heure, sans y songer, nous posons devant eux. Leur sensibilité, dont nous ne nous défions pas assez, en fait de fins observateurs. Voilà pourquoi l'ascendant de la personne est de tant de profit ou de tant de dommage pour la jeunesse. L'éducation voulue, apparente et systématique est la moindre partie de l'éducation. Nous ne pouvons dire le nom de tous les aliments qui ont servi à développer notre corps : ainsi de ceux qui sont entrés dans notre esprit et dans notre volonté. Tout agit, tout nous sert d'école, hommes, choses, événements, famille, pays, climat.

L'étude des facultés humaines est la théorie de l'éducation, sa partie scientifique : l'éducation elle-même est un art et veut des artistes, elle est personnelle dans l'application. De même que la médecine, elle suppose la science, mais elle exige l'art pour être pratiquée. Un médecin très-savant, qui n'a pas de coup d'œil, ne saura pas guérir : sa science, au lit du malade, au lieu de le servir, quelquefois

même l'égarera plus profondément. Guérir, c'est agir à propos : ce n'est pas savoir, c'est savoir agir, c'est savoir appliquer son savoir. Savoir beaucoup, quand on ne sait pas professer, à quoi bon? Mieux vaut savoir moins et s'entendre davantage à communiquer ce que l'on sait. Le bonheur de chaque faculté, sa vie et sa santé, c'est une activité conforme à son objet : donnons-la-lui. Vivre est le bonheur de la vie. Le plaisir de l'intelligence est de comprendre, celui de la raison de raisonner, celui du cœur d'aimer. L'esprit se nourrit de vérité, le cœur de bonté et d'amour, la conscience de justice : la volonté se forme en agissant ; c'est le cœur qui l'échauffe, la justice qui la contient, l'esprit qui la dirige. On peut être égoïste et intelligent, injuste et ferme ; on peut être porté à la justice et manquer de caractère, être plein de générosité et manquer d'intelligence. C'est un étrange procédé de certains éducateurs de ne développer dans un enfant que les facultés qui ont le moins besoin de l'être. Parce qu'un esprit est doué d'imagination, il ne convient pas sans doute de le sevrer de poésie, mais il faut d'autant plus en lui cultiver la raison et le jugement. Ne pesons pas sur ce qui penche, cherchons les contre-poids, et dans la mesure du possible, que l'éducateur s'étudie à rétablir dans les esprits l'équilibre des facultés humaines diversement troublé.

Il n'y a pas d'éducation sans amour de l'humanité, point d'éducateurs sans l'amour de l'enfance. Aimons les enfants ; c'est l'avenir de l'espèce qui croit avec eux.

La justice est, dans l'éducation, la première des vertus. Mais qu'elle est difficile à pratiquer, et qu'il y faut, en même temps, de cœur, de sens, de tact et de raison ! Elle oscille, fugitive, entre l'indulgence et la rigueur. Pour moi, je crois moins nuisible de l'outre-passer du côté de l'indulgence

que du côté de la rigueur : parce que, si l'indulgence invite à la récidive, elle ne ferme pas du moins l'âme et ne refoule pas le caractère, comme la sévérité où l'amour ne se fait plus sentir. Un enfant qu'on rend sournois est perdu pour celui qui prétend l'élever; il ressemble au cheval qui, se mettant *derrière la main,* ne sent plus le mors et se dérobe à l'action de son cavalier.

Terrifier est à la portée de chacun, il ne faut qu'être le plus fort pour cela : châtier est difficile.

La moquerie ni les châtiments corporels ne valent rien pour les enfants ; ils les humilient ou les révoltent. Il n'y a de châtiment salutaire que celui qui renferme une vertu morale, et que la conscience accepte. Il faut que celui qui en est l'objet se dise, s'il ne le dit pas à autrui : je l'ai mérité. De pareils châtiments, discrètement appliqués, à point, et non hors de propos, cultivent l'enfant et le développent au lieu de le refouler en le dépravant. A ces châtiments seuls s'applique le dicton : Qui aime bien châtie bien. Détruire la confiance entre parents et enfants, remplacer le respect, où se mêlent la crainte et l'amour, par la seule crainte, c'est d'un seul coup ruiner l'éducation. On n'agit pas sans point d'appui. L'éducation n'est possible que lorsque le maître pénètre l'élève, et l'élève le maître : elle est toujours mutuelle.

Dans l'enseignement, qui est l'éducation de l'esprit, ne substituons pas la mémoire au jugement ; n'employons la mémoire que comme auxiliaire, et ne lui permettons jamais de remplacer l'esprit. N'étouffez pas l'esprit ! Il y a trop d'encre et de papier dans nos écoles : tout y sent le mécanisme, la lettre morte et le formalisme ; on s'épuise en fatigue inutile, en efforts perdus dans un emploi inutile ou même funeste. Combien l'on pourrait simplifier, en déblayant le terrain

d'un encombrant fatras de redites et de routines surannées ! Nous nous servons de la mémoire et de la vanité ; mais la mémoire n'est pas le jugement, et la vanité n'est pas l'émulation : l'une remplit l'esprit sans alimenter l'intelligence, l'autre dessèche le cœur et laisse la conscience inerte. Plus d'originalité dès lors, plus de vie dans les élèves ni dans les maîtres, qui s'ennuient réciproquement : éducation desséchée et desséchante. Partout des concours, partout des prix ; stimulants des forts, découragement des faibles. De la moyenne, on se soucie peu, et c'est d'elle qu'il faudrait particulièrement se soucier.

Dans nos écoles publiques, on nous enseigne toutes choses de manière à nous en dégoûter à jamais. On récite l'histoire, on récite Virgile, Homère : ainsi le prêtre récite sa prière ou ses litanies, et le sens finit par lui en échapper. Il semble que l'enseignement moderne n'ait d'autre but que de vider dans des têtes un même programme d'études ; on remplit la mémoire de mots et de formules, on garnit l'intelligence sans nourrir le jugement. L'âme n'est pas intéressée, la curiosité n'est pas éveillée : l'homme est absent, et comme il croit comprendre, il ne cherche plus à comprendre. Rien de pire que le formalisme pour abêtir ; l'ignorance vaut mieux, elle ne tue pas au moins le sentiment, elle ne stérilise pas l'imagination et laisse à l'esprit, avec la naïveté, la fraîcheur de sa curiosité. Mieux vaut un âne vivant qu'un savant mort, et les savants que l'on nous fait possèdent trop souvent les qualités de la fameuse jument du paladin Roland, à laquelle rien ne manquait, excepté de vivre.

Les savants qui n'ont que de la mémoire, sont de tous les ignorants les plus profonds et les plus incurables ; on en fait les pédants.

Tout a son histoire, et dès lors il n'est pas d'enseignement qui ne devrait reposer sur l'histoire : l'enseignement des sciences naturelles sur celle du globe, l'enseignement des progrès humains, l'enseignement de « l'humanité » sur l'histoire de l'homme. Mais quel souci prend-on de l'histoire dans nos formulaires, et quel est l'enseignement qui lui fasse sa place en y ramenant tous les autres? Je ne connais point d'enseignement historique, partant rationnel et vivant, en Europe.

Chaque pas de la science est une découverte ; l'étude des sciences ne devrait donc pas être séparée de celle des découvertes scientifiques. — Ce serait le moyen d'y intéresser l'esprit, de retrouver l'homme dans les sciences, et les sciences dans l'homme. Au lieu de cela, on promène la jeunesse dans des nomenclatures et des classifications ; on dessèche la curiosité au lieu de la stimuler, et faute d'intérêt, on ensevelit l'esprit dans une pédagogie sans âme. Que dire des langues, dont la culture devrait être de tant de profit? que la moderne scolastique ignore l'art de faire revivre les langues mortes, et qu'elle tue les langues vivantes. Étonnez-vous donc de l'aridité que ces procédés engendrent dans l'intelligence de ceux qui enseignent, et dans l'intelligence de ceux qui sont enseignés! Étonnez-vous de voir baisser à chaque génération le niveau de l'originalité, atteinte en sa source! La fatigue, l'inertie, la répugnance et le dégoût sont les fruits naturels de ces routines. Si quelque esprit garde de la séve et qu'il en réchappe vivant, soyez assuré qu'il ne le devra pas à ces maniements qui sentent l'Église et le bréviaire.

XVIII

DES DESTINÉES — DES PROFESSIONS ET DES TEMPÉRAMENTS

I

Le hasard est pour chacun ce qui dans sa destinée ne saurait lui être attribué, la chance favorable ou contraire des circonstances.

Au fond sans doute il n'y a pas de hasard, même pour le joueur. Ce qu'il appelle ainsi résulte de lois aussi invariables que celles dont résulte le joueur lui-même. Que de choses cependant influent sur notre sort et dans lesquelles nous ne sommes pour rien ! On a raison de dire, en ce sens, que chacun a son lot, et que la vie est une loterie. Le génie et l'imbécillité sont des dons. Qu'est-ce qui nous appartient? Personne ne réussit à modifier sa nature qu'à l'aide de sa nature même et des circonstances. Comme la navette du tisserand, la volonté de chacun, déterminée par sa nature, croise son fil avec celui des circonstances et des événements ; ensemble ils tissent nos destinées. L'inspiration divine, l'action de Dieu, dit-on, peut changer les circonstances et changer l'individu ; celles-là par miracle, celui-ci par la grâce, qui est encore un miracle, accompli non dans les choses mais dans l'âme. En effet, les destinées, nées de la rencontre des circonstances et de la nature intime de chacun, ne pourraient sortir que par miracle de leur orbite ; il fau-

drait, pour les transformer, supprimer la nature des choses ainsi que la nature des hommes. Mais qui comptera sur un miracle opéré en sa faveur?

L'individu et les circonstances concourent ou se contrarient. Lorsqu'ils sont en lutte, il arrive que les circonstances maîtrisent l'individu, ou que l'individu plus fort maîtrise les circonstances; quand les circonstances et l'individu, le hasard et la force s'unissent, il naît une destinée privilégiée. Mais ces conjonctures d'astres qui font se rencontrer les deux moitiés du succès, sont de toutes les plus rares. Le plus souvent, les circonstances font l'homme; très-peu d'hommes étant capables de réagir contre elles, de les maîtriser et de sortir des conditions où les a placés le sort. C'est donc le hasard qui gouverne le plus grand nombre d'existences humaines, c'est le hasard qui les fait. La plupart sont comme des chemins où des voyageurs se trouveraient égarés. Et quand un voyageur s'aperçoit qu'il a fait fausse route, il ne peut le plus souvent revenir sur ses pas. La vie se passe à reconnaître qu'on s'est trompé, à souhaiter de recommencer la vie : ce serait probablement pour se tromper d'une manière différente, car l'homme n'a guère d'autre moyen d'éviter une faute que de tomber dans une autre. L'existence est un labyrinthe. Ceux auxquels il est donné de comprendre leurs fautes, comprennent aussi que nulle faute n'est pleinement réparable, excepté par le regret de l'avoir commise. De la sorte, en l'expiant, on l'efface au fond de son cœur, on ne l'efface pas dans ses conséquences.

II

Puisque l'inégalité des conditions sociales a deux causes, les circonstances et l'individu, comment la détruira-t-on si l'on ne réussit à niveler les circonstances qui forment le lot extérieur, à confondre les aptitudes et les penchants qui forment le lot intérieur de chacun ?

Des événements identiques ne le sont plus quand ils se rapportent à des personnes diverses. Chacun les accueille autrement, et c'est la manière dont nous prenons les choses qui en fait pour nous la valeur. En y introduisant notre manière d'être, nous leur donnons le sens qu'elles ont à notre égard; elles nous pénètrent, mais nous les pénétrons, et sur les événements les plus indépendants de notre volonté nous appliquons encore le cachet de notre personnalité. Notre caractère, à ce point de vue, apparaît comme le principal auteur de notre existence, et le mot de Vauvenargues, que notre destinée c'est notre caractère, s'éclaire d'une grande lumière de vérité, bien qu'il omette de faire la part des choses dans sa concision trop absolue. Sous le caractère, il y a le tempérament. « On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre âme, » dit à son tour Voltaire. L'expérience des hommes témoigne en faveur de cette parole. Le tempérament est l'alpha et l'oméga de l'individu : il en part sans cesse, toujours il y revient. Chacun est dans son caractère, mais dans le caractère de chacun le tempérament est le fond invariable et primitif. Les hommes ne se pénètrent, ils ne se conduisent que par les dispositions de leur tempérament. L'optimisme des uns sourit à tous les malheurs, tandis que les circonstances les plus favorables ne triomphent

pas du pessimisme des autres. Tel qui a perdu femme, enfants, fortune, santé, conserve encore plus de gaieté et de bonne humeur que son voisin qui nage dans la prospérité, qui est pour tous un objet d'envie, et qui reste malheureux. Pourquoi? Il est né triste, et le bonheur même des circonstances nourrit sa tristesse; il suce partout le venin qu'il met partout.

Cervantes, infortuné, malade, en butte à la mauvaise chance, à la malignité des événements, garde sa bonne humeur jusqu'aux portes de la mort.

« Il advint, cher lecteur, nous dit-il, que deux de mes amis et moi, sortant d'Esquivias (lieu fameux à tant de titres, pour ses grands hommes et ses vins), nous entendîmes derrière nous quelqu'un qui trottait de grande hâte, comme s'il voulait nous atteindre, ce qu'il prouva bientôt en nous criant de ne pas aller si vite. Nous l'attendîmes; et voilà que survint, monté sur une bourrique, un étudiant tout gris, car il était habillé de gris des pieds à la tête. Il avait des guêtres, des souliers tout ronds, une longue rapière et un rabat sale, attaché par deux bouts de fil. Il est vrai qu'il s'en ressentait, car le rabat lui tombait de côté à tout moment, et il se donnait beaucoup de mal à le rajuster. Arrivé auprès de nous, il s'écria : « Si j'en juge au train dont elles trottent, Vos Seigneuries s'en vont, ni plus ni moins, prendre possession de quelque place ou de quelque prébende à la Cour, où sont maintenant Son Éminence de Tolède et Sa Majesté. En vérité, je ne croyais pas que ma bête eût sa pareille pour voyager. » Sur quoi répondit un de mes amis : « La faute en est au roussin du seigneur Miguel Cervantes, qui allonge le pas. » A peine l'étudiant eut-il entendu mon nom, qu'il sauta brusquement à bas de sa monture, jetant d'un côté son coussinet, de l'autre son portemanteau, car il voyageait

avec tout cet appareil. Puis il m'accrocha, et me saisissant le bras gauche, il s'écria : « Oui, oui, le voilà bien, ce glorieux manchot, ce fameux tout, cet écrivain si gai, ce consolateur des muses! » Moi qui en si peu de mots m'entendais louer si galamment, je crus qu'il y aurait peu de courtoisie à ne pas lui répondre sur le même ton. Le prenant donc par le cou pour l'embrasser, j'achevai d'arracher son rabat, et je lui dis : « Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, comme beaucoup d'autres honnêtes gens; je suis bien Cervantes, mais non le consolateur des muses, et je ne mérite aucun des noms aimables que Votre Seigneurie veut bien me donner. Tâchez de rattraper votre bête, et cheminons en causant pendant le peu de chemin qui nous reste à faire. » On vint à parler de ma maladie, et le bon étudiant me désespéra en me disant : « C'est une hydropisie, et toute l'eau de la mer océane ne la guérirait pas, quand même vous la boiriez goutte à goutte. Ah! seigneur Cervantes, que Votre Seigneurie se règle sur le boire, sans oublier le manger, et elle se guérira sans autre remède. » — « Oui, répondis-je, on m'a déjà dit cela bien des fois; mais je ne puis renoncer à boire quand l'envie m'en prend, et il me semble que je ne sois né pour faire autre chose de ma vie. Je m'en vais tout doucement, mon pouls me le dit : s'il faut l'en croire, c'est dimanche que je quitterai ce monde. Vous êtes venu bien mal à propos pour faire ma connaissance, car il ne me reste guère de temps pour vous remercier de l'intérêt que vous me portez. » — Nous en étions là quand nous arrivâmes au pont de Tolède; je le passai et lui entra par celui de Ségovie. Je l'embrassai, il m'offrit ses services, puis il piqua son âne et continua son voyage, chevauchant d'un air fier et me laissant fort triste et peu disposé à profiter de l'occasion qu'il m'avait donnée d'écrire des plaisanteries. — Adieu, mes

joyeux amis; je me meurs, et je désire vous voir bientôt tous contents dans l'autre vie. »

Voilà le tempérament pris sur le fait. Des nerfs faibles ou solides, un sang rapide ou lent, riche ou pauvre, et la vie prend un autre aspect: quelques centimètres de plus ou de moins dans la largeur de la poitrine changent une destinée.

III

Après le tempérament, vient la profession. Les professions sont des moules. Elles font leurs hommes, elles réussissent même à modifier plus ou moins le tempérament naturel en lui superposant un tempérament acquis. Mais alors, la lutte ne cesse pas, et l'homme toute sa vie reste combattu en lui-même. Avoir le tempérament de sa profession est la première condition de succès. Beaucoup d'hommes n'appartiennent pas à leur profession; l'on voit des artistes fourvoyés dans les affaires, des hommes d'affaires égarés parmi les artistes; des hommes de pensée dans l'armée, et des soldats-nés cloués au fond de cabinets d'étude.

Toute profession veut son homme. Qui ne cherche pas le gain pour le gain, le profit pour le profit, n'est pas négociant dans l'âme. Le gain est pour le vrai négociant le but de la vie. L'ambitieux véritable aime le pouvoir pour le pouvoir. Le savant qui ne cherche pas le vrai uniquement pour le vrai n'est pas un savant pur; l'artiste qui fait de l'art en vue des distinctions et de la fortune, cesse dans cette mesure d'être artiste. Demandez à un homme d'affaires s'il aimerait mieux gagner un million que de savoir à quoi s'en tenir sur Dieu et sur l'autre monde : il prendra le million. Ainsi de l'artiste à qui vous offrirez de connaître ce mystère

ou de faire un chef-d'œuvre, à l'ambitieux auquel vous proposerez un empire : quant au savant, il craindrait en apprenant à connaître Dieu, la vérité même, de n'avoir plus rien à connaître. Nous nous étonnons de voir des hommes attachés, sans jamais se laisser distraire, à la poursuite d'une chose unique, alors qu'il en est tant qu'ils pourraient posséder, qu'ils dédaignent et que nous convoitons. D'où vient cela? La réponse est dans le tempérament. Demande-t-on au chien de chasse pourquoi, sans se détourner jamais, il suit la piste du gibier ?

Les différentes espèces d'hommes forment les professions, qui forment à leur tour des espèces sociales. Les professions ont toutes leurs avantages et leurs mécomptes; chacun se plaint de la sienne, même celui qui pour rien au monde n'en changerait.

Difficile est celle du médecin. On lui demande la santé, que deux fois sur trois il ne peut rendre. Et cependant, il sait que le malade veut espérer : c'est-à-dire qu'il veut être trompé. Que doit-il faire? le guérir de l'espérance? Mais il n'exerce pas seulement la médecine, il exerce de l'ascendant, il tient les hommes par la crainte de la maladie et de la mort, il les gouverne par le désir de la guérison ; il est une puissance. Le théologien et le prêtre ont une profession qui consiste à ne douter de rien. Les malades qui viennent à eux, ceux de l'âme, ils les guérissent — pourvu qu'ils croient. Or, ceux qui les appellent ne demandent que cela, et leur désir de croire est déjà de la foi. Heureuse donc la théologie ! heureux les théologiens qui en savent si long, et dont le pouvoir n'a pas de bornes! Celui de la médecine et des médecins en a, mais c'est le sort de toutes choses humaines qui se passent du miracle.

Je recommande aux médecins, s'ils le ne connaissent déjà,

le diagnostic suivant. Ont-ils affaire à une personne qu'ils ne connaissent pas, et veulent-ils juger de ses prédispositions physiques, du faible et du fort de son organisation? qu'ils s'informent de l'organe où retentissent particulièrement les impressions vives qu'elle reçoit, les émotions qu'elle éprouve. C'est cet organe qui, trop prépondérant, emporte la balance. Cela me ramène à mon propos. L'on peut d'une façon analogue diagnostiquer la nature morale d'un individu, d'après la faculté qui réagit principalement en lui au contact des impressions extérieures. Les individualités sont des spécialités. Il y a des hommes qui convertissent tout en raisonnement, d'autres chez qui tout se transforme en sentiment, en imagination, en volonté. C'est un signe que, chez eux, la volonté, l'imagination, le sentiment ou le raisonnement prédominent; la faculté qui l'emporte semble plus forte en apparence, en réalité elle crée dans l'individu, à côté d'une aptitude spéciale, un principe de faiblesse, car elle tend vers la maladie par la disproportion. Ne sommes-nous pas tous des malades?

C'est par l'objet spécial de ses convoitises qu'on prend chaque homme, et s'il tombe, c'est de ce côté. Beaucoup heureusement sont comme la tour de Pise, ils penchent et ne tombent pas.

La pente que crée le tempérament, et celle que crée la profession sont notre péril. Plus l'homme d'affaires gagne d'argent plus il en veut gagner, plus l'ambitieux a de pouvoir et plus il en désire; on voit les écrivains et les artistes parvenus à la plus haute célébrité se montrer plus insatiables et plus jaloux de publicité que nuls autres; — le mondain, homme de plaisirs, les raffine davantage à mesure qu'il semble en être plus fatigué : l'ennui le pousse toujours plus loin et le talonne sur la route au bout de laquelle

il rêve des oasis, et ne recueille que cendres et poussière. Le voluptueux, quand il a vu le fond de toute sensualité, torture ses sens pour leur arracher encore un instant de tressaillement équivoque et fugitif ; il dénature le plaisir après s'être dénaturé. On peut dire, sans exagération, qu'à pousser les choses à ces extrémités, le désir de l'argent, du pouvoir, de la célébrité, du plaisir et de la volupté, projette l'homme hors du bon sens ; possédé de son démon, il fausse compagnie à la raison. La folie le tient par un coin.

Restons, s'il se peut, dans l'humanité. Mais cela n'est point facile quand on appartient à une profession ; et qui peut vivre sans exister, qui peut exister sans profession ? L'humanité n'est pleinement répandue que dans l'espèce. C'est sur les misères de l'homme que l'homme bâtit ses professions. Nous vivons de nos besoins mutuels ; nous en mourons aussi. Comptez le nombre de gens qui vivent de ce qui tue les autres !

Pierre, en sa qualité de patron, souhaite la main-d'œuvre au plus bas prix ; en sa qualité d'homme, il désire que l'ouvrier gagne de bons salaires. Mais Pierre est négociant à chaque heure, à chaque minute : il n'a guère le temps d'être homme, et cela lui coûterait d'ailleurs trop cher. Il parle donc en philanthrope, — il pense, il agit en commerçant : l'abaissement du prix de revient est son âme. La profession, dans une certaine mesure, partout détruit l'homme. Le médecin, en tant que médecin, ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il y ait des malades, l'avocat qu'il y ait des procès. Pauvre humanité, qu'entretiennent ses misères, et qui ne peut vivre qu'en ne cessant point de vivre misérable !

XIX

DES LANGUES — DE L'ART

> Merveille, où par des sons l'âme entière tracée,
> A des sons fugitifs attache la pensée.
> THOMAS.

I

Chaque peuple a sa langue qu'il a formée, et qui le forme lui-même. Elle dit son génie, sa personnalité, et le degré de sa civilisation. Celle des peuples enfants tourne presqu'en entier dans le cercle des sensations; le sentiment et la poésie dominent dans celle des peuples adolescents : la langue des peuples mûrs, arrivés à l'âge de la réflexion, se revêt de formes abstraites pour exprimer des pensées générales; elle se dénude et se nivelle. Toutefois, le langage humain reste métaphorique jusque dans ses abstractions les plus prononcées. A la souche de toute abstraction, il y a une sensation ; il y a une image à l'origine de toute expression. L'imagination crée le langage, et sa diversité fait les langues diverses. Les choses sont pour nous telles qu'elles se peignent en nous; l'homme ne sait d'elles que ce qu'il en éprouve, c'est-à-dire la manière dont elles l'affectent. Il ne peut les détacher de soi, et c'est pour cela qu'il y a des langues multiples, et qu'à vrai dire chaque homme a la sienne : chacun

ressentant les choses différemment, les exprime différemment. Les hommes qui se ressemblent ont une langue semblable, ils se comprennent.

Qui considère une langue, aperçoit aussitôt qu'elle fourmille d'images, dont ceux qui l'emploient se servent à tout propos sans qu'ils y songent; ils sont poëtes sans le savoir, par délégation primitive et populaire. — La métaphore inconsciente ne cesse de fleurir sur nos lèvres. Nous disons : être sur des braises — être sur des épines — bâtir sur le sable — paroles en l'air : — se graver dans le souvenir — perdre la tête — s'enivrer d'éloge : — urbanité — politesse — civilité — candeur — caractère dur, — volonté ferme — esprit limpide — âme ardente — cœur chaud, — travail ingrat — femme stérile — sujet aride — homme avide: — se recueillir — se flétrir — se concentrer — s'aliéner quelqu'un — aliéné (étranger à lui-même). Autant d'images directes, prises sur le fait. Les expressions où l'image se montre moins, la contiennent cependant, mais plus enveloppée ; on la découvre dans les replis étymologiques, ou cachée dans le radical : ce qui signifie que la métaphore est la racine du langage. Et comment en serait-il autrement, lorsque la métaphore est l'interprétation forcée que nous donnons aux phénomènes naturels? Tout s'humanise pour l'homme, c'est-à-dire que tout prend figure humaine ; nous mettons de notre âme en tout ce qui nous touche, et ne traduisons la nature qu'à l'aide de notre cœur: nous ne la voyons qu'en lui. La colère est à nos yeux un ouragan, l'ouragan une colère de la nature. Nous parlons du souffle des passions, de l'ardeur des désirs, de la flamme de l'amour, de l'explosion de la fureur. — Nous portons ombrage, nous laissons s'écouler notre vie et flotter notre pensée. — A chaque mot que nous prononçons, nous nous transportons

ainsi dans les choses, ou nous les transportons en nous. Dans les plantes, dans les animaux, c'est toujours quelque trait de notre physionomie morale que nous contemplons réfléchie en eux. La rose est la grâce amoureuse et rougissante, l'épine la douleur, la violette la modestie, le lis l'innocence et la pureté. Le chêne est la force, le bouleau l'élégance, le saule l'élégie ; le sapin qui verdit au sein des hivers représente la tristesse en même temps que l'espérance ; le noir cyprès est l'image du deuil, et nous l'avons mis près des tombeaux. Les animaux s'offrent à nous de même comme des symboles de notre propre être : le renard personnifie la ruse, le loup la voracité, le tigre la cruauté sanguinaire ; la brebis est l'innocence inoffensive, le mulet l'entêtement, l'âne la patience : le lion est le courage majestueux, la puissance sûre d'elle-même ; le chien la fidélité, le lièvre la poltronnerie, le porc la sensualité fangeuse. La poule, chez la gent ailée, nous rappelle la maternité, la colombe roucoule la tendresse ; le rossignol est l'amour enivré qui chante son hymne dans le silence de la nuit ; l'épervier est la rapacité, la pie le vol, le hibou la morosité, le paon l'orgueil : parmi les insectes, le hanneton est l'étourderie, le papillon la grâce éphémère et folâtre ; la fourmi est l'épargne et l'abeille l'industrie.

Rien ne se peut dire, même dans la langue la plus stricte et la plus scientifique, sans image : parce que rien ne peut se dire qui n'ait été ressenti, et que tout sentiment, toute impression d'une chose en nous est une transfiguration de cette chose par nous. L'anthropomorphisme est la loi de l'homme ; la religion, l'art et le langage sont des créations où son âme se réfléchit, et dans lesquelles il contemple sa mobile image dispersée à travers les temps et les pays.

II

A mesure qu'une langue se généralise, elle devient plus abstraite et laisse moins de jeu aux individualités. Il ne faudrait pas toutefois s'exagérer ce résultat; qui est vraiment original trouve toujours le moyen de le rester, même en se servant de la langue la plus disciplinée par la grammaire: laquelle est le bréviaire de l'écrivain, mais non son évangile. L'évangile d'une langue, c'est le génie qui l'écrit. La langue académique étant la plus impersonnelle, le plus beau discours d'académicien est celui qui laisse le moins percer l'individualité :

Nu comme le discours d'un académicien.

C'est en France, patrie de la sociabilité, de l'ordonnance et de la symétrie, que la langue académique devait le mieux prospérer. La langue s'y est centralisée avec la politique, nivelée avec l'administration. Où sont les Rabelais, les Montaigne, les Pascal, les Sévigné et les Saint-Simon? L'équerre des grammairiens les a écartés. Lorsque Pascal a dit que l'éloquence se moque de l'éloquence, il n'a pas fait un paradoxe. Faire de l'éloquence, c'est comme faire de l'esprit : « celui qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. » L'homme éloquent ne l'est jamais de parti pris, et c'est une bien mauvaise préparation à l'éloquence que de se dire : je veux être éloquent. C'est par ce chemin qu'on va à la rhétorique — où versent les langues fatiguées. La sincérité et le naturel sont les conditions premières du style, et nul n'est écrivain s'il les ignore. Pour que le style soit l'homme, il faut que l'homme existe, et qu'il demeure lui-même. Point

de style sans originalité. Mais ce qui perd l'originalité le plus sûrement, c'est la recherche de l'originalité ; qui tend à l'effet fait du style et n'en a pas.

« Rien de beau comme la belle prose », a dit un écrivain. La prose est la langue de la maturité des peuples et des hommes : la poésie celle de leur jeunesse. La Grèce commence par les poëtes, les prosateurs ne viennent que tard, et ce phénomène se retrouve chez toutes les nations et dans tous les pays. L'Inde n'est jamais sortie de la poésie : les hymnes védiques sont des poëmes, aussi bien que *Sacountala*. Le génie seul, soit individuel, soit national, crée une langue, l'entretient et la développe ; la langue qui se développe est aussi une création continuée. L'univers n'est-il pas le langage de l'esprit universel, et comme le style de Dieu ? Les créations de l'art sont intraduisibles au fond. Il n'y a que les œuvres scientifiques, exactes et mathématiques, qui se puissent transposer sans préjudice, quelquefois même avec avantage. Mais partout où il y a trace originale et personnelle, la translation est impossible : on traduit, on trahit ; en passant d'une langue à l'autre l'esprit s'évapore, comme le parfum d'une subtile essence qu'un transvasement laisserait fatalement échapper. Cela est d'autant plus inévitable qu'on s'éloigne davantage de ce qui est impersonnel, abstrait ou scientifique, pour se rapprocher davantage de ce qui est intime et personnel par excellence, le génie. Or, chaque peuple créateur de sa langue est un ouvrier de génie ; il habite son œuvre, et nul ne l'habite que lui : son âme y est logée.

Qui s'exprime en français, commence par sentir en français. C'est leur sentiment particulier qui fait des peuples et des individus ce qu'ils sont. Une collection d'individus reliés, malgré leurs diversités, par une manière analogue de

sentir et d'exprimer les choses constitue un peuple et forme une langue. Un peuple incapable d'engendrer une langue n'existe pas; les plus belles et les plus achevées ont été parlées par les plus grands.

Gœthe, Shakspeare, Voltaire, sont des personnifications de peuples. Ils sont des sommets de l'esprit allemand, de l'esprit anglais, de l'esprit français. Shakspeare était impossible en toute autre langue que la sienne, de même Voltaire et Gœthe ; ils ont parlé la langue de leur génie, et si leur génie fut celui de l'humanité, il fut aussi celui de leur nationalité. La musique, la peinture, la sculpture, sont des langues universelles, dont les signes et les moyens d'expression sont communs. Et cependant, chaque peuple et chaque individu, en les employant pour exprimer sa personnalité, a su les marquer de son sceau. La langue musicale, celle de la peinture ou de la sculpture, n'ont pas de vocabulaire spécial; elles n'ont que des signes élémentaires, notes ou sons, couleurs ou lignes, où chaque nation et chaque homme peut créer, en les rassemblant à sa façon, sa langue particulière. Il n'en est pas de même ailleurs ; les éléments primitifs, les syllabes, se sont agrégés en mots : les mots se sont rassemblés à leur tour et fixés en des relations positives. Naissant aujourd'hui dans tel pays, chez tel peuple, à telle époque, chacun rencontre une langue toute formée ; il y entre tout entier, et qu'il le veuille ou non, il est contraint de se servir d'un instrument prédéterminé : la liberté de création, si elle n'est pas abolie, est moindre, et le génie a moins beau jeu : mais il se montre plus grand s'il triomphe, et sa puissance qui rayonne à travers l'espace d'une langue généralisée, s'étend bien plus loin qu'autrefois; rien ne lui fait obstacle, elle se propage d'esprit en esprit, comme le flot au sein d'un vaste élément.

Une langue formée n'est pas seulement un organe supérieur de la pensée, elle est une patrie des âmes.

Le peuple fournit l'étoffe de la langue, le génie dans les chefs-d'œuvre de l'art en manifeste la perfection et donne les modèles. Les grands écrivains sont l'école d'une langue, parce qu'ils en sont les maîtres. Celle à l'achèvement de laquelle ont travaillé tour à tour les générations, reçoit l'enfant au berceau; dès son premier souffle, elle l'enveloppe et ne le quitte plus : chaque enfant naît, par suite, âgé de tout le temps qui s'est écoulé avant lui, riche de tout ce qui s'est pensé avant sa venue ; il est, de fait, condamné à n'avoir point d'enfance; il a l'âge et la raison de la langue qu'il va parler : sans effort, avec son secours, il franchira en quelques années les siècles qu'il a fallu à tant d'hommes pour produire laborieusement l'instrument qu'il possède d'emblée ; il porte l'histoire en soi sans qu'il ait eu à la faire. Voilà, parmi toutes les merveilles du langage, la merveille par excellence : merveille si grande, que l'on peut dire que le langage est l'humanité même.

III

Entre l'art et le langage, les affinités sont intimes.

L'art unit l'homme à la nature par le sentiment, la science les unit par l'esprit.

L'art et la science, chacun à sa manière, nous font comprendre que nous sommes dans la nature et qu'elle est en nous; mais l'art étant personnel, puisqu'il vient du sentiment et qu'il s'adresse à lui, nous fait éprouver ce rapport d'une façon plus intime. Malgré son caractère individuel et national, l'art ne se sépare point du vrai : il repose sur l'harmonie des choses et sur la vérité humaine, et quand il

les abandonne pour s'égarer dans la fantaisie, il se quitte lui-même : ses œuvres ne durent pas, elles n'ont point de beauté ni de force véritables. L'art est le vrai dans la beauté. Il existe des choses naturellement laides, mais rien jamais ne sera beau contre nature. Le vrai poëte ne sort pas de la vérité humaine, c'est-à-dire du rapport même qui unit l'homme à la nature et la nature à l'homme; c'est un révélateur du génie universel comme le savant, avec cette différence que le savant révèle à l'esprit ce que le poëte révèle au cœur.

En tout chef-d'œuvre d'art se réalise l'équilibre du sentiment, de l'intelligence et de l'imagination; — l'homme ne fait rien sans intelligence : mais le sentiment est le fond de l'œuvre d'art; il est la dominante dans l'accord des facultés humaines qu'il réalise. Aussi les époques du grand art nous montrent-elles un heureux mélange, une précieuse et trop fugitive balance des forces de la pensée et de celles du cœur. La réflexion y soutient le sentiment et l'imagination, qui l'empêchent à leur tour de se dessécher en formules. Ce rare et fragile équilibre peut se rompre des deux côtés : quand l'imagination et le sentiment l'emportent sur la pensée, les œuvres manquent de maturité et d'ampleur; elles gardent quelque chose d'enfantin, et leur attrait principal est la naïveté. Quand c'est la pensée qui l'emporte sur l'inspiration, la volonté et la réflexion s'étudient à remplacer la vie; il en résulte des imitations, ou des tentatives qui sentent le parti pris d'être original : l'aisance et le naturel s'en vont avec l'abondance, la grâce et la fécondité. Nous en sommes là. La réflexion creusera-t-elle assez profondément la nature, l'homme et l'histoire pour y découvrir de nouvelles sources d'inspiration? C'est notre espoir; n'a-t-on pas creusé des puits même dans le désert?

Les enfants et les barbares s'émeuvent vivement, mais les objets de leur émotion sont puérils et barbares comme eux ; ils ne peuvent fournir l'étoffe de chefs-d'œuvre. L'art dans la poésie, et la poésie, c'est-à-dire la vie, dans l'art, sont le privilége de la jeunesse qui touche à la virilité : l'enfance n'y atteint pas encore, la vieillesse n'y atteint plus. L'art, fleur des civilisations, s'épanouit à leur apogée, toujours voisine de leur déclin. Chaque forme de la civilisation a son art ; une civilisation qui ne produit pas de chef-d'œuvre n'aboutit point : elle meurt en bourgeon, quand elle n'avorte pas en germe.

La science et l'industrie, une fois en route, sont plus ou moins entravées et leur allure peut se ralentir : mais elles ne s'arrêtent pas. L'art est intermittent ; il a des périodes de léthargie, il naît, monte, décline avec rapidité. Ses éclipses sont longues. Ses conditions d'avénement et de prospérité sont relatives. Il tient de la végétation : c'est une flore du sentiment qui trouve son climat et son terrain dans le sol intellectuel et moral d'un temps, d'une nation ou d'une société déterminées. Certaines époques, certains peuples ne lui sont pas propices ; d'autres le favorisent, sans jamais créer toutefois sa divine semence au fond du cœur humain.

Notre siècle penche du côté de l'industrie et de la science, il vit du cerveau et de la matière, d'idées abstraites et de sensations. La région intermédiaire de l'âme, celle de l'art, reste inféconde en œuvres magistrales : la séve manque. Nous pouvons éviter de faire des ouvrages mauvais en nous appliquant, et grâce à l'intelligence et au goût d'une éducation achevée ; mais les bons ouvrages veulent de l'inspiration. Il en est d'eux comme des belles actions ; la mesure, la prudence et le discernement suffisent pour nous

épargner des fautes, ils ne suffisent pas pour faire le bien qui naît de l'abondance du cœur. Une chose n'a pas de qualités parce qu'elle n'a point de défauts. Être correct, ce n'est pas assez ; il faut la vie, et qui ne la possède ne saura l'engendrer, il ne sera pas créateur. Une distinction profonde sépare les esprits créateurs des esprits dérivés, les esprits lumineux par eux-mêmes de ceux qui ne le sont que par reflet. Partout où il y a du mouvement, il y a de la chaleur; partout où il y a de la chaleur et du mouvement, il y a de la vie. Cela se vérifie dans l'art comme dans la nature; et c'est une règle d'esthétique aussi bien qu'une règle de physique. Il en est du style comme des physionomies. L'on en voit de belles, et même d'irréprochables, qu'on admire et qui n'intéressent pas. Le style est la physionomie de l'âme; certaines physionomies sans âme, quoique régulières et nobles, ne disent rien : elles ne sont pas vivantes.

Dans l'art, comme dans le reste, la vertu prolifique du développement est un témoignage de force. Aux époques où l'art rencontre des conditions difficiles, il ne perd pas entièrement sa vertu ; mais l'on ne voit guère se produire alors que des efforts isolés et divergents ; quelques individus naissent dont le génie s'éteint avec eux, ou bien dans leurs disciples immédiats qui déjà le montrent diminué. La flamme isolée s'allume sur un point et disparaît : ce n'est pas un flambeau qui en suscite un autre, une lumière qui s'accroît en se propageant, jusqu'à ce que, parvenue à sa plus vive splendeur, elle brille magnifiquement, puis lentement décroît comme elle s'est accrue, et finit par s'évanouir en laissant après elle une lumineuse traînée de chefs-d'œuvre.

L'art a besoin de foi, et cependant il ne lui faut pas de croyances rigides qui l'emprisonnent; il lui en faut qui aient

de l'ampleur et de la poésie, et qu'il puisse traiter avec liberté. Des croyances dont il ne reste que l'écorce sont impuissantes à lui fournir l'aliment humain, l'étoffe populaire ou nationale dont il a besoin ; des croyances jeunes, qui dans leur ferveur d'intolérance ne souffrent pas qu'on franchisse leurs étroites limites et veulent être prises à la lettre, l'empêchent également de se développer, en empêchant l'artiste de leur appliquer l'interprétation de son génie personnel. L'art des grandes époques nous retient captifs autour de son berceau. Les gaucheries et les naïvetés d'un Cimabué ou d'un Angelico sont intéressantes, elles respirent un sentiment profond, elles exhalent la poésie du cœur humain ; tandis que toutes les roueries d'un artiste qui manque de vie, et les habiletés les plus raffinées de son savoir-faire nous laissent froids. Certaine école née de la pauvreté de nos âmes a cru que l'imagination suffisait à tout et pouvait tout suppléer : l'inspiration vivante, l'observation, le travail, le temps. Mais son feu éblouissant n'a pas duré, faute d'aliment solide ; l'on a compris bientôt, par d'illustres exemples, que l'imagination a besoin de l'homme autant que l'homme de l'imagination, et qu'il ne suffit pas qu'un feu resplendisse, qu'il faut qu'il éclaire et qu'il dure. Le romantisme est sonore, il est creux ; il a de l'éclat, il n'a pas de lumière ; littérature d'imagination, feu d'artifice qui s'élève et s'éteint dans la nuit qu'il illumine. On a cru que c'était le jour ; on a chanté des hymnes à ces trompeuses lueurs. La réaction n'a pas tardé à se produire, elle s'est appelée le réalisme : fausse tendance, en sens inverse de la première. La réalité de l'art n'est pas le réalisme ; elle ne mesure pas les choses au compas, elle ne les pèse pas à la balance, elle ne les trouve pas dans le champ du microscope. L'art s'empare, au sein de la *réalité*, des chose

qui sont de son domaine, et sans les dénaturer, les transfigure en les touchant de son divin baiser; baiser de l'inspiration qui leur communique l'émotion, et fait tressaillir la fibre vivante. Si le romantisme est vide, le réalisme est chimérique; car il poursuit la plus décevante de toutes les illusions en prétendant nous montrer les choses telles qu'elles sont : alors qu'elles ne peuvent être pour nous que telles que nous les voyons; que nous ne les voyons que telles que nous les éprouvons, et que chacun, selon ce qu'il est lui-même, les éprouve et les rend différemment.

L'art se fourvoie en s'attachant à l'imitation : il n'imitera jamais la nature aussi bien que la nature même; il se condamne en la voulant imiter à une permanente infériorité. Le tonnerre rendra toujours mieux le tonnerre que n'importe quel musicien, — ce que le tonnerre ne rendra jamais, c'est son effet sur notre âme. Cela peut se dire de tous les phénomènes dont l'art s'occupe, et s'appliquer à tous les artistes, écrivains, peintres, sculpteurs et musiciens, qui calquent des phénomènes au lieu d'exprimer des sentiments, et qui mettent l'art au tombeau en le matérialisant.

Véronèse se moque de la couleur locale et de la vérité historique dans les *Noces de Cana*. Ainsi fait Shakspeare dans *Coriolan*, où les Romains tirent des coups de fusil : « Trumpets and hautboys sounded, and drums beaten, all together. Shouting also within. » L'art a sa vérité qui n'est pas la réalité des faits, mais la réalité du cœur humain. Don Quichotte n'a vécu que dans l'imagination de Cervantes, il est impérissable; alors que des multitudes de créatures vivantes n'ont pas laissé sur terre plus de trace que n'en laissa leur ombre sur le chemin : amas de fantômes nés aujourd'hui et disparus demain, perpétuel évanouissement de l'être passager au sein de l'oubli.

IV

C'est dans son art qu'un peuple met son individualité en relief; elle y brille avec tant d'éclat parce que tous les rayons de son génie y convergent. L'histoire de l'art est celle du sentiment, de ses variétés chez les peuples, les races et les individus.

La familiarité unie au sublime caractérise les œuvres de l'antiquité grecque, où se mêlent les dieux et les hommes. Cette familiarité qui pénètre et s'insinue jusque dans les moindres détails de la vie domestique, ne tombe jamais dans la banalité ou le trivial ; elle ne nuit nulle part à la beauté de la poésie, elle l'orne au contraire et la rapproche du cœur. C'est que la poésie pénètre dans cette familiarité même, anime tout, entre dans les détails de la vie intime, y circule comme l'air et la lumière. Homère est le poëte des combats, il est aussi le poëte du foyer. Ses héros ne cessent pas, quelque sublimes qu'il les fasse, d'être des hommes. Nous avons perdu ce don de la familiarité dans le sublime, en même temps que la naïveté des émotions et l'élévation des sentiments; nous voulons être émus, nous cherchons à l'être, nous ne le sommes plus qu'à grand renfort d'imagination et de recherche. Notre art est plus pensé, celui des Grecs est plus plastique. Mais si l'on veut voir la distance immense qui les sépare, c'est au théâtre qu'il faut regarder : le théâtre est le plus complet miroir d'une société, n'est-il pas la société se transportant elle-même sur la scène pour s'y contempler ?

L'héroïsme, le culte des héros, est la substance de l'épopée grecque ; le héros vaincu par le destin, « maître des mortels

et des immortels, » est le fond de la tragédie grecque, qui, dans ses débuts, et par Eschyle, confine de si près à l'épopée : Prométhée fait la transition. Un fait unique domine la tragédie des anciens, la fatalité. Dans Sophocle, l'homme ployé, vaincu par les choses, cède aux événements qui se précipitent vers la catastrophe ; il reconnait les dieux à leur étreinte de fer. Dans le drame évangélique de la passion moderne, il se courbe, s'humilie et prie : il espère, il croit en l'amour du Père, en sa compassion. Les dieux antiques, que domine la loi comme un dieu suprême, n'ont ni amour ni compassion ; ils sont sans entrailles.

A vrai dire, le destin est le seul dieu de la tragédie grecque. Eschyle l'a dit : il règne sur Jupiter lui-même. C'est parce que le destin n'a pas de pitié, que l'un des ressorts de la tragédie grecque est la pitié ; elle monte du fond du cœur humain, et répond par un long écho de douleur et de commisération à la terreur qu'inspire l'impassible décret. Le chœur dans les tragédies grecques n'est pas seulement la conscience humaine ; il est le cœur humain dédoublé, et qui, se faisant écho à lui-même, plaint l'infortuné saisi par la logique impitoyable des choses. La tragédie grecque est un dialogue entre l'homme et le destin, que l'homme interroge en le subissant. L'homme ne peut se régénérer dans l'esprit antique, la douleur ne le rachète pas de ses fautes : c'est une victime menées d'étapes en étapes à l'immolation finale. Après cela, il n'y a plus rien, il ne peut plus rien y avoir : la loi est satisfaite, elle a triomphé, elle s'est élevée sur la ruine de qui la méconnut ou l'ignora.

Dans les drames de Shakspeare palpite aussi le cœur humain ; mais l'on reconnait qu'il a changé d'élément et que la foi religieuse et morale qui l'environne n'est plus celle de l'antiquité : l'homme est rentré en soi, il vit dans sa

conscience. Le destin apparaît à ses yeux bien plus en son propre être que dans les événements ; il est la passion qui le domine et qui l'entraîne : destin encore effroyable, implacable souvent, mais différent de celui qui s'impose du dehors. Le dieu intérieur, la logique qui nous mène est celle de la passion, qui se développe en déroulant sa nature invariable : l'ambition, c'est Macbeth, la jalousie Othello ; l'amour, c'est Roméo et Juliette, la vengeance longuement méditée contre l'injustice, c'est le marchand de Venise. Le drame moderne est individualiste, la personne humaine en est la base : c'est en elle qu'il commence, qu'il se déploie, qu'il s'achève. L'homme expie dans Shakspeare et dans Sophocle, dans Shakspeare il lutte contre lui-même.

La passion est le ressort du drame, le destin celui de la tragédie : des deux côtés règne la fatalité. Le théâtre antique est voué aux forces impersonnelles ; le théâtre moderne, dont Shakspeare est le premier et le plus grand représentant, aux forces personnelles : le drame a sa loi en nous, et le mot de Vauvenargues pourrait figurer à son frontispice : « Notre caractère, c'est notre destinée. » Chaque drame de Shakspeare est l'histoire d'une passion de l'humanité dans un homme. C'est pour cela qu'il est, quoique d'une autre façon que celui de Sophocle, si largement et si profondément humain. Unissez Shakspeare et Sophocle, vous aurez réuni les deux puissances de la destinée, les événements et les passions.

Il y a du drame et de la tragédie, comme il y a de la comédie, dans la vie humaine. La poésie et l'art, sont la vie éloquente ; ils l'expriment dans toute sa diversité. La poésie ni l'art ne peuvent donc mourir, ils ne peuvent manquer entièrement nulle part où bat le cœur de l'homme. Mais c'est chez les Grecs qu'il faut chercher la poésie dans son

fonds le plus humain, dans ses formes les plus riches et les plus nettes. Poëtes admirables, les Grecs sont en même temps d'incomparables artistes. Nulle part, le sentiment, l'imagination et l'observation ne marchèrent de pair si aisément que chez eux, et ne se prêtèrent un plus harmonieux concours. Tout le clavier de l'âme est parcouru. Depuis l'idylle et l'épigramme légère qui vole comme un trait, jusqu'aux odes d'un Pindare ou d'une Sapho, jusqu'aux épopées d'un Homère, aux tragédies d'un Sophocle, aux coups d'ailes sublimes d'un Eschyle par-dessus l'Olympe même et plus haut que les immortels : quelle émotion du cœur humain n'y trouve son écho, et le plus magnifique écho, l'âme du poëte retentissant dans la voix de l'artiste pour vibrer d'âge en âge sans faiblir ? Tant qu'on parlera de poésie et de poëtes, c'est des Grecs que l'on parlera d'abord ; c'est d'eux qu'on apprendra ce qu'est la poésie, c'est dans leurs œuvres qu'on entendra mélodieusement résonner à la fois toutes les cordes de la lyre humaine.

La Grèce laisse dans sa poésie le vague qui convient à la poésie, mais elle n'en laisse que juste ce qu'il faut pour éviter la sécheresse ; son art est achevé, et les sentiments qu'elle exprime, elle les traduit de telle sorte qu'il n'est plus possible de les mieux traduire après elle. Là est la marque des chefs-d'œuvre, ils ne sont pas à refaire. On dit, on répète que la mélancolie manque à la poésie grecque ; c'est une erreur, elle a la mélancolie, mais ce n'est pas une mélancolie morbide. Comme on y vit, on y meurt aussi d'aimer : voyez Phèdre et Stratonice. Ni la tendresse, ni le soupir, ni la langueur ne font défaut à l'amour nulle part, parce qu'ils sont l'amour ; ce que les Grecs n'ont pas connu, c'est le culte maladif de soi et de sa douleur, où notre poésie est tombée, à la suite de l'individualisme chrétien

exagéré, et du combat à outrance qu'il a suscité dans l'homme entre la chair et l'esprit.

Un peuple qui n'a pas de sensualité n'est pas fait pour l'art, un peuple qui en a trop non plus. Les Grecs furent voluptueux avec art, ils furent des artistes voluptueux : nulle part mieux que chez eux l'esprit n'a fécondé la chair, la chair et les sens nourri l'esprit de forte réalité. Ce n'est pas un peuple d'Orient que ce peuple privilégié, mais il est sur la limite de l'Orient : le soleil l'échauffe sans l'énerver, le ciel l'éclaire sans l'éblouir ; il vit en pleine lumière, entre le repos et l'activité. Sa poitrine n'est pas oppressée du poids d'un ciel lourd et bas, sa pensée n'est pas étouffée sous l'obsession de mythes sauvages, tristes ou moroses : son âme ignore le cauchemar, elle respire la liberté et le plaisir, elle les exhale dans ses œuvres. Un travail de forçat, fiévreux, écrasant, ne l'enchaîne pas à la glèbe ; le Grec peut rêver, et comme il est actif et qu'il participe à la vie publique, il ne rêve pas sans mesure. Il produit des individus, de hautes et brillantes personnalités, et qui ne cessent pas cependant d'appartenir à la commune patrie, à la gloire commune.

Mais quelle ombre au tableau : l'Attique, au temps glorieux de Périclès, compte cinq cent mille habitants, elle a quatre cent mille esclaves !

XX

RÉFLEXIONS DIVERSES

I

Pour l'homme qu'entraîne le fleuve, les rives ont l'air de se mouvoir; qui est sur la rive voit couler le fleuve. Les contemporains sont sur la rive à l'égard du passé, ils sont dans le fleuve à l'égard du présent qui les emporte.



Le vrai présent est ce qui est présent à l'âme; ce qui l'environne sans la toucher est absent pour elle, ou pour mieux dire, l'âme est absente des choses qui la laissent sans émotion. L'absence de l'âme est l'indifférence, sa fuite l'oubli.



Les lointains trompent, ceux du passé moins que ceux de l'avenir, mais ils trompent encore. Qui a retenu l'image exacte de son enfance? Nous la poétisons tous.

Ah ! les jolis chemins, ombragés et fleuris à l'entrée, et qui conduisent au désert ou dans les précipices. Ils vous invitent : on s'y engage, l'aspect change insensiblement; les ronces et les épines remplacent les fleurs, le soleil mordant, les ombrages toujours plus rares, les pentes escarpées et sèches, les fondrières, les sables arides succèdent aux grâces du début, aux tapis unis de mousse et de gazon. Plus

d'oiseau qui chante, plus de source qui murmure; on entre par degrés dans le « pays de la soif, » où l'âme languit et se dessèche, sans qu'une goutte de rosée la vienne rafraîchir, sans qu'une lueur d'espoir arrive jusqu'à elle pour la consoler.

***

On ne regarde pas vers le passé, quand le présent vous suffit.

***

Tu dis : J'ai trouvé. C'est que tu n'as pas cherché.

***

La vie est triste et misérable. Ce qu'il y a de plus misérable et de plus triste, c'est que, dans ces conditions, nous tenions si fort à la vie.

***

Pour que l'ordre universel subsiste, il n'est pas nécessaire que je subsiste ; mais il a été nécessaire que je fusse, car j'en suis sorti.

***

Les plus lourdes croix à porter ne sont pas les plus apparentes. Nous voyons tous le malheur dans les grandes secousses et les ébranlements de l'existence : il nous faut des catastrophes pour le reconnaître. Qui s'avise de le chercher dans l'action lente d'un chagrin continu? La goutte d'eau ronge le rocher, mais son action nous échappe.

***

De toutes les infortunes, les plus difficiles à porter sont celles que nous ne pouvons attribuer à la destinée, et qui

sont nées de nos fautes ou de nos erreurs : elles nous mettent en danger de nous devenir insupportables à nous-mêmes.

On peut aimer encore la blessure qu'une femme vous a faite, quelque souffrance qu'elle vous cause; un homme jamais ne chérit celle qu'il doit à un homme.

Quel stoïcisme résiste à une rage de dents?

Il faut presque être un héros pour ne pas se gratter là où cela vous démange.

Il est plus difficile de vaincre ses nerfs que de gagner une bataille.

Comment se fait-il qu'une personne qui mourrait volontiers pour une autre, ne se puisse cependant dévouer jusqu'à lui épargner les coups d'épingle de la mauvaise humeur?

Les nerfs nous mènent, et quand ils parlent, ce n'est plus nous. Quand nous nous dévouons, au contraire, nous sentons que c'est bien nous.

II

La révolte contre ce qui ne peut être changé est une faiblesse, la révolte contre ce qui peut être changé est un devoir.

La sagesse consiste à n'aller jamais jusqu'au bout de rien.

Les hommes de notre temps ne connaissent pas la sagesse; ils ignorent que la force est en grande partie faite de modération.

***

Avoir l'esprit de conduite, c'est discerner le rapport qui existe entre nos forces et l'entreprise que nous nous proposons d'accomplir.

***

Jamais époque n'a produit autant d'esprits fourbus que la nôtre; aucune jamais n'a tant usé d'hommes.

C'est qu'en aucune, l'homme n'a tant abusé de lui-même en gaspillant ses forces.

***

Rien de difficile comme la pratique de ce précepte : usons, n'abusons pas.

Le temps nous consume et nous rejette en fumée dans l'espace. La vie est un feu qui nous fait vivre en nous dévorant.

III

On n'est jamais sot ni ridicule quand on proportionne son ambition à ses capacités; on l'est toujours, lorsqu'on ne le fait pas.

La sagesse est de toutes les sphères et de toutes les conditions : mais les sages partout sont rares.

***

L'homme de notre temps se surmène. Il tente l'escalade du ciel, et souvent roule dans des abîmes de déception. Quand il n'entonne pas ses dithyrambes du progrès, il

tombe dans l'abattement ou se jette dans le désespoir; si l'orgueil a survécu, il se drape dans sa misère, comme le philosophe dans son manteau troué.

***

L'on manque le but de trois façons : en n'y atteignant pas, en le dépassant, en passant à côté. Peu d'hommes poursuivent un but qui mérite d'être atteint, très-peu atteignent le but qu'ils poursuivent.

***

Notre temps est affairé : il lit comme on mange à la buvette des chemins de fer, debout, entre deux trains. On lit « sur le pouce. » Tout s'improvise et se fait en hâte. Nous manquons d'âme, et nous sentons la fièvre.

***

Il suffit à la mouche de vivre en mouche, à l'araignée de prendre et de dévorer des mouches : elles n'en demandent pas davantage l'une et l'autre. Reste à savoir si la mouche demande à être prise par l'araignée. On ne le lui a pas demandé. Si la mouche avait la parole, elle demanderait à la nature pourquoi elle fit des araignées. L'araignée répondrait : parce qu'il y a des mouches.

***

Les sauterelles ravagent les moissons : les sauterelles sont-elles faites pour les détruire?

***

Nous jugeons avec nos instincts et suivant nos goûts avant de juger par réflexion; la plupart en restent même là.

Un jugement positif et solide est celui où s'accordent le sentiment et la raison.

Les étoiles, qui sont des soleils, sont moins nombreuses que les planètes : même chose dans l'univers moral, où les esprits éclairés par reflet peuplent le firmament de la pensée.

⁂

Trop réfléchir ne vaut rien, ni réfléchir trop peu. Mais le trop de l'un est le pas assez de l'autre : à chacun sa mesure. D'ailleurs, le trop et le trop peu ici ne dépendent pas seulement de la personne, ils sont relatifs aussi à l'entreprise projetée et à la tâche qu'on se propose d'accomplir.

Le juste équilibre à réaliser entre la délibération et l'action est la difficulté des gouvernements et des individus.

⁂

Dans les discussions, il n'y a pas seulement en présence l'erreur et la vérité, il y a des amours-propres. Très-peu d'hommes quand ils discutent ont le courage d'être entièrement de bonne foi, s'il existe de ces esprits-là.

⁂

La discussion fait pour l'esprit l'office de la pierre à aiguiser. Mais elle aiguise trop certains esprits, qui tournent tout en pointe.

⁂

Le public c'est tout le monde, et tout le monde est du public. Des gens de beaucoup de sens, en tant qu'ils sont du public et agissent comme public, en public, deviennent des sots. Ils appartiennent alors au troupeau.

⁂

L'on peut voyager en savant, en artiste, par curiosité, par ennui, ou simplement pour sortir de chez soi et *voir du pays*. Il y a des voyageurs d'une trempe singulière et qui semblent

ne voyager que pour se donner la satisfaction de faire dans le moins de temps le plus de chemin possible.

D'autres, ceux-là sont les plus nombreux, voyagent pour avoir vu, et non pour voir.

***

Savoir, c'est voir. Croire, c'est désirer. On ne voit pas toujours ce qu'on désire, on ne désire pas toujours ce que l'on voit.

***

La force des choses est la discipline de l'esprit et l'école de la volonté.

***

Il y a deux sortes de mauvais, le mauvais prétentieux et celui qui est sans prétention : le premier est beaucoup plus mauvais que le second.

***

Qui aime ne demande plus si la vie a un but.

***

Ce n'est pas de vivre longtemps, mais de bien vivre qu'il s'agit. Le vénitien Cornaro a vécu cent ans et plus; Raphaël, Mozart, Virgile, Jésus, Bichat n'ont vécu que trente et quelques années. Cornaro pesait sa nourriture à la balance, mais que pèse-t-il lui-même dans l'histoire?

***

L'intolérance n'est de droit que pour l'infaillibilité. Les hommes ont le devoir d'être mutuellement tolérants, parce qu'ils sont tous faillibles.

***

Pour être tolérant envers les hommes, il faut les aimer beaucoup ou beaucoup les mépriser.

Il est des hommes à qui l'on ne réussit à pardonner qu'à force de mépris.

***

Qui s'indigne contre les hommes, au fond les respecte encore : Alceste, le misanthrope, aime l'homme, et c'est pour cela qu'il déteste les hommes.

***

Mieux vaut calomnier les hommes que les exploiter.

***

Je n'ai pas rencontré de coquin qui fût misanthrope.

***

Quand on a commencé par croire au bien partout, l'on est bien près, à un certain âge, de ne plus croire au bien nulle part. Les extrêmes se touchent.

***

L'expérience généreuse de la jeunesse s'indigne contre la bassesse ; l'expérience de l'âge mûr, quand elle n'a pas tourné elle-même à la bassesse ou à la corruption, méprise avec tolérance.

***

Tenir à l'estime de quelqu'un, c'est l'estimer; et c'est le témoignage le plus délicat qu'on puisse lui donner de son estime.

***

Un homme qui ne se sent pas estimé à sa valeur est bien près de s'estimer trop. Le désir de justice fait qu'il s'accorde ce qu'on lui refuse, et qu'il pousse souvent sa revanche trop loin.

Rien ne pèse aux honnêtes gens comme d'être obligés de mépriser ; ils ne s'y résignent qu'à la dernière extrémité.

⁂

Les hommes ne sont pas jugés d'emblée selon ce qu'ils valent ; cela est vrai surtout des hommes publics, que le sort ou leurs œuvres mettent en évidence. Lorsqu'ils arrivent en scène, il se forme deux partis; celui de l'enthousiasme et des flatteurs, celui de l'envie et du dénigrement. Graduellement se constitue entre deux l'opinion des gens sans parti pris, sans intérêt et sans engouement. Elle marche lentement, mais elle finit par l'emporter : le plus souvent après que la personne discutée n'est plus. Pour les hommes qui se sont imposés à la mémoire de la postérité, le débat ne cesse jamais complétement.

⁂

Mourez, si vous voulez qu'on vous rende justice.

⁂

L'enthousiasme et l'indignation se tiennent de près ; on ne s'indigne que lorsqu'on est susceptible de s'enthousiasmer.

Les hommes font leur chemin entre l'enthousiasme et le dénigrement, les idées et les choses entre les optimistes et les pessimistes.

⁂

Entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité le monde avance en festonnant.

⁂

Ne demandez pas d'équité au public, il n'a pas le temps.

Le public d'ailleurs est condamné à ne juger que sur les apparences : autrement il ne serait plus le public.

L'homme se précipite vers l'avenir; l'animal n'est qu'au présent : il est quelquefois au passé, car il peut regretter et gémir.

IV

Avoir connu l'amour partagé, un amour plein, fort, fécond et noble, avoir fait un chef-d'œuvre pour la postérité : quel homme après semblable fortune pourrait se plaindre de la destinée et réclamer des dieux une autre vie?

⁂

La plus belle chose du monde, après la beauté, c'est la lumière.

⁂

On éprouve la beauté : elle n'est visible que pour le cœur; les yeux ne la voient jamais.

⁂

Nos vertus ne sont fort souvent, à les bien considérer, que nos impuissances ou nos défauts maximés en sentences.

⁂

La fierté commande d'être honnête, bien qu'elle ne soit pas l'honnêteté.

⁂

Un homme fier et digne est au-dessus des faveurs et des revers de la fortune : qui se laisse enivrer par les unes, abattre par les autres, manque de fierté.

⁂

L'homme fier ne ment pas de peur de se manquer à lui-même ; l'homme sincère de peur de manquer à la vérité.

⁂

Même ceux qui aiment le plus la vérité n'aiment pas qu'on la leur dise : les hommes s'ils avaient le courage de dire la vérité n'auraient pas le courage de l'entendre ; c'est pour cela qu'ils ne se la disent pas.



On croit communément que nous avons deux oreilles, je crois que la plupart des hommes n'en ont qu'une — pour entendre ce qui leur plaît. Même les plus équitables ont une oreille plus dure que l'autre. Il en va de même des yeux ; la nature nous en donne deux, nous en fermons un : celui qui nous fait voir les choses qui nous déplaisent.



Nous louons quelquefois nos ennemis ou nos rivaux par ostentation de générosité — en public. Cela se voit bien quand d'autres nous prennent au mot pour abonder dans notre sens et les louer aussi : alors nous faisons aussitôt volte-face et reprenons notre attitude naturelle d'hostilité.



On ne combat efficacement une chose que par son contraire : l'erreur par la vérité, le mensonge par la sincérité.



Ne dites pas : je suis franc ; soyez-le. Ne dites pas : je n'ai pas de vanité ; montrez-le.



C'est par amour-propre que nous manquons le plus souvent de sincérité, ensuite par intérêt ; toujours par faiblesse.



Lequel est le pire de flatter ou d'être flatté? Qui flatte se corrompt, qui flatte corrompt.

***

La flatterie gâte l'esprit comme le sucre gâte les dents.

***

Natures complimenteuses, natures équivoques. Le plus souvent, faire des compliments aux autres c'est en mendier pour soi-même.

***

Demander conseil au prochain, c'est lui demander d'être de votre avis.

***

Qui flatte mendie.

***

Tu nies que R... te flatte, parce qu'il n'a rien à obtenir de toi? Tu peux le flatter à ton tour.

***

Entre l'encens et la flatterie il existe des rapports; voici cependant une différence : l'encens sent bon, la flatterie sent mauvais. Ce n'est pas, je le reconnais, l'opinion de celui qui la respire.

***

Le tout d'ailleurs est de savoir flatter; c'est un art, lequel suppose celui de connaître les hommes. Un flatteur qui ne connaît pas les hommes fera bien de laisser là son métier : il se casserait l'encensoir sur le nez.

***

Le vin et l'éloge se ressemblent. Un peu d'éloge encou-

rage et fortifie, beaucoup d'éloge enivre. Prenons garde à l'ivrognerie.

⋕⋕

X... dit beaucoup de mal de lui-même, il ne tarit pas sur ses défauts. Dites-en la dixième partie, il sera furieux. La malveillance qu'il déploie à son égard est une forme hypocrite de sa vanité : il dit tant de mal de lui pour que vous en disiez du bien. Il espère que vous le contredirez.

⋕⋕

C'est un raffinement et un redoublement de vanité que de paraître modeste alors que tout le monde vous loue.

⋕⋕

L'homme n'échappe à la vanité qu'en tombant dans l'orgueil ou dans l'humilité. Ni humble, ni orgueilleux, ni modeste, ni vain : chose difficile.

⋕⋕

Les natures ardentes et sensibles s'estiment tantôt trop bas, tantôt trop haut : elles oscillent entre le découragement et la foi. Cela est sans remède.

⋕⋕

L'homme est né courtisan du succès.

Les hommes que la fortune favorise sont ceux qui auraient le plus besoin de critique ; ce sont ceux qui en rencontrent le moins. En revanche, ceux qui auraient besoin d'être encouragés restent toujours seuls. Que ne réussissent-ils ? on les encouragera quand ils n'en auront plus besoin.

⋕⋕

Qui n'aime pas la supériorité la déteste. L'indifférence à son égard n'est pas possible dès qu'on l'a reconnue.

⋕⋕

Souvent nous croyons aimer nos enfants, et c'est notre vanité qui se mire en eux. Nous aimons leurs qualités, croyant y retrouver l'image des nôtres; et quand nous pallions leurs défauts, c'est pour nous masquer ceux que nous avons, ou même pour les chérir. Il est des parents qui chérissent leurs enfants pour leurs défauts autant que pour leurs qualités; ils courtisent leurs propres faiblesses.

⁂

Tel est inaccessible aux séductions de l'argent, mais un ruban, une distinction honorifique le touche. Celui-ci résiste à l'argent et aux honneurs : une coquette et même une coquine en aura raison.

⁂

Chacun a son point vulnérable, chacun porte en soi son séducteur. Sachez le découvrir, si vous voulez gagner un homme. Ils s'achètent tous, mais pas au même prix ni pour les mêmes objets.

⁂

Nous cessons d'être intéressants quand nous cessons d'être nous-mêmes.

On voit aussitôt quand un homme s'étudie et joue un rôle.

⁂

Être du côté des honneurs, ce n'est pas toujours être du côté de l'honneur.

L'honneur est plus rare au singulier qu'au pluriel.

⁂

Tel occupe les honneurs, il est en place, il peut beaucoup : on le courtise. Parmi ses courtisans, il en est un que

personne n'a jamais vu ni ne verra jamais, et qui n'est pas le moindre — c'est lui-même ; il se prosterne devant sa propre grandeur et s'adore. Lui seul est sincère, et ne sait pas qu'il se flatte.

ꟷꟷ

Certaine peinture ne vaut que par le cadre ; ainsi les médiocrités encadrées dans de brillantes positions.

Que d'hommes à la recherche d'un cadre, et qui se rendent ainsi justice !

ꟷꟷ

Les hommes qui ont toujours commandé n'ont pas appris à connaître les hommes, car ils n'en ont pas rencontré.

ꟷꟷ

Le commandement ne forme pas à la connaissance des hommes, parce que l'obéissance ne forme pas d'hommes.

ꟷꟷ

Certaines personnes qui ont perdu le naturel veulent le rattraper : elles l'affectent et le perdent encore davantage.

V

L'originalité est une qualité dans l'art ; dans le monde, c'est un défaut. Être comme tout le monde pour ne choquer personne, voilà l'évangile mondain.

ꟷꟷ

Le mondain spirituel est un agréable diseur de riens.

ꟷꟷ

Le lieu de la plupart des esprits est le lieu commun : la médiocrité l'habite, elle y est chez elle.

S'il n'y avait pas de vulgarité pédante, il y aurait moins de paradoxes. Le pédantisme du lieu commun est une provocation au paradoxe. Écoutez ce personnage qui pompeusement débite des banalités courantes; il vous donnera l'envie de le contredire même au détriment de la vérité, parce que dans sa bouche la vérité même vous procure des nausées.

La nature oublie de saler beaucoup d'esprits, il en est d'autres qu'elle sale trop.



On se fournit aujourd'hui d'idées comme de dents, de phrases comme de cheveux; et plus la civilisation se répand, plus le nombre augmente de ceux qui se meublent l'esprit d'idées toutes faites et se le garnissent de phrases apprises. L'originalité diminue, l'intelligence banale s'étend.



On reconnaît qu'un esprit commence à vieillir, lorsqu'il commence à se reproduire : signe qu'il a cessé de produire. Ceux qui jamais ne produisent rien, reproduisent toujours les autres.



Les proverbes sont l'expérience des générations condensée en aphorismes : ce sont des cristallisations du sens commun.



Ce que le monde exige, c'est qu'on soit correct. Correct! c'est son orthodoxie, c'est sa foi, c'est son existence. Soyez tout ce qu'il vous plaira, mais soyez correct.



Un titre est presque un ridicule aujourd'hui.

Ce qu'il y a de plus ridicule qu'un titre neuf, c'est l'idée que plus on s'éloigne de l'ancêtre qui mérita d'être anobli, et plus on est noble.

⌗⌗

Le qu'en dira-t-on gouverne la société. Le monde le craint plus que Dieu ; il est son vrai dieu : le dieu ON. On dit, on pense, on prétend, on fait. ON est un personnage bien puissant et bien lâche, et qui nous fait commettre bien des lâchetés.

⌗⌗

Qui se règle sur l'opinion du monde est le plus dépendant des esclaves, car il prend le plus capricieux, le plus arbitraire et le plus exigeant des maîtres.

⌗⌗

Qui se règle sur l'idée qu'il a du devoir, est un homme libre jusque dans ses erreurs.

⌗⌗

Ne nous inquiétons pas de l'opinion; faisons de notre mieux, et si l'opinion ne nous rend pas justice, tant pis pour l'opinion.

⌗⌗

C'est encore le plus sûr moyen d'attirer à soi l'opinion que de ne pas la rechercher, et le secret pour obtenir qu'elle nous respecte, c'est de se respecter toujours soi-même. Elle a des engouements et des caprices; en somme, elle est moins dupe qu'on ne l'imagine.

⌗⌗

La politesse est un mensonge convenu, qui n'en est plus un, parce qu'il ne trompe personne. Et cependant, qui voudrait s'en passer? il trompe donc encore.

Le XVIIIe siècle abolit les corvées féodales; le nôtre, qui aime ses aises, a détruit celles de la politesse. La politesse pourtant subsiste dans les cœurs délicats.



Il y a des gens qui deviennent d'autant plus impolis envers vous que vous êtes plus polis envers eux. Ils croient que vous reconnaissez leur supériorité, et que vous faites acte de soumission en faisant acte de savoir-vivre.



La politesse de la vertu consiste à ne point s'afficher, à ne point faire montre de ses mépris ou de son blâme. Son blâme, c'est l'exemple qu'elle donne : les discours ne signifient rien ; on ne peut méconnaître les actions.



Il est besoin de beaucoup de courage pour être sincère, et de beaucoup de mesure pour ne pas l'être en offensant. — Maintes personnes ne réussissent à être franches qu'en devenant grossières, et confondent même la franchise avec la grossièreté. Aussi la personnification du tact et de l'honnêteté réunis, c'est l'honnête homme, homme du monde.

Ce n'est pas dans les forêts que la sincérité est un art.



La vérité seule est de bon goût. Un homme de goût mentira plus difficilement qu'un autre ; s'il dit la vérité, il la dira sans blesser.



Il y a une façon de mentir avec emphase ; c'est celle des rhéteurs.

Qui prétend dire la vérité aux autres doit commencer par lui-même, et cela n'est point facile. Nous faisons ce que nous pouvons pour nous tromper, et nous n'y réussissons pas.

***

Le monde prend plus qu'il ne donne. Rien de frivole et de pauvre au fond comme un homme mondain, sinon une femme mondaine. A un certain âge, quand on n'est pas le plus dénué des mortels, on ne met pas en balance les plaisirs des salons avec les douceurs fécondes de l'intimité.

***

Mais que de gens pour lesquels le monde est une nécessité : ils vont s'y remplir comme des coupes vides, et c'est de vide qu'ils se remplissent. Ils vivent du rien, alors que d'autres en mourraient. Leur misère est de ne pouvoir se tenir compagnie à eux-mêmes, ils *s'ennuient :* à la lettre, ils ennuient eux-mêmes.

***

L'ennui est comme la rouille, il ronge les facultés.

***

La vérité, la sociabilité, l'esprit se tiennent. On veut briller.

L'envie de montrer nos qualités en fait aisément des défauts.

***

Les défauts acquis ne sont presque toujours que des défauts naturels, amplifiés par les circonstances et par l'habitude.

La bêtise vient de l'esprit, la sottise du caractère ; l'une se traduit en paroles, l'autre en actes.

La sottise alliée à la méchanceté, la méchanceté et la sottise à la vulgarité, cela se trouve quelquefois dans une seule personne, et c'est ce que le monde renferme de pire.

##

La bêtise est souvent susceptible, l'esprit rarement.

##

On n'augmente pas la valeur du zéro en plaçant n'importe quel chiffre après : c'est là pourtant l'arithmétique du monde.

##

Croire des bêtises par procuration d'autrui ou les croire de son chef, ce n'est pas même chose. Qui est bête par procuration l'est deux fois.

##

L'ignorance vient du dehors, elle est un manque : quelque chose de négatif. L'imbécillité vient de l'homme même, elle est positive.

##

Qu'importe à l'humanité que G... ait gagné beaucoup d'argent?

Mieux vaut laisser beaucoup de regrets que beaucoup de millions; on est plus riche.

##

Vil métal ; s'écrie-t-on. Ce n'est pas le métal qui est vil.

##

On ne tient pas à l'argent parce qu'on en a beaucoup ou peu, on y tient ou n'y tient point par caractère.

Ladrerie et richesse ne sont pas un contre-sens ; l'amour de l'argent réconcilie fréquemment ces deux choses qui sembleraient devoir se contredire.

⁂

Tel a fait sa fortune par chance, qui la défait par ambition.

Le luxe commence où finit le nécessaire. Mais le nécessaire des uns est le superflu des autres.

⁂

Un acte d'ostentation est toujours une faute de goût ; le luxe où l'on met de l'ostentation pèche contre lui. Cela vient de ce que le MOI s'étale dans toute chose d'ostentation, et qu'il n'y a rien de plus mauvais goût que le moi.

⁂

Le *moi* n'est pas seulement haïssable, il est criard.

VI

Les gens qui se portent bien ne comprennent pas que l'on puisse être malade.

⁂

Ceux qui sont malades comprennent difficilement qu'on puisse se bien porter.

⁂

Les malades, les gens ennuyés et les malheureux aiment à changer de lieu ; ils espèrent toujours qu'ils seront mieux ailleurs. En réalité, ils se fuient ; mais en tout lieu, ils se retrouvent.

⁂

L'humanité n'est-elle pas un malade, n'est-elle pas un

malheureux à la recherche de la santé, à la poursuite vaine du bonheur ? elle se retrouve toujours en tous ses déplacements et dans tous ses progrès elle reste misérable.

Les médecins nomment toutes les maladies, ils en guérissent peu. Beaucoup croient qu'ils les ont guéries parce qu'ils les ont nommées.

Guérir d'une maladie, c'est en même temps guérir du médecin.

Il m'a paru que ceux qui croient le moins à la médecine sont les médecins. Il ne faut pas les entendre parler les uns des autres pour garder la foi.

La misère engendre la charité, les maladies engendrent les médecins; la charité nourrit la misère, les médecins souvent entretiennent les maladies.

L'aumône et la misère sont deux infirmes qui cheminent appuyés l'un sur l'autre.

Pour les autres nous avons l'âge que nous paraissons avoir, pour nous-même l'âge de notre santé et de notre force : notre esprit a l'âge de notre expérience.

La médiocrité ambitieuse est un spectacle qui prête à rire; la médiocrité triomphante l'un des plus affligeants que se donne à soi-même notre pauvre humanité.

On se moque de l'ambitieux médiocre ou vulgaire, mais on l'aide à réussir : si le plus grand nombre ne s'en mêlait, comment réussirait-il ? Dans son succès, il y a la médiocrité générale.

***

Ne jamais douter de soi est quelquefois la moitié du succès, l'autre moitié c'est de ne point douter de la bêtise d'autrui.

***

Toute grosse caisse et tout tambour sont faits de peau d'âne.

***

Le bavardage est l'infaillible indice de la vacuité de l'esprit.

***

Il existe une manière de ne pas dire les choses qui les dit. Savoir user du silence est une force.

Le bavard ressemble à un homme qui vivrait toujours hors de chez lui.

***

Le bavardage n'est que l'indiscrétion retournée, de même que le commérage n'est que de la curiosité à l'envers : des fléaux.

***

La discrétion est la pudeur de l'âme.

***

Rien n'offense les esprits délicats et les cœurs profonds comme l'indiscrétion et le bavardage.

***

Ceux qui s'en vont partout exposant leurs affaires et ré-

pandant leurs confidences, ressemblent à des gens qui courraient nus par les rues : ils exposent leur âme.

HH

Un homme de goût peut-il être bavard? Non ; un homme d'esprit peut l'être, il y a des gens d'esprit qui manquent de goût.

HH

Tout indiscret est superficiel et vulgaire: le médisant ajoute la malveillance à la vulgarité.

HH

Nous pouvons confier nos secrets, car ils nous appartiennent : ceux des autres, qui nous sont confiés, sont un dépôt dont nous n'avons pas l'usage.

HH

Un médecin, un notaire, un prêtre qui trahissent le secret de leurs clients, commettent un abus de confiance. Des bavards, en de pareilles professions, deviennent presque criminels.

HH

Il y a une coquinerie professionnelle qui n'empêche nullement l'honnêteté en dehors de la profession.

HH

Certaines professions sont vouées au sourire éternel.

HH

Les femmes qui ont de belles dents sont également vouées au sourire, et cela n'est pas sans influence sur leur caractère : avoir de belles dents rend agréable.

HH

Beaucoup savent rire, mais le sourire est rare. Ne sourit pas qui veut.

***

Le vulgaire fait les charlatans, les charlatans l'exploitent.

***

Les gens qui savent écouter ont une grande supériorité sur les autres. Ceux qui savent observer une plus grande encore ; mais, en général, ce sont les mêmes.

***

Certaines personnes écoutent et n'entendent pas, elles ne suivent que leur propre idée. Il y en a qui sont au milieu de la société à l'état de monologue incessant de l'esprit et de la parole. Ce sont les pestes de la conversation.

***

Quelques-unes n'écoutent qu'elles-mêmes. D'autres parlent toujours, et ne s'écoutent jamais.

***

Supprimez le public devant lequel nous jouons, qui voudra jouer encore la comédie de la vie ?

***

L'opinion que nous désirons que les autres prennent de nous fait les neuf dixièmes de nos vertus.

***

Souvent le public méprise qui ne le méprise pas : le public a raison. Il veut être méprisé, comme certaines femmes veulent être battues. Cela prouve au moins qu'elles ne sont pas indifférentes à leurs maris.

Pour le vulgaire un homme de talent est un homme qui a de la réputation. Quoi d'étonnant si beaucoup d'hommes recherchent la réputation et se passent de talent : le public les en dispense.

***

Prendre l'apparence d'une chose pour la chose même, saisir l'ombre pour la proie : le vulgaire est là, et c'est ce qui fait qu'il est le vulgaire. Tout homme qui procède ainsi est du vulgaire, fût-il empereur ou pape. Tout homme n'est pas du vulgaire qui ne prend pas le change, fût-il enfoui, obscur, dans la plus humble des conditions.

***

Nombre de gens, au moral, ont une peau de rhinocéros ; d'autres sentent vivement la moindre piqûre.

***

Mais que dire, lorsqu'un rhinocéros humain pose son pied sur le vôtre et ne s'en doute pas ?

***

Pour les trois quarts du public un poète est un homme qui sait rimer : mais s'il ne rime avec rien lui-même ?

***

Les personnes les plus spirituelles sont celles qui donnent de l'esprit aux autres, les personnes les moins spirituelles celles qui enlèvent leur esprit à ceux qui en possèdent.

***

Il y a les gens d'esprit qui font rire, et les gens d'esprit qui font sourire ; les seconds ont l'esprit plus fin, les premiers plus éclatant.

***

Il faut le même esprit pour comprendre un mot spirituel que pour le dire, et voilà pourquoi les gens d'esprit n'ont d'esprit que parmi leurs pareils.

Qui comprend une chose spirituelle l'imagine une seconde fois.

⌘

Les honneurs sont des échasses qui vous élèvent sans vous grandir.

⌘

Le poseur est celui qui, même quand il est seul, reste en scène.

⌘

Les sens et l'esprit ont leur routine.

⌘

Créer des diversions au corps et à l'esprit est d'une sage hygiène, et l'art de la vie consiste grandement dans cette pratique.

⌘

Un homme découragé reste nécessairement au-dessous de son devoir.

L'homme de vrai courage a fait une fois pour toutes le sacrifice de sa vie, mais il ne l'expose pas : s'il est prêt à l'appel de la destinée, il ne la provoque point inutilement ; le courage est opposé à la témérité.

⌘

Le vrai courage connaît le danger.

⌘

Le plus grand courage consiste quelquefois à passer pour un homme qui manque de courage.

Le désir et la crainte sont des verres grossissants; la nature en a fait les yeux de l'homme.

***

L'esprit, en lutte avec la chair, a droit de vie et de mort sur elle.

***

Il semble que les prétentions augmentent dans le monde à mesure que les hommes diminuent.

***

Méfions-nous de ceux qui parlent beaucoup de vertu et de devoir : ils se croient quittes volontiers pour en avoir éloquemment disserté.

***

L'uniformité des habitudes et la variété des distractions abrégent également le temps en nous empêchant de compter les heures.

***

L'ennui et l'impatience nous font sentir chaque minute, en y mettant leur poids.

VII

La femme et l'homme se révèlent mutuellement des choses qui sont dans la nature, mais qui s'y trouvent mêlées ; elles se distinguent et se séparent en eux. Depuis que l'homme et la femme existent, on aperçoit dans la nature des qualités féminines et des qualités masculines. Le féminin et le masculin sont éternels.

Il y a dans la femme quelque chose qui la fait se glorifier d'être fidèle, dans l'homme il y a le contraire : et cette disposition, qui vient de son amour-propre, si la femme la condamne, les femmes l'encouragent ; les femmes aiment les mauvais sujets : elles sont attirées vers eux comme les dévotes vers les impies.



Les hommes méprisent aisément une femme infidèle, ils envient l'homme qui la séduit.



Grâce, douceur, tendresse, souplesse, rondeur ; on retrouve tout cela dans la nature, et c'est son côté féminin.

Force, fermeté, saillie, angle, précision ; c'est le côté masculin.



Le bouleau est féminin, le chêne est viril.

Il y a quelqu'un de plus intrigant que l'intrigant ; c'est l'intrigante.



La femme ne comprend pas la justice ; elle reste en deçà, ou la dépasse. La femme est perfide ou dévouée, « elle est meilleure ou pire, » dit La Bruyère.



Les femmes ont plus d'abnégation que de justice.



Le cœur des femmes toujours s'élance, de là le grand nombre de points d'exclamation dans leurs lettres.

La femme est parfaite, les femmes ne le sont pas. Dieu a pensé la femme, la nature et l'homme font les femmes.

***

Cœur de femme, forteresse. Il y a toujours dans la place quelque traître prêt à la vendre.

***

La femme est une inspiratrice — ou la ruine de toute inspiration dans l'homme.

***

Il n'y a que la femme qui cultive l'homme, il n'y a que l'homme qui la cultive ; ils se dépravent ou s'améliorent l'un par l'autre.

***

On trouve toujours une femme sur le chemin du ciel ou sur celui de l'enfer.

***

Les femmes élèvent souvent les petites choses, les hommes souvent abaissent les grandes.

***

A combien d'hommes déplairait-il d'apprendre qu'une femme est morte d'amour pour eux ? A combien de femmes que par amour pour elles un homme s'est tué ?

***

Pour une coquette, un adorateur est une parure de plus.

***

Sur dix femmes, combien pensez-vous qu'il y en ait qui préféreront à un grand homme un homme grand ?

***

La musique, les femmes, les enfants, la nature et la méditation sont la passion des âmes tendres.

***

L'amour-propre et les femmes nous ramènent du fond de la solitude; ce sont des chaînes qui nous lient à la société, et les dernières que nous brisions. Quand nous les brisons, nous sommes brisés nous-mêmes — ou sanctifiés.

***

La sensibilité, non l'intelligence, fait deviner les caractères. Les femmes, douées de plus de sensibilité, y sont en général plus propres que les hommes. Moins raisonnables, et surtout moins raisonneuses que nous, elles sont plus perspicaces : elles savent moins, elles devinent et pressentent davantage; surtout, elles devinent les hommes.

***

Le plaisir qu'on éprouve à causer avec des gens qui ont de la finesse d'esprit, c'est qu'ils vous comprennent à demi-mot : le plaisir de la conversation avec les femmes est là. Aux gens bêtes il faut tout dire, encore ne vous comprennent-ils pas.

***

Tous les animaux sont monogames pendant qu'ils ont des jeunes à élever; dès que les jeunes peuvent se passer d'eux, ils retournent à la liberté de l'amour.

***

Si l'homme est monogame à perpétuité, c'est que la famille humaine ne se disperse jamais : elle dure autant que celui qui l'a créée, elle lui survit.

Il existe trois espèces de mariage : les mariages où ni l'un ni l'autre des époux ne s'aiment ; ceux où l'un des époux seulement aime l'autre ; ceux où les deux époux s'aiment.

Les premiers sont très-nombreux, les seconds le sont assez, les troisièmes sont extrêmement rares.



En somme, il n'y a peut-être pas de bons mariages, il n'y en a que de moins mauvais : la médiocrité est la règle en tout.



L'homme cesserait d'être responsable de la femme si la femme était libre.

Qu'elle le devienne du fait de la loi et des mœurs, et l'on verra des femmes dégrader la femme : d'autres au contraire, l'élever plus haut, et, par l'usage de leur liberté, déployer des vertus supérieures. Au lieu de ruiner le mariage par la liberté, elles le sanctifieront par l'exemple d'une communauté véritable et d'une libre fidélité.



Un mariage contre le progrès est contre Dieu.



Les hommes ont des principes quand ils ne peuvent pas faire autrement.



La vertu des femmes est surtout faite de deux choses : l'absence de tempérament et l'absence d'occasion. Ajoutons-y une troisième : la crainte de l'opinion. Après, vient la vertu — quand elle vient.

Une femme qui manque d'amants parce qu'elle manque de tempérament, n'est pas vertueuse.

Une femme qui n'a point d'amant parce qu'elle aime son mari, est-elle vertueuse? Non, mais elle aime son mari, ce qui n'est pas une vertu, ce qui est un bonheur : bonheur double, puisqu'il dispense de recourir à la vertu, et que cependant il permet de faire sans vertu, je veux dire sans effort, ce qu'autrement la vertu commanderait de faire.

***

On peut n'avoir point failli et n'être pas vertueux ; on peut être tombé et l'être resté. Il y a le chapitre des surprises.

***

Ah ! si j'étais sûr que jamais personne ne le saura ! Cette phrase, combien de consciences l'ont tout bas murmurée!

***

Hommes et femmes sont quelquefois vertueux par vertu. Mais qui peut savoir quand cela est arrivé?

***

Qui a failli se cherche des complices.

La faute en veut à l'innocence, comme le crime à la vertu, comme la laideur à la beauté.

***

Plus d'une honnête femme désire *in petto*, sans oser se l'avouer, qu'on lui fasse une déclaration d'amour, — ne fût-ce que pour avoir l'occasion de se prouver à elle-même sa vertu.

***

Quelques femmes ne succombent point par fierté. Leur

fierté est-elle la vertu? Je ne sais, mais elle est une vertu certainement.

***

Certaines femmes, parmi de grandes qualités, ont un grand défaut : elles adorent leur mari.

Que la plus séduisante femme du monde mette des lunettes, elle perd son charme, — pourquoi?

***

Le désir de volupté nous rend très-timides ou très-osés.

***

La pudeur et la timidité n'ont qu'une ressemblance extérieure; on est quelquefois timide par manque de pudeur.

***

Les hommes hardis avec les femmes ne sont pas ceux qui les aiment le plus, et surtout ceux qui les aiment le mieux.

***

Toute femme qui enfante, accouche d'une destinée : l'homme et la femme dans leurs enfants engendrent le commun devoir, l'éducation.

***

Les hommes qui ne sont pas sûrs de leur noblesse en parlent constamment. Ainsi, les femmes peu sûres de leur vertu : ce sont celles qui, dans leur jugement sur les autres, se montrent d'ordinaire les plus rigides.

***

Comme l'alouette, la coquette se prend au miroir.

***

La coquetterie amoindrit la femme, la vanité diminue

l'homme, et plus encore que la vanité, sa forme physique : la fatuité. Si les beaux hommes savaient ce qu'ils gagnent à n'être point fats, il n'y aurait plus de fats ; et s'il n'y avait plus de fats, il n'y aurait plus de coquettes. La coquette et le fat se font vis-à-vis.



Qu'une femme découvre bravement son sein pour allaiter son enfant, quel homme sera assez dépravé pour que ce spectacle éveille en lui de lubriques désirs ? Otez l'enfant : le désir naît, et la pensée que rien ne fixe à l'image de la maternité suit un autre cours.



La pudeur a quelque chose de relatif, et dans sa forme relève des conventions sociales.

La plus honnête femme ne se fait pas scrupule de montrer ses épaules au bal. Si elle était ainsi surprise chez elle, elle rougirait de confusion. Et si elle recevait ainsi ses visiteurs, que penseraient-ils de sa vertu ?

VIII

Le rossignol est gris et chétif, le ver à soie n'a pas d'aspect. Le paon est superbe, mais quel ramage ! le papillon est éclatant, mais il n'est l'ouvrier de rien : un arc-en-ciel qui voltige de fleur en fleur, et qu'est-ce que l'arc-en-ciel ?



Lequel est le plus faible, de l'homme qui se laisse abattre par le malheur ou de celui que le succès enivre ?



Il y a dans la force une tentation irrésistible d'en abuser ;

au point que cette tentation et le sentiment qu'on a de sa force se confondent presque.

⁂

L'habileté sans honnêteté finit toujours par se retourner contre qui l'emploie. Qui n'est qu'habile ne l'est pas assez.

⁂

Quatre vertus cardinales que les cardinaux n'ont guère connues :

Tempérance, justice, prudence, courage.

⁂

Le rêve est l'élément de la jeunesse, l'action celui de la virilité. Qui ne peut plus rêver doit agir.

⁂

Se développer c'est agir sur soi, et se préparer de la meilleure façon à agir sur les autres.

⁂

Un homme médiocre très-malheureux sort de la médiocrité; il nous paraît presque grand. L'est-il? Non : à de grandes infortunes il faut de grands caractères.

⁂

Les étoiles brillent dans la nuit qui nous les révèle : ainsi brillent le courage et la vertu dans l'adversité; elle révèle les belles âmes.

⁂

Des vivants l'on voit plus volontiers les défauts, des morts plus volontiers les qualités. Un mort n'est plus à redouter, il a ce grand mérite aux yeux des vivants.

Si vous avez le spleen, regardez jouer les chats ou les petits enfants : ou bien dormez.

※※

Rien de triste comme le rire hors de propos, rien de risible comme la douleur à propos d'une chose puérile ou grotesque.

※※

Beaucoup ne distinguent pas le comique et la caricature.

Comique, caricature, grotesque se touchent, mais ne se confondent pas.

※※

Des ridicules et des travers naît le comique, de la corruption la satire; l'ironie naît de l'intolérance, la moquerie de la bêtise.

※※

L'ironie est le remède du pédantisme. Elle est une nécessité.

※※

Ne rions que de ce qui est risible, n'admirons que ce qui est admirable.

※※

Chaque homme se plaint « des hommes. »

Chacun s'écrie à tout propos : Que les hommes sont faibles! que les hommes sont méchants! que les hommes sont lâches — ou stupides : et chacun, bien entendu, s'excepte. Il n'y a dès lors que des exceptions; et les hommes, au dire des hommes, ne sont par conséquent ni faibles, ni méchants, ni lâches, ni stupides.

※※

Répéter une chose c'est l'affaiblir.

Les animaux connaissent-ils l'infanticide? Ils peuvent tuer, ils ne peuvent pas assassiner.

***

Il en est des livres comme des nez : la plupart sont ou trop longs ou trop courts.

***

L'immobilité est l'oisiveté du corps, l'oisiveté l'immobilité de l'esprit : on gagne de part et d'autre l'obésité.

***

On peut abuser en n'usant pas : il y a l'excès en plus, et l'excès en moins.

***

L'on peut agir sur soi en s'abstenant d'agir.

***

L'homme d'expérience est celui qui a pris la mesure des choses, l'homme sans expérience celui qui les mesure sur ses illusions.

***

Nombre de personnes croient qu'elles agissent alors qu'elles ne font que s'agiter.

***

Qui prêche d'exemple prêche bien.

***

Soyons enclume, mais seulement quand nous ne pouvons être marteau; soyons marteaux seulement pour forger le bien.

***

A force d'être victime, on devient bourreau.

Équilibrer son budget, c'est élever ses recettes au niveau de ses dépenses, ou bien abaisser ses dépenses au niveau de ses recettes. Pour équilibrer son esprit, il faut élever ses facultés à la hauteur de ses désirs, ou bien ramener ses désirs au niveau de ses facultés.



Le corps et l'esprit ont leur budget qui roule sur le fonds vital ; l'économie consiste à ne dépenser que les revenus de ses forces physiques ou morales : qui entame le capital court à la faillite.



L'aumône peut être détestable, l'intention excellente, et c'est alors l'intention qui vaut.



La charité consiste moins à donner, qu'à se donner : en donnant de cœur, l'on se donne.



Soyons bons, mais ne soyons pas dupes.



L'homme éloquent est celui qui persuade. Cependant, on persuade par l'exemple plus que par la parole, et bien agir est plus éloquent que bien parler.



Agir comme on parle, et parler comme on pense : chose difficile. Nous avons tous, quoi que nous fassions, beaucoup de rhétorique sur les lèvres — et dans l'esprit.



Qui rencontre un aveugle comprend le bienfait de la vue. Les muets parlent éloquemment en faveur de la parole.

On ne sent le prix des choses que lorsqu'on en prend possession, ou lorsqu'elles vous quittent.

\#\#

Dialogue dans la forêt :

La mère. Quel silence !

L'enfant. Mais ce n'est pas étonnant, maman, puisque les arbres ne parlent pas.

Le silence ne parle pas au cœur des enfants.

\#\#

C'est bien différent de voir les qualités des gens ou de les ressentir, de les apprécier avec sa raison ou avec son cœur.

\#\#

Je suis assez fort pour me passer d'illusions, dis-tu ; et c'est là ton illusion, qui vaut toutes les autres.

IX

Les dents tourmentent les enfants jusqu'à ce qu'elles soient sorties : ainsi des idées. L'homme a ses dentitions qui le travaillent.

\#\#

La postérité tient d'une main l'éponge de l'oubli, de l'autre le burin de l'immortalité. Beaucoup se croient destinés au burin qui sont voués à l'éponge. Il se peut que quelques-uns de ceux qui doutent d'eux-mêmes soient un jour marqués d'un trait ineffaçable : il ne faut qu'une page pour sauver un auteur.

Entre voir et regarder, il y a la même différence qu'entre penser et réfléchir.

***

Certains esprits revêtent la vérité même de formes chimériques; sous leur plume, dans leur bouche, elle a l'air d'une imagination.

***

D'autres feraient presque croire que l'erreur est la vérité.

***

L'obscurité n'est pas la profondeur.
La clarté n'est pas la vérité.

***

Le doute est le crépuscule de l'esprit; mais il y a le crépuscule qui annonce le jour et la lumière, et celui qui n'est que le jour s'évanouissant dans les ténèbres.

***

La symétrie est l'ordre apparent, souvent confondu avec l'ordre réel; ainsi l'uniformité n'est que le masque de l'unité.

***

Qui regrette un bienfait le perd, et qui exige de la reconnaissance n'en mérite point.

***

Obliger avec mauvaise grâce, c'est obliger en désobligeant.
Obliger avec bonne grâce, c'est obliger deux fois.

***

On ne peut dire des choses fines à un sourd.



D'où vient qu'on répugne à lire à haute voix une lettre d'amour?

***

Connaître l'homme et connaître les hommes, ce n'est pas la même chose, et souvent qui connaît le mieux l'un connaît le moins les autres. On n'apprend qu'en les fréquentant à connaître les hommes, on approfondit l'homme surtout en soi et dans la solitude.

***

L'homme du monde observateur est celui qui connaît le mieux les hommes, parce qu'il les a le plus fréquentés; le penseur solitaire celui qui possède le plus l'homme, parce qu'il a le plus médité sur l'homme en s'observant lui-même.

***

Ne frappons pas l'adversaire que nous avons terrassé, et quand nous avons raison n'insistons pas. Laissons l'insistance à ceux qui ont tort, qui le savent, mais qui ne veulent pas que nous le sachions.

***

Il est de la raison de triompher avec mesure.

***

Dans les époques blasées, les habiles ont beau jeu : ils préparent des ragoûts à l'emporte-bouche. Mais ils s'obligent eux-mêmes à se dépasser; jusqu'au jour où quelque homme de génie revenant à la nature, dissipe d'un souffle cette fantasmagorie, et nous ramène en présence de la vérité.

L'art contemporain est la proie des roués.

***

Le plus grand effort que l'homme puisse faire, c'est de garder le silence lorsque son cœur est plein.



Un amoureux et un criminel finissent toujours par se trahir, ne fût-ce que par le soin qu'ils mettent à se dissimuler.

***

Fi! le vilain animal, dit un homme à l'aspect d'un ver de terre qui rampe à ses pieds. Cet homme se heurte à un obstacle, tombe et se casse la jambe. Le ver de terre ne peut pas se la casser.

***

Un avocat qui a un procès fait bien de le confier à un confrère; un médecin qui est malade, d'appeler un médecin. Nous sommes toujours mauvais juges dans notre cause, et nous voyons mal ce qui nous touche de près.

***

Un général perd une bataille, on l'accuse de trahison. Aux yeux de la vanité nationale blessée rien ne ressemble à une trahison comme un échec.

En revanche, combien de coups de chance et de hasards de la fortune dont le mérite est reporté à des hommes qui n'y furent pour rien !

Il est toujours difficile de discerner, dans la défaite comme dans le succès, ce qui appartient aux circonstances et ce qui est de l'homme. Presque toujours, des deux côtés, nous donnons trop ou trop peu.

***

Bien des gens s'imaginent qu'en avançant l'aiguille sur le cadran de leur montre ils changent le cours du soleil; j'entends cela au moral.

***

L'impatience et l'inquiétude sont sœurs.

Le respect est une force, à la condition de ne respecter que ce qui est respectable.

Le rire est une force, à la condition que l'on ne rie que de ce qui est ridicule.

***

Un homme en tue un autre : il monte sur l'échafaud ; c'est un assassin. Il en fait assassiner des milliers ; il monte sur le pavois : c'est un héros.

Il est vrai que le premier souvent tue pour vivre ; que le second tue pour la gloire. C'est plus noble — et puis il tue en grand, ce qui fait sa grandeur.

***

Souhaiter la mort de quelqu'un, c'est l'assassiner en idée. Si la pensée tuait, que de meurtriers et que de victimes !

Beaucoup ne tuent point parce qu'ils sont trop lâches : ils craignent le bourreau ou le garde-chiourme, non leur conscience.

Nuance : ne pas souhaiter la mort d'une personne, mais s'empêcher de la souhaiter. — Autre nuance : s'en vouloir de la souhaiter, ou se dire malgré soi : si elle n'était plus là ? Cette question revenant à la charge a dû être le commencement de la plupart des crimes avec préméditation, c'est le premier degré. La plupart s'y arrêtent, d'autres descendent jusqu'au souhait ; le très-petit nombre va jusqu'à l'exécution.

***

Ne te plains jamais d'une injustice, si elle ne regarde que toi : tâche d'être juste, c'est ta revanche.

***

L'homme est fait pour aller du moins au plus. Aussi le

monde télescopique de l'infiniment grand lui cause-t-il moins d'étonnement que le monde microscopique de l'infiniment petit; il est plus chez lui, ou moins loin de lui, dans l'infiniment grand que dans l'infiniment petit; la vue d'un infusoire le surprend et le frappe davantage que celle d'un soleil.

ꕕ

Marcher est plus difficile que sauter.

ꕕ

Il n'est pas difficile de voler à qui a des ailes.

J'aperçois trois sortes de plaisirs : les plaisirs nobles, les plaisirs ignobles, les plaisirs frivoles.

Il est indispensable de prévoir pour prévenir; mais prévoir n'est pas toujours prévenir.

ꕕ

La vieillesse est l'hôtel des Invalides.

ꕕ

Le sauvage qui assomme son vieux père pour lui épargner les infirmités de la vieillesse est philanthrope à sa façon. Lequel vaut mieux, de tuer les vieillards ou de leur bâtir des hospices?

A Sparte on immolait les enfants mal constitués ; on les soutient chez nous pour une vie débile et misérable, et sans réussir à les faire vivre, on réussit à les empêcher de mourir.

ꕕ

L'honneur et la virginité ne se perdent qu'une fois : la naïveté aussi.

ꕕ

Le cœur est un cimetière : le souvenir une épitaphe.

Les mécomptes dans la vie sont plus nombreux que les déceptions ; les déceptions plus nombreuses que les chagrins ; les chagrins plus abondants que les malheurs, et les malheurs plus fréquents que le désespoir.

***

Les deux puissances qui gouvernent le monde, la fortune et l'amour, sont aveugles.

***

Otez du monde la peur et la vanité, il y restera la sensualité, l'argent et la paresse.

***

La nature tend à l'équilibre : elle fait sortir l'endurcissement de la misère, la satiété de la richesse. Lequel est le plus à plaindre, du misérable endurci dans sa misère ou du riche qui ne sent plus sa richesse ?

***

L'art de se modérer est celui du riche, l'art de se résigner celui du pauvre. La médiocrité seule peut vivre sans art, et presque sans vertu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMP. L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

